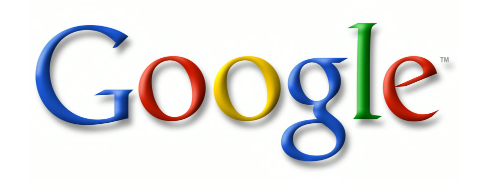
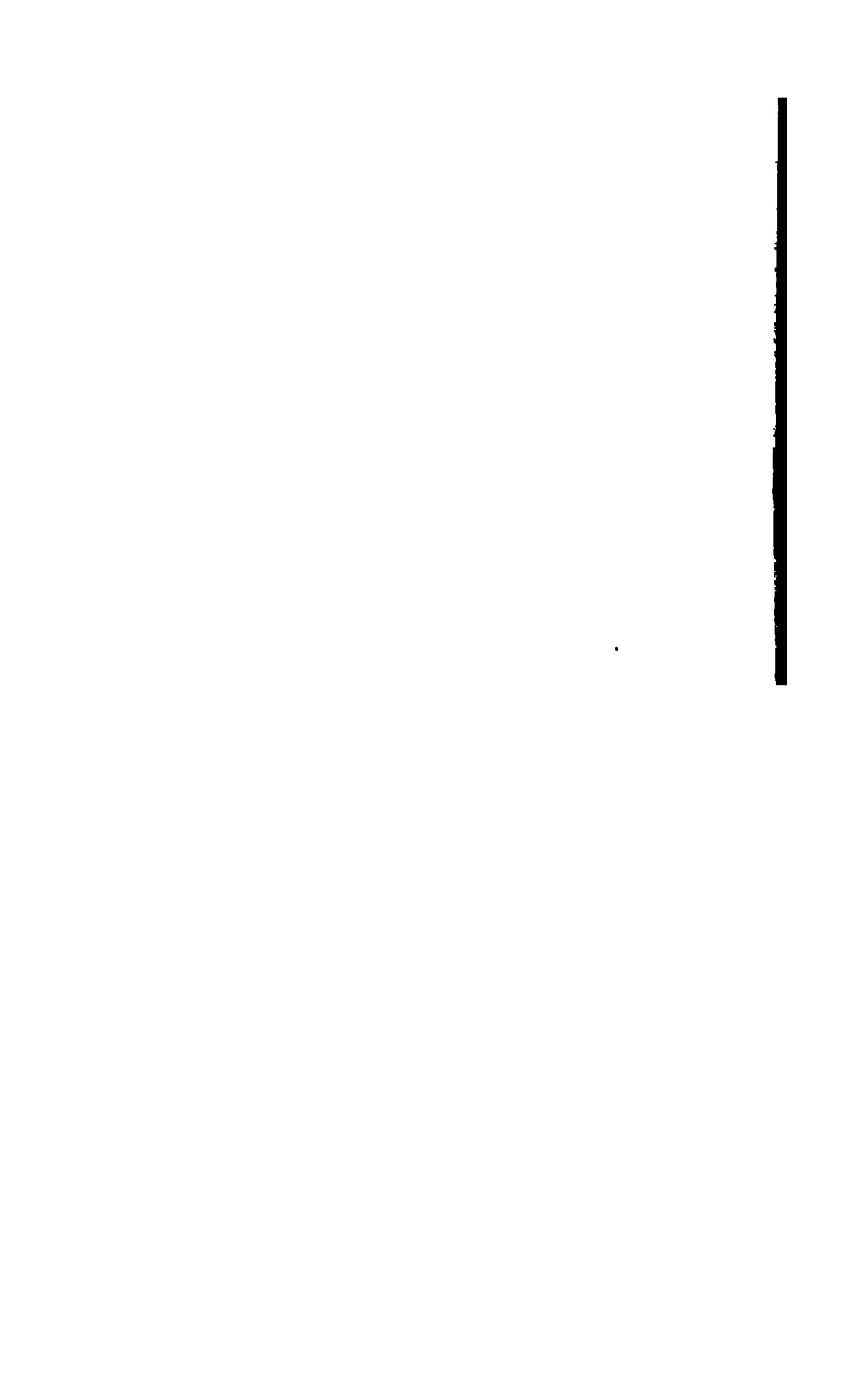

Google



NOUVEAUX MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DUC DE RICHELIEU

NOUVEAUX MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

UC DE RICHELIEU

1696-1788

RÉDIGÉS

SUR LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

EN PARTIE INÉDITS

PAR

M. DE LESCURE

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE DE RICHELIEU

1696-1720



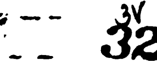
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

BRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1869



PRÉFACE

Il en est des préfaces comme de la vertu. Il en faut, mais pas trop. Les plus courtes sont les meilleures. Tâchons donc d'être bref en notre boniment et de ne pas retenir trop longtemps le lecteur sur le seuil de la porte. Il pourrait s'enrhumer, et quand le public s'enrhume, c'est l'auteur qui tousse.

Donc, aimable lecteur, honorable critique, deux mots. Deux mots seulement, indispensables, je crois, sur mon sujet, mon héros et moi-même.

Mon sujet, c'est la vie du maréchal duc de Richelieu, et mon héros, qui ne fut pas toujours héroïque, c'est lui-même, et c'est assez dire en un nom qui provoque et évoque, autour du plus ignorant de nous, tout un essaim lascif de galants souvenirs.

Le titre dit tout cela; mais ce qu'il ne dit pas, c'est comment j'ai compris le héros et traité le sujet.

Mon héros, je l'ai pratiqué dix ans dans un commerce intime et passionné, le poursuivant, comme on fait d'un ami qu'on a cru apercevoir ou d'un domino qu'on a cru reconnaître, à travers tous les *Mémoires* de ce siècle prodigue, fécond en *Mémoires*, à qui il sera tant pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé et s'est beaucoup souvenu.

Donc, cette piste de Richelieu, si fugace, si légère, si variée, si coupée par toutes sortes de traverses de fantaisie, de zig-zags d'imprévu, surtout par le malin plaisir qu'il prit toujours à dévoyer son monde, je l'ai suivie assidûment, d'un pied de recors, d'un œil de jaloux, de salon en salon, de boudoir en boudoir, d'un bout à l'autre du dix-huitième siècle, flairant sa trace et perçant ses incognito de bonne fortune, grâce à cette odeur ambrée et musquée

dont on lui reprochait d'imprégner ses habits et de promener avec lui la délicieuse peste, l'étourdissante infection, sans avoir jamais pu lui faire perdre ce goût invétéré.

Il n'est pas de *Mémoires* contemporains, depuis ceux de Dangeau, à perruque Louis-quatorzième, jusqu'à ceux de Métra, le coryphée du nouvellisme bourgeois, du gazettisme de café, l'oracle de l'arbre de Cracovie, que je n'aie méticuleusement, scrupuleusement interrogés. Du connu, je suis passé à l'inconnu, de l'imprimé à l'inédit, du livre au manuscrit, et, enfoncé dans les archives publiques ou particulières, j'ai prolongé mes informations jusque dans ces limbes où dorment les souvenirs qu'on n'a pas réveillés. Rien n'a rebuté mon infatigable et insatiable curiosité; et de tout ce que j'ai remué de liasses de papiers jaunis et secoué d'énigmatiques gribouillages, par amour de cet art encore militant, un jour triomphant, de la petite société de savants frivoles et de bénédictins profanes dont je m'honore de faire partie, et qui consiste à ranimer, par la lettre autographe et les documents anecdotiques inédits, les morts historiques; de tous ces amas de fragiles reliques, échappés aux vents et aux feux, que j'ai pieusement compulsés, il s'est dégagé assez de cette poussière contemporaine, dont chaque grain recèle une étincelle de vie, pour faire jaillir du nuage, avec une explosion pareille à un éclat de rire, une apparition ressemblante, une authentique vision, une résurrection définitive de Richelieu.

Pas un portrait, en effet, qu'il soit de la jeunesse ou de la vieillesse du fameux et célèbre maréchal, si un tel homme fut jamais jeune ou vieux, dans le sens vulgaire du mot, qu'il soit de la main désintéressée d'un ami ou mercenaire d'un ennemi, qui contredise et qui démente mon personnage, tel qu'il va marcher, parler, vivre lui-même, sur cette scène d'incantation, où le soin mis à la couleur locale du cadre et des accessoires lui a religieusement évité tout anachronisme dont la désillusion romprait le charme qui l'attire et ferait fuir son ombre agacée.

Qu'on parcoure la galerie si riche, si séduisante et si décevante des portraits tracés à la hâte par Voltaire pour une postérité dont il se moque parfois, et qu'il traite un peu en parvenue et en fille (n'est-elle pas un peu l'une et l'autre?); qu'on donne sa confiance aux images optimistes ou qu'on se laisse prendre aux âpres attraits d'observation et de malignité de certaines exécutions en effigie, on

retrouve, dans la figure de Richelieu ainsi caressée ou brutalisée, flattée ou trahie, les traits épars de ressemblance, de vérité, et de vie qui sont réunis dans ce portrait parlant de mon évocation.

Qu'on compare ce portrait à celui que nous devons au duc de Lévis, ou à celui de Sénac de Meilhan, ou à celui de d'Argenson, ce Saint-Simon dégénéré, embourgeoisé, démocratisé, dont le boutoir porte encore souvent, et dont la prosaïque bauge a ses fleurs de style, du règne de Louis XV, et qu'on se reporte au mien. On trouvera à mon désavantage, comme valeur artistique, bien des supériorités aux autres. J'ose dire que, comme valeur historique et même morale, mon Richelieu, qu'anime l'intensité de vie d'une résurrection dont j'ai puisé à toutes les sources à la fois les éléments harmonisés, l'emporte sur ces modèles, et que mon héros se reconnaîtrait plutôt dans l'implicite portrait de cette confession, arrachée, péché par péché, aux indiscrétions du temps et aux siennes, de mes trois volumes, que dans ces superficielles quoique magistrales ébauches d'après nature de ses trois contemporains.

Voici le portrait du duc de Lévis :

« Ce n'est que de loin à loin qu'il s'est rencontré des êtres privilégiés « par la nature, qui réunirent les talents aux charmes de la figure et « les dons de la pensée aux grâces de l'esprit. Séduisants dans la jeu- « nesse, brillants dans l'âge mûr, supérieurs dans la société comme dans « les affaires, leur commerce fut, à toutes les époques de leur vie, aussi « agréable que recherché. Tels furent Alcibiade chez les Grecs, et, chez « les Français, le maréchal de Richelieu...

« Lorsque je l'ai connu, il avait plus de quatre-vingts ans. Il n'était « pas possible de retrouver dans sa personne le héros de tant d'aven- « tures galantes, car il n'avait point de ces traits nobles que le temps « flétrit sans les effacer; des rides profondes sillonnaient en tout sens « son visage, et il cherchait en vain à cacher la diminution de sa « taille, qui n'était, dans sa jeunesse, que de grandeur ordinaire, par des « talons d'une hauteur excessive. Son esprit n'avait pas éprouvé le « même dépérissement; il n'avait plus, sans doute, la vivacité et l'en- « jouement du jeune âge; mais sa mémoire était excellente; il prenait « intérêt aux affaires du jour, et racontait avec autant de simplicité que « de grâce celles du temps passé. Il jugeait avec un discernement « admirable les hommes et les choses, et ses plaisanteries étaient « piquantes sans méchanceté...

« ...... Il ne déploya point un génie supérieur, et il ne fit pas de « ces grandes actions qui commandent l'admiration de la postérité; cepen-

« dant son esprit, sa bravoure et sa galanterie lui offrirent une place « distinguée dans notre histoire. A la guerre, plus brillant qu'habile ; « en amour, plus séduisant que passionné ; dans le monde, plus aimable « qu'estimé, l'éclat de ses succès en tout genre le garantit du blâme « que son immoralité méritait, et fit rejeter sur la corruption du siècle « des vices que, dans un autre, on eût méprisés » (1).

Point trop mal, n'est-ce pas, pour un duc et pair, qui ne fut que par ordonnance, en 1816, de l'Académie ? Ce jugement est de 1812, et malgré l'indulgence du souvenir des temps heureux, malgré le préjugé de race, on sent que l'expérience a passé, avec la Révolution et l'Empire, entre les sympathies du jeune courtisan et les réflexions d'un émigré qui a beaucoup appris, et n'a pas tout oublié.

Avant M. de Lévis, le président Hénault avait tracé, dans ses *Mémoires* publiés posthumes, un portrait du duc de Richelieu d'un optimisme plus indulgent encore et presque sans restrictions.

« M. le maréchal de Richelieu est trop célèbre pour qu'il reste rien à « dire de lui : c'est un homme d'un esprit extrêmement facile ; qui a « reçu de la nature presque tous les talents en agréments ; d'un courage « distingué à la guerre et dans des combats particuliers. Ministre à « Vienne en 1724, il a humilié l'insolence du duc de Riperda ; vainqueur « à Mahon, il en a fait un équivalent pour la paix ; pacificateur dans « l'électorat de Hanovre par la convention de Closter-Seven, il n'a pas « tenu à lui de mettre fin à la guerre par sa jonction avec M. de Sou- « bise, avant la malheureuse affaire de Rosbach. L'homme à bonnes « fortunes du siècle, il a été le dompteur de toutes les femmes, au point « que l'on a remarqué celles qui lui avaient résisté. Il a réduit la fille « du Régent à aller chercher un mari en Italie. Il n'a pu se souvenir « bien souvent, dans un cercle, si telle ou telle femme lui avait cédé, « tant le nombre a été grand. Il a épousé une princesse de Lorraine, « dont il a été aimé éperdûment, et qui lui a donné le duc de Fronsac « et Mme la comtesse d'Egmont ; enfin, il eût été un homme plus consi- « dérable encore, s'il avait perdu moins de temps à la galanterie. Je ne « finirais pas, si je voulais poursuivre sur le même ton » (2).

Duclos et d'Argenson seront moins débonnaires, et la plupart des séductions de Richelieu s'émousseront et échoueront sur leur

(1) *Souvenirs et Portraits*, par le duc de Lévis, éd. Barrière, p. 262 à 278.

(2) *Mémoires du Président Hénault*, E. Dentu, 1855, in-8, p. 105-106.

rude carapace de pruderie bourgeoise et d'austérité de convention. Car ils partagèrent l'un et l'autre les vices de leur temps. Et Duclos est le même qui racontait devant la maréchale de Mirepoix et madame de Rochefort, qui n'étaient point bégueules, des histoires si salées, qu'elles avaient besoin de leur éventail, et tout cela sous prétexte qu'elles étaient honnêtes femmes et pouvaient tout entendre. A quoi madame de Rochefort répartit : « Vous nous prenez aussi pour trop honnêtes. » Duclos est encore le même qui définissait la pudeur : « Belle vertu qu'on attache sur soi le matin, avec des épingles, » la confondant sans façon avec la chemise, qui lui sert de voile. Mais d'Argenson et Duclos se piquaient, tous deux, de philosophie, et tous deux commençaient, avec leur hypocrisie intolérante, ce grand parti des honnêtes gens, qui se permet, comme eux, *in petto*, tant de choses qui ne le sont pas, mais est intraitable sur le costume, le qu'en dira-t-on, la décence, la convenance, la feuille de vigne enfin. Pour eux, Richelieu qui fut maréchal et faillit être ministre, n'était qu'un étourdi heureux, un polisson parvenu; et ils ont pris plaisir à clouer, dans leur collection vengeresse de médiocrités ou de futilités triomphantes, ce beau papillon qui leur avait défloré tant de roses.

« On verra,—dit Duclos de lui, dans un méprisant résumé, —un homme « singulier, qui a toujours cherché à faire du bruit et n'a pu parvenir « à être illustre ; qui, employé dans les négociations et à la tête des « armées, n'a jamais été regardé comme un homme d'État, mais comme « le chef des gens à la mode, dont il est resté le doyen » (1).

Il n'y a pas moyen d'enterrer plus complétement un homme, s'il n'était immortel. Au tour de d'Argenson, partagé entre son goût instinctif, irrésistible, pour Richelieu personnellement, et son mépris rancunier pour son influence, de jeter sur ce mort, qui se portera toujours très-bien, ses petites pelletées de lourde terre, semées d'involontaires fleurs, et ses blâmes mêlés d'hommages.

En août 1747, le malin bonhomme est encore sous le charme, et voici son impression sur le futur maréchal, allant à Gênes gagner son victorieux bâton.

« Né avec des talents, il a poussé loin ceux du monde; mais il s'e t

(1) *Mémoires secrets, etc.*, éd. Campardon, t. II, p. 38-39.

« arrêté trop longtemps à ceux de jeunesse; il a plus emporté de « femmes qu'il n'en a séduit; entreprenant avec elles, et doué de « grâces et de réputation à leurs yeux, le rire agréable, éloquent et « vigoureux, riche et dépensier, que d'attraits pour obtenir les faveurs « de ces êtres faibles et frivoles!

« Il est homme très-franc et disant tout haut avec ses amis ce qu'il « sent, même souvent ce qu'il pense, sa vivacité étant dans un conti- « nuel mouvement, même avec violence; il se réserve, cependant, quel- « ques coups de maître en finesse, qui lui viennent d'habitude du « monde et des affaires. Son caractère est à la française sur cela; et « le cardinal de Richelieu devait être dans ce goût-là.

« Il n'est point méchant, ni vindicatif; cela s'appelle un bonhomme « dans le siècle où nous sommes; cependant il n'est point aimant; le « libertinage seul et le moment de sensibilité ont produit ses amours et « ses amitiés. Homme plus fait pour la femme que pour aucune amitié « dans son sexe; j'ai vu mon père de cette trempe humaine et l'ayant « poussée plus loin encore.

« Il a plus d'élévation que de justesse dans l'esprit, il voudrait des « choses magnifiques pour la couronne et pour lui-même; et il place « cette magnificence à l'extérieur sonnant plutôt que pondérant. Sujet « à la mode, tenant au siècle, vieux papillon, il est resté amateur des « curieuses bagatelles et n'y admet point de philosophie. Il ne rappelle « rien de l'antique honneur ni des mœurs anciennes, parce qu'il n'a « pas le même courage dans l'esprit que dans le cœur. L'orgueil l'a « rendu brave avec distinction; il méprise la mort comme un joueur « méprise la ruine, aimant les hasards et se confiant à la fortune.

« Cependant ce total fait un homme fort distingué dans le siècle où « nous sommes, où l'élévation est si rare. Ses talents, sa physionomie, « son éloquence, sa hardiesse à parler, le brillant de ses desseins ont « ébloui ses contemporains, et je conviens avec plaisir qu'il mérite de « la réputation et grande distinction » (1).

Dans l'histoire de son ministère, dont les portraits d'une touche plus sévère et plus ferme peuvent être considérés comme son avis définitif et son dernier mot sur les personnes, d'Argenson est plus sévère pour Richelieu, malgré le faible persistant qu'on retrouve à certaines involontaires caresses de regard et de pinceau.

« Quoiqu'il ait du mérite personnel, il place toutes ses espérances « dans la faveur aveugle, dans les grâces qui plaisent, dans l'illusion et

(1) *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, éd. Rathery, t. v, p. 87.

« la séduction, et non dans la justice ni dans le mérite des actions ; il « outre l'opinion que nous devons avoir des défauts de la monarchie et « de la faiblesse de notre siècle; il estime toutefois ce qu'il dédaigne; « il déconseille à ses amis les bonnes intentions et la vertu; c'est un « misanthrope de la cour qui la hait et qui la suit. Il possède toute « l'expérience et la sagacité nécessaires pour bien démêler les hommes, « mais il en veut plus à leurs faibles qu'à leurs bonnes qualités; il étudie « les premiers et rejette les secondes comme hors-d'œuvre. Il méprise « nos ministres et se garde bien de les blesser; cependant son humeur « satirique perce à travers ses complaisances et ses radoucissements; « il est craint et détesté.

« Ce qu'il possède de plus propre au ministère, c'est ce qu'on appelle « le ton.....

« ..... Son amour des voluptés aspire plus à l'ostentation, il est pro- « digue sans magnificence et sans générosité, il épargne sans conduite, « il a de l'habilité et du désordre dans ses affaires domestiques. Telle « est la pratique d'un *Alcibiade français*, on l'a nommé ainsi, et ce pa- « rallèle donne bien de la valeur à la France sur la Grèce; un petit-maître « vif et courageux est le nôtre, mais il n'est encore connu ni comme « général ni comme homme d'État.

« Il a été fort à la mode parmi les femmes. Les prétentions, les jalou- « sies des coquettes lui ont procuré quantité de bonnes fortunes; jamais « de passions, beaucoup de débauches; des voluptés sans plaisirs; il a « trompé un sexe faible, il a pris les sens pour le cœur. Il n'est pas « assez heureux pour posséder un ami, il est franc par étourderie, mé- « fiant par mépris des hommes et par finesse, désobligeant par insen- « sibilité et par misanthropie. Tel est le triste caractère d'une nation gaie « et légère comme la nôtre; plus il y a de supériorité dans les carac- « tères, plus il y a de contrastes dans les qualités qui se détruisent.

« *Ne douter de rien* est un terme qui veut dire *hardi et court*. L'élé- « vation d'esprit sans étendue et sans application renvoie des gens nés « pour le grand à la classe la plus commune; l'orgueil détruit chez eux « tout sentiment de citoyen, les fautes heureuses écartent la maturité « dans l'âge même qui se console de la perte des forces par celle des « passions et des erreurs; vieux papillon, enfariné de politique, des « traits, quelques saillies en faux enthousiasme, de l'importance sans « considération, enfin un vieillard fâcheux, voilà la carrière et la « fin de nos vieux seigneurs qui ont prétendu à ce rôle de person- « nages » (1).

Nous finirons par la bonne bouche, c'est-à-dire par Sénac de

(1) *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, t. IV, p. 211-213.

Meilhan, qui avait si bien les qualités et les défauts d'un historien et d'un moraliste de décadence, et qui avait si justement choisi Richelieu pour sujet de son dernier ouvrage, le meilleur, ce chef-d'œuvre que toujours quelque obstacle vous empêche d'écrire et qu'on n'écrit jamais.

Avant de raconter Richelieu, Sénac s'était essayé à le peindre et y avait réussi, quoique en beau, avec du miel sur la palette et non plus le fiel des atrabilaires, aux lunettes jaunes de jalousie. Sénac a pris son modèle au midi de la jeunesse, de la fortune, de l'amour, et déjà au premier rayon de la gloire naissante, pour le suivre jusqu'à son apogée et à son déclin.

« De retour à Versailles, il est dans l'intimité d'un jeune roi qui voit « en lui l'homme le plus brillant de sa cour par ses talents et les « grâces de l'esprit; un homme dont il a admiré les dépêches au con« seil, que ses ministres consultent et dont les femmes se disputent la « conquête. Richelieu est l'âme des plaisirs, l'arbitre du goût; c'est le « modèle que la jeunesse se propose. Dans une nation légère, facile, « changeante, où l'homme brille un jour, et perd le lendemain tout son « lustre, Richelieu semble l'assujettir et la fixer en sa faveur. Il survit « à toutes les révolutions des goûts. L'éclat qui subjugue la multitude « se mêle à toutes ses actions, embellit les grandes, et fait ressortir les « plus petits détails de sa vie. Épris des plaisirs, il n'en est point « l'esclave ; il les quitte pour les affaires ou pour les fatigues de la « guerre, et il montre, au milieu des dangers, un courage froid et sans « faste. Courtisan habile, homme aimable dans la société, héros à Fon« tenoy, défenseur de Gênes, vainqueur à Mahon, général politique, « ami constant, protecteur et confident de l'homme le plus célèbre de « son siècle par les talents de l'esprit, tels sont les traits qui caractéri« sent Richelieu, que ses agréments, sa valeur, son esprit, ont fait jus« tement nommer l'Alcibiade de son siècle. »

Ce portrait viril est immédiatement suivi, dans l'édition que nous avons donnée des *OEuvres choisies* de Sénac de Meilhan, d'une esquisse féminine, plus intime et plus légère, mais où il y a aussi bien des jolis traits, de Mme de Mauconseil, une femme de galanterie et d'esprit, que Richelieu avait aimée puis quittée comme tant d'autres, et qui ne se souvenait que du bonheur (1).

(1) Paris, Poulet-Malassis, 1862, p. 364.

L'un et l'autre de ces morceaux se complètent heureusement et achèvent de nous donner, combinés avec tous ceux que nous avons déjà cités, le ton juste, le vrai jour, les éléments divers et concordants de la physionomie de notre héros.

Nous n'aurions pas tenté son histoire, si Sénac de Meilhan eût pu réaliser son dessein de l'écrire, et le pousser plus loin que le *prospectus*, une *introduction*, dont nous avons entre les mains le brouillon hâtif et encore confus, enfin quelques notes prises sur des documents à peine dépouillés. La révolution, en effet, avait interrompu l'œuvre à peine commencée et tranché à jamais, de ses brusques surprises et de ses menaçantes nouveautés, les fils de cette trame exquise que se préparait à tisser un homme amoureux de son sujet, et qui pensait de lui comme de la vie, « que c'est un canevas qui ne vaut rien que par la broderie. »

Cette broderie étincelante et spirituelle fait défaut, et manque au canevas qui seul nous est resté, informe et flétri, de cet ouvrage en l'honneur de l'ancienne monarchie, si étrangement préparé par son philosophe, à la veille même de la catastrophe qui allait engloutir l'ancienne monarchie et l'ancienne société elle-même. Sénac, qui n'était pas un héros, et qui ne se souciait point d'être un martyr, s'empressa de mettre la frontière entre l'aristocratie du plus faible et la démocratie du plus fort. Il émigra en Allemagne, puis en Russie, et se réfugia dans le passé. L'histoire de Richelieu était trop gaie pour ses déceptions et ses désabusements, ses douleurs, ses craintes et ses colères de fugitif. Il y a des livres qu'on n'écrit pas en deuil et sous le ciel étranger.

Il ne nous demeure donc rien, du projet de Sénac, que l'annonce datée de 1790, qui avait tendu à l'opinion publique déjà distraite une amorce bientôt emportée par la tempête.

C'est un *prospectus*, avec *préface*, de *Mémoires sur la vie du maréchal duc de Richelieu, pour servir à l'histoire du* XVIIIe *siècle, par M. Senac, maître des requêtes honoraire, intendant des provinces du Hainaut et du Cambrésis, etc... Londres*, 1790. Le duc de Richelieu, fils du maréchal, écrivait à l'auteur, en septembre 1790, une lettre imprimée à la suite de la préface, dans le *prospectus*, et qui avait pour objet d'établir les différences et comme qui dirait les distances entre cette œuvre digne de l'histoire, et approuvée par la famille, avec ces compilations indigestes, fruit des veilles sordides de quelques ardélions mercenaires, qui menaçaient de leur rivalité

hâtive et de leur concurrence grossière un travail qui n'avait rien de populaire et avait besoin du temps. Déjà, sans doute, quelque libraire intrigant, à l'affût de tout ce qui pouvait piquer la curiosité dépravée de ce temps de cynique démolition de l'ancien régime, avait annoncé quelqu'un de ces ouvrages soi-disant historiques, portant avec la fierté ridicule des laquais ivres, et sans plus de français et d'orthographe, la livrée de l'ancienne maison qui avait nourri leurs auteurs, et que vilipendait leur ingratitude. Quelques oripeaux de pièces authentiques, volées à la bibliothèque ou au cabinet, et cousues par des déclamations, donnaient un air de vérité à ces rhapsodies de valets congédiés. Déjà, sans doute, cet ex-abbé Soulavie, qui avait jeté aux orties le froc de ses anciennes servilités, y compris le respect de la morale et de la grammaire, engraissait sa famélique maigreur du produit de ses compilations de Trublet sans-culotte.

Il compilait, compilait, compilait.

Et déjà, à l'exemple des Manuel, des Carra, des Charpentier, des Nogaret, il mettait en pamphlets, sous le titre de *Mémoires*, et jetait par les fenêtres d'une publicité scandaleuse tous ces papiers de famille, jouets des vents et des sots, dont le lucratif commerce allait faire à bon marché des réputations patriotiques et des fortunes littéraires à ces parasites d'hôtel devenus des courtisans de club. Ce qu'il est sorti d'ardélions de popularité et de fanfarons d'austérité des échoppes du Pont-Neuf ou des antres du Palais-Royal, ce que la corruption révolutionnaire a engendré de ces moucherons tournoyant autour des réverbères qui vont être des lanternes, est incalculable. Il y aurait une curieuse monographie à tracer de ces quatre renommées diffamées, de ces quatre médiocrités triomphantes portées à tout sur les vagues d'écume d'une nation soulevée jusqu'aux lies :

Palloy, l'exploiteur et le débitant privilégié et patenté des pierres de la Bastille, et qui en vendit effrontément de quoi repaver ou rebâtir Paris ; *Amanton*, le sacrificateur farouche des *auto-da-fé de chartes, de titres et de diplômes*, le rapporteur de ces fêtes de Vandale, de ces débauches de sacrilége *brûlerie ;* l'ex-abbé *Soulavie* futur résident à Genève qui, retiré dans ses parchemins, se fit de la diffamation de l'ancien régime un canonicat républicain ; enfin, ce

Hébert, que Desgenettes avait connu instruit, débonnaire, poli, et que l'impatience, puis l'ivresse du succès firent le Marat grotesque et soldatesque, le journaliste de la canaille que l'on sait.

Donc, pour en revenir à Soulavie, il s'apprêtait sans doute déjà à mettre en volumes et en pièces l'histoire du maréchal de Richelieu, dont il avait su, dans les derniers temps de sa caducité, capter obséquieusement les bonnes grâces et usurper la confiance, quand le duc de Fronsac, depuis deux ans héritier du titre paternel, écrivait, pour le rassurer, à Sénac de Meilhan, dont de bien autres dangers et des obstacles bien différents allaient contrarier les desseins et jeter à bas l'échafaudage historique, qui n'a survécu que dans ses débris, tristes comme des ruines d'arc de triomphe ou des baguettes de feu d'artifice raté :

« J'ai lu, Monsieur, la préface des *Mémoires* de mon père, que vous « avez bien voulu me communiquer, et je vous en fais mes remercîments. « Vous ne devez pas être inquiet de ce que quelques morceaux épars « et isolés, tirés de ses portefeuilles, seront peut-être imprimés ; ils ne « pourront jamais faire un corps d'histoire et ne présenteront aucune « liaison. Ces pièces sont également entre vos mains, et vous avez « toutes les dépêches, tous les mémoires de la main de mon père et « toutes les lettres originales. Enfin, Monsieur, on sait quelle est ma « confiance en vous, et celle de mon père l'avait devancée. D'ailleurs, « c'est le style de l'écrivain, c'est l'enchaînement qu'il donnera aux « choses, la manière de présenter les faits, de peindre les personnages, « qui contribuera beaucoup au succès de l'ouvrage. Celui des *Mémoires* « *d'Anne de Gonzague* est pour vous comme pour moi un heureux pré- « sage; je vous en fais mes remercîments, et vous prie, etc... (1). »

Soulavie, il va sans dire, n'avait rien à faire des scrupules et des dégoûts qui réduisirent Sénac de Meilhan au silence et l'ont arrêté à l'ébauche du fronton d'un édifice interrompu par la solution de ce grand problème : *vivre*, par lequel fut absorbé le reste de l'existence des partisans de l'ancien régime qui ne voulaient point mourir— que d'en profiter. Son siége était fait, et ce digne continuateur, moins

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. x, p. 101. Nous avons vainement recherché ce fascicule inauguratif d'un projet contrarié, comme tant d'autres, par la Révolution française. Notre illustre maître et ami, M. Sainte-Beuve, qui a dit, sur tant de choses, le premier comme le dernier mot, l'a eu sous les yeux.

l'esprit et le style, de l'abbé de Vertot et de ses procédés insouciants et expéditifs, publia, à la faveur de cette date qui suffit à leur critique et à leur excuse : 1790-1793! les 9 volumes de ses apocryphes et mercenaires *Mémoires du maréchal duc de Richelieu.*

Il ne faut pas médire absolument de cette source troublée par les passions du temps. L'abbé Soulavie, fureteur sans critique, collectionneur sans choix, avait néanmoins mis, par une des bonnes fortunes cyniques et brutales d'un temps propice aux curieux et aux sots, la main sur de nombreux documents authentiques ou autographes. L'histoire, en 1793, comme la tragédie, courait les rues. Il y a de l'or dans la monnaie de ce bénédictin au rabais. Il y a des perles dans ce fumier de l'Ennius défroqué. Pour aller plus vite en besogne, il faufilait sans vergogne les pièces de son *chosier* avec le gros fil rouge de ses périodes d'une rhétorique en goguette. Ces médailles authentiques, pièces, rapports, mémoires, étincellent dans le fruste ciment de sa maçonnerie; son *arlequin* n'est pas drôle, mais il est cousu de haillons précieux. Il a pu, par un privilége de hasard refusé depuis à tant d'autres, mettre son nez bourré de tabac, dans les papiers mêmes de Saint-Simon et de la plupart de ses contemporains. Il a eu à sa disposition, à n'en pas douter, les manuscrits de Dangeau, du duc de Luynes, de M. de Maurepas et de bien d'autres (1). Dans son *olla podrida* d'historien jacobin, dans sa macédoine nauséabonde, pareille au brouet noir des Lacédémoniens de la décadence, on peut encore, au hasard de la fourchette, retirer des morceaux savoureux. C'est de la cuisine de portier faite avec des reliefs succulents. L'édifice qu'il a élevé à la glorification de la Révolution par le dénigrement systématique d'un siècle, d'une monarchie et d'une société est *mauvais*, mais les matériaux en sont *bons*. On dirait de ces maisons de parvenu, qu'on trouve encore en certaines provinces, bâties avec les débris des démolitions de la *bande noire*, dans des villages où le hangar montre encore des poutres sculptées, et où l'auge des troupeaux est faite de pierres tombales armoriées.

Lisez, par exemple, le récit de la bataille de Fontenoy ou celui des scènes de la maladie de Louis XV à Metz. Vous y trouverez, comme Michelet, un accent particulier d'authenticité et des détails d'une réalité qui défie la critique et atteste, sous les souillures du raccor-

(1) Voir leur énumération détaillée dans la préface du tome IV de Soulavie.

dage, la déposition de témoins oculaires et auriculaires. Soulavie ne fut pas le seul geai à se parer de ces plumes des paons dépouillés. Il y a tout un rayon de bibliothèque à remplir de ces *Mémoires d'Aiguillon, de Choiseul, de Maurepas, de Massillon*, fastidieux par la forme, précieux et attachants par les matériaux dont ils sont grossièrement pavés par une improvisation mercenaire.

Citons, par exemple, *la Vie privée du maréchal de Richelieu*, en trois volumes in-8°, attribués à Faur, secrétaire du maréchal, et publiés à la même époque (1791) toujours chez ce Buisson, qui s'est fait une fortune et une notoriété avec ce commerce de pacotille des recueils de documents, laine précieuse accrochée, par les rabatteurs de bibliothèques et d'archives à sa solde, à ses crochets sordides.

Cette *Vie privée* du maréchal, qui pèche par tant d'excès d'abondance et de lacunes fâcheuses, a été néanmoins écrite sur pièces, ainsi que le prouvent le fragment autobiographique dû à la plume du héros lui-même, qui s'est lassé trop vite d'être auteur, et les trophées de lettres authentiques de Mmes de Tencin, du Châtelet, de Châteauroux, de Pompadour, suspendus à la fin de chaque volume (1).

Le lecteur curieux d'aller demander des renseignements à ces adresses équivoques que nous lui donnons, sans crainte de perdre à la comparaison, se convaincra comme nous, par expérience et par déception, que les *Mémoires* du maréchal de Richelieu demeuraient encore à écrire. Nul ne les eût mieux dictés que lui. Nul ne les eût mieux écrits, sous l'impression du commerce récent et sous la dictée, pour ainsi dire, de son ombre encore chaude, que Sénac de Meilhan ou, mieux encore, le prince de Ligne. Tous deux ont failli, par suite des circonstances, à cette tâche qui leur revenait à tant de titres.

(1) A part ces deux ouvrages de Soulavie et de Faur, dont nous croyons avoir impartialement apprécié les qualités et les défauts, l'utilité et les lacunes, il n'est pas de travaux biographiques ou anecdotiques de première main. Nous ne mentionnerons que pour mémoire, sans leur donner de place, car ils sont en tout au-dessous d'un tel sujet, les compilations plus ou moins effrontées, les plagiats plus ou moins déguisés, colportés par la librairie interlope dont les Lamothe-Langon et autres furent les fournisseurs, par exemple les prétendus *Mémoires* attribués à Rulhières, et publiés, sans date ni nom d'auteur (Gustave Barba, éditeur).

Nous avons osé, fort de la compétence particulière que nous donnaient quinze ans d'études et de recherches sur le XVIIIe siècle intime, inexploré, inédit, et aidé par quelques communications libérales et précieuses, essayer de rendre la vie et de prêter la parole à un maréchal de Richelieu de notre invention, de notre création, mais qui rapprochât, autant que possible, la copie du modèle, le roman de l'histoire, la fiction de la réalité.

Nous n'avons pas poussé l'usurpation et la présomption jusqu'à ce pastiche de langage et de style qui montrerait toujours l'oreille sur quelque point. Sénac de Meilhan a pu tenter le tour de force pour Anne de Gonzague, vis-à-vis de lecteurs émerveillés à peu de frais, et peu chicaniers sur les anachronismes qu'ils étaient incapables de voir. De même, après lui, on a pu publier impunément, et de façon à faire illusion à beaucoup, le trompe-l'œil des *Poésies* de Clotilde de Surville.

Aujourd'hui la critique est trop éveillée et le public trop méfiant pour qu'on se risque à ces *fac-simile*, dont le succès même n'en serait pas moins malhonnête et indigne d'un écrivain qui respecte son lecteur et veut, en l'amusant, en être respecté. Laissant donc de côté la tradition des Sandraz de Courtils, des abbé Prévost, des Chevrier et des Thévenot de Morande, justement diffamée, renonçant de même, en dépit de leur cours sur la place, aux supercheries à la marquise de Créqui et à la Touchard-Lafosse, nous avons pris, hors de toutes ces traverses, la route directe qui consiste à dire loyalement au lecteur :

Le maréchal de Richelieu n'a pas écrit ses *Mémoires*. Nous ne donnons donc point à l'ouvrage, aussi consciencieux et laborieux que son sujet semble frivole, par lequel nous avons entrepris de leur suppléer, l'enseigne de son nom pour faire croire qu'il en est l'auteur, mais uniquement pour indiquer qu'il en est le héros.

La forme nous en est personnelle, mais nous avons fait tout notre possible pour qu'elle répondît, moins le vernis trop fragile d'un archaïsme puéril, à l'idée qu'on doit se faire de son caractère et de son esprit, d'après l'ensemble des témoignages authentiques contemporains.

Nous avons, à cette intention, fouillé et compulsé tous les sottisiers, anecdotiers, gazettiers, de 1700 à 1789. Nous avons mis à profit, en les enchaînant dans notre trame, les moindres fils biographiques ou caractéristiques, empruntés aux Mémoires ou épistolaires contempo-

rains, publiés depuis soixante-dix ans, Dangeau, Saint-Simon, le duc de Luynes, Marais, Buvat, Barbier, d'Argenson, du Hausset, le président Hénault, Duclos, Besenval, Marmontel, Collé, Valfons, Aïssé, Du Deffand, etc...

Sans compter les *Mémoires* ou *Journaux* inédits effleurés ou dépouillés par les travaux de MM. Crawfurd, Lémontey, de Carné, Soulié, Ravenel, Rathery, de Goncourt, A. Houssaye, Campardon, Bonhomme, Cousin, E. Fournier, Feuillet de Conches, Leroy, P. Clément, C. Rousset, Boutaric, Mary-Lafon, etc. (1).

Une partie des papiers et correspondances du maréchal de Richelieu ont déjà été publiés, ses lettres à Paris-Duverney, par Grimoard, ses lettres à Mme de Tencin, par La Borde. Le surplus, à notre connaissance, sans parler des trésors inconnus enfouis aux Archives impériales, de la Guerre, des Affaires étrangères, du Louvre, de l'Arsenal, de la Mazarine, de Rouen, héritières des dépouilles de la famille et du butin de Soulavie, a été divisé en trois lots ou fragments principaux, provenant originairement des portefeuilles confiés à Sénac de Meilhan, rapportés par l'abbé Kinsinger de Vienne à Paris, et passés de là aux Laborde, et des Laborde aux Le Coulteux de Canteleu. Nous tenons de la gracieuse libéralité du comte Le Coulteux de Canteleu, petit-fils du sénateur, communication d'un de ces dossiers Richelieu. M. Feuillet de Conches, les héritiers de Mme la vicomtesse Du Manoir et M. le duc de Richelieu actuel possèdent les autres, moins ce qui en a été dissipé par les mille hasards qui président au sort vagabond des documents de ce genre, et ce qui en a été anéanti, suivant M. de Monmerqué, par les pieux et pudibonds auto-da-fé du dernier duc, honnête et patriotique ministre de la Restauration, mort en 1822.

A l'essentiel des événements et des hommes, que nous fournissait une inquisition aussi minutieuse, nous n'avons rien ajouté de notre cru que le choix entre les assertions et les interprétations diverses, parfois contradictoires, le développement logique des caractères et des passions, le classement des faits, le mouvement d'une action d'ailleurs strictement chronologique, et le style d'un récit toujours combiné au point de vue de l'effet juste des personnes et des choses.

(1) Sur ces matières, il est du devoir de la critique de nommer à part et en tête M. Sainte-Beuve, comme il est de son devoir de ne pas nommer M. Capefigue.

Il n'y a de *romancé*, comme disait Nodier, que ce qui ne touche à cette impression strictement, honnêtement historique, mais ajc plutôt au réel par le probable, le détail, l'accessoire, le costume mise en scène enfin, dont les libertés et même les licences sont l times, quand elles ne troublent point l'impression de la vérité.

C'est là la broderie permise, nécessaire même de ce canevas hi rique qui ne suffirait pas seul à l'intérêt d'un livre de ce genre, o lecteur peut s'instruire en s'amusant, et où le grand art est de plaire sans trop de complaisance.

Cette œuvre de vulgarisation, cette histoire d'un siècle, par mœurs et les aventures d'un de ses représentants typiques, n point, quoique inférieure au charme fidèle et à la leçon austère d grande histoire, d'un genre subalterne. Il faut, pour arriver à certain degré de ressemblance ou seulement d'illusion dans cette surrection à la vie d'un personnage mort, des qualités qui peut-m'ont manqué, mais des efforts que je ne me suis point é gnés.

Pour ne citer que quelques exemples de cette difficulté d'éc l'histoire, même sous cette forme familière et frivole, je crois a déterminé la véritable portée des relations mystérieuses et tant c troversées entre le duc de Richelieu, alors duc de Fronsac, et la chesse de Bourgogne. J'ai indiqué soigneusement les menus faits ont servi de base à une accusation de galanterie, dont le soupçon dépit des spirituels et généreux efforts d'une femme, digne avc de cette délicate cause, dure encore. Mais, pouvais-je dire, avec la fr chise un peu crue de Rulhières, écho fidèle d'une confidence du m chal, que son héros fut mis à la Bastille pour la première fois, à qui ans, parce que, caché à l'insu de la princesse, derrière un écran, il profita pour la regarder, par trop curieusement, changer de chemise (De même peut-on songer à me reprocher d'avoir ignoré peut-êtr vrai nom de la gouvernante ou soubrette complice des amours de chelieu et de Mlle de Valois, alors que ce même Rulhières l'app Mme Legendre, Besenval Mme Desroches (2), sans compter *la Vie pri* qui dit Angélique, ou tel autre factum qui dit Mlle Aimée?

(1) *Œuvres de Rulhières* (1819), t. II, p. 85 (*Anecdotes sur M. de Ric lieu*).

(2) *Mémoires de Besenval*, édit. Barrière, p. 33.

Je m'aperçois, un peu tard, que j'avais débuté par la promesse d'être court. Je n'ai d'autre excuse que celle de Pascal : je n'ai pas eu le temps d'être moins long, et je m'esquive sur un salut honteux, non sans remercier le *Constitutionnel* de sa longue et courtoise hospitalité, et le lecteur, s'il en est encore un qui m'écoute, de son indulgence.

M. DE LESCURE.

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE DE RICHELIEU

1696 — 1720

LIVRE PREMIER

LA FIN DU GRAND RÈGNE

1696 — 1715

CHAPITRE PREMIER

LE MARI DE QUINZE ANS

Un bout de préface. — Comment je suis venu au monde. — L'art de se bien porter. — Portraits de famille. — La veuve Scarron et la marquise de Maintenon. — Le salon de la place Royale. — Histoire du troisième mariage de mon père. — Fiançailles d'un homme de six ans avec une femme de dix. — Comment le tout fut fini, par le fouet pour moi, et pour mon père par une indigestion. — Comment je dois deux fois la vie au sexe de ma mère. — Mon gouverneur. — Ce qu'il m'apprend et ce qu'il ne m'apprend pas. — L'abbé de Saint-Rémy. — Mes débuts à la cour. — Les voyages et les bals de Marly. — Premiers succès. — Premières amours. — Mademoiselle de .... — Pourquoi je ne la nommerai pas. — Comment on se perdait, à la fin du règne de Louis XIV. — Le marquis de Dangeau. — La marquise d'Huxelles. — Aventure qui m'attire un an de Bastille et cinq ans de mariage. — Madame la duchesse de Bourgogne. — Tableau, en raccourci, de la France de 1711. — Portrait physique et moral de la duchesse de Bourgogne. — Le pour et le contre de sa vertu. — La vérité sur M. de Nangis, M. de Maulevrier, l'abbé de Polignac et moi-même. — Conspiration de famille et de cour pour hâter mon mariage. — Une lettre de Mme de Maintenon. — J'enterre gaiement ma vie de garçon. — Les bals de Marly. — Danseuses et danseurs. — Une répétition. — Un pot-pourri chorégraphique. — La chambre bleue de Madame la duchesse de Bourgogne. — Un voleur sous le lit. — La vengeance au

menuet. — Un habit de belle-mère. — Phèdre et Hippolyte. — Aricie. — Portrait de l'épouse qui ne fut jamais ma femme. — Le mariage. — Le bal. — Costumes nuptiaux en 1711. — Un chef-d'œuvre *capital*. — Singulière nuit de noces. — Complot anti-conjugal. — Un nouveau fruit défendu.

J'aurai quatre-vingt-douze ans aux prochaines roses. Les sentirai-je ? Je l'ignore. En tout cas, elles parfumeront ma tombe. En attendant celles de l'avenir, je trouve un dernier plaisir à respirer celles du passé. Soleil couchant, fleurs séchées, vieillard qui se souvient, tout cela va bien ensemble. Sachons finir, c'est la vraie philosophie. Il y a assez longtemps que j'ai commencé, et que mon fils Fronsac s'impatiente. J'ai bien cru l'enterrer, mais le guignon s'en mêle et me fait tort de cette suprême épigramme. Soit. J'ai assez vécu pour le faire endêver. Il serait de mauvais goût et de mauvais exemple de faire traîner une leçon qui dure depuis cinquante ans. Les centenaires n'ont plus beau jeu. Il faut que tout le monde vive, comme disait cet Henri IV, qu'on nous gâtera. On finira par le faire vertueux.

Allons, Fronsac, à défaut de ta goutte, ton ennui va finir. Qu'on commande les pleureuses, qu'on drape les carrosses et qu'on réveille mon vieux cheval de bataille et de bonne fortune, qui rumine ses myrtes et ses lauriers. Une dernière fois, il va porter son maître. J'irai au bonheur de n'être plus rien, le seul qui me reste à connaître car que n'ai-je point été ? Tout ce que j'ai voulu et tout ce que j'ai pu : un grand homme, disent mes flatteurs ; un pauvre homme, disent mes détracteurs. Que m'importe ? je n'entends ni les uns ni les autres, Dieu m'ayant fait cette dernière grâce de devenir sourd à l'heure où, en ce monde il n'y a plus rien de bon à entendre. Non, Messieurs, n

grand homme, ni pauvre homme, vraiment. Un homme seulement, et c'est encore quelque chose.

Un homme qui a eu l'heur de venir et de s'en aller au bon moment, un homme dont le grand oncle s'appelait le cardinal de Richelieu, et a laissé l'héritage d'une gloire et la noblesse d'un génie; un homme qui a connu la duchesse de Bourgogne, et, encore enfant, a pu placer cette conquête sans remords, mais non pas sans regrets, en tête d'une liste de bonnes fortunes, dont la dernière date d'hier; un homme qui, né avec le grand siècle, l'a vu finir avant lui et l'emporte à ses funérailles; un homme que Mme de Maintenon a gâté, qui fut à Denain l'aide de camp de Villars, que des princesses du sang consolèrent à la Bastille; à qui Louis XIV, sur son trône, a souri, et qui a contemplé Louis XIV, mort, sur ce lit dont un portrait de Mme de Montespan, oublié, profanait, charmant, le dais funéraire; un homme qui a traversé sans s'y trop souiller la boue cynique de la Régence; un homme qui fut le confident de Louis XV, l'émule du maréchal de Saxe, qui prit Gênes aux Autrichiens, Mahon aux Anglais, qui gagna à moitié la bataille de Fontenoy, et qui eut l'esprit de laisser perdre tout à fait à Soubise celle de Rosbach; un homme qui fut l'ami de Voltaire, le partenaire de Frédéric, le favori du cardinal de Fleury, le rival de d'Argenson, le candidat de Mme de Tencin, le client de Mme de Prie, le conseiller de Mme de Châteauroux, le courtisan de Mme de Pompadour, le protecteur de Mme Du Barry, le héros de l'Académie, le patriarche des maréchaux, le tyran de la Comédie; un homme qui a vécu assez pour voir Louis XVI et Marie-Antoinette, le règne des princes honnêtes gens, les derniers des princes, et l'avénement des peuples, les derniers parvenus ; un homme enfin qui s'en va pour ne

pas voir la révolution française, et dont le cercueil fermera la porte d'une monarchie et d'une société : voilà une belle histoire à vol d'oiseau, et cette histoire, c'est la mienne.

N'est-ce pas que l'homme qui a vu tout cela a assez vu, et sort de la pièce à propos, durant cet entr'acte bruyant où la comédie cède le pas à la tragédie, et où la livrée, triomphante, se rue au parterre ? Aussi m'en vais-je, et content, d'un spectacle que tout autre me gâterait. Je ne connais plus les acteurs, et l'intrigue me semble s'embrouiller. On ne sait plus quel sera le dénoûment. Je doute qu'il soit plaisant. Trop de gens s'en mêlent. Bonsoir la compagnie ! Après moi le déluge, s'ils veulent. Allons dormir, pour la première fois. Ma vie fut un beau rêve, assez agité, pour mieux en jouir, sans doute. Je viens de passer ma dernière matinée à vous le raconter. Lecteur, que mon histoire te soit légère ! Je n'y ai mis ni façons ni leçons. Les sermons qui n'ennuient pas sont les meilleurs. La moralité de ma fable, c'est que... Bon ! j'allais dire une sottise. Ma lampe baisse ; la nuit s'épaissit ; je ne vois plus... Un bruit de pas.... on dirait une femme... voilée ; un dernier rendez-vous ! Elle s'approche ; elle m'embrasse. C'est la Mort !... ce baiser m'achève. Adieu !

Ce que je sais le moins, c'est mon commencement. D'autres raconteraient que le jour de ma naissance fut signalé par des révolutions d'astres et des horoscopes singuliers. Moi, je me bornerai à dire que j'ignore ce qui se passa au ciel lorsque je vins sur la terre, en vertu de conjonctions qui n'eurent rien d'astrologique. Je naquis

le 13 mars 1696, sans autre rime ni raison que la loi de génération universelle, comme l'épi sort du blé semé au hasard, comme la fleur vient de la graine, comme le chêne germe du gland, comme l'oiseau tombe du nid, comme l'enfant naît de l'homme et de la femme, et sans savoir plus qu'eux comment cela est arrivé. De tout ce qui est illusions paternelles, songes maternels, histoires d'antichambre et contes de nourrice, je ne m'en inquiète guère, et je sauterai à pieds joints sur ma généalogie et ma puérilité. Qu'importent ces souvenirs des limbes, ces légendes du berceau, et tout ce vague prologue du drame de la vie, dont le héros est un poupard?

Si vous voulez des détails, je vous apprendrai que je vins au monde avant terme, à sept mois, comme une lettre de change trop pressée. Mon père eut le bon goût de reconnaître sa signature et de faire honneur au billet. Cette précoce impatience de jouir de la lumière faillit d'ailleurs me coûter cher, et je ne semblai naître trop tôt que pour mourir de même. Heureusement que j'avais déjà l'haleine tenace et l'âme chevillée au corps. Je m'accrochai à la vie dès l'abord, et la branche ne cassa point. Je pesais à peine le poids d'un de ces fruits tardifs, et prématurés en même temps, qu'improvisent les dernières ardeurs d'un automne qui vise au printemps. On me mit dans du coton. Et malgré tant de soins, je vécus. J'étais prédestiné. Et la durée de mon existence n'a point donné tort aux gens qui pensent que la santé consiste surtout à se passer des médecins.

Mon père n'y croyait point et pour cause, car, avide d'une éternelle jeunesse, et ayant toujours abusé de la vie, il ne pardonnait point à la Faculté de n'avoir pas su seulement l'empêcher de vieillir. Aussi écarta-t-il soigneusement

les gens à mule, à robe noire et à perruque carrée du berceau, où, frêle et chétif, je m'essoufflais à respirer. Il m'abandonna, avec une grave insouciance, à la nature et au hasard, qui depuis ont tant fait pour moi, et ne souffrit point que personne, hormis quelques vieux domestiques, incapables de droguer, s'occupât de cette agonie de ma naissance. Condamné par tout le monde, je m'obstinai à exister malgré tant de chances contraires, et ce fut là mon premier succès. Mon père se frotta les mains, à la barbe des docteurs, qui m'eussent enterré, et ce défi de mon paradoxal salut faillit l'attacher à moi, car il désirait passionnément un héritier.

Il eût été dur à l'unique descendant du grand cardinal de voir sa maison, à peine illustrée, tomber en quenouille et s'en aller en filles. Mon père en avait trois; l'une, depuis, abbesse du Trésor; l'autre, morte prieure perpétuelle des Bénédictines de la Présentation ; la troisième mariée au marquis du Châtelet, gouverneur de Vincennes. Dernier venu, j'étais le bienvenu, en raison d'un sexe qui désensorcelait la famille et fournissait un duc à nos récents duchés. Aujourd'hui que tout s'altère, et qu'un duc et pair ose mourir sans enfants, on ne comprend plus ce sourd désespoir d'un homme comme mon père, puni par où il a péché, dont le sang épuisé par le plaisir ne fleurit plus qu'à demi, et qui, riche de bâtards obscurs, est obligé de s'y prendre à plusieurs fois pour avoir un légitime successeur. Mon père, en effet, fut marié trois fois, et c'est de sa seconde femme, Mlle d'Acigné, de bonne et ancienne famille de Bretagne, au dire même du duc de Saint-Simon, ce superbe parvenu, que je suis venu, je le répète, le 13 mars 1696. On me pardonnera de prendre pour date de ma naissance celle de mon ondoiement, l'autre m'étant restée inconnue.

Mon père était Armand-Jean de Vignerod, dit du Plessis, duc de Richelieu et de Fronsac, chevalier de l'ordre. C'était un homme grand, mais non pas un grand homme. Du reste, élégant, spirituel à ses heures, d'un courage reconnu, quoiqu'il n'eût point beaucoup fait la guerre, qui l'avait ennuyé de bonne heure, prodigue et avare à la fois, comme tous les prodigues, galant à l'occasion, et même débauché sans trop se faire prier. Il était sensible aux compliments, à défaut de louanges, et il savait avoir des amis et même des ennemis, oubliant quelquefois les premiers, mais non les derniers. Prompt à l'engouement, plus prompt au dégoût, il faisait faire volontiers le portrait d'un homme qui parvenait à lui plaire, et successivement on voyait l'image, d'abord fêtée, de sa dernière affection, bientôt détrônée par une plus nouvelle, passer de la place d'honneur, au chevet de son lit, à la porte de sa chambre, et de l'antichambre monter au grenier, en assez bonne compagnie.

Il était plus fidèle à ses haines, et le triomphant maréchal de Luxembourg, devant lequel, seul, il ne plia point, en sut bien quelque chose, lors de cette fameuse querelle de préséance qui les mit aux prises, de bec et de plume, et faillit finir sur le pré. Le victorieux maréchal, en cette affaire, n'eut point les rieurs de son côté, et dut rendre les armes à un homme capable de garder une fois, tant il était échauffé à solliciter et à déclamer contre sa partie, vingt-quatre heures dans le corps un lavement oublié, dont il faillit étouffer.

En dépit de ses défauts, et même de ses qualités, mon père était un habile homme, ou plutôt il fut assez heureux pour paraître avoir été habile. Il avait connu de bonne heure Mme Scarron, et avait flairé en elle une personne faite pour parvenir. Peut-être aussi se laissa-t-il tout sim-

plement, comme tant d'autres, gagner à l'attrait d'espr
sage et de bon sens enjoué qu'elle déployait alors, ayar
intérêt à paraître plus aimable que raisonnable. Plus tar
elle changea comme les circonstances et avec un naturel s
plein d'art, ou un art si plein de naturel, qu'elle sembl
n'avoir jamais été autre chose que ce qu'elle était devenue
Mais elle sut pardonner aux gens témoins de ses commen
cements et qui se souvenaient, sans le lui faire sentir
qu'elle avait eu une jeunesse, une beauté, et n'avait pas ét
insensible aux hommages avant de ne l'être plus qu'à l'es
time. De là son indulgence et presque son faible pour ce
premiers amis, qui, innocents complices de sa fortune, lu
avaient aidé à l'attendre et l'avaient produite en ne croyan
que la protéger. Tous bientôt, à commencer par mon père
furent trop heureux d'être protégés à leur tour par cell
qui avait été leur commensale, et ne perdit point, au faît
d'une prospérité inouïe, le bon goût de s'en souvenir.

Deux hôtels se partagent l'honneur d'avoir été le doubl
théâtre des débuts, dans le grand monde, de la veuv
Scarron et de ses grâces frivolement sensées et modeste-
ment impérieuses : l'hôtel d'Albret et l'hôtel de Richelieu
place Royale, où je venais à peine de naître, à la surprise
mêlée d'orgueil, d'un père blasé sur tout le reste, mais qu
s'accoutumait difficilement à n'avoir point d'héritier.

Bientôt l'étoile de Mme de Maintenon ayant déjà percé
mon père se trouva, par le crédit qu'elle partageait encore
avec Mme de Montespan, chevalier d'honneur de Madame la
Dauphine, et aussi à l'aise dans des fonctions dont on n'é-
vite les délicatesses qu'à la condition de ne pas les voir,
que dans des relations qu'il sut conserver égales avec
deux femmes entre lesquelles un homme moins insouciant
eût sans doute commis la maladresse de choisir. Il esquiva

le danger par un heureux privilége de son caractère, incapable de tant de clairvoyance, et son étourderie le servit mieux en cela que la sagesse, qui l'eût exposé à se tromper.

Il traversa tous ces écueils de cour avec la désinvolture d'un roué qui fait le naïf, et il couronna ce succès, à donner envie à un Marsillac ou à un Dangeau, par la plus grande folie du monde, qu'il fit assez sérieusement pour la faire paraître sérieuse.

Il trouva moyen de se remarier pour la troisième fois, à soixante-dix ans, avec une femme qui ne le prenait que pour son titre, en lui laissant tout le ridicule de cette extrémité. Ils le sentirent assez tous deux pour feindre de se sacrifier, et de ne s'épouser que pour leurs enfants. De là le premier accident de ma vie, qu'on ne peut me reprocher (car je ne fus pas consulté), qui est d'avoir été fiancé, à six ans, à une jeune fille plus âgée que moi, quoiqu'elle n'en eût que dix. Mais un si précoce malheur mérite d'être conté en détail, car il éclaire, à la fois, le siècle et ma vie d'une profonde lumière.

Mme de Maintenon avait le goût de faire des mariages ; elle aimait à prendre, par le bonheur des autres, la revanche des déceptions de son premier hymen ; elle aimait surtout à se ménager dans la vie des gens, en contribuant à leur établissement ou à leur fortune, cette porte d'intimité. La veuve du marquis de Noailles, sans bien, sans beauté, sans jeunesse et même sans beaucoup d'esprit, parvint, en flattant patiemment et habilement cette faiblesse matrimoniale de Mme de Maintenon, à son but, qui était d'avoir rang à la cour et de s'asseoir sur le tabouret des duchesses. Elle se fit, grâce à cette puissante complicité, épouser par mon père, à qui l'on persuada que cela

était bien, et qui, gagné par la louange, séduit par la nouveauté, se laissa, sur un beau sermon de la marquise, conduire à l'autel une troisième fois. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Au demeurant, mon père fit une bien meilleure affaire qu'il ne le méritait, car il y gagna une personne qui fut pour lui une très-indulgente et très-complaisante épouse, sauf à se dédommager de ses qualités conjugales par ses rigueurs maternelles, et à faire sentir au beau-fils les épines d'un caractère qui demeura tout roses pour le mari.

Mon père aimait le jeu, le faste et la bonne chère. La duchesse, en soupirant, lui fit le sacrifice de ses habitudes parcimonieuses, et la robine (elle était née Rouillé) se conduisit, au moins publiquement, en vraie grande dame. Mon père aimait le commerce et la conversation des gens d'esprit. La duchesse s'efforça de les aimer comme lui et eut son parasite à petit collet et son maître en bons mots et en billets galants avec l'abbé Tétu, le singe de Voiture, dans un salon qui n'eut pas la célébrité de celui de la marquise de Rambouillet, mais où l'on s'ennuya moins.

On y voyait, en hommes, M. de Barillon, amoureux platonique de Mme de Maintenon, qui, peu à peu, se réduisit à n'être que son ami; le cardinal d'Estrées, magnifique, ingénieux et galant, qui n'avait pas encore tourné à Mme des Ursins ; M. de Guilleragues enfin, qui complétait dignement ce trio de laideur spirituelle, de verve anacréontique et de galanterie résignée à l'amitié et se consolant par la gourmandise.

En femmes, je citerai la digne épouse du plus spirituel coupletier du temps : Mme de Coulanges, la femme de la cour la plus féconde, après Mme Cornuel, en bons mots, et dont son confesseur, l'abbé Gobelin, disait qu'elle fai-

sait des épigrammes jusqu'en avouant ses péchés. Quant j'aurai ajouté Mme d'Heudicourt (avant Mlle de Pons) et Mlle d'Aumale (depuis la maréchale de Schomberg), j'en aurai assez dit de ces témoins et de ces amis de ma première enfance.

Le mercredi 15 mars 1702, le roi, avant d'entendre le sermon à Versailles (après quoi il se promena jusqu'à la nuit à Marly), signa au contrat de mariage du duc de Richelieu, qui vint, en se balançant sur ses jambes goutteuses, présenter la plume à Sa Majesté. Le même instrument notarié unissait ses soixante-dix hivers aux quarante-six automnes de la veuve du marquis de Noailles, et, chose plus étrange encore, rivait par la chaîne du plus précoce des hymens mes six printemps en herbe aux dix printemps en fleur de Mlle de Sansac, fille aînée de celle que le protocole qualifiait de « belle-mère du futur conjoint ».

J'avais fait la moue toute la matinée, et c'est en accompagnant sa mercuriale de quelques jurons latins et de la menace du fouet, si je n'étais pas sage, que mon gouverneur me présenta à ma fiancée, qui me donna cérémonieusement la main, en me regardant comme une poupée.

Le contrat lui stipulait en dot 400,000 livres et une maison magnifique, que la marquise de Noailles achevait de faire bâtir auprès des Invalides. Ma future avait d'ailleurs, à défaut de mieux, les jolis yeux d'une cassette bien garnie, où devaient entrer un jour 800,000 livres de dot. Il était encore bien entendu que, si elle venait à manquer, j'épouserais sa sœur cadette. Rien ne pouvait me dérober à mon sort. La fatalité prenait ses précautions, et j'étais, malgré la mort, attaché à l'honneur d'appeler un jour la nouvelle duchesse de Richelieu « belle-maman ».

Le roi ne put s'empêcher de sourire en voyant mon air étonné, à une époque où il était de bon goût de ne s'étonner de rien. Quant à la cour, elle regarda, suivant l'usage, comme la plus naturelle du monde, une chose paraphée par le roi. Le soir, je fus maussade, et mon gouverneur me donna le fouet. Ainsi se termina pour moi la fête des fiançailles. Pour mon père, il trouva bon d'échapper par une indigestion sérieuse à ce que sa situation, ce soir-là, pouvait avoir de ridicule. Et il se borna à demander de la tisane à celle qui venait de prendre son nom.

Né avant terme, j'étais, à six ans, tendre et frêle comme un oiseau tombé trop tôt du nid. Il y avait en moi je ne sais quoi de frissonnant, d'inachevé, qui appelait la caresse, qui provoquait le baiser. Mon souffle n'eût pas courbé une fleur. Et cependant déjà, sous cette ébauche diaphane, palpitait comme un feu vivace. Je m'obstinais à la vie, qui avait failli me quitter une première fois. Dans les premiers temps de mon existence, en effet, un beau soir, j'avais failli m'éteindre soudain comme une lampe sans huile. Une fièvre brûlante me consumait. On m'avait abandonné. Le médecin avait gravement, devant mon père détournant la tête, retourné sur mon front pâmé le drap de mon berceau. La pitié tenace d'une femme de chambre me sauva. Venue pour me dire adieu une dernière fois, elle me trouva noyé dans la sueur de la suprême lutte. Elle me présenta à boire en pleurant ; je bus, je souris. Elle m'embrassa ; j'étais sauvé. Cette humble étreinte de la fidélité domestique me porta bonheur. Ainsi c'est la caresse d'une femme qui me rattacha à la vie. J'ai juré de consacrer mon existence, sitôt que j'ai su ce que vaut un serment, au sexe auquel je la dois deux fois. Je crois que j'ai tenu parole.

De mon enfance, je l'ai dit, il ne me reste, en dehors du souvenir fâcheux de mes fiançailles et de la mémoire reconnaissante de mon salut par les soins obstinés d'une servante, que peu de vestiges. Ma mémoire, habituée aux contours précis, a horreur des formes vagues et des images lointaines. Je n'ai jamais eu de sentiments à longue portée, et je n'ai jamais regardé volontiers en arrière, au delà du souvenir de la veille, et, en avant, au delà de l'espérance du lendemain.

Je me hâte donc de sortir de ces limbes où je ne rencontre plus, en cherchant bien, que le fantôme caricatural de mon gouverneur. C'était un grotesque sublime en son genre, un peu soudard, un peu prêtre, un peu cuistre, un peu médecin, un peu cuisinier, qui avait suivi mon père un peu partout, à la guerre, à la chasse et en rendez-vous, portant ses billets galants, faisant le guet de ses guilledoux, et pansant, au besoin, les éraflures, accidents ordinaires de ce régime aventureux.

Je le vois encore avec sa perruque rousse en broussaille, son nez rouge, son œil glauque et sa mâchoire de mâtin, hérissée d'une épaisse moustache qu'il n'avait pas voulu quitter en prenant le rabat et le petit collet de son métier nouveau. Car mon père, qui ne savait comment s'en débarrasser, trouva victorieux de me donner, comme gouverneur, cet estafier hors d'usage. Bon homme, au demeurant, avec sa mine sinistre et son nom rébarbatif. Il s'appelait M. d'Horion. Cadet d'une de ces bonnes familles de Navarre dont le château est une caverne et le domaine un volcan éteint, M. d'Horion, à part les méchantes humeurs qu'il rapportait parfois de ses visites à certaine hôtellerie où il s'était acoquiné, et l'influence fâcheuse d'un vent de tramontane qui lui mettait un

peu les idées à l'envers, valait un peu mieux que son nom
Il avait compris, d'ailleurs, avec une finesse supérieure à son état, que le mieux était, étant donné un élève assez intelligent pour deviner, et un maître incapable de lui rien apprendre, de s'en tenir au côté honorifique et apparent de ses fonctions. C'est ainsi qu'il assistait, avec une gravité doguine, aux leçons que je recevais de mes précepteurs, n'intervenant dans le débat que pour tirer sa montre d'argent du fond de son gousset de cuir, où elle se saupoudrait de tabac, et dire d'une voix rauque, en retournant sa chaise et s'y asseyant à califourchon comme qui monte à cheval : « Messieurs, l'heure est passée ! » Mon maître de grammaire, à ces mots et à ce geste de congé, qui soulevait presque toujours un petit nuage de grains de tabac retombant en pluie sur la table, éternuait, s'excusait, saluait et sortait accompagné d'un sourire goguenard de M. d'Horion, que parfois ma malice, déjà éveillée, traduisait en un sonore éclat de rire.

Alors nous allions prendre l'air dans le parc, à Rueil, ou à Paris, au cours, au boulevard, au jardin Royal; d'autres fois, M. d'Horion aidait dans sa leçon l'écuyer de mon père et lui disputait le privilége de me mettre le pied à l'étrier, ou bien il essayait le fleuret avant de me le présenter à l'académie, et donnait, en connaisseur, son avis sur mes progrès en escrime ; d'autres fois encore, il me conduisait au mail, près de l'Arsenal, ou au jeu de paume, construit exprès pour M. le duc de Bourgogne et ses menins, m'exerçant à tenir la raquette et à recevoir ou renvoyer l'éteuf.

Ce qu'il m'apprit surtout, je dois le dire, ce bon M. d'Horion, c'est à jouer et à boire, ce qu'il savait le mieux. Souvent, durant les longues après-dînées, les mains lui dé-

mangaient. Et, bien sûrs de n'être point dérangés, nous nous livrions, lui avec la sombre ardeur sénile, moi avec la curiosité dépravée de mon âge, à l'étude des combinaisons de tous les jeux à la mode. C'est ainsi que nous approfondîmes ensemble, non sans quelques rebuffades de sa part et quelques escapades de la mienne, les mystères du jeu français, le *piquet* et le *reversis*, du *lansquenet* allemand et de l'*hombre* espagnol. Le *whist* anglais n'était pas encore connu en France, présent qu'il devait être de la paix de 1763. Le hocca, le pharaon, le biribi, le cavagnole, le quinze, la triomphe, la belle, le loto, la roulette, la mourre, la loterie, la flanque et toutes les autres façons connues de se faire l'esclave du hasard et la dupe du jeu n'eurent bientôt plus de secrets pour moi.

Mais ces formules classiques ne suffisaient point à notre activité, à notre ardeur de nouveauté et même à notre âpreté au gain ; car mon maître me faisait payer parfois assez cher ces leçons, qui n'étaient point en effet du devoir strict de sa charge. Souvent aussi j'étais le plus heureux, et il lui fallait en grommelant vider la maigre escarcelle de ses gages dans la bourse de mes menus plaisirs, et jeûner du piot, du rôt et du tabac de sa maison de contrebande. Pour se dédommager, et pour se tenir la voix claire en ses démonstrations, il s'abreuvait, à larges lampées, à un broc rempli tour à tour, par les soins du valet d'office qu'il nous avait affidé, de chaud vin du midi ou de grasse bière des Flandres.

A force de le voir boire si gaillardement, et souvent mis d'ailleurs à la pépie par nos querelles de bec, je finis par l'imiter, et bientôt n'eus rien à lui envier de ce côté comme des autres.

Quand mon père, sur mes douze ans, congédia mon

brave gouverneur, dont le manége avait fini par s'éventer, et que les commérages d'antichambre lui avaient rendu suspect, mon éducation était déjà si avancée qu'il n'avait guère plus grand'chose à m'apprendre, et que je pouvais me passer de lui. Ce n'est pas sa faute, après tout, s'il ne put pousser jusqu'au bout mes apprentissages, et si une disgrâce imprévue empêcha ce digne Mentor d'aguerrir Télémaque aux piéges des nymphes de Calypso.

L'abbé de Saint-Rémy, ecclésiastique doux, sensé, savant, remplaça M. d'Horion, au grand avantage d'un élève à la fois inculte et précoce, semé de plus d'ivraie que de froment, et auquel il eut plus de peine à faire oublier ce qu'il n'eût point dû savoir qu'à enseigner ce qu'il n'est point permis d'ignorer. Grâce à lui et à quelque génie naturel, je réparai assez vite le temps perdu pour me présenter au monde frotté d'un vernis de bonnes lettres et capable de donner, sans trop y perdre, la réplique à des gens beaucoup plus nourris que moi de ces humanités dont ils avaient, mis de bonne heure en meilleures mains, sucé, chez les jésuites, la moelle jusqu'à l'os. Du reste, j'eus tout d'abord les femmes, avec lesquelles il n'est besoin d'être un savant en *us*, de mon parti, et si mes billets, jusqu'au bout, ont parfois manqué d'orthographe, il n'en est pas une qui me l'ait reproché, et l'Académie elle-même ne s'en est point aperçue. Il est des grâces d'état et des bonheurs d'étoile. J'étais né avec le désir et le moyen de plaire, et dès que je parus, je le puis dire sans fatuité d'un passé déjà si éloigné, j'y réussis.

C'est dans l'hiver de 1711 que je fis mes débuts à la cour, et fus, par la grâce du choix du roi, qui aimait fort mon nom, de la protection de Mme de Maintenon, attachée à ma famille, et du goût de Madame la duchesse de Bourgo-

ie, à qui ma personne ne déplaisait point, l'un des rares heureux privilégiés des voyages et des bals intimes de arly. J'y fus tout d'abord distingué et fort à mon aise r cela même, le succès étant toujours né du succès. Le i, qui passait l'après-dînée dans ses jardins, où il s'amuit fort à planter (n'osant déjà plus bâtir), daigna s'entetenir, durant sa promenade, avec le petit Fronsac, pren-'e plaisir à ses reparties, mêlées de liberté et de respect, , toucher familièrement la joue à l'apprenti courtisan.

Ces signes non équivoques de la satisfaction d'un prince ui remuait encore l'Olympe d'un froncement de sourcil, l était demeuré grand pour tous ceux qui l'approchaient, arce qu'il l'était demeuré pour lui-même, portèrent leurs ruits ordinaires. Je fus bientôt entouré, recherché, caressé, envié, critiqué ; j'eus du premier coup mes partisans t mes détracteurs, et, du suffrage des uns, du blâme des utres, répétés, par les échos sympathiques ou moqueurs, e composa ma première réputation. Je marchais, laissant ire les sages et les fous, au milieu de ce nuage flatteur, vec la timide impertinence et l'orgueilleuse modestie des ébutants sûrs du triomphe. Ce sourire déjà magique j'en puis parler ainsi, après cinquante ans de conquêtes, outes dues à ce don du charme, heureux présent de la fée ui présida à ma naissance), ces yeux doux et fiers, vifs t tendres, cette voix insinuante, cette prestigieuse démarche, cette jambe au galbe élégant, cette main nerveuse et ine, cet air enfin et surtout, cet air que j'avais à seize ans, ardi et décent à la fois, plein de malicieuse candeur, l'expérience précoce et d'innocente rouerie, tous ces dons aturels, dont un art instinctif aiguisait déjà le piquant ttrait, achevèrent le miracle de l'engouement universel. Ma renommée éclata ainsi du soir au matin comme une fleur,

disaient ceux qu'elle n'offusquait pas, comme un champignon, grommelaient ceux qu'elle importunait. Je ne laissai languir oisifs, pour m'en tenir à la première comparaison, ni les parfums ni les épines de cette vogue subite. Et je m'empressai d'essayer, en la confirmant, la domination de ce visage *d'aube de mai,* comme caractérisait poétiquement ma physionomie celle qui la première en subit et en avoua l'irrésistible ascendant. Je ne dirai point le nom de cette première victime, la mieux faite du monde pour goûter la douceur et savourer ensuite jusqu'à l'amertume de la défaite. C'était une enfant, comme moi (car il y avait encore beaucoup de l'enfant dans mon imberbe et gracieuse adolescence), douée du génie même de l'amour et qui l'a bien prouvé depuis.

Elle sortait, de la veille, de l'abbaye de Chelles, appelée à la cour pour s'y marier. Nous nous rencontrâmes, nous nous regardâmes, et un électrique frémissement, éprouvé à la fois par nos deux cœurs, nous apprit notre mutuel attrait et notre réciproque empire. De se plaire à se le dire, il n'y a qu'un mot et nous le dîmes. De s'aimer à se le prouver, il n'y a qu'une occasion, et nous la trouvâmes. Je n'en dirai pas davantage, voulant jusqu'au bout garder pour moi seul et respirer sans mélange cet unique parfum, cette ineffable essence qui a embaumé ma vie et qui enivre jusqu'à son agonie : le souvenir du premier amour et du premier bonheur. Ma spirituelle pensionnaire, faite et façonnée pour ce rôle qu'elle a joué depuis avec tant d'art et de variété, fut bientôt déniaisée à souhait ; et comme elle devinait tout ce qu'elle ne savait pas, je n'eus bientôt rien à lui apprendre.

Nous nous quittâmes alors, enchantés l'un de l'autre, sans avoir eu le temps de nous ennuyer dans une passion

en règle. Nous n'étions faits ni l'un ni l'autre pour souffrir une chaîne. Elle a porté légèrement tous les jougs, y compris celui du mariage. Moi, je me suis attaché à les rendre toujours légers. Elle et moi avons toujours gardé intacte et sacrée, si on peut le dire d'une chose si profane, la mémoire de cette rencontre féconde de nos deux printemps. Elle n'a jamais parlé de moi qu'avec éloge. Moi, j'ai fait plus, je n'ai jamais parlé d'elle.

Et dans ces Mémoires sincères qui, comme ma vie, ont horreur du masque, il n'y aura de voile que sur le visage de celle qui m'ouvrit, d'une voix tremblante, la porte des mystères de l'amour.

Oui, nul ne saura le nom de cette novice si naïve et si savante depuis, initiatrice et initiée de Richelieu dans cette religion si française de la galanterie. Mais, si je tais le nom, je dirai le secret de notre mutuel enseignement, n'en pouvant plus user et ne redoutant pas qu'on en abuse, car je ne donne pas la manière de s'en servir. Celle à qui j'appris l'art de plaire à mon sexe m'apprit, en revanche, celui de réussir auprès du sien. Le voici en deux mots, dans sa formule la plus douce, qu'accentuera singulièrement la corruption croissante des temps : être amoureux de toutes les femmes, et n'en aimer aucune.

Cette première liaison, heureusement bientôt ensevelie dans son triomphe, pouvait être pour moi le pire des dangers ; ce succès, la pire des fautes ; cette victoire, la pire des défaites. Il n'y avait rien alors, pour perdre un homme, comme une passion absorbante et sincère ; c'est de cette façon, bien plus que par des critiques imprudentes ou un trop philosophique mépris pour la guerre, que Tréville, Lassay, La Fare lui-même s'étaient fait retrancher du nombre *des vivants* (au figuré s'entend), par un de ces

mots du roi mécontent qui donnaient à un homme, aussi impitoyablement qu'un arrêt, la mort du ridicule ou la mort de l'oubli.

Louis XIV, de plus en plus ombrageux et jaloux avec l'âge et le malheur, était devenu implacable pour la moindre supériorité et pour la rivalité la plus frivole. Il ne pardonnait pas à un homme d'être autour de lui amoureux, ni aimé, ni même, malgré sa dévotion, plus apparente que réelle et plus de forme que de fond, vraiment religieux. La piété du duc de Bourgogne fut longtemps un crime et un grief aux yeux de son aïeul, combattu entre l'estime et la répugnance que lui inspiraient des vertus qui ne le flattaient pas. Cependant le roi avait fini par prendre son parti de la suzeraineté deDieu et de la nécessité du salut.

Mais ce partage d'encens, il ne le souffrait qu'à l'autel, où il s'humiliait, mais en roi, et il était devenu d'autant plus rigoureux sur l'article des hommages de la terre, qu'il avait dû renoncer à l'empire du ciel. Aussi, à cette cour décemment corrompue et dévotement dépravée de 1711, que les historiens ont par trop embéguinée, et qui trouvait moyen de se dédommager à huis clos de l'austérité de ses apparences; à cette époque de sombre costume, de modes sévères, de longues robes, de longues messes et de longs sermons, mais où une réaction secrète donne au théâtre de pénitence une coulisse d'orgie, à cette époque, dis-je, afficher une grande passion, c'était plonger au plus profond de l'abîme, c'était être rebelle aux droits du roi et infidèle à toutes les femmes.

Nous nous hâtâmes de comprendre, Mlle de *** et moi, que nous allions être à la fois les dupes de notre cœur et de notre temps, et nous nous séparâmes désormais

amis, affichant impunément la rupture d'un lien que sa fragilité excusait, que sa durée seule eût rendu coupable, qu'il n'était pas de mode enfin de porter en nœud.

Cet éclat, où je me donnai le beau rôle, consomma ma réputation et encouragea toutes les femmes, qu'il est si imprudent de décourager par un attachement exclusif, à tenter une aventure qui ne menaçait point d'être éternelle et pouvait se concilier à la fois avec le plaisir et le devoir, l'inconstance et la dévotion. Je passai décidément à l'état d'étoile de cour. Je fus la coqueluche des vieilles, la fleur des pois des jeunes. Les douairières prononcèrent tout haut que j'étais aimable, et les duchesses me le dirent tout bas.

Les hommes applaudirent ou se récrièrent, suivant la nature de leurs prétentions et de mes succès. Les deux ou trois augures, dont la fonction consiste à concentrer ces bruits et à peser ces fumées qu'on nomme les gloires et les modes, se firent, dans l'intérêt de leur autorité, les oracles de ma renommée, les courriers de ma réputation. « Il n'y a en ce monde, disait Mme du Deffand, que trois sortes de gens : les trompeurs, les trompés et les trompettes. » Je me hâtai de me mettre des premiers, aimant mieux encore, à ce jeu du monde, être fripon que dupe ; et j'eus pour complices de mon avénement le banal enthousiasme du solennel Dangeau et la sémillante sénilité de la marquise d'Huxelles.

L'un, qui était de ces fades mystérieux qui vous disent bonjour à l'oreille et passent une heure à cracher dans un puits, faisait un journal de la cour, qu'il communiquait volontiers à tout le monde, sous le sceau du secret, où il enregistrait, avec la gravité d'un héraut et la minutie d'un valet de chambre, les naissances, les décès, les promo-

tions, les cérémonies, et jusqu'aux moindres incidents de cette garde-robe royale, un moment rivale du trône. On sait le rôle si important qu'elle joue dans l'histoire d'un roi qui se plaisait au tour de force de majesté de donner, sur sa chaise percée, audience aux ambassadeurs.

L'autre était une caillette de cour, galante, puis dévote, qui singeait Mme de Sévigné, et dont les beaux esprits de notre décadence se passaient les lettres, copies très-inférieures à l'original, mais qui n'étaient pas sans un certain mérite de pinceau. M. de Dangeau ayant déclaré « que j'étais fort à la mode ce voyage-ci », et Mme d'Huxelles ayant avoué « que j'avais été trouvé fort joli à la cour », il demeura de bon goût, même pour les opposants, de se conformer à l'arrêt de ces juges du bon ton.

Bientôt une aventure des plus modestes en elle-même, mais à laquelle la médisance et le malheur ont donné dans ma vie et presque dans l'histoire la place d'un événement, ajouta les suffrages de la ville à ceux de la cour, consacra ma vogue par le scandale, mon empire par la persécution, et donna à la réalité la couleur de roman qui lui manquait encore. Mais l'homme assez heureux et assez malheureux à la fois pour n'avoir pas déplu à Madame la duchesse de Bourgogne, l'homme à qui le crime de ce succès innocent devait attirer le double châtiment d'un an de prison et de cinq ans de mariage, ne saurait consacrer un trop long récit à cet épisode extraordinaire, mélancolique à la fois comme la mort et comique comme la vie, plein des plus piquants contrastes et des plus instructives révélations. C'est un tableau d'histoire et de mœurs que je me plais à soigner comme il le mérite, et je veux raconter du meilleur de mon style le meilleur de mes souvenirs... et de mes regrets.

Née le 5 décembre 1685, Madame la duchesse de Bourgogne, au commencement de 1711, venait d'achever sa vingt-cinquième année. C'était la femme en plein épanouissement de cette grâce enchanteresse, *plus belle encor que la beauté*, dont elle demeura l'image. C'était la fleur en plein midi, à l'heure de la plus tendre couleur et du plus chaud parfum.

La France était encore languissante de la perte de tant de sang héroïque versé à cette boucherie de Malplaquet, victoire pour nos soldats, qui ne s'étaient jamais mieux battus, défaite pour nos généraux, qui ne surent jamais moins se battre.

La cour était encore attristée de la mort de Monseigneur; non que cette mort fît un grand vide dans bien des cœurs, mais elle changeait tant de places et intervertissait tant de rangs !

Entre ces deux grands deuils de la perte de la victoire et du prince, au milieu de cette double ombre de l'ennui de la cour et de la douleur nationale, la princesse des contes de fées apparaissait, pour tout consoler, pour tout plaindre, pour enchanter tout le monde, depuis le roi qui, après avoir conquis l'Europe, en était réduit à trembler pour son royaume, jusqu'à ce peuple qui, après avoir assisté aux carrousels olympiens de Versailles, et pris sa part de la desserte du festin des dieux, avait senti à la fois la misère et la honte, et manqué en même temps de gloire et de pain.

Eh bien ! on oubliait tout cela en voyant la duchesse de Bourgogne descendre de carrosse comme une déesse descend du nuage et marcher dans le rayonnement de ses yeux et de son sourire. On ne songeait plus qu'à la paix prochaine, dont l'aube se levait dans le traité en négocia-

tion avec l'Angleterre. On oubliait nos frontières encore foulées, ces provinces où l'on vivait de racines et d'herbe, la pénurie des coffres publics, maigrement alimentés par l'usure, le maréchal de Villars obligé, faute de grains pour ses troupes, d'ajourner la victoire, la revanche et le salut; et la misère enveloppant la cour elle-même et s'y montrant, à certains contrastes criards, à travers l'orgueil des maîtres et l'insolence des valets. On oubliait tout cela, pour ne songer qu'au bonheur d'avoir un jour pour roi le prince honnête et pieux fait pour réparer toutes les fautes et pour guérir toutes les plaies, et de baiser sur le trône le pied de cette princesse-fée qui avait ensorcelé la cour et la ville, et que la France entière voyait des mêmes yeux que son mari.

Le duc de Bourgogne était fou de sa femme. Car c'est trop peu dire amoureux; et, de son côté, elle l'aimait autant que le pouvait une princesse qu'adorait tout le monde. Comment songer qu'un an plus tard, une mort tragique et mystérieuse allait étouffer dans leur fleur ces triomphantes espérances, et jeter au tombeau, à côté l'un de l'autre, les deux époux dont le bonheur était celui de la France? Quelque pressentiment secret agitait-il déjà l'âme de la princesse, objet de tant de regards et de vœux? Je ne le pense pas.

Elle était de ce monde, où l'on est toujours surpris de passer dans un autre, et si elle comptait finir, c'était, à coup sûr, de vieillesse. Quand on est comme elle future reine de France, et, en attendant, reine des cœurs, c'est bien assez de subir la mort, sans être obligée de l'attendre. Elle ne l'attendait donc point, et cette vie si brillante fut tranchée du coup le plus imprévu. Ce fut un jour de printemps terminé par un coup de foudre et la nuit.

Mais si la duchesse de Bourgogne ne songeait pas à l'avenir et à celui, si terrible et si proche, qui allait éclater, il nous est impossible, à nous ses contemporains et ses survivants, de ne pas la voir à travers les regrets et les larmes de son souvenir, plus belle encore peut-être, mais enveloppée de cette poésie mélancolique, de cette grâce funèbre qu'ont les visages que la mort regarde. Pour nous, il y a aujourd'hui sur sa figure transfigurée comme la mélancolie d'un rayon élyséen. Mais alors, à ces fêtes intimes de 1711, où la voir était déjà une fête, quel éclat sans ombre, quel charme sans nuage, quel tourbillon de mouvement et quelle fièvre de vie! C'est même, à mon sens, l'excès de vie qui a tué cette créature, faite pour enchanter, et pour passer rapide comme tous les enchantements. Les plus vives lumières sont les plus courtes, et les parfums exquis n'embaument qu'un moment.

Je vais essayer de la peindre, dans le plus indigne des portraits, telle qu'elle apparut, à ce moment de mes heureux débuts, à ces bals intimes de Marly, divertissements encore modestes, à peine permis par un deuil récent, mais que le roi, qui ne pouvait condamner à l'ennui une princesse si peu faite pour le sentir, avait autorisés. Mais au lecteur qui m'écoute, il manquera toujours de l'avoir vue marcher dans les jardins, le matin, de son pas d'Atalante, et secouer, comme une fleur, la rosée de ses cheveux.

C'est le soir surtout, au scintillement des lustres, que cette princesse, d'un teint admirable, paraissait à son avantage. Elle avait le radieux éclat d'une étoile qui perce le nuage. Cet harmonieux incarnat de ces joues, ces lèvres d'un vermeil velouté, ce front couronné de cheveux brunissants, ces yeux reflets de son âme, cette voix où vibrait

son cœur, ce sourire qui était une joie, cette démarche qui était une grâce, tels sont les traits principaux d'une esquisse de cette physionomie dont nul pinceau ne saurait rendre le charme irrésistible, fait de mille détails, toujours les mêmes et qui semblaient toujours nouveaux, tant elle en variait et aiguisait l'effet.

Au meilleur des portraits il manquera toujours le mouvement et la parole, ces deux éloquences, ces deux poésies de la vie, surtout chez les femmes. C'est par elles surtout, par cette taille et cette démarche de nymphe, par cet esprit d'allégresse et de bonté qui animait ses moindres mots et achevait, par le bonheur de l'entendre, la conquête de ceux qu'avait séduits le plaisir de la voir; c'est par ces deux dons, que nulle femme de son temps, pas même la princesse de Conti, ne posséda au même degré, que la duchesse de Bourgogne est demeurée le type même et le chef-d'œuvre de cette fascination, due moins à la beauté qu'à la grâce, et dont l'empire, commencé seulement par les yeux, s'achève surtout par l'esprit et le cœur.

Car elle n'était point belle, dans le sens idéal et classique du mot. Elle n'avait rien de la perfection plastique chère aux Grecs, ni de la gravité et de la raideur romaines. Son charme était tout moderne, fait de souplesse italienne et de vivacité française. Son front était peut-être trop bombé; ses joues étaient peut-être un peu fortes, et son nez, d'un nacre frémissant, surplombait trop hardiment ses lèvres de cerise. Ses yeux seuls étaient, comme sa gorge et ses mains, irréprochables; ses dents étaient irrégulières et se gâtèrent de bonne heure. Elle riait la première de ce précoce accident, de peur d'en pleurer, et portait gaiement un défaut compensé par tant d'autres invulnérables attraits. Du reste, son sourire effaçait, de son trait de feu, cette

disgrâce de sa-bouche, et on n'y songeait guère en écoutant sa voix d'oiseau, et en respirant son haleine, aussi pure que celle de la rose.

Mais s'il est possible de fixer nettement sur la toile ou le papier les traits principaux du visage et l'aspect physique de cette princesse adorable, qui tracera dignement, pour la postérité, le tableau de ses qualités? Qui fera ressemblant le portrait de cette âme qui embellissait son corps? Qui définira le secret de ce charme irrésistible, perpétuellement renouvelé par le besoin de plaire, servi par tout ce que le naturel peut avoir d'art et l'art de naturel? Qui dira cette douceur piquante, cette malice d'ange, cette divination de tout ce qu'elle ne savait pas, cette scrupuleuse attention aux nuances, cette mesure dans l'abandon, et cette majesté reconquise d'un geste, d'un mot, au milieu de ses plus enfantines saillies? Qui dira cette gaieté d'alouette qui réveilla et rajeunit le règne, et fit de cette triste automne comme un second printemps?

Qui dira l'enivrement universel, sur le passage de cette princesse, qui éclairait et animait tout, et semait partout autour d'elle comme une traînée lumineuse d'élégance et de joie? Le roi ne pouvait se passer d'elle et lui permettait d'en abuser. Elle seule avait le don de le faire sourire et le droit de ces privautés enfantines dont une seule, hasardée par un de ses propres enfants, eût à jamais consommé sa disgrâce. Toujours, en public, sérieuse, attentive, respectueuse devant lui, avec une nuance plus familière et plus libre vis-à-vis de madame de Maintenon, elle se dédommageait impunément en particulier de cette contrainte.

Elle voltigeait autour d'eux, babillant, riant, chantant jusqu'à communiquer un peu de sa débordante allégresse à ces deux majestueux ennuyés, perchant un moment sur

le bras des solennels fauteuils, appelant madame de Maintenon « ma tante » et Louis XIV « papa ».

Elle les amusait, malgré eux, de toutes sortes d'inventions mimiques et d'enfantillages câlins; elle leur sautait au cou, s'asseyait sur leurs genoux, leur tirait le menton, leur fermait les yeux d'un baiser, chiffonnait leur dentelle ou leur coiffe, fouillait leurs tables, lisait leurs lettres et parfois en improvisait, des plus folles et des plus piquantes, pleines de cette malicieuse verve qui pétillait en elle.

Aussi tout lui était permis et tout lui fut pardonné, même cette correspondance secrète avec son père et avec la reine d'Espagne, sa sœur, trouvée, après sa mort seulement, dans sa cassette, et qui établissait des connivences qui, d'une autre, eussent été trahison.

Madame de Maintenon, tout en la grondant quelquefois de quelques échappées indiscrètes d'un naturel qui, si bien dompté qu'il fût, avait ses accès de fougue et ses mors aux dents, la défendait à part elle, et je crois qu à choisir entre être obligée de l'accuser d'une faute ou l'aider à la réparer, même au point de sembler complaisante, elle n'eût point hésité. Car de penser qu'une princesse si jeune, si choyée, si bien faite pour inspirer l'amour et pour le ressentir, n'ait point eu dans sa vie quelques faiblesses, au moins tentations, et quelques *par-delà* de galanterie, cette illusion est tout au plus le droit de M. son mari.

Madame la duchesse de Bourgogne, qui voulait plaire à tout le monde, et qui y réussissait par cela même, car il n'est de meilleur moyen de savoir plaire que le vouloir, ne fut pas sans provoquer quelques sympathies plus ardentes ou plus hardies que les autres, et sans trahir elle-même quelques préférences.

On a parlé dans le temps, et même plus qu'il n'eût con-

venu à l'honneur et au bonheur d'une autre, du beau Nangis, du doux abbé de Polignac et de ce fou tragique de Maulevrier. Qu'y a-t-il de vrai dans ces soupçons et de réel dans ces apparences? Dieu seul le sait, qui peut seul voir clair au fond de la fatuité d'un homme et de la vertu d'une femme.

Pour moi, je jurerais qu'il n'y a rien eu de plus, entre la princesse et ces prétendus favoris, que ces crimes, fort innocents, d'un mutuel et muet aveu d'attrait, de quelques rencontres d'yeux et de sourires, de quelques soupirs échangés et de quelques lettres, peut-être banales, mais cachées de part et d'autre, comme si elles ne l'étaient point. De là des chuchotements d'envieux et des remarques de malins, mais rien qui ait pu alarmer la surveillance de madame de Maintenon, ou porter ombrage à l'idolâtrie de M. le duc de Bourgogne.

Je ne crois point coupables des lettres du genre de celles que Maulevrier affectait de recevoir et d'écrire mystérieusement. Il n'y eut là qu'une intrigue espagnole, masquée, fort mal à propos, de galanterie par la vanité de l'un, la légèreté de l'autre, et la malignité de la cour. Une princesse qui a un amant ne lui écrit pas, et madame de Berry, par exemple, justement parce qu'elle n'était point sans reproche, n'eut garde de se commettre à ces bagatelles épistolaires.

Quant à Nangis, beau, brave et bête de tout temps, gouverné et tenu en laisse par la petite madame de La Vrillière, il n'eut jamais que des velléités de révolte, bientôt réprimées par une main inexorable à tout écart.

Reste l'abbé de Polignac, prélat ambassadeur et poëte platonique, qui n'a eu que des ombres de génie, de gloire, de passion, et qui n'a pas plus réellement conspiré contre

le bonheur de M. le duc de Bourgogne que contre le pouvoir de M. le régent.

De tout cela il ne demeure avéré que quelques imprudences, quelques légèretés d'apparence plus que de conduite, et une honnêteté curieuse et hardie, capable, par bravade, d'être allée jusqu'au bord du fossé et d'avoir mesuré, en souriant, la hauteur de la culbute. Mais, quant à une faute positive, quant à une chute irrécusable, il faudrait que je l'eusse vue pour y croire, et encore douterais-je d'un oubli dont j'aurais été témoin, tant cette femme, si admirable aux nuances et si imperturbable aux degrés, eût été capable de mettre de sagesse dans la folie, de dignité dans l'abandon et de vertu jusque dans ce qui cesse d'être vertueux.

Madame la duchesse de Bourgogne était, par le rang, le caractère, le devoir et l'intérêt, si au-dessus d'une surprise vulgaire, que jamais avec elle n'a dû finir le prélude des libertés permises et des faveurs innocentes. Et si Maulévrier s'est tué, c'est parce qu'engagé dans ce labyrinthe du sigisbéisme le plus inoffensif et le plus stérile, il n'a plus vu possible que par ce brusque dénoûment la fin de son martyre. Un homme qui est heureux ou espère l'être ne se tue pas.

Non, pas plus que sa sœur, l'intrépide et avisée reine d'Espagne, qui gouverna son mari par l'oreiller, et en fit jusques au bout par un savant manége de satiétés et d'abstinences, le plus docile des amants, la duchesse de Bourgogne n'était pas femme à renoncer à rien d'essentiel de ces droits qu'altère le plus mystérieux des partages; et elle conserva intacte, par sa conduite et ses ménagements, cette fleur de confiance que lui témoigna toujours monsieur son mari, et qui embauma leur vie et leur mort. Or, cette confiance, que le moindre souffle étranger corrompt,

une femme qui ne l'eût point méritée n'eût point su la garder.

Sur tous ces points délicats, mon avis n'est point sans quelque valeur, car mon premier bonheur, ma première gloire et ma première adversité prirent précisément leur source dans l'honneur que me fit, dès le premier jour, en me distinguant, une princesse qui ne pouvait rien faire d'indifférent.

Il suffit de quelques bontés, peut-être trop apparentes, témoignées à un homme qu'elle traitait en enfant, pour qu'on en supposât de plus secrètes; et les méchantes langues de la cour qui, ne pouvant me perdre autrement, cherchaient à m'étouffer dans le plus dangereux des triomphes, ne tardèrent pas à insinuer que la princesse elle-même avait subi par moi quelque chose de ce joug qu'elle avait imposé à tant d'autres.

Les malins et les jaloux se trompaient; et plût au ciel qu'ils eussent dit vrai! je n'eusse point payé plus cher la faute que le soupçon, et je me délecterais à cette heure du plus doux des souvenirs, au lieu de me contenter d'un regret.

Certes, bien qu'il en coûte à un repenti de ma sorte de renoncer au plus joli *meâ culpâ* de sa confession, je ne trahirai point le respect dû à cette charmante mémoire et la confiance de ceux qui liront ces sornettes, en affichant une conquête à laquelle je n'atteignis point, si même j'osai y prétendre. Il n'y a donc point lieu de faire ici le victorieux ni le modeste, et de laisser profiter notre amour-propre d'un mystère qui laisse tout à entendre.

Le duc de Richelieu a la part assez belle de ces trophées de myrte, mêlés à des lauriers moins frivoles, pour descendre à l'augmenter d'un seul brin usurpé, et son histoire,

surtout en ces matières, est de celles qui se peuvent passer de fictions. On peut donc croire au témoignage du duc de Richelieu attestant, à son grand regret, la vertu de Madame la duchesse de Bourgogne.

Ce n'est pas que dans leur trop court et presque intime commerce, il n'y ait eu de l'un à l'autre cet échange d'hommages et de faveurs qui, d'une telle femme à un tel homme, était inévitable et comme naturel.

Ce n'est pas que sur une telle route on ne puisse aller plus loin qu'on ne le croit et qu'on ne le voudrait.

Ce n'est pas que le petit Fronsac, déjà gâté par des succès inouïs et pour lui seul faciles, ne fût parfois bien entreprenant et d'une audace à défier les plus périlleux hasards.

Ce n'est pas enfin que la duchesse de Bourgogne, sûre de son époux et trop sûre d'elle, ne fût par moments d'une honnêteté bien provoquante, d'une bien tentatrice sagesse, capable enfin de perdre, à certaine heure de vertige qui est dans la vie des plus honnêtes femmes, par mollesse, par bravade, par curiosité, le sentiment des distances, devant un homme capable de l'oublier.

Et si les choses, entre nous, n'allèrent point aussi avant qu'on sembla le dire ou le craindre au moment de ma subite disgrâce; si je ne perdis pas, en ces cieux entr'ouverts, ni le pied ni la tête; s'il n'y eut, de Madame la duchesse de Bourgogne à moi, que faveurs innocentes en échange d'hommages permis, si nous ne sortîmes point de ces bagatelles qui sont la menue monnaie de l'amour et les miettes de la table conjugale, ce n'est pas tout à fait à notre sagesse, mais plutôt au hasard, plus sage souvent que les hommes, qu'il faut s'en prendre.

De ce brusque arrêt du char sur la pente et de cet heu-

reux recul d'une fortune trop téméraire, le mérite ou la faute, comme on voudra, appartiennent surtout aux circonstances, qui nous séparèrent à temps et nous sauvèrent l'un et l'autre des dangers de l'attaque et de la défense, et de ces complaisances de l'occasion qui n'ont que ses trahisons d'égales. Il convient aussi de faire sa part, dans ce rare dénoûment d'une galanterie sans perte et où, des deux côtés, on se retire avec les honneurs de la guerre, à la légèreté de notre âge et de notre caractère. Tous deux incapables de nous fixer et de nous enchaîner, parce que, pour tous deux, c'eût été un ennui et une déchéance, nous eussions sans doute, même sans les vicissitudes qui contrarièrent bientôt notre attrait mutuel, rompu un engagement incompatible avec ce besoin de plaire à tous et cette habitude de la domination qui sont pour quelque chose dans la vertu des femmes, de même que la sagesse des hommes tient beaucoup à leur crainte de l'ennui et à leur goût de la liberté.

Voilà l'histoire exacte et sincère de ces prétendues amours avec Madame la duchesse de Bourgogne. Rien de réel dans cette faute, hélas ! que son châtiment. Et rien de vrai dans ce songe que le réveil !

Au moment même où mes succès de Marly devenaient la fable de la cour et de la ville, une conspiration, où l'intérêt général eut plus de place que le mien particulier, condamnait à un mariage préservateur, et réduisait à la portion congrue, sujette à représailles, un homme coupable seulement d'être libre et d'être heureux, mais dont l'esclavage semblait une mesure de salut public, et dont le bonheur paraissait volé à celui de tout le monde.

La lettre suivante (1), trouvée par moi dans les papiers

(1) 8 janvier 1711.

de mon père, qui me cachait soigneusement, pour ne me point gâter, les épîtres qui pouvaient m'être agréables, et ne me montrait que les autres, donnera une idée exacte de l'impression produite par mon début à la cour. Madame de Maintenon, qui avait pour moi le faible des dévotes pour les impies et des prudes pour les corrompus, y fait mon éloge en des termes dont je remercierais son ombre, si le serpent ne s'y cachait sous les fleurs, et si elle avait trouvé un plus heureux moyen de me témoigner ses bonnes grâces que de contribuer à me marier. J'ai peine à croire à l'innocence d'un pareil service, trop propice à ce fatal hymen, première ironie de ma fortune et première vengeance de mes victimes :

« Je suis ravi, mon cher duc, d'avoir à vous dire que « M. le duc de Fronsac réussit très-bien à Marly. Jamais « jeune homme n'est entré plus agréablement dans le « monde : il plaît au roi et à toute la cour; il fait bien tout « ce qu'il fait, il danse très-bien, il joue honnêtement. « Il est à cheval à merveille, il est poli, il n'est point ti- « mide, point hardi, il est respectueux, il raille, il est de « très-bonne conversation; enfin, rien ne lui manque, et « je ne lui ai pas encore vu donner un blâme. Je sens en « cette occasion ce que je suis pour vous; car mon plaisir « est extrême de l'entendre louer et de vous pouvoir ren- « dre de tels témoignages. Vous les croirez sincères, Mon- « sieur, car vous savez que je ne suis pas flatteuse. Ma- « dame la duchesse de Bourgogne a une grande attention « pour M. votre fils. Je l'envoyai prier de me venir voir, « et je fus éprise de tout ce que je vis. Je lui parlai de « son mariage et de mademoiselle de Noailles; il me ré- « pondit avec une honnêteté, pour l'affaire et pour la per- « sonne, au delà de ce qu'on peut désirer. C'est véritable-

« ment un prodige. Jouissez de ce bonheur, mon cher duc, « et croyez que personne ne vous en désire tant que « moi.

« MAINTENON. »

En attendant le jour fixé pour marcher au supplice, je ouissais de mon reste et multipliais contre les maris, armi lesquels j'allais entrer, mes plus malicieuses entreprises, tandis que je déployais vis-à-vis du sexe auquel 'allais devoir ma femme les grâces mélancoliques d'une eunesse trop tôt domptée et d'une liberté prématurément nchaînée. Ces derniers soupirs de mon célibat, pareils à les adieux, ne trouvèrent point de cruelles et les consoations ne me manquèrent pas. Il y aura toujours en France de la pitié pour un mari de quinze ans, qui n'est oint trop mal fait. Dans cette fâcheuse conjoncture, si es hommes prirent parti pour ma future, j'eus toutes les emmes pour moi, et je dus quelques courts et agréables omans à cette disgrâce de la réalité.

Pendant que je faisais à ma fiancée, entre deux portes, es visites de bienséance et la plus discrète des cours, les als de Marly prenaient leur plus haut vol, et surtout ceux lu mardi. Les deux autres jours de la semaine n'étaient, our ainsi dire, que la répétition de la grande représenation chorégraphique de gala. Quelque succès que j'eusse ux bals *in fiocchi*, où l'on dansait pour tout le monde, je eur préférais de beaucoup les jours intimes où le roi ne araissait guère qu'en passant et où l'on dansait pour oi.

Un mot d'abord du personnel de ce corps de ballet de Malame la Dauphine. Il n'y avait guère que neuf danseuses, lont elle était la digne coryphée, car elle avait le pied

ailé et la démarche ondoyante d'une Terpsychore : Mlle de Bourgogne, Mlle de Charolais et la duchesse de Luynes, nouvellement mariée (Mlle de Neufchâtel); Mmes de Courcillon, de La Vrillière, de Polignac, de Seignelay et la marquise d'Ancenis, belle-fille du duc de Charost, qui étrennait la cour et s'en donnait à cœur joie, comme une provinciale à Paris ou une nonne hors du couvent. Parmi les hommes, qui n'étaient rien moins que Mgr le duc de Berry, M. le Duc, le prince Charles de Lorraine et le prince de Lambesc, le duc de Mortemart, le groupe des novices, si l'on peut me donner ce nom, se composait du marquis de Villequier, fils du duc d'Aumont, et des deux *petits ducs,* comme on appelait encore Brissac, et moi Fronsac.

Le plus agréable de la fête, je l'ai déjà dit, c'en étaient les préparatifs, et nous nous amusions bien mieux dans la coulisse que sur le théâtre. La coulisse, c'était la chambre particulière de Madame la duchesse de Bourgogne, et c'est dans ce sanctuaire même de coquetterie et de volupté que nous essayions, sous la conduite du maître des ballets de la cour, nos figures de danse et préparions nos armes, c'est-à-dire pour les dames, suivant son argot, enfler les *ballons,* et pour les hommes, aiguiser les *pointes.*

Je vois d'ici la figure allongée de ce solennel pauvre diable, dont nous coupions la leçon de lazzis, et dont nous narguions les avis pour le faire endéver. A certaines hérésies volontaires, à certains rigodons risqués, sa perruque se retournait d'indignation ou retombait sur sa face comme pour la voiler. Et son coup d'archet convulsé ne tirait plus qu'un soupir du ventre de sa pochette.

Alors c'étaient des rires sans fin qui, beaucoup plus

francs que le rire des dieux, ébranlaient les vitres de notre Olympe. Durant les pauses, ou tandis que notre instructeur, désorienté, rajustait sa perruque et raccommodait son maintien, nous jouions sans façon à ces mille jeux que l'on dit innocents. C'est dans ces joyeuses réunions, dont le bruit effaroucha plus d'une fois les lares pudiques du gynécée, que je consommai ma réputation d'espièglerie, de malice, de présence d'esprit et de vigueur de jarret.

J'avais la repartie imperturbable, et il fallait bien vite cesser de répondre au feu roulant de mes plaisanteries.

Mes jambes n'étaient pas moins infatigables que mes lèvres, et j'avais une incroyable facilité pour apprendre le dessin des danses les plus étranges et les plus compliquées. J'étais un vivant répertoire de toutes les façons connues de se poursuivre et de se trémousser en cadence. Et je me souviens d'un jour de gageure où, avec Mlle de Charolais pour partenaire, quand Madame la duchesse de Bourgogne, qui était bien aussi la danse incarnée, se fut lassée, nous donnâmes à notre maître, qui n'en croyait pas ses yeux, et aux spectateurs de ce divertissement original, le régal d'un pot-pourri impromptu, formé de plus de vingt figures de danse basse. Mme de Courcillon, assise à l'épinette, soutenait le pari.

C'est ainsi qu'après avoir débuté par le grave et froid menuet aux pas systématiques, nous passâmes tout d'un coup à un intermède de *chaconne,* pour arpenter bientôt la chambre sur les trois temps gais d'une *gaillarde.*

Nous remontâmes, dans les antiques modes, jusqu'à la *pavane* aux amusantes rodomontades, et nous fîmes la roue en paons qui s'accostent, elle avec son éventail et sa *coiffe à tous vents, moi* avec la cape et l'épée.

Enfin, par une inspiration qui fut saluée d'applaudissements unanimes, moi sautant à pieds joints sur toutes les bienséances, elle jetant son bonnet par dessus les moulins, en vraie fille des Condé qu'elle était, nous envahîmes le répertoire villageois et inaugurâmes cette stupéfiante témérité par ce tricotement agreste qu'on appelle en Bretagne le *passe-pied*.

Au *passe-pied* galant succéda l'aviné *branle-gai;* puis, en frappant dans nos mains pour remplacer les cymbales absentes, nous entre-choquâmes le double tourbillon de la *volte* provençale; enfin, retombant de cette excursion profane dans les domaines sacrés, nous reconquîmes, dans un épilogue de *menuet*, toute la dignité de notre attitude et toute la correction de notre jeu.

C'est de ce jour que date le goût mutuel dont M[lle] de Charolais et moi nous sommes donné tant de preuves. Dans l'enivrement et l'étourdissement d'un exténuant triomphe, elle s'était, aux dernières mesures, presque laissée choir dans mes bras. L'abandon de ce mouvement si féminin fut à peine entrevu, comme dans un éclair, par l'assistance éblouie, et pris tout au plus comme une figure finale de ce ballet improvisé.

Moi seul en compris la promesse, en savourai l'espérance et gardai le secret de cet élan spontané qui avait précipité, avant que j'eusse eu le temps de me mettre à ses pieds, ma danseuse dans mes bras. Je l'y avais reçue avec cet art précoce du respect public, dont dédommage d'autant plus la liberté secrète, et c'est avec une componction de catéchumène que j'essuyai ce choc voluptueux et profitai des bénéfices d'une rencontre qui fit passer sur mes yeux, comme un voile odorant, ses cheveux dénoués, et effleura ma joue du charbon ardent de ses lèvres.

On parla beaucoup à la cour de cette chorégraphique équipée. Le roi voulut être témoin d'une répétition de cette scène qui, dénuée du charme de la nouveauté et des bonheurs de l'improvisation, perdit tout le piquant de son succès, et nous laissa tous convaincus, excepté notre auguste spectateur, qu'on ne s'amuse point par ordre.

Ce souvenir n'est point le seul qui se rattache pour moi à la pensée de cette jolie chambre bleue de Madame la duchesse de Bourgogne, sanctuaire conjugal, nocturne théâtre de mystères charmants auxquels je n'eus aucune part, mais aussi rendez-vous de ces joyeux ébats d'après-dîner où j'apportais une inépuisable profusion de malices, et n'étais jamais embarrassé pour payer mon écot de bons mots.

Un jour, avant que la princesse ne parût, je m'étais caché derrière les rideaux de son lit, par la curiosité d'entendre ce qu'on dirait de moi; je ne fus pas longtemps à attendre. Quand on fut assemblé, on me demanda pour répéter.

— Il a préféré, dirent quelques danseuses, faire sa cour à d'autres femmes.

Mes camarades, un peu jaloux, murmuraient tout bas que c'était manquer à la princesse. Elle seule m'excusait.

— A son âge, dit-elle, il faut bien lui passer quelque chose.

Et elle ajouta malicieusement :

— D'autres que vous, Mesdames, peuvent trouver cet enfant fort aimable, et il n'est pas étonnant qu'on le retienne.

Je fis alors un mouvement qui agita le rideau.

Il fut remarqué; déjà plus d'une femme eut peur. Qui

peut être caché là? La honte d'avoir été surpris, avant de me montrer moi-même, me fit glisser sous le lit; nouvelle agitation de rideau, et je vis le moment où les femmes allaient fuir. Brissac vient.

— C'est un homme! dit-il.

Un homme! Ce mot fut répété. Heureusement qu'en se baissant il me reconnut, car, sans cela, cette aventure aurait eu des suites plus dangereuses pour moi. Il me prit par la jambe, en s'écriant :

— Je tiens le voleur! c'est Fronsac.

On l'aida à me retirer, et je parus, un peu honteux et défrisé. Chacun se regardait, personne n'osait parler.

J'allai me mettre à genoux devant Madame la duchesse de Bourgogne, qui se mit à rire.

Ce rire me soulagea et je lui pris la main, que je baisai.

— Pardon, Madame, lui dis-je, je voulais savoir ce que ces dames pensaient de moi, et je vous supplie d'oublier une étourderie, en faveur du désir que j'avais de connaître la réputation qu'on me donne.

— On excuse tout, répondit la princesse avec une grâce un peu sérieuse, hors la peur que vous nous avez faite (1). Et elle donna le signal de la répétition, qui fut plus courte que d'habitude et frappée de je ne sais quel refroidissement. Chacun songeait à autre chose qu'à ce qu'il faisait: la princesse, à la calomnie et au parti qu'on pouvait tirer

(1) Ce court récit est de la plume même de Richelieu, ou du moins donné comme tel dans les fragments de Mémoires publiés par l'auteur de sa *Vie privée*. Nous intercalerons dans notre trame quelques-uns de ces fils autobiographiques, non pour la parer d'une broderie étrangère (le style de Richelieu parlant en personne n'est pas à envier), mais pour nous donner le ton juste du pastiche entrepris.

contre elle d'une espièglerie, mais aussi au parti qu'on pouvait en tirer contre moi. Moi, je ne songeais pas à grand'chose, si ce n'est à ces charmants rideaux et à cette couche, nid des dieux, imprégnée d'une douce odeur d'ambroisie. J'étais encore le moins préoccupé de tous, et seul je pus jouir du contraste bizarre de cette réunion de plaisir subitement métamorphosée en assemblée d'ennui. Il n'y a rien d'amusant, même quand on en est la cause, comme la vue de ces joies qui tournent à l'aigre, de ces frivolités solennelles, de ces majestueuses inanités, de ces funèbres jetés-battus, de ces pirouettes révérencieuses.

L'occasion ne tarda pas à se présenter d'effacer cette impression sous une autre plus favorable, de réparer la faute d'une espièglerie trop familière, et de mettre, en prenant ma revanche du facile avantage de Brissac me tirant par la jambe de sous ce thalamus scandalisé, les rieurs de mon côté.

A l'avant-dernier bal paré, Madame la duchesse de Bourgogne avait ouvert la fête avec Mgr le duc de Berry. L'impitoyable usage d'une étiquette encore espagnole ne lui permettant de danser seule qu'avec un prince ou un duc, elle avait choisi le duc de Brissac pour lui faire vis-à-vis à son second menuet.

Il était d'usage de rendre immédiatement à sa danseuse la politesse dont on était l'objet. Brissac eut la malencontre de négliger cette règle, et au lieu d'aller, au prélude des violons, s'incliner devant la princesse et lui présenter la main, il alla prendre une autre dame. Tout le monde s'était aperçu de cette distraction dont seul il n'avait pas conscience, ayant même passé devant la princesse, debout, qui ne se pouvait croire oubliée, avec la

sérénité d'un homme sûr de son fait, quitte de son devoir et content de sa personne. La princesse se rassit, quand la danse commencée rendit inévitable la déception dont la surprise se lisait sur son visage et y luttait contre une malicieuse pensée de représailles. Brissac, pendant ce temps, s'en donnait à cœur joie et nageait triomphalement dans son ridicule, au milieu des chuchotements et des rires étouffés, pris par lui pour un bruit d'éloges.

Le menuet terminé, la danseuse involontairement usurpatrice de Brissac, et innocente complice de sa bévue me vint prendre pour lui succéder. Je la reconduisis gracieusement à sa place, mon tour de menuet achevé mais, à la reprise de danse, répétant avec préméditation l'oubli de Brissac, je négligeai ma dette, et, passant devant ma créancière étonnée, j'allai m'incliner devant Madame la duchesse de Bourgogne et lui présentai la main en lui disant :

— Madame, permettez que je répare la faute de mon ami Brissac.

Cette impertinence, qui pouvait passer pour une plaisanterie, cette plaisanterie qui pouvait passer pour une impertinence, furent fort bien accueillies de celle qu'elles vengeaient et trouvées naturellement d'un goût médiocre par ma victime. Mais mon succès n'en fut que plus complet, s'il est vrai qu'il n'en est de parfaits que ceux qu'on obtient aux dépens du prochain et qui ne font pas plaisir à tout le monde.

Lorsque le vase est plein, il suffit parfois d'une goutte pour le faire déborder. Je ne me bornais pas à agir, et j'eus quelquefois le tort de parler. J'avais d'ailleurs un air de bonne fortune répandu sur toute ma personne, qui faisait de moi, pour beaucoup de gens, comme une épi

gramme vivante. Il y a des époques d'ennui où le pire des crimes est de s'amuser. Or, je m'amusais, et ne le cachais pas. J'étais heureux, sans cette hypocrisie qui seule peut excuser le bonheur. Je riais de tout, même des justaucorps étriqués et des culottes collantes qui avaient remplacé les pourpoints ballants et les haut-de-chausses à canons et à rubans d'autrefois.

Je riais des ordonnances somptuaires proscrivant l'antique luxe des broderies, du petit jeu bourgeois encouragé par d'augustes exemples de parcimonie, de la dévotion devenue le meilleur moyen d'arriver, et du billet de confession changé en brevet de mérite. Je riais des anciens muguets convertis, recherchant, chez le Père Gaillard, des entretiens de pénitence, et affichant une fidélité conjugale devenue à la mode, après l'avoir été si peu. Je riais enfin de ce siècle prodigue, déchu en siècle avare, et du diable devenu vieux et partant se faisant ermite.

Enfin, la nue où s'amassaient contre moi tant de préventions, de jalousies, de rancunes en fermentation, creva soudain sur mon front. Et c'est un pauvre petit bon mot, un rien, moins que rien, un cri d'alouette prise au trébuchet et qui se venge en sifflant l'oiseleur, une piqûre de mouche désignant au pavé de l'ours un nez respectable, qui firent éclater l'orage.

La ligue qui semblait n'agir que pour mon bien, et qui me persécutait pour mon salut, se borna tout d'abord à ne hâter que mon mariage. On flatta le faible du roi, qui, épris de je ne sais quel rêve d'autorité paternelle sur sa noblesse, et portant jusque dans son exercice une sorte de jaloux égoïsme, ne souffrait point autour de lui la copie des erreurs de sa jeunesse, et corrigeait volontiers une imitation qui n'était plus une flatterie.

J'étais naturellement désigné aux premiers coups de ce sceptre pédagogique par mon nom, qui me plaçait sous la férule directe du roi, par l'empressement de mon père à lui faire sa cour d'une sorte d'abdication, par la bienveillance sévère et les scrupules de Mme de Maintenon, dont l'esprit, gâté par la direction, ne voyait plus partout que des cas de conscience; enfin, et surtout, par l'envie démesurée et que de nouvelles algarades aiguillonnaient sans cesse, qu'avait ma belle-mère de se débarrasser de moi, fût-ce aux dépens de sa fille. Elle n'avait épousé mon père que pour son titre, et ses caprices, ses velléités de rébellion, qui allaient parfois jusqu'à des scènes comiques et de tragiques séparations, ses prodigalités séniles lui faisaient payer cet avantage assez cher pour qu'elle se voulût dédommager en économisant le bonheur, peu apprécié par elle, de me traiter en fils.

Elle avait trouvé son compte à me mortifier et réduire par le manque de vivres et de munitions, autrement dit en ne me donnant rien au delà du nécessaire et en supprimant le superflu, chose si nécessaire, a dit depuis avec raison mon ami et créancier Voltaire. Elle avait refusé de payer mes premières dettes, et m'avait obligé de les entretenir en en contractant d'autres, ce que les financiers de la Régence appelèrent, plus tard, *nourrir leurs actions*. Ma bourse, au jeu, faisait pitié à voir. C'était une vraie bourse de pensionnaire. Et je ne puis mieux comparer qu'à une porte de couvent sourde, aveugle, muette et grinçant des dents à tout approche suspect, la porte, aux verrous massifs et au judas hérissé de clous, de l'antre sordide où le digne intendant de ma belle-mère comptait ses pistoles, pesait et rognait ses ducats et tenait ses inexorables registres.

J'essayai en vain de corrompre ce farouche cerbère en lui jetant le gâteau de miel de quelques politesses. Je lui proposai de me prêter quelque argent, fût-ce à la petite semaine. Il eut un commencement d'apoplexie. Il se trouvait honnête, par le plus malin des hasards, dans une place où l'on était fripon impunément. Il n'y a qu'une belle-mère avare pour avoir de ces bonheurs.

A ce régime, mon équipage était des plus médiocres, et la modestie de mes habits, plus digne d'un basochien de bonne maison que d'un futur duc et pair, me dispensait d'être modeste moi-même, en m'obligeant à mettre au moins mon visage à la mode, à parer d'élégance la simplicité de ma mise, à faire briller la lame d'un indigne fourreau, et à prévenir la critique en l'affichant par le contraste de mon air, de ma tournure et de mon vêtement. Je n'attendais d'ailleurs qu'une occasion de protester solennellement, c'est-à-dire avec scandale, contre la ladrerie dont j'étais victime, et dont mon amour-propre, que les femmes savaient si bien dédommager, souffrait vis-à-vis des hommes.

Un jour, un de ces amis qui vous plaignent de loin, et qui vous tendent, pour sortir de l'abîme, la perche qui vous y pousse, ayant affecté de déplorer, en riant, comme indigne de moi, la mesquinerie de mon habit, je lui répondis avec un soupir ironique :

— Que voulez-vous? c'est un habit de belle-mère.

J'avais lâché tout bas, c'est-à-dire de façon à être entendu de tout le monde, cette malice, dont je m'empressai de demander le secret à mon interlocuteur, qui n'en brûla que davantage de le trahir. Le mot ne tarda donc point à courir et fit fortune, sans contribuer à la mienne. Au contraire, cette épigramme, qui fit plaisir à tout le monde,

excepté à ma belle-mère, fut la traînée de poudre qui mit le feu à la mine. Huit jours après, j'étais marié. Et c'est ainsi que ma Phèdre se vengea des dédains de son Hippolyte.

Un autre que moi peut-être eût pris goût à Aricie. C'était aussi une belle vengeance qu'être aimable, aimé, heureux. Je préférai laisser l'avantage à mon ennemie. J'avais d'autres romans en tête que ceux du mariage. Le sort qui m'unissait à Mlle de Sansac me parut, malgré tout, de ceux qu'on doit regarder comme un châtiment.

Elle était douce, instruite, presque jolie. Elle eût, sans moi, été vertueuse. Plus d'un eût fait ses délices d'un tel pis-aller, et brigué les droits auxquels je me résignais avec tant de peine. Moi-même, je l'eusse peut-être trouvée aimable au bras d'un autre. Son seul tort, après tout, était d'être et d'être trop tôt ma femme. Mais quel tort pour un Richelieu !

Marié à quinze ans et malgré moi, me voyez-vous d'ici un mari comme tous les autres et amoureux de ma femme ? La pensée seule d'un tel ridicule me glaçait jusqu'aux moelles, et le sourire sardonique de ma belle-mère, qu'il me semblait voir s'étaler sur le visage de sa fille, me faisait un défi de son innocence et un affront de mon bonheur.

Je jurai en moi-même (pourquoi les serments qu'on doit regretter sont-ils les seuls qu'on tienne ?) de prolonger effrontément, sous les apparences conjugales, la gageure de mon célibat; je jurai de punir ma belle-mère, dans la personne de sa fille, par le plus impertinent des respects et le défi d'un veuvage demeuré virginal.

Le jeudi 12 février 1711, s'accomplit, dans la chapelle du cardinal de Noailles, oncle de la mariée, la cérémonie

e ce précoce et fâcheux hymen, destiné à n'avoir pas de éalité. Je m'étais habillé richement pour la première fois, t portais à ma façon un habit de mon goût. J'avais mes 'eux de bataille, cet air d'impertinence modeste, de canlide rouerie, angélique et diabolique à la fois. Mon entrée excita un murmure d'admiration. J'étais charmant, à ce que bien des femmes m'ont dit. La mienne le pensait tout bas, et le sentiment de son infériorité, le pressentiment peut-être de ses déceptions prochaines, la rendaient presque belle, à force de la rendre touchante.

Un moment je sentis fondre ma systématique indifférence, à la vue de sa pâleur, empourprée soudain, quand elle me regardait, de flammes pudiques, et de la larme furtive qui mouillait la langueur fiévreuse de ses yeux noirs. Mais chaque fois que je me sentais près d'être attendri, il me semblait entendre à mon oreille un rire moqueur. Je redevenais alors inflexible, et je l'étais à jamais quand nous sortîmes de la chapelle, et que j'offris cérémonieusement la main à celle à qui je venais de donner mon nom en lui refusant mon cœur.

Dans la double haie d'habits brodés et de paniers à fleurs qui salua notre cortége, je reçus bravement, en m'avançant pas à pas, comme plus tard sous le canon de la redoute de Saint-Philippe, un feu roulant de compliments dont quelques-uns me semblaient moqueurs. Je les rendais avec un sourire qui déconcertait les uns et inquiétait les autres. Il y avait une vengeance dans ce sourire. Mme de Fronsac semblait le deviner et marchait à côté de moi, résignée, avec la grâce mélancolique des victimes.

Le soir, au bal, je fus étourdissant de verve, éblouissant d'élégance et de légèreté. Je dansai avec toutes les femmes, excepté avec la mienne. Toutes enviaient, et quelques-unes

me le dirent tout bas, le bonheur de celle dont j'étais l'époux.

— Oh ! si peu, si peu, répondais-je, que ce ne sera pas la peine d'en parler.

Elles riaient, en affectant de ne pas comprendre, et toutes étaient enchantées. Car le mépris d'une femme, surtout la sienne, est un hommage à toutes les autres.

A minuit, quand le couple nuptial traversa la cour d'honneur, au milieu des flambeaux portés par des laquais étincelants d'or et des suisses à la hallebarde enrubannée, et s'avança, suivi du cortége de la famille et des amis, vers l'appartement destiné à la représentation symbolique et publique du mariage, nous formions un groupe pittoresque digne du pinceau d'un maître.

Je m'avançais, le bout des doigts dans la main de ma femme, qui semblait me suivre à regret et comme entraînée, suivant l'air de circonstance, pour la première fois peut-être, conforme aux sentiments réels. Un page portait derrière moi ma canne, dont il eût été malséant de paraître avoir besoin, et mon épée de chevet, fine lame d'Italie à coquille de nacre et d'argent. J'avais la main droite passée dans le manchon de fine martre zibeline, suspendu à mon cou par un cordon ou passe-caille de satin blanc bordé de point.

Je portais la perruque galante, finement frisée à la cavalière, avec un œil de poudre aux pointes, et surmontée du petit tricorne galonné d'or, qui venait de détrôner à jamais les chapeaux à larges bords, retroussés sur trois côtés et à tour de plumes. Cette coiffure était réservée aux gens appelés déjà *vieilles perruques,* comme Cavoye, mon Mentor et mon espion pour le compte de Mme de Maintenon.

ais un habit de satin blanc brodé d'argent et de étroit et court, serré à la taille et orné d'épaulettes ans, qui dessinait avantageusement mon buste. Ma e s'épanouissait sous une veste de velours grenat à s de diamants, dont ma cravate et mon jabot voi- 'éclat d'un bouillonnement de dentelles. Une culotte n comme l'habit, des bas de soie couleur de chair, ulaient une jambe faite au tour; des souliers à haut rouge, avec boucles de diamants, complétaient ce ne de triomphe et d'amour, porté par moi avec ce d'un homme-enfant (Chérubin et Faublas ne nt donner qu'une faible idée de la séduction et du e particulier dont je fus le premier type) gâté des s, pour qui le rideau du lit nuptial n'est pas celui connu, maître des cœurs et libre du sien.

'éclipsais point tellement celle que je conduisais au ce qu'elle ne jouît des quelques suffrages gagnés tranquille éclat de ses yeux voilés d'une pudeur e, la douceur mélancolique de son visage, la lan- modeste de sa démarche et la poétique élégance de stume tout dentelles, tout fleurs, tout gazes, tout s, tout parfums, tout ailes. Elle avait quelque chose in et de céleste. Son éventail, qu'elle agitait douce- autour d'elle, de sa main libre, rhythmait nos pas ruit de feuillage, et envoyait à mon front des bouf- 'odeur d'oranger, en semant à nos pieds les fleurs couronne. Nous marchions dans l'enivrement d'une l'atmosphère éthérée, pareils, disaient les faiseurs ialames, au Soleil et à la Lune qui se seraient ren- s.

ais besoin d'un coup d'œil, jeté à la dérobée sur e fragile et compliqué de sa coiffure, pour songer à

ce que l'art peut ajouter à la nature, pour revenir au terrestre de ma situation et calculer la part de la mode dans ce triomphe du sentiment.

La nouvelle duchesse de Fronsac était vêtue (je dis ceci pour les amateurs de vieilles défroques) d'une robe et d'une jupe de dessous en drap d'argent, costume solide sur lequel flottait une enveloppe diaphane de mousseline, à parements de dentelles retenus par des agrafes de diamants. Le bouquet traditionnel fleurissait à son côté, laissant échapper, à chaque vibration du corsage, à chaque ondulation de la cage de fine baleine où elle se mouvait, un frémissant pétale, tombant à l'odorante jonchée. Mais la coiffure surtout était échafaudée à miracle, vrai chef-d'œuvre où éclatait dans toute sa perfection l'art de dissimuler les cheveux. On ne se figurait point la peine prise pour faire un tel ouvrage, ni l'audace de le défaire.

C'était un vrai poëme que cet ingénieux enchevêtrement de boucles, de touffes et de tortillons, sur lequel se dressait le diadème d'une *fontange* de pure malines, assujetti, sur le chignon tignonné, par un peigne d'ivoire aux dents d'or.

Rien ne manquait à cette décoration capitale, dans laquelle le doyen des chirurgiens-perruquiers-barbiers-parfumeurs-baigneurs-étuvistes de la ville de Paris avait épuisé l'adresse récompensée par les honneurs de la corporation, et une renommée consacrée jusque dans les cours les plus reculées de l'Allemagne.

On pouvait remarquer, à leur place de bataille, la *passagère,* touffe bouclée près des tempes; la *favorite,* touffe pendante sur la joue; les *cruches,* petites boucles sur le devant de la tête; les *confidentes,* plus petites boucles

près des oreilles; les *crève-cœurs,* boucles plaquées sur la nuque du cou; les *bergers,* boucles tournées en haut avec une houppe; les *meurtriers,* assortiment de menus rubans pour tenir ces diverses boucles liées et unies; enfin, les *firmaments,* épingles à têtes de diamant, pour consolider les choux, les coques et les tignons de l'attirail occipital.

Tout en considérant ces intimidantes merveilles, j'étais arrivé à la porte de la chambre nuptiale, éclairée d'un grand feu, diaprant de ses reflets la masse du lit, blanchissant dans l'ombre du retrait. Les serviteurs de gala s'étaient rangés discrètement au seuil, avec leurs piques et leurs flambeaux enguirlandés, et, au murmure langoureux de l'aubade, mêlant, dans la salle voisine, le chant des flûtes au soupir des violons, la mère procédait, inquiète, au déshabillement, tandis que mes acolytes, me prenant à l'écart, me tiraient mon habit de satin, se partageaient, en riant, les débris de mes aiguillettes, et se disputaient l'honneur de chauffer ma chemise.

C'est le duc de Luynes qui me rendit ce devoir, dont je m'étais acquitté moi-même envers lui, en semblable occurrence, le lundi 24 février 1710, lors de son mariage (il avait alors quatorze ans et demi), avec Mlle de Neufchâtel, âgée de treize ans seulement.

On ne nous laissa, comme on avait fait pour lui dans ce simulacre sacramentel, qu'un quart d'heure dans le lit, les rideaux ouverts et toute la noce causant et s'agitant dans la chambre, les lampes à peine baissées et les violons et les flûtes faisant toujours rage. Au bout de ce temps d'épreuve, on nous fit lever avec la même cérémonie, ma *femme* et moi, pour nous reconduire chacun, jusqu'à nouvel ordre, dans nos appartements respectifs. Il fallut

me secouer vivement. Je m'étais, étourdi de bruit et lumières, tranquillement endormi auprès de la mari rougissante, échappant dans le songe à l'humiliation de réalité.

Telle fut, dans sa simplicité édénique, la nuit de noc qu'en l'an de grâce 1711, me ménagèrent les malices l'usage, complices de la malice d'une belle-mère, c comptait rire dans sa coiffe de mon désappointement. la devais, à peu de temps de là, désabuser cruellement la prenant au mot, en m'obstinant à n'avoir jamais q quinze ans devant les dix-neuf ans de ma femme, et considérer, au rebours de toute prévision, le fruit légitir comme un fruit défendu.

CHAPITRE II

LA BASTILLE

Un mariage dos-à-dos. — Le nouveau Jehan de Saintré. — Ressemblances et différences. — Un portrait tombe de ma poche. — Le sourire de M. de Cavoye. — Mon arrestation. — Les billets doux du roi. — A la Bastille. — Raccourci de l'histoire de cette résidence d'État. — Croquis de sa physionomie. — M. de Bernaville. — M. de Maison-Rouge. — Le mobilier de la Bastille. — Le régime de la Bastille. — Les lavements de M. de Laval. — L'abbé de Saint-Rémy. — Mon éducation cellulaire. — Un complot de famille. — Une visite inattendue. — C'était ma femme! — Un coup de Jarnac. — L'occasion retrouvée.... et perdue. — Une victoire peu commune. — *Madame Putiphar.* — Une fièvre maligne. — Je reçois, à mon chevet, Mme de Fronsac. — Préludes et symptômes de sa consolation. — Une délivrance dramatique. — L'habit de mousquetaire gris. — Les adieux de M. de Launay. — *Fouette, cocher, à Versailles!* — Le roi me pince l'oreille. — Je promets d'être sage.

Mon mariage ne changea rien à ma situation vis-à-vis les dames. J'affectais de rendre en public à la duchesse le Fronsac les respects qui lui étaient dus, mais je m'en enais à ces devoirs d'apparence, n'en prétendant pas reconnaître d'autres, et profitant, pour m'affranchir, de la iberté même de mon nouvel état.

Par rapport au passé, en effet, cette union où l'on avait évé pour moi une plus ou moins douce servitude était me émancipation. Je n'avais de compte à rendre de mes ctions qu'à une seule personne, au cas où elle eût osé n'en demander, ce que ma femme était loin de faire,

attendant au moins, pour me traiter en mari, que je lui en eusse donné le droit. Or, j'évitais soigneusement toutes les occasions de me compromettre avec elle et de succomber à mon devoir. Je la voyais le moins possible, la laissant porter, avec une résignation qui n'avait pas encore perdu l'espérance, la disgrâce de ce mariage dos-à-dos et de cet affront d'appartenir à qui ne la possédait pas. J'essuyais avec bienséance le muet et parfois éloquent reproche d'un sourire ébauché, d'un regard attendri, et je mettais fin, par la salutation la plus révérencieuse, à ces rencontres manquées qui se renouvelaient tous les jours sans plus de succès.

Mais si l'attitude digne et mélancolique de celle qui n'était ma femme que de nom était faite pour mériter mes égards, à défaut de mieux, il faut renoncer à décrire sans rire le manége de ma belle-mère, impuissant avocat de sa fille, et qui, après avoir essayé en vain de la colère et des menaces, et émoussé sur moi toutes les foudres de ses yeux, avait pris le parti de l'insinuation, de la douceur, de la complaisance, des présents, des caresses, des billets du matin. Elle me faisait, au nom de ma femme, une cour en règle qui m'amusait extrêmement par sa nouveauté bizarre, et où elle-même s'oubliait jusqu'à prendre quelque plaisir. Il était de mon intérêt, en même temps que de mon divertissement, de prolonger jusqu'à leur déception la plus vengeresse une si plaisante illusion et un si comique personnage.

Écouté, recherché, flatté, choyé, et tout cela par elle, le jeu était trop nouveau pour que je n'y prisse point goût. Éludant toujours les engagements dangereux et les captieux rendez-vous, j'avais, fort de l'indulgence que ma belle-mère croyait encore me devoir, repris, avec le re-

doublement d'élan d'une fougue un instant bridée, ma vie de roman et d'aventure. J'étais, avec la différence des temps, des personnes, des mœurs, une sorte de page favori, le petit Jehan de Saintré de la cour de Madame la duchesse de Bourgogne. Les dames affectaient de me traiter encore comme sans conséquence, et j'acceptais avec empressement ce rôle sacrifié, qui permet tous les autres. Je trouvais mon compte à ce qu'il parût bon de ne pas compter avec moi, et ne m'offensais point qu'il fût déclaré que j'étais inoffensif. J'avais tous les priviléges de l'enfantillage, et ce dédain apparent, qui me faisait inviolable, me permettait de ne rien respecter. Je mordais à pleines dents dans ces charmants dédommagements, et m'enivrais à loisir des profits sérieux de cette contrebande, faite sous le pavillon neutre de l'enfance et de la folie, et protégée par ceux mêmes que je fraudais. Plus d'une fois un mari, superbe de crédule sérénité, ménagea lui-même au petit Fronsac, comme on affectait de le nommer, des occasions où le petit Fronsac se montrait plus grand que lui. Car, étranger sous mon propre toit, j'étais moins discret sous celui des autres, et n'étais pas homme à m'accommoder des aumônes dérisoires dont je faisais la charité à l'amour de ma femme.

Cet excellent M. de Tressan, qui compare Jehan de Saintré à Fronsac, et voit comme son prototype dans le héros d'Antoine de la Salle, amoureux si longtemps transi d'une « princesse dont le droit, par sa naissance, était de « faire porter devant elle son cadenas par ses officiers, et « de manger à la table du banquet royal, » m'a souvent bien fait rire avec son parallèle. Je n'en étais pas à me contenter, comme mon trop platonique aîné, de la faveur de quelques assiettes de confitures, ni à user des signaux

naïfs (elle en mettant son épingle entre ses dents, lui en se frottant l'œil droit) de ce chevaleresque greluchon de l'âge d'or.

Tout en étant plus exigeant que Saintré, j'étais moins discret ou moins prudent peut-être ; et je ne prenais pas assez la peine de couvrir mon feu et d'en étouffer la fumée.

Ma faveur auprès de la duchesse de Bourgogne, dont j'exagérais les profits par vanité, devenait, aux yeux de tous les prétendants qu'éclipsait cette préférence, un grief dont on ne négligea rien pour faire un crime aux yeux du roi.

Les soupçons prirent corps, et le scandale de mon impunité éclata, un jour que je laissai tomber de ma poche, par mégarde, un médaillon, où une femme, baissée avant moi, put entrevoir les traits de la princesse elle-même à qui je l'avais dérobé, par une plaisanterie qui laissa croire qu'elle me l'avait donné.

Le lendemain, pour m'étourdir sur les suites, que je prévoyais fâcheuses, de cette mésaventure, je perdis au pharaon, jeu défendu et d'autant plus joué, vingt mille livres, réparant ainsi une faute par une faute, et ajoutant un billet d'honneur, que mon père dut payer, à tant d'autres billets plus doux qui ne lui coûtaient rien.

Ils ne me coûtaient pas davantage. Et je semais dans toutes les directions ces germes de galanterie, non sans récolter beaucoup de ce que j'avais semé. C'est à ce point que la mode n'étant point encore venue de se taire sur ces accidents, et les maris qui se plaignent n'étant point encore devenus ridicules, l'orage se grossit du sot éclat que fit l'un d'entre eux, qui m'avait surpris sur ses terres.

Mes empressements vis-à-vis des femmes des autres

faisaient ressortir jusqu'à l'injure ma froideur vis-à-vis de la mienne. Celle-ci, épouse demeurée virginale, et veuve sans être femme, par suite de mon respect obstiné de son innocence, portait, avec une pudique dignité et une naïve tristesse, l'affront fait à ses charmes. Victime échappée au sacrifice, elle paraissait tous les soirs à cet autel conjugal où je m'obstinais à ne pas la voir, et chaque matin le quittait, rougissante, toute surprise d'avoir été épargnée.

Sa mère, qui n'avait pas les mêmes ignorances ni les mêmes délicatesses, et qui s'exaspérait en l'écoutant, portait partout les colères et les menaces de l'outre d'Éole crevée, et compromettait la cause de sa fille qu'eût gagnée peut-être un silence qui m'eût permis de me déjuger sans honte et de me contredire sans ridicule.

En général, dans les procès conjugaux, le pire des avocats, c'est la belle-mère. Il est bien rare qu'elle ne rende pas, du premier coup, l'affaire irréconciliable. La sagesse de ma femme, heureusement, triompha des conséquences des fautes de sa mère. Les choses, qui étaient en train de s'embrouiller au point de ne se pouvoir plus démêler que par le coup de ciseaux de la séparation, demeurèrent à l'état de simple malentendu. Et la duchesse de Fronsac, confiante dans le temps et l'effet d'une modération plus habile que toutes les colères, se borna à protester par son silence contre un injuste mépris, et se vengea doucement, en l'aimant comme un frère, du mari qui s'obstinait à la traiter en sœur.

Cet accommodement ne faisait point le compte de ma belle-mère, qui avait épousé la querelle de sa fille au point de se croire insultée, qui préférait l'éclat scandaleux d'un procès à cette répudiation secrète, qui protestait qu'elle ne m'avait pas donné sa fille pour n'en rien faire, que je

n'avais pas épousé que la dot, et qu'user de l'une sans l'autre des deux conséquences de mon mariage, c'était tricher au jeu et voler au marché.

Le complot de toutes ces déceptions, de toutes ces rancunes, de toutes ces jalousies criait après un exemple qui ne se fit point attendre. Un jour mon père s'enferma avec ma belle-mère, chose solennelle et rare. Il en résulta une belle lettre à Mme de Maintenon, contenant dans ses flancs une supplique au roi, le tout à Versailles porté en cérémonie par un écuyer. Le soir, Mme de Maintenon, tête-à-tête d'après souper, fit appeler M. de Cavoye, qui sourit. Mauvais augure. Le sourire de cet excellent homme ne portait pas bonheur.

Le lendemain, 22 avril 1711, j'étais tranquillement couché dans ma chambre, ayant, sous prétexte d'indisposition, déserté le lit conjugal, où mon personnage était parfois difficile à soutenir, de braver une tentation naïve, de résister à une occasion permanente, de jeûner (quoique rassasié, d'ailleurs) au milieu de l'abondance, et de rester indifférent à la nouveauté.

Pour être un mari, on n'en est pas moins homme, et, pour être vertueuse, une femme n'en est pas moins femme. J'avais coupé court au danger en l'esquivant dans la solitude, dont je jouissais avec délices, comme un garde de tranchée qu'on vient de relever, et qui se trouve sous la tente, hors de portée, après avoir veillé une nuit dans un trou de mine, sous la pluie de feu des grenades.

J'étais dans cet état mixte, particulièrement voluptueux, qui n'est ni la veille ni le sommeil, tout en tenant de l'une et de l'autre. On s'entend penser, on s'écoute vivre. On a l'imagination pleine de tableaux et d'images qu'il semble voir et toucher. On se souvient avec bonheur, on

espère avec joie. On sourit au chant des oiseaux qu'enivre la fête de la lumière et l'amoureux travail du nid. L'aube glisse sa flèche d'or aux fentes des volets, et la lumière envahit peu à peu la chambre avec je ne sais quelle fraîche odeur de jacinthe.

Je savourais, avec l'allégresse sereine de l'esprit et des sens qui s'épanouissent peu à peu, cet instant de l'aube, si délicieux au triple printemps de l'année, de la vie et du cœur. Soudain, un toc-toc sec et même brutal résonna à la porte de mon retrait, dont le vestibule s'emplit d'un cliquetis métallique d'épées et d'éperons.

Avant que je fusse revenu de ma surprise, le même bruit se renouvela avec une impatience qui n'avait rien du caractère d'un appel amoureux. D'ailleurs Mme de Fronsac n'eût jamais osé, incertaine de ses charmes et de son droit, venir me provoquer à la lutte avec une témérité quelquefois récompensée de la victoire... Hélas ! que n'eut-elle cette idée ! J'aurais à coup sûr préféré sa visite à celle qui allait faire irruption dans la place où peut-être le tableau d'amour conjugal et de tendre sécurité qu'ils n'y trouvèrent pas eût désarmé mes persécuteurs, et fait reculer leur haine, que n'attendrit point une scène de séparation que je n'avais pu préparer.

Bientôt retentit un troisième toc-toc, raide comme une sommation, et au bruit du pommeau de l'épée se mêla la voix effarée de mon pauvre valet de chambre, La Fosse, qui me criait :

— Ouvrez vite, Monsieur le duc, ou ces Messieurs vont forcer la porte.

Il était temps de parlementer, faute de retraite possible.

Me voici donc au loquet, le nez au vent, l'oreille au guet, dans le simple appareil d'un dormeur subitement éveillé.

4

— Qui va là ?

— Ordre du roi.

— Un moment, s'il vous plaît.

— Nous n'avons pas l'habitude d'attendre.

Un dialogue ainsi commencé finit vite. J'ouvre ; La Fosse se précipite à la fenêtre et revient vers mon lit en pleurant. La chambre est inondée de lumière, et le spectacle qu'elle éclaire ne manque pas de solennité. Un peu pâle, je me suis recouché, et c'est sur mon séant, la tête appuyée à l'oreiller de dentelles du trône nocturne, que j'attends avec dignité les communications qu'il plaît à Sa Majesté de me faire. Cette moue d'égal à égal prêterait à sourire à d'autres que les graves ambassadeurs dont le militaire appareil effraye les lares de ce domestique sanctuaire, et jure avec la mousseline et la toile de Perse à grands ramages, dont il est revêtu. Et d'abord, j'étonne mes interlocuteurs par le sang-froid de mon accueil réservé, mais gracieux. Il paraît qu'on ne comptait pas sur une si tranquille hospitalité. On redoutait quelque tour de ma façon, soit que je trouvasse dans ma souplesse et mes artifices de serpent, disait ma belle-mère, le moyen d'échapper ; soit que, mal réveillé, je prisse le parti de résister à force ouverte à toutes les mesures qui avaient été prises.

En vue de cette alternative, les issues étaient soigneusement gardées. Et un regard de La Fosse m'avait révélé la présence des sentinelles posées jusque dans le jardin, dans le jardin, où la nature indifférente déployait pour ces mousquetaires les mêmes grâces que pour le duc et pair qu'ils venaient arrêter, où les oiseaux chantaient aussi gaîment au-dessus de leurs casques, que naguères autour de ma tête, où l'aube parfumait leurs bottes de la même rosée embaumée que mes pieds !

L'entretien fut court. On pouvait entendre à demi-mot la commission dont étaient chargés M. de Savinnes, lieutenant des gardes-du-corps, et l'exempt, M. de Torsac. Celui-ci, gai vivant, compagnon de plus d'une de mes folies, me tendait tristement, de la main droite, la main gauche me présentant le bâton d'ébène à bout d'ivoire, emblème de ses fonctions, une lettre beaucoup moins gaie en effet que ses invitations aux joyeux dîners du régiment de la Calotte, dont il était le fondateur. Et le sceau rouge qui pendait aux lacs de cette courte épître, signée LOUIS et plus bas PHELIPPEAUX, n'avait rien de commun avec le cachet de plomb, grotesquement armorié, des brevets de la satirique association.

C'étaient bel et bien les armes de France, ma foi! et non plus l'écusson d'or au chef de sable, chargé d'une lune d'argent et de deux croissants opposés de même métal; ledit écu supporté par deux singes. La main de justice qui me frappait n'avait point le bruit de grelots du sceptre de Momus, et dans les lys d'or semés sur l'implacable azur de l'écu royal, je ne pouvais reconnaître les papillons multicolores voltigeant au champ de l'étendard de notre folle confrérie.

Il ne s'agissait donc point d'une de nos plaisanteries accoutumées; point de gageure, point de surprise, point de joyeux dénoûment. Rien ne sentait le masque ni la supercherie dans ces deux envoyés en grand uniforme, habit bleu, parements, doublure, veste et collet rouges, le tout galonné d'argent; culotte et bas rouges, boutons d'argent avec la devise de Louis XIV: « *Nec pluribus impar,* » beaucoup plus sérieuse que celle de notre général Aymon: « *Favet Momus, luna influit.* »

— Vous êtes venus un peu matin, Messieurs, leur dis-je

en m'habillant et m'excusant de m'habiller devant eux. C'est peu galant à vous.

— Nous étions certains de ne pas déranger Mme de Fronsac, me dit gravement Savinnes.

— Vous êtes bien informés, je le vois. Où me conduisez-vous ?

— A la Bastille.

— Seul ?

— On vous accorde la compagnie de votre précepteur, hasarda Torsac, qui redevenait facétieux.

Je fis contre mauvaise fortune bon cœur, et la conversation tomba dans la plaisanterie. Je n'avais pas envie de rire, cependant. En 1711, la Bastille n'avait rien de ridicule. C'était la citadelle du bon plaisir. Il était beaucoup plus facile d'y entrer que d'en sortir.

On y était encore vraiment prisonnier, et non plus pensionnaire, comme aujourd'hui que l'ancienne maison d'État n'est plus qu'une hôtellerie à tourelles, dont le gouverneur fait concurrence aux baigneurs et loge à pied et à cheval. On n'avait pas encore fait de la forteresse, toujours farouchement féodale, une maison de correction paternelle et paterne, et la prison de la cour ne s'était point transformée en cachot de la littérature.

En ce temps-là, les pénitences littéraires étaient plus dures. Aux imprimeurs le carcan, le pilori, les galères et souvent la Grève. Aux pamphlétaires, les cages du Mont-Saint-Michel, les cellules de Pignerol, de Pierre-Encise ou de Doullens, les casemates de l'île Sainte-Marguerite. La Bastille était encore réservée aux coupables bien nés et aux accusés grands seigneurs.

Les plus hauts avaient courbé la tête devant ses poternes. Ce mot : *à la Bastille!* évoquait encore les plus

tragiques ombres, réveillait les plus sinistres souvenirs. On disait adieu en partant à tout le monde. On passait prisonnier du roi, c'est-à-dire esclave du hasard, jouet de l'inconnu.

Certes, il est avec le ciel des accommodements, à plus forte raison avec la terre. Et le roi n'était pas plus inexorable que Dieu. Mais si la pratique s'était adoucie, la théorie était demeurée terrible. La Bastille, pour l'homme, c'était le couvent pour la fille. On en sortait souvent, mais on pouvait n'en jamais sortir.

Je ne savais pas alors que j'étais destiné à y aller souvent, et que trois fois dans ma vie j'aurais la prison célèbre pour succursale de mon hôtel. Mon premier séjour, d'ailleurs, devait être le plus dur. Je devais faillir mourir à la Bastille, de manque d'air, d'ennui, de séve rentrée. Et si mon nom ne figure pas au sombre registre de l'église Saint-Paul, je n'ai point lieu d'en rendre grâce aux soins de M. de Bernaville, geôlier sérieux, incapable d'égayer la cage où je passai fort bien, pour les vétilles que j'ai dites plus haut, et où il n'y avait pas de quoi fouetter un page, une année tout entière, au bout de laquelle je reçus, non sans peine, la liberté d'aller en Flandre, ce que je fis, me faire tuer, ce que je ne fis pas.

Après m'être fait friser, accommoder, parfumer à l'ordinaire sous les yeux de mes gardes :

— Messieurs, leur dis-je en prenant ma canne des mains de La Fosse et en leur offrant le pas d'un signe de mon chapeau, je suis prêt à vous suivre.

Et je marchai en effet entre eux, le sourire aux yeux, le fredon aux lèvres, traversant en habit de gala, avec la coquetterie d'un prisonnier de race, la maison muette et la rue consternée.

A la porte un carrosse attendait, sans armoiries, avec deux grisons derrière. J'y montai, saluant de la main quelques bourgeoises matinales, montrant à la fenêtre entr'ouverte une cornette effarée.

— Cocher, dis-je en fermant la glace, le plus doucement possible. Nous ne sommes pas pressés. Et, — ajoutai-je plus bas : — Cent louis si tu peux verser.

Mes compagnons sourirent de cette bravade. Le carrosse qui conduit un homme à un rendez-vous d'amour verse quelquefois, mais le carrosse qui le mène en prison ne verse jamais.

La lourde voiture s'ébranla en grinçant et roula au grand trot de ses deux percherons, entourée d'un peloton de mousquetaires gris qui cavalcadaient aux portières.

J'étais devenu sérieux. Le froid du matin m'avait saisi. Je m'accoudai silencieusement à la portière, considérant, pour la première fois, avec un mélancolique intérêt, ce spectacle piquant de Paris artisan et marchand, le matin, et de la ruche bourgeoise qui s'éveille.

Le voyage ne fut pas long et la distance fut vite franchie, qui sépare la place Royale de la rue Saint-Antoine.

La Bastille, clef de Paris du côté de la plaine, résumait en pierres l'histoire même de la capitale, dont elle avait été la forteresse avant d'en être la prison, et la protection, avant d'en devenir l'oppression. Ce n'avait été d'abord qu'une porte sur la campagne, défendue par deux tours et reliée au mur de l'enceinte continue, décrétée par Charles V, et exécutée par Hugues Aubriot, prévôt de Paris.

La première assise en avait été posée le 22 avril 1367. Quand l'ennemi, dégoûté de son habitude d'attaquer la ville par les hauteurs du faubourg Saint-Jacques, bientôt renfermé dans l'enceinte de Paris, se fut reporté vers les

abords de la plaine, qui s'ouvrait aux assaillants passant la Marne à Charenton, tout l'effort de la défense et tout l'art des ingénieurs se détournèrent de ce côté, devenu vulnérable, et qui fut enveloppé d'une cuirasse de murs, de ponts et de fossés.

En 1380, on ajouta aux quatre tours successives quatre nouveaux donjons, réunis dans toute la hauteur par un mur de dix pieds d'épaisseur. Un fossé de vingt-cinq pieds de profondeur, au revers revêtu de pierres de taille et couronné d'un chemin de ronde, fut creusé autour de la forteresse.

Au XVIe siècle, on mit le monstre à l'abri d'une seconde enceinte, flanquée de bastions surplombant un nouveau fossé. Enfin, en 1634, on traça les boulevards, protégés par un troisième fossé. L'œuvre fut, en 1660, achevée et la monarchie respira, rassurée à la fois contre les turbulences de la capitale et les dangers de l'extérieur. Paris était désormais sous le verrou, entre la Bastille et Vincennes, et le roi put dormir tranquille, sûr de maîtriser les orages qui avaient troublé sa jeunesse, un moment réduite, durant les odyssées de la Fronde, à coucher sur la paille.

A l'intérieur, les mêmes précautions avaient présidé à un formidable aménagement.

Au bout de la rue Saint-Antoine, après avoir dépassé le couvent de la Visitation, la voiture s'arrêta à l'entrée d'une sorte de passage borgne.

Une sentinelle, la baïonnette basse, vint reconnaître le convoi, et nous pénétrâmes, sur un muet laissez-passer, dans la cour de l'Orme.

Après avoir côtoyé cinq ou six boutiques sombres, louées à des artisans familiers du château, corvéables du

gouverneur dont ils commençaient le sinistre domaine, et dépassé les casernes, les écuries et les remises du redoutable seigneur, nous dûmes faire halte devant un pont-levis encore levé, et dont il fallut attendre l'abaissement, scandé par le murmure aigu des poulies rouillées et le sonore frôlement des chaînes. La voiture demeura en panne devant le corps-de-garde, et nous descendîmes, sous l'œil soupçonneux du factionnaire, pour traverser le pont-levis qui conduisait à la grande porte et au portillon du château.

Nous entrâmes, après avoir été hêlés, dévisagés, signalés, dans la cour du Gouvernement, sur laquelle donnait l'hôtel du geôlier suprême, capitaine, pour le roi, de son château de la Bastille, et jouissant, en cette qualité, des tristes honneurs du fossé et du corps-de-garde.

En face de l'hôtel du gouverneur s'étendait encore un pont-levis, protégé par une barrière de poutres revêtues de fer formant une sorte de cage; les sentinelles se promenaient à l'intérieur. Devant cette dernière enceinte, stationnait encore un corps-de-garde.

La barrière et le pont-levis franchis, on arrivait dans une cour de cent vingt pieds de long sur quatre-vingts de large; c'était la cour des prisons. Six des huit tours de la Bastille débouchaient sur ce préau, théâtre des promenades et des jeux des détenus moins étroitement resserrés, et jouissant, à huis-clos, d'un simulacre de liberté.

C'étaient les tours de *la Comté,* du *Trésor,* de *la Chapelle,* d'un côté; de l'autre, celles de *la Bazinière,* de *la Bertaudière,* et celle nommée, par antiphrase sans doute, de *la Liberté.* Deux autres tours, celle du *Coin* et celle du *Puits,* dominaient une seconde cour intérieure, ou plutôt arrière-cour, réservée aux logements subalternes et aux

détenus de bas étage, qui s'y promenaient, comme des comparses dans la coulisse, au milieu des gloussements de la volaille, des vapeurs de la vaisselle et des émanations du fumier.

Entre les deux cours, en face de l'entrée, s'élevait un bâtiment massif, percé d'étroites fenêtres, divisé en deux corps de logis par un escalier et une allée qui servait de passage.

Les cuisines, les offices et le réfectoire de la domesticité occupaient le rez-de-chaussée de cette maison, dont le premier étage, habité d'ordinaire par des prisonniers sans conséquence, fut, en 1785, la résidence du cardinal de Rohan.

Le lieutenant du roi demeurait au second étage, et, de l'observatoire de ses fenêtres, lorgnait incessamment les deux cours, objet de sa minutieuse surveillance. Le dépôt des archives et le magasin des effets des prisonniers, ainsi que la salle d'interrogatoire affectée au lieutenant général de police, occupaient le reste de cet édifice rébarbatif.

Tous ces bâtiments, si hérissés au dedans, étaient, à l'extérieur, du côté du faubourg, d'un aspect encore plus farouche. Ils étaient entourés d'un fossé de cent vingt pieds de large, où l'eau n'arrivait qu'à l'époque des grandes crues de la Seine. Sur le revêtement de pierres de taille, d'une hauteur de trente-six pieds, se profilait une galerie soutenue par des potences de bois, et qui régnait dans tout le contour de cette espèce de contrescarpe.

Pendant le jour deux factionnaires, et quatre pendant la nuit, y surveillaient les fenêtres des prisonniers, relevés toutes les deux heures par un officier, et tenus en haleine par des rondes fréquentes, dont le chef mettait, en rentrant, un jeton dans une boîte. Ces jetons de présence, scrupu-

leusement comptés par le lieutenant du roi, justifiaient de l'exactitude du service.

Hors de l'enceinte, d'autres corps-de-garde avaient l'œil et l'oreille à la rue, tenue de ce côté en état de siége. Des sentinelles faisaient prendre le large aux passants curieux, et un caporal frappait trois coups à chaque heure du jour, et un coup à chaque quart d'heure de la nuit, sur une cloche, dont le tintement tenait périodiquement le château en éveil et le faubourg en alarme.

C'est une autre cloche au glas lugubre qui avait le privilége d'annoncer l'entrée des nouveaux venus ; à ce signal, qui faisait palpiter le cœur des prisonniers, impatients d'apprendre et tremblants de connaître le nom de leur compagnon de captivité, les corps-de-garde prenaient silencieusement les armes. Le capitaine des portes se levait mécaniquement de dessus son fauteuil, et allait requérir le lieutenant du roi, qui s'arrachait un moment aux devoirs et aux ennuis de son implacable vigilance.

Le cortége, grossi au passage, surtout s'il s'agissait d'un prisonnier de marque, par le gouverneur ou le major, et suivi d'une escorte de guichetiers, s'avançait solennellement, au cliquetis des armes et des clefs, au-devant de l'hôte attendu. La descente de la voiture s'opérait mystérieusement, l'ordre présenté et vérifié à voix basse, l'identité constatée du regard, la décharge signée au chef de l'escorte d'une plume sourde, et les troupes de service, y compris la sentinelle, faisant discrètement face à la muraille, le chapeau sur les yeux, le dos tourné au captif et à ses introducteurs.

Pour un prisonnier de ma qualité, on déployait les façons ordinaires et extraordinaires, et je fus reçu, à l'entrée de la cour du Gouvernement, par l'état-ma-

or du château au complet, y compris, je crois, l'aumônier.

M. de Bernaville m'accueillit avec son moins disgracieux sourire, et son lieutenant, M. de Maison-Rouge, fut plein de prévenances. Je remis moi-même au gouverneur mon épée, que mes guides m'avaient laissée, par la plus courtoise des confiances, et je livrai ma bourse au lieutenant du roi, qui était par sa charge le dépositaire et le comptable de chaque prisonnier. MM. de Savinnes et de Torsac prirent, fort émus, congé de moi ; et m'abandonnant à ce destin nouveau, je m'acheminai, flanqué de mes deux introducteurs, les porte-clefs à distance respectueuse, vers les appartements qui m'étaient réservés.

Il y avait au château quarante-deux chambres meublées élémentairement, depuis 1709, aux frais du roi; trente-sept dans les tours, les autres pratiquées dans le mur qui les reliait ensemble. Je fus logé dans la plus belle des tours, celle qui portait le nom ironique ou de bon augure, comme on voudra, de *la Liberté*.

C'est le major de la Bastille, qui n'avait pas encore paru, qui réclama l'honneur de me faire les honneurs de ma résidence. Nous passâmes, suivis d'un guichetier, pliant sous le poids de son massif trousseau, devant les soupiraux crénelés du cachot souterrain, humide et froid séjour de punition et de désespoir, qui respirait péniblement, par cette meurtrière, l'air méphitique et le jour trouble du fossé. Mon guide m'expliqua que, pour m'éviter le dérangement de ce gémissant voisinage, on m'avait réservé, non le premier, mais le second étage de la tour qui seule à la Bastille en avait sept, dominant de sa taille vertigineuse, pareille à une sœur aînée, les cadettes déjà grandes qui, comme *la Bertaudière,* comptaient six, et comme *la Comté, la Bazinière, le Puits* et *le Coin;*

cinq étages. Pour *le Trésor* et *la Chapelle*, c'étaient d'énormes nains, accroupis sur deux étages seulement.

Nous franchîmes la double porte, ouverte à chaque serrure d'une clef différente ; et nous gravîmes l'escalier, opposant, à chaque étage, l'obstacle d'une grille aux tentatives de communication ou d'évasion des prisonniers.

Nous pénétrâmes dans la chambre qui m'était destinée par une double porte, aux gonds et aux verrous énormes. Ronde à l'extérieur, la tour présentait, à l'intérieur, la forme d'un octogone régulier voûté. Ma retraite était éclairée par une fenêtre, à laquelle on accédait par un triple degré d'un pied chaque marche.

Percée dans un mur de dix pieds d'épaisseur, cette ouverture avare ne donnait au châssis vitré qui la fermait qu'un jour voilé par l'épais tamis d'une double grille, surplombée en dehors d'un soufflet ou auvent de bois. Un lit, une table, deux chaises, une garde-robe ménagée dans l'épaisseur du mur, composaient tout l'ameublement de cette pièce, de treize pieds de large sur le même chiffre de hauteur.

Le plafond était matelassé à l'intérieur, pour assourdir les pas et la voix des prisonniers, et amortir toute intelligence d'un étage à l'autre. Sa triple couche de plâtre était soigneusement renouvelée, à la moindre fissure suspecte. On sondait minutieusement, toutes les semaines, la voûte et les murs. La cheminée était grillée à l'intérieur.

Les honneurs de cette Thébaïde furent bientôt faits. Le major, après m'avoir annoncé pour le lendemain la visite de mon excellent précepteur, l'abbé de Saint-Rémy, qui consentait héroïquement à partager chaque jour ma captivité, à ce autorisé par le roi, et averti que le gouverneur avait ordre de mettre son valet de chambre à ma disposi-

tion, me quitta. Sur la porte, il se retourna pour me promettre de m'envoyer le catalogue de la bibliothèque du château et un certain nombre de feuilles de papier, cotées et paraphées, que je pourrais remplir, à la condition de les remettre, à chaque visite, au lieutenant du roi.

Je remerciai cet aimable estafier et je demeurai seul avec mes pensées, composées, à ce moment, de beaucoup de souvenirs, de pas mal de regrets et de fort peu d'espérances. Je ne tardai point à me lasser de ma propre compagnie et à souhaiter quelque diversion. On m'apporta à point mon déjeuner, et je commençai à comprendre l'empire que prend le corps sur l'esprit abandonné à lui-même, la distraction qu'un repas peut offrir à l'ennui, et le rôle important joué par la digestion dans la solitude.

Libre, manger n'est qu'un besoin ou un plaisir. En prison, c'est toute une affaire. Je savourai chaque plat, dégustai chaque verre, et je rendis un impartial hommage à l'hospitalité de M. de Bernaville, contre laquelle s'étaient élevées, deux ans auparavant, des plaintes qui l'avaient calomniée ou corrigée.

On était fort bien nourri à la Bastille, et le gouverneur possédait un excellent cuisinier. Les prisonniers, au moins ceux de ma qualité, avaient la même table que lui. Le menu du déjeuner de neuf heures, du dîner de midi ou une heure, du souper du soir, était toujours composé de plusieurs plats : potage, entrée, relevés, dessert, etc.

A chaque dîner, on recevait deux bouteilles de vin de Bourgogne ou de Champagne ; une troisième était affectée aux besoins de la journée, et certes, si l'esprit et le cœur pouvaient avoir à se plaindre du régime, le ventre n'avait qu'à s'en féliciter. Il est de bonne politique d'engraisser les gens. On ne se révolte qu'à jeun. Le coq bien nourri

n'est plus qu'un chapon. Tel était, sans doute, le principe qui présidait aux largesses gastronomiques du successeur des Besmaus et des Saint-Mars, officier de fortune toujours employé aux guichets, à Vincennes ou à la Bastille, et qui, se dédommageant par la gourmandise de la privation de tout le reste, traitait ses prisonniers comme lui-même.

Sous le rapport des vivres, la Bastille, qui laissait à désirer du côté du couvert, était, pour beaucoup de détenus de condition médiocre et de grand appétit, un vrai pays de cocagne. Les guichetiers se rassasiaient et s'enivraient dans l'escalier, qu'ils descendaient avec une lenteur proverbiale, à l'heure de la desserte, des restes de plats et des fonds de bouteille abandonnés par chaque prisonnier à la curée de ses gardiens. Il n'était pas rare que le médecin du château, à son grand scandale, eût affaire, dans les cellules les mieux occupées, à des clients malades d'ivresse ou d'indigestion. A ses observations, M. de Bernaville haussait les épaules, et variait légèrement le mot de Mazarin : « Laissez-les faire, disait-il; ils ont carte blanche, le roi payera l'écot. » Puis il accordait libéralement l'émétique demandé pour faire suite à ses dîners.

En 1719, son élève et successeur, M. de Launay, favorisait chez les prisonniers une abondance toute contraire et encourageait un luxe tout opposé. On ne mangeait plus autant ni aussi bien ; mais, en revanche, on se médicamentait avec prodigalité. M. de Laval, n'ayant pu trouver de meilleure distraction, se clystérisait tout le jour. L'abbé Dubois se récriait.

— L'abbé, lui répondit gravement M. le Régent, puisqu'il n'en a point d'autre, laissez-lui ce plaisir.

Au divertissement de la table, que je n'ai jamais mieux apprécié que durant ce régime de solitude et d'oisiveté,

qui creuse l'estomac, aiguise les dents, excite à la sensualité, se joignait, pour moi et quelques privilégiés, la distraction de la promenade dans la cour, parfois sur le bastion, et du jeu de quilles, de tonneau, même de billard.

Bientôt, je pus recevoir, soit au préau, soit dans ma chambre, quelques visites, et j'en raconterai tout à l'heure une des plus extraordinaires et des plus inattendues.

Pour les lettres, on était beaucoup plus sévère; une douane inflexible arrêtait sur nos frontières tout billet suspect, et il m'était impossible d'entretenir de loin mainte flamme languissante, et de renouer le fil de mes trames interrompues. Je m'aperçus alors que le plus grand tort que puisse se donner un homme vis-à-vis d'une femme, c'est d'être absent. Je pus calculer ce que durent les éternités qu'on se prodigue si facilement en amour, pour donner de l'air à ses sentiments, et ennoblir le don mesquin de l'instant, qui seul nous appartient. Je fus négligé, puis abandonné des hommes et même des femmes, par une sorte de contagion, de sauve-qui-peut, aussitôt que ma disgrâce dépassa les bornes d'une fidélité de bienséance, et je fis des ingrats comme si j'eusse été malheureux.

Car, au fond, je ne l'étais guère. J'avais la jeunesse et l'espérance, qui se suffisent à elles-mêmes, même sous les lambris étroits d'un cachot. J'avais l'orgueil d'une sorte de lutte où je défendais contre un excès d'autorité une espèce de droit; le droit, fort humilié en ce moment, et peu après triomphant, de s'amuser à ses dépens, et de se ruiner impunément.

D'ailleurs, je n'étais point seul et livré absolument à la plus fastidieuse des compagnies à la longue, celle de soi-même. J'avais des livres, et mon digne précepteur, l'abbé

de Saint-Rémy, livre vivant, qui se laissait feuilleter de si bonne grâce, que je pris goût à nos conversations, et aux travaux plus réglés qui en furent la suite.

Mon éducation, je l'ai dit, avait été, du côté des arts libéraux, assez négligée. Je savais monter à cheval, tirer l'épée, jouer, boire, conter fleurette aux femmes, chercher querelle aux hommes, comme le plus parfait gentilhomme de mon temps. Mais mon style n'avait rien d'académique, et mon français lui-même n'était pas toujours orthodoxe. Quant à ce qu'on appelle les humanités, j'étais si légèrement frotté de latin et surtout de grec que ce n'était qu'un vernis, qui, bien vite effacé, n'en laissait que mieux voir le tuf de mon ignorance. L'abbé de Saint-Rémy profita d'un sentiment de honte généreuse dont il sut, sans m'humilier, me faire rougir.

Il me démontra que le grand cardinal n'était pas un moins habile homme d'État ni un plus médiocre homme de guerre, parce qu'il savait à fond les matières d'histoire, de belles-lettres et même de controverse. Cette réputation de bel esprit qu'il eut à ses débuts ne l'avait pas empêché de faire son chemin dans le monde. Et tout savant qu'il était, au point de nourrir sa conversation et ses dépêches de citations heureuses et de maximes des meilleurs crus, il n'en était pas moins capable, au besoin, d'exprimer en vers les tentations que Dieu ne lui avait pas épargnées plus qu'à un autre, de régler le ballet de *Mirame*, capable enfin de tout pour réussir dans une entreprise galante, même de jouer du luth et de danser en robe rouge la fameuse sarabande.

Cet exemple si cher, habilement cultivé par un ecclésiastique sans morgue et sans préjugés, porta en moi les fruits les plus inespérés d'émulation et de zèle. Pour la

première fois de ma vie, et à mon grand étonnement, je travaillai, et peu à peu j'y pris un plaisir extrême.

Que faire en un réduit, à moins qu'on n'y travaille?

Oui, au lieu d'apprivoiser des souris et de domestiquer des araignées, comme Pellisson; au lieu de passer, comme Bucquoy et plus tard Latude, ma vie à guetter l'instant favorable d'une évasion comique ou à tresser l'échelle de corde d'une miraculeuse délivrance, je m'appliquai à me rendre utile et même agréable ce travail forcé, demeuré mon unique ressource contre l'ennui. Rien ne féconde l'esprit comme ce levain de la solitude. Je ne semais pas dans ma mémoire un grain qui n'y levât, et, quand je sortis de la Bastille, j'avais fait, dans la lecture des meilleurs auteurs, ces provisions littéraires pour lesquelles il n'est qu'un temps, et j'ai vécu intellectuellement, depuis, sur cette honnête moisson d'une année de retranchement du monde.

Le travail n'était pas mon unique consolation, et mon cœur n'était pas absolument sevré, quoique mes plaisirs de ce côté fussent assez maigres, des dédommagements dont profitait mon esprit. Je jouis de l'exception de quelques honorables constances, de quelques infatigables dévouements. Je gardai bien quelques amis, y compris deux ou trois créanciers, plus obstinés que les autres, et un superbe lévrier d'Écosse que j'affectionnais particulièrement. Il n'eût même tenu qu'à moi d'étaler, dans la persévérance de ma femme à me plaindre, à me regretter, et dans son empressement à me visiter, le double triomphe de sa fidélité et de mon innocence.

Malheureusement j'avais encore plus peur du ridicule que de l'oubli. Inspirés par une affection sincère que je

finis par décourager, les empressements de madame de Fronsac m'importunaient. Je trouvais à ses sacrifices un air de devoir, à ses pardons un air de reproche; j'étais gêné vis-à-vis d'elle comme un débiteur, qui se sent insolvable, en présence d'un créancier généreux. Je résolus donc, lors de la surprise de cette première visite, si inattendue, qui donna lieu à la scène bizarre que je vais raconter, de couper court à un quiproquo où ma fermeté ne pouvait éclater qu'aux dépens de ma galanterie, et où j'ajoutai à mes torts au lieu de les réparer; et je ne m'exposai plus au piége de bonne fortune conjugale et de légitime conquête où je faillis tomber, je le confesse, une fois.

Ma famille ne pouvait se consoler de mon refus étrange et persistant de remplir, vis-à-vis de ma femme, le plus essentiel et le plus agréable des devoirs. Elle supportait impatiemment un affront qui retombait à la fois sur l'autorité paternelle et la dignité conjugale, faisait de l'impénitence ou de l'impunité un scandale pour tous les pères, pour tous les maris, même pour beaucoup de femmes, menacées, si je l'emportais, et créait une mode nouvelle du déni de ces droits auxquels on tient, même quand on n'en use pas.

Il faut que ce chagrin ait été bien fort pour qu'il ait réduit l'orgueil offensé des miens à descendre jusqu'à des avances que mon état rendait nécessaires, pour que ma belle-mère ait procuré à sa fille, jusque dans ma prison, une entrevue que je ne pouvais éviter, et pour que ma femme elle-même, excitée par le défi, ait consenti à déployer dans cette lutte, où elle combattait à la fois pour l'honneur de son sexe et le sien, tout ce que l'innocence a de plus habile, tout ce que le bon motif peut donner de coquetterie à la vertu, tout ce qu'une honnête femme,

enfin, qui veut reconquérir son mari, peut deviner des artifices de la courtisane qui le lui a pris.

On ne pensait pas que je pusse me tirer sain et sauf, après trois mois d'abstinence, de cette dangereuse épreuve, et que je fusse capable de demeurer sourd au cri de la nature, aveugle à cette beauté touchante des roses qui veulent être cueillies et des femmes qui veulent être aimées, insensible enfin aux larmes d'une disgrâce imméritée. Il semblait tout naturel que, puisque j'avais une Pénélope, je fusse pour elle, au moins en prison, un Ulysse. On comptait sur les bénéfices de l'opportunité, les vertiges de l'occasion. On se disait que la faim, qui chasse le loup du bois, me ferait bien sortir de mon indifférence, flattée d'ailleurs de ce piquant d'aventure, de ce ragoût de bonne fortune que les circonstances prêtaient à cette entreprise. On se disait enfin qu'il était bon de me punir par où j'avais péché (trop heureux me trouvait-on encore), en ne mettant à la portée de mon jeûne que l'abondance légitime, et en ne me permettant d'autre maîtresse que ma femme.

Mme de Maintenon était entrée en souriant dans un complot, bien digne, en effet, de cette dévotion des repenties, qui aime à mettre, jusque dans la pénitence, quelque chose du péché. On se frottait les mains d'avance du succès infaillible de cette supercherie qui prêtait au devoir le masque du plaisir, et vengeait galamment, au risque de le défriser et fripper un peu, l'honneur du mariage.

J'étais arrivé à la fin du second mois de ma détention, et je vivais d'une vie stagnante, dans la somnolence d'esprit et le croupissement des sens, particuliers aux gens dont l'horizon est fait de quatre murailles. J'étais aussi heureux, en somme, que peut l'être un homme séquestré du monde à quinze ans, tâchant de l'oublier et de s'accou-

tumer à son oubli. On s'habitue à tout, même à la prison. Il n'est pas d'indépendance que ne dompte le joug quotidien, ni d'angle que n'émousse le temps. J'étais *au pli*, comme dit l'énergique expression vulgaire, façonné à mon sort, en attendant que fût levé le pudibond écrou qui tenait ma jeunesse sous clef. On n'avait pas osé, en effet, inscrire au livre d'entrées le véritable grief objet de la colère du roi. Chacun de mes successeurs, en signant au registre, n'eût pu s'empêcher de rire, à la mention de ce crime nouveau, porté à mon débit : *Coupable de ne pas vouloir aimer sa femme.*

On s'était borné à transcrire le libellé de la lettre de cachet, et la cause réelle de mon incarcération se dérobait au ridicule sous le solennel mystère de la formule classique en pareil cas : *Reçu à correction.* Oui, j'étais reçu à correction à la Bastille, comme une mauvaise comédie à la Comédie-Française. Le manuscrit au carton, le prodigue au cachot, et tout est pour le mieux, sous le meilleur des rois possible.

Un jour, par une de ces chaudes après-midi du commencement de juillet où l'âme la plus engourdie se réveille sous l'aiguillon, et où, en dépit de toute mortification, le prisonnier lui-même rêve de femmes et de fleurs, entend des voix à son oreille et frémit aux souffles des brises qui caressent son front, j'entendis, avec une surprise pleine d'espérance, résonner à mon seuil le trousseau de ferraille du guichetier. J'écoutai, haletant.

On s'arrête ; c'est bien pour moi. La clef pénètre sourdement dans la serrure. L'huis massif tourne en criant sur ses gonds rouillés. Le verrou énorme est poussé. Une personne étrangère pénètre lentement derrière le geôlier. Ils sont là maintenant, dans l'étroit vestibule formé par la

double porte. Dieux ! c'est une femme. Dans ce silence du cachot où l'ouïe du captif, aussi aiguisée que celle du sauvage, perçoit le moindre murmure et suit dans l'ombre le vol de la mouche égarée et le tricotement sourd de l'araignée tissant sa toile ; dans ce silence du cachot, j'entends battre un cœur humain, et les geôliers n'en ont pas. C'est une femme ! jeune, de qualité, jolie sans doute, émue certainement.

Je distingue tout cela à cette odeur divine (*odor di femina*), à la légèreté de ce pied furtif qui effleure à peine le sol, au frôlement délicat de la robe à paniers (les bourgeoises n'en ont pas), à l'agitation de l'éventail dans la main qui tremble.

Amour ! tu n'es donc pas un vain nom ! Fidélité, je te rends ton titre de vertu ! Enfin, une femme a songé à moi, vaincu les difficultés, surmonté ou tourné les obstacles, sollicité, intrigué, triomphé du *veto* inexorable, attendri le gouverneur, corrompu le guichetier, et enfin, la voilà, victorieuse, palpitante, le cœur vibrant d'impatience, les yeux pleins de promesses, les lèvres pleines de sourires, venant ressusciter d'un baiser ce vivant qui se mourait d'oubli, et réparer, dans une de ces heures qui dédommagent d'une année d'amertumes, l'injustice des hommes envers le martyr, le héros du culte de son sexe ! O femmes, merci ! soyez toutes bénies dans votre ambassadrice. Je vais bien la surprendre à mon tour, quelle qu'elle soit.

Charmante missionnaire d'amour et de charité, il ne sera pas dit que vous n'êtes pas entrée dans le cachot qu'illumine et que parfume déjà votre approche, avec tous les honneurs de la guerre. Je n'ai ni musique, ni fleurs, ni flambeaux à ma disposition. Vous m'excuserez. On fait

ce que l'on peut. Mais j'ai du moins ce qui vaut mieux que tout le reste, ce signe privilégié d'hommage et de fête, ce mouvement si simple et si éloquent dont, depuis qu'Adam rencontra Ève, les siècles n'ont point épuisé l'effet ni même émoussé le charme ; ce salut de bienvenue par excellence, plus doux que le bruit des aubades, que le parfum des jonchées de fleurs, que les arcs de triomphe et les feux d'artifice : un baiser ; un baiser où je veux mettre une infinité de gratitude, une éternité de dévouement, un de ces baisers, enfin, qui lient à jamais celui qui le donne à celle qui le reçoit.

Tel était, pendant les quelques instants qui séparèrent l'ouverture de la première et celle de la seconde porte, le monologue qui s'agitait rapidement dans ma pensée. Debout, à mon poste de bienvenue, l'œil fiévreux, la lèvre enflammée, j'attendais, pour profiter de ce moment d'éblouissement qui suit le passage de l'ombre à la lumière, ma charmante visiteuse.

Enfin la porte s'ouvre. L'inconnue s'est arrêtée toute tremblante sur le seuil. Elle attend un mot, un salut d'encouragement. La voici. Je me précipite sur elle. Je la saisis dans mes bras. Je l'embrasse, au nez du guichetier, tout étonné d'une réception si chaude. Je l'embrasse à la fois sur les deux joues, sur le front, sur les yeux, sur les lèvres, d'une de ces étreintes passionnées qui valent mille baisers.

Elle est prête à s'évanouir. Je la soutiens doucement ; son sein s'agite avec violence ; elle lève son voile, un cri de déception m'échappe. Je la laisse choir sur une chaise, et je tombe moi-même confus, abasourdi, furieux, dans mon unique fauteuil.

C'était ma femme !

Je n'aurais jamais cru ma belle-mère capable d'une si

noire perfidie. L'entrevue, que j'avais rêvée si différente, devenait une épreuve, une gageure, un duel à armes courtoises. Je passai ma main sur mon front, et une légère pause m'ayant suffi pour triompher de l'ébranlement de cette révolution subite de sentiments et me remettre d'un coup si imprévu, je me levai, et, m'avançant vers Mme de Fronsac, interdite de ce brusque revirement et de tant de glaces succédant si vite à tant de feux, je la saluai avec une respectueuse aisance, sous laquelle je déguisais les restes de mon étonnement.

— Madame, lui dis-je, je ne vous attendais pas, mais vous n'en êtes que plus la bienvenue. Vous êtes ici chez vous.

Ce *chez vous* était cruel. Mais il me vengeait. Il me redonnait l'avantage perdu par mon sot empressement et ma malencontreuse galanterie. Je dominais de nouveau la situation de toute la hauteur de mon impitoyable ironie. *Chez vous!* quelle amertume et quel reproche! *Chez vous!* c'est-à-dire : venez contempler votre ouvrage, jouir de votre revanche, provoquer un homme désarmé!

Le grief, certes, était des plus injustes, et témoignait d'une colère avide de prétextes ou d'un opiniâtre aveuglement. Si j'étais en prison, ma femme n'y pouvait rien, et elle faisait preuve d'une générosité digne d'un plus reconnaissant accueil en venant partager et consoler, ne fût-ce qu'un moment, une captivité dont elle n'était pas cause, et la punissait, innocente, plus que moi. Mais il faut bien s'en prendre à quelqu'un des fautes qu'on ne veut pas se reprocher à soi-même.

Mme de Fronsac, sous le coup d'un sarcasme si imprévu, avait chancelé. Mais j'avais, emporté par le premier mouvement de ma déception, et aussi la nécessité absolue

de tirer le premier, mal ajusté, et frappé plus fort que juste. Se redressant soudain, ma victime trouva, dans la douleur même, la force de me répondre et de me rejeter doucement le trait ôté de sa blessure.

— Je comprends, Monsieur, me dit-elle, que vous ne trouviez point votre demeure actuelle à votre convenance. On sait assez vos goûts, et que vous n'êtes point fait pour la solitude. Je pardonne volontiers à l'aigreur d'un tel séjour une raillerie qui ne saurait m'atteindre. Car tel qu'il est, ce logis, que vous embellissez, me paraîtrait encore agréable, et je serais heureuse de le partager avec mon mari.

C'était bien riposté, ma foi ! car, à être pris au mot, le plus attrapé des deux n'eût pas été ma femme.

Je me hâtai, comme on dit, de rompre les chiens et de reprendre, par une naïveté impertinente, l'avance de nouveau compromise.

— Vous ne me devez rien, Madame, lui dis-je, et je suis trop heureux que vous daigniez me consacrer quelques instants de vos loisirs ; souffrez donc que je profite, avec l'impatience d'une curiosité affamée de nouvelles, de la bonne fortune de votre charité. Trêve aux récriminations inutiles. Je trouve qu'il est, dans ma situation, également ridicule de se plaindre ou d'être plaint.

— On ne commande pas toujours à ses sentiments comme on le voudrait, Monsieur, et, s'il vous est facile de refuser ceux que vous méritez, il l'est moins de vous obéir. Vous me permettrez donc, comme c'est mon devoir et mon droit, de m'obstiner à m'associer à votre fortune, et de me considérer comme atteinte par votre malheur.

— C'est me mettre en trop bonne compagnie pour que j'insiste, et je vous remercie de la part que vous voulez

bien prendre à mon accident. Mais sortons un peu de nous. Comment se portent M. mon père, Mme votre mère et S. M. le roi très-chrétien ? Je ne reçois point ici la *Gazette*, et je suis d'une ignorance à croire que, si je n'ai plus de nouvelles, c'est qu'il n'y a plus d'événements, et que la France a cessé de faire parler d'elle.

Elle sourit mélancoliquement, en femme qui avait espéré un cercle plus large que celui que je lui traçais.

— Je n'en suis pas, Monsieur, me dit-elle, à ma première résignation, et, si humble que soit le rôle auquel vous me réduisez, je tâcherai de m'en tirer à votre satisfaction, et d'avoir la commodité d'une gazette sans en avoir la banalité.

Et elle satisfit à toutes mes questions sur les choses, sur les personnes, avec une douceur et une précision qui me touchèrent. Point de sécheresse ni de mauvaise grâce. Et je n'épargnais pas sa bonne volonté. J'étais un véritable point d'interrogation ; une demande n'attendait pas l'autre. J'étais d'autant plus altéré que je buvais davantage. Depuis deux mois j'ignorais tout de ce monde que j'avais quitté : j'étais insatiable de détails. Rien ne me semblait inutile, rien ne me semblait indifférent. C'était une revue où la curiosité tenant lieu de sympathie et la nouveauté m'aveuglant de complaisance, je tenais tout pour bon, et ne remarquais pas les *passe-volants*. Mais il n'y a pas de si bon conte qui ne finisse. Et on ne peut pas toujours parler. Aussi, à la faveur de chaque pause, le danger revenait.

La duchesse de Fronsac s'était échauffée en causant. Quoi de plus naturel que d'ôter sa coiffe et de desceller un peu son corsage ? Je l'y aidai moi-même et ses cheveux effleurèrent ma joue.

Elle se leva, et, tout en agitant son éventail, fit quelques pas comme pour respirer plus à l'aise.

Je courus à la fenêtre, et escaladant le degré, j'entr'ouvris le châssis vitré. L'air du dehors entra dans la chambre, avec sa tiède langueur, pleine de trahisons.

Je m'étais rassis.

Mme de Fronsac, comme par hasard, se trouva près de moi, armée de toutes les coquetteries de l'innocence, parée de toutes les grâces de l'occasion.

Je la regardai à la dérobée. Elle n'était point laide, après tout. Elle ne disait rien et n'en était que plus éloquente. L'amour et la fierté se disputaient son cœur, et l'émotion qui soulevait son sein envoyait ses reflets, en rougeurs charmantes, sur la transparente pâleur de son visage.

Elle s'enhardit jusqu'à prendre ma main.

Je m'intimidai à mon tour jusqu'à la laisser faire.

Elle m'embrassa avec un délicieux élan de pudique tendresse.

La simple galanterie m'ordonnait de lui rendre cette caresse. Je le fis.

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Que ceux qui se sentent capables, à quinze ans, en juillet, à la Bastille, d'essuyer impunément, même une caresse légitime, même une conjugale avance, me jettent la première pierre. Pour moi, qui ne me suis jamais trouvé la vocation d'un Origène, je ne songeai point à imiter son exemple et à étouffer dans le sang mon humanité.

Mme de Fronsac, encouragée par cette mollissante défense, redoublait ses naïves attaques, et s'abandonnait à

son bonheur; sa tête, comme entraînée par une douce ivresse, s'était penchée sur mon épaule pour s'y reposer bientôt tout à fait. Et l'orage intérieur se résolvant en larmes, je sentais ces pleurs de joie, pareils aux grosses et tièdes gouttes d'une pluie d'été, couler de ses joues sur les miennes et tomber, brûlantes, sur mes mains.

Quel scepticisme, quel égoïsme, quel parti-pris capables de résister à une pareille épreuve ? La goutte d'eau ronge la pierre la plus dure, et il suffit parfois, pour fondre notre inflexibilité, d'une larme tombée à propos. J'étais ému enfin, c'est-à-dire battu et prêt à me résigner lâchement à ma défaite, quand ma femme commit la faute de triompher naïvement trop tôt, et, d'un aveu prématuré, me rendit la victoire.

— Ah ! Fronsac, me dit-elle tout d'un coup, en me voyant attendri, et sans en attendre la preuve, ah ! mon ami, si vous m'aviez toujours traitée ainsi, vous ne seriez pas où vous êtes !

Ces quelques mots me dégrisèrent. Je retombai lourdement du ciel sur la terre. Le charme était rompu, et non plus par ma faute. Celle que je ne pouvais épargner qu'à la condition de la plaindre, échappait à ma clémence en me rappelant si opportunément mes persécuteurs. Je m'arrachai brusquement à cette candide étreinte, et, dégagé de ces liens captieux de l'embrassement, je repris, comme si j'échappais à un sortilége, mon âpre sang-froid et mon mordant persiflage. L'amour, dit-on, est plus fort que la mort. Mais l'amour-propre est plus fort que l'amour.

Mon orgueil était blessé, ou croyait l'être ; j'étais désormais sûr d'être implacable. Debout, l'œil aigu, la voix vibrante, la main au chapeau que j'avais repris à mes pieds, je saluais la fin du rêve qui avait failli m'entraîner

si loin, et je prenais congé, de l'air dont on le donne, de ma dernière illusion, raillant, de l'éternel sourire, une seconde d'attendrissement.

Mme de Fronsac, imitant mon attitude sans pouvoir s'inspirer des mêmes sentiments, s'était levée, et attendait la foudre suspendue sur sa tête, tout en rajustant, comme pour tomber décemment, le désordre de ses vêtements.

Elle avait repris sa coiffe et, incertaine, tenait d'une main ce voile épais comme le masque, dont l'usage allait lui succéder, qui avait tant contribué à l'erreur de ma bienvenue et au malentendu, sa conséquence ; de l'autre, elle cachait son trouble et sa rougeur du jeu de son éventail. Je la voyais partagée entre l'étonnement de me perdre (succédant si vite à la surprise de me conquérir) et le dépit de me perdre par sa faute. Et son visage reflétait le choc des sentiments contraires de joie et de douleur, de tendresse et de colère, qui se disputaient tour à tour son cœur.

Elle semblait hésiter à se livrer à ce dernier mouvement, qui creuserait entre nous un abîme, et rendrait irréparable la faute de sa maladresse et l'injure de mon dédain, si l'on peut donner ce nom à une simple retraite.

Après tout, se retirer n'est pas un crime, quand on le fait à propos, et avec les bienséances du monde. J'étais debout, le sourire aux lèvres, le chapeau à la main.

Que pouvait me demander de plus une femme qui semblait me donner le droit de la considérer comme la complice de ce régime de maçération et de solitude dont elle venait de profiter? Était-ce ma faute, après tout, si cette facile victoire lui échappait par trop d'empressement, et si, dans sa personne, la conspiration dévote qui m'avait jeté à la Bastille recevait le nouvel affront de m'y

trouver invulnérable même aux larmes de deux beaux yeux?

Le tête-à-tête devenant aussi gênant pour tous deux qu'il l'était peu quelques instants auparavant, Mme de Fronsac prit, en vraie femme qu'elle était, le parti de rompre le silence et de se ménager une sortie honorable.

—Adieu donc, me dit-elle, adieu! puisque ma présence vous pèse et que vous ne pouvez prendre sur vous de me dissimuler, même ici, votre éloignement. Adieu, puisque vous le voulez. Bien loin de vous désirer du mal, en échange de celui que vous me faites, je souhaite que mon absence vous rende heureux, et que vous ne me regrettiez pas!

Et, abaissant son voile, elle sortit, triste et fière à la fois, avec la démarche de Junon dédaignée, rentrant dans l'Olympe, et le visage d'une Niobide blessée.

Imperturbable, je la saluai respectueusement, toutes voiles dehors, et n'éteignis que lorsqu'elle eut disparu derrière les portes refermées, les feux de mes yeux et de mon sourire.

Étais-je aussi heureux que je le paraissais? Je ne sais. Je prévoyais que ce triomphe, qui ne coûtait pas trop à mon cœur, pouvait être expié par un redoublement de rigueur, et que je semblerais avoir mérité mon sort à tous ceux qui connaîtraient mon insolent refus de l'unique et fort douce pénitence imposée. Quoi qu'il en soit, j'étais vengé. J'avais, à défaut d'un coupable, trouvé au moins une victime.

Cette visite de Mme de Fronsac et les péripéties, comiques pour tout le monde, excepté pour les acteurs, qui amenèrent ce dénoûment imprévu de la défaite d'une jolie femme, armée de tout ce qui peut la rendre irrésistible, par un homme placé dans les conditions les plus favorables pour être battu... et content, fut bientôt, grâce à

l'explosion de colère que la déception provoqua chez ma belle-mère, la fable de la cour et de la ville.

Le roi et Mme de Maintenon furent quelque peu offusqués du camouflet de leur pieuse mine, et humiliés peut-être, dans leur for intérieur, de ce triomphe sur la chair, remporté par un vicieux tel que moi. Du moins, ils le parurent, pour sauver l'honneur et l'exemple, car je ne répondrais pas qu'en tête-à-tête, ces deux graves personnages se soient contraints au point de ne pas rire de l'échec de cette tentation conjugale et du défi de cette continence plus héroïque que celle de Joseph et de Scipion: car j'avais refusé de goûter au fruit légitime, ce qui est beaucoup plus fort que de s'abstenir du fruit défendu, et j'étais incontestablement à jeun, tandis que l'histoire a oublié de nous dire s'ils ne furent pas tentés après dîner.

Les plaisants de la cour, mis en verve par cette aventure, donnèrent à Mme de Fronsac, tout bas, le surnom de *Madame Putiphar*. Elle souffrit quelque temps en silence de cette raillerie, et finit par en rire comme les autres.

A ce moment elle nous avait pris au mot, et s'était vengée du sobriquet en le méritant. Lasse de me prodiguer des avances inutiles, elle chercha et finit par trouver un consolateur. Je raconterai en son lieu comment je fus, malgré moi, témoin jusqu'à l'indiscrétion, de la revanche de Mme de Fronsac, comment je triomphai d'une situation où il n'est guère d'autre moyen que l'odieux d'échapper au ridicule ; enfin, combien je fus indulgent pour une vertu qui, méconnue par moi, se laissait récompenser par un autre.

Dès le lendemain de cette scène où j'avais si étonnamment refusé une compagne qui eût été bienvenue à tout autre, des ordres sévères renouvelèrent autour de moi l'in-

flexibilité des consignes. Je fus plus étroitement surveillé, systématiquement privé des petites faveurs si laborieusement conquises, et même d'abord absolument réduit à la solitude. On poussa pendant huit jours la barbarie jusqu'à me refuser l'entretien de mon précepteur, sous prétexte qu'il était malade. Je me raidis contre cette recrudescence de persécution, dans laquelle je ne répondrais pas, sans en avoir la preuve, que ma femme n'ait été pour quelque chose.

Elle était sortie en me lançant jusqu'au cœur, dans un menaçant adieu, sa flèche du Parthe, et l'on sait à quelles extrémités la colère peut emporter même la plus douce des femmes, surtout quand elle a à venger la pire des offenses, l'affront fait à sa beauté. Une femme pardonne quelquefois qu'on dise du mal de sa vertu; de sa figure, jamais. Quoi qu'il en soit, je demeurai ferme devant l'orage, la conscience d'avoir bien mérité de la cause de l'indépendance conjugale, et l'honneur d'avoir, jusqu'au bout, refusé d'aimer ma femme par ordre, me tenant lieu de tout le reste.

Le seul incident de ma longue détention qui mérite encore d'être enregistré, c'est la maladie subite et rapidement dangereuse qui menaça de m'enlever à mes destinées. Ma belle-mère faillit être vengée au delà de ses espérances et même de ses désirs, par la fièvre maligne, dégénérée bientôt en petite vérole confluente, qui manqua de m'emporter, mais sans oser toucher à mon visage.

Mme de Fronsac, je dois le dire, oubliant des griefs trop légitimes, oubliant, ce qui est plus méritoire encore, le danger qu'il pouvait y avoir à respirer le même air que moi, vint plusieurs fois s'asseoir à mon chevet, et me rendre des soins désintéressés.

S'était-elle déjà consolée? Je ne sais. Elle me parut plus ranquille et plus libre. Ce parfum d'innocence, cette fleur de naïveté, je n'en avais rebuté l'hommage que pour les réserver à un autre! Mme de Fronsac, sous les larmes de circonstance, avait aux yeux comme un reflet d'arc-en-ciel. Moins pudique, elle n'était que plus charmante: car il y a un charme aussi aux roses respirées et aux femmes aimées.

Les maris sont bien tous les mêmes! Ils ne s'éprennent que de ce qu'on leur dispute, et ne trouvent de prix qu'à ce qu'on leur vole. Le premier moment de surprise et de doute passé, je devinai déjà tout ce que je devais apprendre bientôt. Je pris très-bien mon parti et ne songeai point à conjurer l'inévitable ni à réparer l'irréparable. Mme de Fronsac venait me voir en amie. Je ne lui jouai point le mauvais tour de lui en demander davantage. La maladie, d'ailleurs, ne m'avait mis ni en goût ni en moyens de plaire. J'étais maigre, chétif, et je n'étais plus des prisonniers qu'on vient embrasser.

Je repris pied dans la vie plus rapidement qu'on ne l'eût pensé, et je sortis de cette fermentation et de cette corruption du sang, plus jeune, plus frais, plus rose que jamais, avec la robuste beauté de la fleur qui a vaincu son fumier. La nature, en cet effort suprême, avait vomi toutes ses impuretés. Je n'ai plus été atteint, sinon effleuré, pendant cinquante ans d'une santé imperturbable, achetée au prix dangereux de quelques jours d'agonie.

A cette maladie opportune, qui me fit plaindre des plus inflexibles, me donna pour avocats mes médecins, et mes geôliers pour complices; je dus plus que la santé, je dus bientôt la liberté elle-même.

On finit par craindre que le châtiment, dépassant son

but, n'emportât le châtié. On se résigna à céder devant celui qui avait mieux aimé rompre, à n'attendre ma réconciliation complète avec ma femme que du temps, et ma sagesse que de l'expérience. On résolut de m'envoyer à l'armée. C'était là la place d'un Richelieu, et, si je devais mourir, mieux valait, pour moi, que ce fût sur un champ de bataille que dans mon lit, et dans la gloire d'une victoire que dans l'ennui d'une prison.

Le 21 juin 1712, le sceptre de Jupiter, qui s'était acharné à s'appesantir sur un coupable indigne d'une si longue colère, et qu'une telle vengeance rendait innocent, se releva solennellement de moi, et je me trouvai libre.

Je m'étais éveillé le matin avec ces aiguillons dans le sang et ces impatiences dans les jambes, qui rendent si dur à la virilité naissante le supplice de l'oisiveté. On est plus fatigué que de son emploi normal du bouillonnement de toute cette force stérile, et cette généreuse séve, qu'exalte l'action, s'aigrit douloureusement dans l'inertie. On jugera donc de ma surprise et de ma joie quand, au rayon de soleil filtré par mon châssis, mes yeux encore mi-clos furent violemment attirés par un chatoiement d'écarlate, un rayonnement d'or qui, perçant la pénombre, illuminaient presque le fauteuil unique de ma chambre.

Que veut dire cela? Que contient ce brillant paquet? Des vêtements? Est-ce un présent, un déguisement, un piége?

Je bondis hors du lit, comme un jeune chevreau.

Je courus à la fenêtre l'ouvrir toute grande, et, fouillant, d'une main fiévreuse, dans le paquet posé sur le fauteuil, je tirai successivement de son enveloppe éventrée, avec des cris de joie enfantine, toutes les pièces de l'uniforme de la première compagnie des mousquetaires du

Roi, dite des *Mousquetaires gris*, à cause de la couleur bise de ses chevaux.

Habit d'écarlate brodé d'or, boutonnières d'or, boutons dorés, chapeau bordé d'or, plumet blanc, culotte et bas rouges, soubreveste bleue, doublée de rouge, brodée d'argent, la croix blanche fleurdelisée s'étalant au milieu avec des flammes rouges et argent. Sur les boutons, comme sur le drapeau blanc de ce corps de centaures-dragons, la bombe lancée par un mortier dans l'air enflammé avec la devise : *Quo ruit et lethum* (1). Rien n'y manquait vraiment ! Ah ! la belle aventure et le plaisant réveil !

Le mystérieux messager qui, durant mon sommeil, avait déposé sur mon fauteuil ce noble vêtement militaire, avait emporté les habits qu'il était sans doute destiné à remplacer ; mon parti fut donc pris d'autant plus vite qu'il n'y en avait qu'un à prendre : endosser à la hâte cet uniforme, bienvenu, ma foi ! ne fût-ce que la plaisanterie d'une heure, et attendre la suite que présageait un tel événement.

Ma toilette fut bientôt faite, quoique sans valet de chambre et sans miroir. Je me mirais en moi-même, et je me trouvais adorable, sous cette pourpre martiale que je brûlais d'illustrer, comme l'autre l'avait été par le grand cardinal.

Ma taille s'était élancée durant ma détention. L'uniforme faisait saillir sa nerveuse souplesse, et sous ce reflet croisé des galons d'or du chapeau et des boutons d'or de l'habit, mon visage semblait s'éclairer d'un feu belliqueux qui pétillait dans mes yeux.

Mais poursuivons cette charmante intrigue, et allons

(1) La mort tombe avec elle.

jusqu'au fond du mystère. Fouillons nos poches. Si... par hasard? Un bruit de papiers froissés, un tintement argentin... Une bourse, vraiment! Au poids, on peut dire hardiment cent louis. Fort bien. Celui qui a pris soin de m'habiller ne veut pas que ma ladrerie fasse honte à mon habit. Vous serez obéi, Monseigneur... et au delà de vos désirs. Monseigneur, je puis bien donner ce titre à un bienfaiteur inconnu, qui se conduit vraiment en prince. Mais voyons ces papiers. Le roi! A tout seigneur tout honneur. Je romps le cachet d'une main fiévreuse. Je lis:

En deux mots, par cette lettre signée de sa main, S. M. Louis XIV, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, informait *son cousin*, le duc de Fronsac, qu'il avait daigné ordonner que la détention qu'il subissait en forme de correction pour traits d'une jeunesse un peu trop vive, eût son terme, à condition, par ledit duc, de : après être venu, à réception de la présente, prendre les ordres de Sa Majesté, partir dans les vingt-quatre heures pour l'armée de Flandre, en qualité de simple mousquetaire, pour y servir avec la maison du roi et s'y comporter de façon à mériter de rentrer entièrement dans les bonnes grâces de Sa Majesté.

A cette auguste missive était joint, en effet, un brevet de volontaire, attaché en surnuméraire à la première compagnie des mousquetaires du Roi; M. de Coigny, lieutenant-général des armées du roi, capitaine; le marquis de Ruffey, lieutenant général, lieutenant; enseigne, M. Du Vignau, mestre-de-camp de cavalerie.

J'achevais à peine ma lecture que tout l'état-major de la Bastille, M. de Bernaville en tête, fit irruption dans ma chambre, à l'effet de me complimenter.

J'embrassai M. de Bernaville, qui n'en croyait pas ses yeux, tant je portais avec aisance mon nouvel uniforme. Je semblais n'en avoir jamais connu d'autre.

Le gouverneur me remit solennellement mon épée, aux termes de la lettre de cachet qu'il avait reçue la veille, et dont il exécutait en cela le dernier ordre.

Je l'embrassai.

— Sans rancune, lui dis-je à l'oreille.

Il se mit à rire.

Je serrai la main à M. de Launay, récemment reçu en survivance de son maître et parent, M. de Bernaville, et son coadjuteur en attendant qu'il devînt son successeur, et à M. de Maison-Rouge, brave et digne garçon, qui avait conquis mon amitié en méritant mon estime. Celui-là était véritablement ému, partagé entre la peine de me quitter et la joie de me voir sortir de la Bastille.

Il y avait des larmes dans sa voix et dans ses yeux quand il me dit : *Adieu.*

— Moi, me dit M. de Launay, avec sa prophétique malice d'oiseau de proie, permettez-moi, monsieur le duc, de vous dire seulement : *Au revoir !*

Mais, à ce moment, que m'importait l'avenir? J'étais tout au présent. Je sortis en procession de ma chambre, au milieu d'une double haie de guichetiers, la clef haute, semant sur cette canaille, qui s'enhardit jusqu'aux *vivat*, la dîme des pièces d'or de ma bourse.

J'avais refusé le déjeuner du gouverneur, tant j'étais pressé de sortir de cet air empoisonné. De ma porte mon cortége me conduisit donc jusqu'au seuil même de la prison, et c'est au dernier pont-levis que je reçus ces adieux si différents, que j'ai rapportés plus haut, de Maison-Rouge et de de Launay.

Une chaise à quatre chevaux m'attendait dans la cour de l'Orme, où elle faisait une petite émeute.

Encore largesse au peuple, et me voilà à la portière.

C'est avec une sorte d'explosion de triomphe et de joie qu'au laquais venu à l'ordre, je criai cet itinéraire, répété d'une voix sonore, et salué du claquement des fouets et du carillon des grelots :

— Fouette, cocher, à Versailles !

J'arrivai à Versailles comme une flèche, et j'y fus reçu à bras ouverts, ainsi qu'un ressuscité.

Le roi se promenait dans le jardin, avec M. Voisin et M. Desmaretz en tiers, causant finances et guerre. Il avait donné ordre qu'on me conduisît à lui dès mon arrivée. Parvenu à deux pas de Sa Majesté, je me jetai à ses genoux. Le roi s'avança vivement vers moi, me releva, et, me pinçant l'oreille par un geste de bonhomie familière, qui était considéré non-seulement comme un pardon, mais comme une faveur à la cour, il me fit un bref et majestueux sermon, terminé à la fois, de sa part et de la mienne, par le conseil et la promesse d'être plus sage.

Après avoir salué mon père, ma belle-mère, et baisé (je lui devais bien cela) la main de Mme de Fronsac, je partis, le jour même, pour le théâtre de mon brillant exil. Je prenais, pour aller à l'armée, le chemin le plus court, à la différence de La Fontaine allant à l'Académie ; mais, comme lui, j'avais promis au roi « *d'être sage* ».

Je devais tenir parole... comme lui.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE CAMPAGNE

Accueil que me fait le maréchal de Villars. — Je reçois l'écharpe d'aide de camp. — Etat désespéré de la France. — Entrevue sublime de Louis XIV et de Villars. — Situation des armées en Flandre. — Portrait du maréchal de Villars. — *Les beaux temps du maréchal.* — Villars ne veut d'aide de camp qu'à l'armée. — La veille de Denain. — Le 24 juillet 1712. — La *toilette* du maréchal. — La brigade de Navarre. — Passage de l'Escaut. — *Le chemin de Paris.* — L'entrée en danse. — Le marquis d'Albergotti. — Scènes de bataille. — Le baptême du feu. — La victoire. — La déroute. — Honneur aux vaincus! — Bilan de Denain. — La belle de Marchiennes. — Un beau coup de filet. — La parole revient à nos plénipotentiaires d'Utrecht. — Guerre de siéges. — Douai. — Un premier mouvement. — Un conseil de grenadiers. — Avec quoi le brigadier Pasteur alluma sa pipe. — Promenade sous le feu. — Comment on se procure de l'avoine. — Le Quesnoy. — Dialogue à coups de canon. — Bouchain. — Résultats de la campagne. — Voyage à Versailles. — Intérieur paternel. — Métamorphose du siècle. — La coalition est dissoute. — La part du roi de Prusse. — La part de la France. — Campagne de 1713. — Louis XIV et Villars. — Dialogue entre le maître et le sujet. — Entrevue avec le maréchal de Bezons. — Fausse marche sur Rastadt. — Invasion du Palatinat. — Deux jours de congé. — Comment le maréchal *dégrisait son monde.* — Siége et prise de Landau. — Siége de Fribourg. — Affaire des capitulations Suisses. — La *douceur* de M. de Turenne. — Les fascines humaines. — Ascension du Rostoph. — Le maréchal manque de tomber dans un précipice. — Des histoires faute de pain. — Le carnaval de Fribourg. — Ventre affamé n'a point d'oreilles. — On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. — Attaques et sorties. — Sacrifice expiatoire. — Le maréchal de Villars est blessé. — Je le suis moi-même. — *Laval-mentonnière.* — Le lendemain du combat. — Les dames de Fribourg. — Le maréchal n'est pas galant. — Scène d'assaut. — Le couvent des Capucins. — Correspondance de casuistes. —

Cas de conscience. — Reddition de Fribourg. — Les profits de la victoire. — Je suis chargé de porter au roi la nouvelle de la prise de Fribourg. — Une audience du grand roi. — Je suis pardonné. — Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. — Le carnaval de la Régence. — Le régiment de Champagne.

Après m'avoir boudé quelque temps, la fortune recommençait à me gâter, en me faisant sortir à point de la Bastille pour avoir Villars pour maître, et recevoir à Denain ma première leçon. Oui, et le cœur m'en bat encore après tant d'années, c'est à cette victoire qui sauva la France, que j'ai vu pour la première fois la guerre dans toute son horreur et dans toute sa beauté; et c'est une feuille des lauriers sanglants que cueillit ce jour-là un grand capitaine, qui a commencé ma couronne. Cette aube de gloire a porté bonheur à ma journée, qui a eu aussi ses heures héroïques. J'avais en moi le génie, le démon militaire, et quand j'entendais parler de combat et d'honneur, ce feu-là me sortait par les yeux.

Dès que le maréchal de Villars m'eut vu et entendu, il me trouva de ces novices qui sont capables de se passer d'apprentissage, et me jugea digne de le suivre de près. Pour cela, il me donna, dès les premiers jours, l'écharpe d'aide de camp, qui m'attachait à sa personne et me faisait son commensal.

C'est ainsi que je débutai, par la faveur d'un général dont je ne puis parler sans que la reconnaissance se mêle à l'admiration. Jamais il ne mérita mieux la dernière qu'en cette année glorieuse, qui sans lui eût été fatale, où il releva, de son épée victorieuse, la France et monarchie penchant à la fois vers l'abîme.

Nul, à moins de les avoir traversées, ne peut se figurer les péripéties de ce long drame de la guerre de la succes-

sion qui, en 1712, semblait toucher à un dénoûment funeste. Le roi, frappé à la fois dans son esprit et dans son cœur, dans son orgueil et ses affections, en était arrivé à ce sourd désespoir de douter de tout et presque de lui-même. La France, épuisée par une lutte de douze années, en était réduite, après avoir un moment étendu ses limites jusqu'aux bornes de l'Europe elle-même, à défendre ses propres frontières et à repousser de son sein ce fléau de l'invasion, qu'elle avait tant de fois porté chez les autres. Le sort de la monarchie, dans cette famille auguste, éclaircie par des deuils tragiques et successifs, ne reposait plus que sur la tête d'un enfant miraculeusement épargné par la fatalité ; et une seule armée, obligée de vaincre ou de mourir, demeurait l'unique garde de ce berceau du duc d'Anjou, fragile espoir d'un monde !

Les beaux jours, les jours de gloire et d'espérance, les jours de Friedlingen (1702) et de Hoschtedt (1703) étaient passés, et depuis lors l'armée n'inscrivait plus que des dates funèbres : Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, sur ses drapeaux humiliés. De 1709 à 1712, la victoire nous avait fui, et sur les pas de nos soldats ne croissaient plus que des cyprès. Villars, Villars lui-même, semblait cesser d'être heureux, et la glorieuse blessure qui lui avait fracassé le genou, paraissait avoir atteint jusque dans ses ailes ce génie audacieux, devenu temporisateur, et déchu à poursuivre, en boîtant, l'occasion qui lui échappait toujours. L'heure critique et décisive était venue. La frontière française était entamée chaque jour. Tous les bastions de la muraille de Flandre étaient tombés l'un après l'autre au pouvoir de la coalition, dont l'Angleterre, seule, semblait se détacher, à regret, au moment du coup de main imminent sur Paris, et de la vengeance de l'Eu-

6.

rope, triomphant dans le sac d'une capitale et la chute d'une dynastie.

En 1710 et 1711, le cercle de l'invasion s'était resserré à étouffer la France. Douai, Béthune, Saint-Venant, Aire, Bouchain enfin, avaient successivement succombé, quand s'ouvrit, sur les mémorables adieux de Louis XIV à son prochain sauveur, la campagne de 1712.

Le prince Eugène cernant Landrecies, prise entre la garnison de Marchiennes et le camp de Denain, comme entre les deux branches d'un étau, frappait de l'épée à la dernière porte de la France, et mettait déjà la main sur la clef.

C'est alors que Louis XIV prit congé du maréchal de Villars, retournant en Flandre, plein d'une confiance désespérée, pour y tenter le suprême effort, dans ces termes immortels, si dignes de l'un et de l'autre, dont l'illustre récipiendaire de l'Académie française en 1714 eût voulu orner son discours, et qui, révélés à l'histoire seulement après la mort du roi, ouvrent si magnifiquement le récit des *Mémoires* que j'ai en ce moment sous les yeux (1), tant de fois attendris à les lire :

« La première fois que j'eus l'honneur de voir le roi à « Marly, après tant de fâcheux événements, la fermeté du « monarque fit place à la sensibilité de l'homme. Il laissa « échapper des larmes, et me dit, d'un ton pénétré qui « m'attendrit :

— « Vous voyez mon état, Monsieur le maréchal; il y a « peu d'exemples de ce qui m'arrive, et que l'on perde « dans la même semaine, son petit-fils, sa petite-fille et

(1) Les *Mémoires de Villars* ont été tour à tour publiés par l'abbé de Margon de 1733 à 1738, et par Anquetil, en 1785.

leur fils, tous de très-grande espérance, et très-tendrement aimés. Dieu me punit; je l'ai bien mérité; j'en souffrirai moins dans l'autre monde. Mais suspendons mes douleurs sur les malheurs domestiques, et voyons ce qui se peut faire pour prévenir ceux du royaume.

« La confiance que j'ai en vous est bien marquée, puis- « que je vous remets les forces et le salut de l'État. Je « connais votre zèle et la valeur de mes troupes; mais, « enfin, la fortune peut vous être contraire. S'il arrivait « ce malheur à l'armée que vous commandez, quel serait « votre sentiment sur le parti que j'aurais à prendre pour « ma personne?

« A une question aussi grave et aussi importante, je « demeurai quelques instants dans le silence.

« Sur quoi, le roi reprit la parole et dit :

— « Je ne suis pas étonné que vous ne me répondiez « pas bien promptement; mais, en attendant que vous me « disiez votre pensée, je vous apprendrai la mienne.

— « Votre Majesté, répondis-je, me soulagera beau- « coup. La matière mérite de la délibération, et il n'est « pas étonnant que l'on demande permission d'y rêver.

— « Eh bien! reprit le roi, voici ce que je pense; vous « me direz après cela votre sentiment :

« Je sais les raisonnements des courtisans : presque « tous veulent que je me retire à Blois, et que je n'attende « pas que l'armée ennemie s'approche de Paris, ce qui lui « serait possible, si la mienne était battue. Pour moi, je « sais que des armées aussi considérables ne sont jamais « assez défaites pour que la plus grande partie de la « mienne ne puisse se retirer sur la Somme. Je connais cette « rivière; elle est très-difficile à passer; il y a des places « qu'on peut rendre bonnes. Je compterais aller à Péronne

« ou à Saint-Quentin, y ramasser tout ce que j'aurais de « troupes, faire un dernier effort avec vous, et périr en- « semble, ou sauver l'État; car je ne consentirai jamais à « laisser approcher l'ennemi de ma capitale. Voilà comme « je raisonne : dites-moi présentement votre avis.

— « Certainement, répondis-je, Votre Majesté m'a bien « soulagé; car un bon serviteur a quelque peine à con- « seiller au plus grand roi du monde de venir exposer sa « personne. Cependant, j'avoue, Sire, que, connaissant « l'ardeur de Votre Majesté pour la gloire, et ayant déjà « été dépositaire de ses résolutions héroïques dans des « moments moins critiques, j'aurais pris le parti de lui « dire que les partis les plus glorieux sont aussi souvent « les plus sages, et que je n'en vois pas de plus noble « pour un roi, aussi grand homme que grand roi, que ce- « lui auquel Votre Majesté est disposée; mais j'espère que « Dieu nous fera la grâce de n'avoir pas à craindre de « telles extrémités, et qu'il bénira enfin la justice, la piété « et les autres vertus qui règnent dans vos actions. »

Le roi, à ces mots, embrassa affectueusement le maréchal, et c'est sur ce dialogue, qui est plus éloquent que tous les commentaires, qu'ils se séparèrent.

Au printemps de 1712, tandis que les négociateurs discutaient à Utrecht, les armées s'ébranlaient dans la Flandre, pleine du bruit du fer et de la lueur des bivouacs.

Le 10 avril, le maréchal de Montesquiou, qui commandait, de concert avec le maréchal de Villars, une armée qu'on ne pouvait plus laisser, tant elle était précieuse, à la direction d'une volonté unique, ni à la merci d'une seule mort, s'établit en expectative derrière la Scarpe et la Sausée.

Le 19, la maison du roi, obligé de se séparer même de

;arde, et d'envoyer au sacrifice toute sa noblesse à la , partit pour se rendre sur la Somme, et le maréchal Villars arriva à Péronne pour étudier *le tripot*, suivant expression, prévoir les dépenses, calculer les moyens :ompter les hommes, instruments de cette partie sume dont la patrie était l'enjeu.

es deux armées passèrent les mois de mai et de juin) tâter réciproquement; la nôtre, en attendant l'occa-1, se réduisant à la défensive, et l'ennemi cherchant à amer, par quelque défaut secret, cette impassibilité.

'oute l'activité de cette apparente inertie s'épuisait, re les deux maréchaux et leurs lieutenants, en conseils tés par les projets les plus divergents. Tantôt le prince gène, inquiet de l'attitude équivoque du duc d'Ormond, é attiédi, qui n'attendait plus qu'un dernier ordre de sa r pour quitter la lice, faisait mine de précipiter une on où il voulait entraîner les Anglais malgré eux. itôt, échappant à son étreinte, l'armée française, qui it semblé lui prêter le collet, se dérobait à l'engage-nt décisif, sur la nouvelle que le nombre de ses adver-:es allait prochainement diminuer. De là des alertes, feintes, des parlements sans fin entre les deux maîtres escrime stratégique, habiles à rompre du pied, et qui voulaient lier et engager l'épée qu'à bon escient. Tan-qu'on s'observait ainsi, et que le duc d'Ormond solli-it de sa cour un terme à ses incertitudes, le jeu se ait par un double échec, qui fut pour le maréchal un ible chagrin.

e 3 juillet, la place du Quesnoy se rendit honteuse-it, la garnison prisonnière de guerre, quoiqu'elle eût ore deux fossés et une demi-lune intacts. M. de la ie, maréchal de camp, qui la commandait, n'hésita pas

à battre la chamade, dès qu'il vit l'ennemi face à face, quoique fort de douze bataillons, de deux régiments de dragons et approvisionné pour longtemps. Il fut mis à la Bastille à son retour à Paris, mais le mal était fait.

Vers le même temps, avec une audace dont l'impunité fut ressentie par Villars comme un affront, un parti ennemi de douze cents chevaux, perçant le réseau de troupes qui couvrait la frontière, traversa, semant jusqu'aux portes de Paris cette alarme qui gagne, plus vite que la lumière et que le son, l'âme tout entière d'un pays découragé, la Champagne et les Évêchés, et se retira, en passant la Moselle et la Sarre sans nul obstacle. Tout le monde courut après inutilement, sans avoir pu couper ni même joindre cette cavalcade insolente.

Le départ du duc d'Ormond, qui se retira le 17 juillet des lignes de la ligue, qu'il n'affaiblissait que de dix-huit bataillons et de deux mille chevaux, n'était qu'un insuffisant dédommagement de tant de déceptions ; d'autant plus que, pour prix de sa défection intéressée, l'Angleterre recevait, de la France rougissante, les clefs de la ville et de la citadelle de Dunkerque.

Le même jour, 17 juillet 1712, aiguillonné par le dépit ou feignant du moins de sortir de son indécision, le prince Eugène, faisant faire à son armée une démonstration significative, passa l'Escaillon et se plaça le long de la rivière de Seille.

Le maréchal de Villars, répondant à ce discret défi, fit battre la générale, le 18, à la pointe du jour, et mit l'armée au delà de l'Escaut, laissant la plaine comme un champ libre offert à l'offensive. Mais, bientôt, dédaignant la bataille parce qu'on la lui offrait, le prince Eugène s'étendit sur son terrain, et sa gauche investit Landrecies.

Trois moyens se présentaient de secourir la place et d'arracher au sacrifice cette intéressante victime, dernière sentinelle de la France : prévenir la circonvallation, ou rompre la corde si elle était déjà passée au col de la ville; battre directement l'armée d'observation; enfin, forcer le camp retranché de Denain, sur l'Escaut, qui servait aux ennemis de communication avec Marchiennes, qui abritait leurs parcs et leurs approvisionnements et fournissait aux besoins du siége.

Mais nous voici sur le théâtre, et c'est au moment de l'action qu'il convient d'étudier les acteurs.

Claude-Louis-Hector de Villars avait, en 1712, cinquante-neuf ans. Soldat depuis 1672, cornette des chevau-légers de Bourgogne en 1673, il portait gaillardement le double fardeau de quarante ans de harnois militaire et de dix ans de mariage. Maréchal de France à cinquante ans seulement, en 1702, après Friedlingen, il avait monté un à un les degrés de la gloire et de l'amour. Dans l'hiver de 1701-1702, sa première année d'ambition satisfaite, il avait épousé Mlle Roque de Varangeville, Noailles en son nom maternel, spirituelle et charmante femme, quelque peu galante d'abord, fort dévote ensuite, qui, tout en demeurant fidèle à ce qu'elle appelait « son service », devait écouter les compliments de Voltaire et de bien d'autres, avant et après, et faire passer à son illustre mari autant et plus de mauvais quarts d'heure que l'ennemi !

C'était un assez grand homme, bien fait, au teint brun, aux joues colorées, qui n'avait pas seulement profité des bonnes fortunes de la guerre pour « engraisser son veau », comme il le disait militairement, de son château de Vaux-Villars, acheté à Nangis, et où chaque victoire ajoutait une aile, mais qui s'était quelque peu engraissé lui-même.

Mais toute cette masse herculéenne obéissait à l'esprit, qui s'épanouissait sur ses lèvres et pétillait dans ses yeux.

Le maréchal de Villars a été le seul général vraiment français du règne de Louis XIV. Il n'avait rien de Turenne, sous lequel il a débuté, ni de Catinat, malgré lequel il est arrivé. Tout au plus le pourrait-on comparer à Vendôme, dont il avait le rire et les saillies, ou au grand Condé, qu'il avait vu, à Senef, et dont il avait pris une certaine façon de tirer son épée qui électrisait les bataillons. Le rusé Luxembourg, le sage Berwick, le généreux Boufflers, l'avisé Montesquiou, n'eurent que des parties de ce grand art du capitaine, dont il posséda et montra l'entier, et ne furent que la monnaie de cette pièce unique, frappée au bon coin des qualités et des défauts nationaux.

Le malheureux Marsin, le fastueux Villeroy, un moment ses rivaux, furent rejetés, du premier coup, dans l'ombre de cette bravoure heureuse, dès qu'il lui fut permis de l'être. Redouté des ministres, Barbezieux, Chamillart, Voisin (il échappa par son âge et par son étoile aux coups de boutoir du colérique Louvois), ménagé par M[me] de Maintenon, qui caressait en lui la dernière fortune de la France, estimé plus qu'aimé du roi, il avait gardé toutes ses coquetteries, toutes ses grâces, toute son éloquence, peu prisées du courtisan, pour le soldat, qui l'adorait, quoiqu'il en fût souvent rudoyé. Mais les armées, comme certaines femmes, idolâtrent ceux qui les battent à propos, sans être battus.

Le premier de tous, ce diable d'homme a su parler, la veille d'une bataille, à cinquante mille hommes sous les armes, et leur faire le discours qui convient en évitant celui qui n'est pas à faire. Le premier, ce général s'est

inquiété de ces détails trop négligés jusques alors, et qui eussent semblé vulgaires à tout autre. Les besoins du soldat et même ses vices : le pain, le vin, la viande, la garnison, le bivouac, le camp, l'ordinaire et l'extraordinaire, il faut compter avec ces choses-là quand on mène des hommes à la boucherie. Il n'est pas de héros à jeun. Villars le savait bien, et il s'occupait de bien nourrir ses troupes, sûr, moyennant cela, de les bien commander. Indulgent à la maraude, il savait faire la part du feu, et fermer les yeux au besoin. Il parcourait les tentes en 1709, le front couronné de givre, et mordant à belles dents dans du pain de son, plein de cendre. Cette muette exhortation de l'exemple valait mieux que les plus belles paroles.

Le moyen de se plaindre, quand le général mange le même pain que nous et boit, au besoin, à la gourde du premier grenadier venu? Avec lui, à Malplaquet, n'avait-on pas vu l'infanterie, affamée, jeter son viatique pour courir plus vite à l'ennemi, et les officiers se moquer de leurs chemises d'un mois et laver leur linge sale dans le sang? « Vous n'avez pas de pain aujourd'hui, mes enfants, disait Villars, vous aurez de la brioche demain. » Et c'est avec cet appât de la brioche du lendemain qu'on enlève, au besoin, une armée qui n'a pas dîné!

Gascon! disaient, en levant les épaules au récit de ces rodomontades, les beaux esprits de la cour, après souper. Gascon, soit. Mais Gascon spirituel, éloquent, héroïque, sublime à ses heures. N'est pas ce Gascon-là qui veut. Ce Gascon-là, au lieu d'attendre l'occasion, la sut faire naître; au lieu de courtiser la fortune, la viola; au lieu de passer des campagnes entières à se faire le jeu beau, prit la partie comme elle était, et la rendit ce qu'elle devait être. Ce Gascon-là enfin, Messieurs, chapeau bas!

sauva tout simplement la France que vous aviez perdue !

Il était impossible de n'être pas frappé de ce grand air théâtral, cordial, jovial, martial, de cette perruque à l'envers lâchant sur un hausse-col bruni de poudre ses boucles désordonnées, de ce plumet blanc toujours au fort de la mêlée, de ce sang-froid intrépide qui marchait à l'assaut la canne à la main, bâtonnant au besoin l'ennemi qui ne se rangeait pas assez vite, de cette imperturbable belle humeur enfin, qui savait jeter, au plus chaud du feu, son bâton dans les retranchements ennemis, quand elle ne les abordait pas, le chapeau à la main, ouvrant la danse au bruit des violons, que M. de Marlborough, en jurant, finissait par payer.

Tel était Villars, le Marcellus, comme disait M. des Alleurs, de cette époque qui ne compta que trop de Fabius. Avec lui les soldats allaient au combat, comme les paysans à la noce; en ce temps où l'on vivait triste partout ailleurs, on trouvait encore moyen de mourir gaiement en Flandre, en criant : *Vive le roi!* dans un dernier soupir. Les troupes de ce maréchal, savez-vous comment elles appelaient les matins de bataille (il ne se battait jamais qu'au soleil)? Les soldats de Villars appelaient ces matins-là : *Les beaux temps de M. de Villars.*

Je n'avais eu garde de négliger de prendre, en partant, les commissions de la maréchale de Villars, qui voulut bien me charger, pour M. son mari, d'une lettre, où sans doute elle faisait allusion, en badinant, à mes bonheurs précoces, et aux non moins précoces malheurs qui en avaient été la suite. Le maréchal, alors, me prenant le menton et me regardant dans les yeux :

— Écoute, me dit-il, avec une familiarité qu'excusait son âge et qui me flatta d'autant plus qu'il ne la prodi-

guait pas, et savait être du meilleur ton avec les gens qu'il n'aimait point, je veux bien te montrer mon métier. Tu seras mon aide de camp à l'armée. Mais je ne me soucie point du tout que tu le sois ailleurs qu'ici.

C'était la veille de la journée de Denain, et je ne puis m'empêcher de trouver originale, plus tard, cette profession de foi d'égoïsme conjugal, servant de préface à la plus belle victoire de Villars, puisque les plus belles victoires sont celles qui arrivent à point, et dont on ne saurait se passer.

Cette action si hardie de Denain fut le résultat subit, imprévu, presque pour tout le monde, d'une laborieuse série de tâtonnements. Le maréchal de Montesquiou, aux derniers conseils, avait fortement opiné pour l'attaque sur ce point. Mais c'étaient là, pour un homme auquel demeurait la responsabilité de l'événement, de ces conseils qui méritent d'être regardés à deux fois. Il y a mille prétendants à l'honneur d'une victoire, mais la honte d'une défaite ne trouve guère de garants. C'est à qui esquivera le reproche; c'est à qui dira : Ah! si l'on m'avait écouté!

Villars le savait bien, et plus on l'exhortait à *mettre tous ses œufs dans le même panier,* plus il cherchait les moyens de ne pas battre l'omelette à ses dépens. Il en avait le droit. C'était lui qui tenait la queue de la poêle.

Aujourd'hui que la prise du camp de Denain n'est plus qu'un glorieux souvenir, rien ne semble plus simple que de l'avoir su prendre. Le mouvement, éclairé par ses conséquences, ne semble guère plus difficile qu'une manœuvre de parade. Mais il fallait faire cette manœuvre sous le canon. Et une bataille n'est pas une revue.

Une fausse marche sur Landrecies, qui trompe Eugène; l'ennemi concentrant ses forces autour de cette ville pour

livrer bataille, et s'éloignant de Denain, par ce recul sur sa droite qui découvre le camp; l'armée française, profitant de cette feinte et se portant rapidement par sa gauche sur le camp dégarni, l'enlevant et enfilant successivement Marchiennes et Landrecies au bout de cette épée victorieuse, dont la pointe, appuyée sur deux places, menace partout la retraite des confédérés, qui ne lui échappent qu'en évacuant la France : voilà, en deux mots, tout le plan de Denain.

Rien de plus naïf, en effet, pour les démonstrations de l'école, que ce problème, dont la solution, sur le champ de bataille, a exigé du génie et a mérité une immortelle gloire. Montesquiou avait deviné qu'il était possible, en agissant ainsi, de réussir. Soit. Mais le succès de l'exécution, dont tout dépend, appartient à Villars, et ce succès, il ne le dut qu'à lui-même, car, abandonné, au moment décisif, d'auxiliaires jaloux ou effrayés, il lui fallut battre, sur le dos du prince Eugène, ses propres généraux.

Le 20 juillet, le maréchal de Villars alla reconnaître l'armée ennemie, et trouva qu'étant placée entre la Sambre et l'Escaut, couverte en front par la Seille, on ne pouvait l'attaquer qu'avec un très-grand désavantage. Le 21, il scruta, du même regard observateur, l'état des lignes de circonvallation autour de Landrecies. Poussées avec une activité fiévreuse, elles avaient déjà fait trop de progrès pour qu'il ne fût pas hasardeux de troubler cette fourmilière de mineurs et de pionniers, qui noircissait les approches de la place menacée.

Restait l'unique ressource de l'attaque sur Denain, ressource heureuse ou précaire, propice ou fatale, suivant les conditions de toute entreprise de ce genre : l'à-propos, l'ordre, le secret.

Le succès de cette opération, concertée mystérieusement et comme projet seulement, dans un conseil suprême où ne furent admis que les officiers spéciaux indispensablement nécessaires; le succès, Villars l'a dit lui-même, dépendait « de tromper si bien le prince Eugène, qu'il crût que nous en voulions à la circonvallation, et qu'il rapprochât ses principales forces de Landrecies, pendant que nous porterions toutes les nôtres sur Denain; et non-seulement de tromper le prince Eugène et son armée, mais encore la nôtre, et même les officiers généraux, qui ne seraient désabusés qu'au moment de l'exécution.»

Tout se fit selon ce programme, arrêté seulement avec MM. de Contades, major général, de Puységur, de Beaujeu, de Monteviel et de Bongar.

Le maréchal se contenta d'abord d'étendre ses lignes de hussards sur les avenues de Bouchain et sur les bords de la Seille, de façon à intercepter, entre les deux armées, ces échanges de déserteurs qui, la veille des grandes affaires, dont l'approche se respire dans l'air, surtout pour le mauvais soldat, établissent, entre les avant-postes, des courants fâcheux de désordre et parfois de trahison.

Puis, semblant borner de ce côté ses sollicitudes à ces mesures de précaution et de police, le maréchal parut exclusivement préoccupé de Landrecies. Il envoya le comte de Coigny préparer les ponts sur la Sambre, vis-à-vis l'abbaye de Fémy, avec un corps chargé de fascines qui furent ostensiblement déposées le plus près possible de la circonvallation, menacée d'être enveloppée à son tour.

La comédie fut si bien jouée, comme il arrive toutes les fois que les acteurs se bornent à leur rôle, et l'ont court, que le prince Eugène s'y laissa prendre peu à peu, et, dégarnissant le camp de Denain pour fortifier Landrecies,

concentra son infanterie sur ce point, affaiblissant sa communication avec Marchiennes. Les retranchements de Denain, le samedi 23, ne contenaient guère plus de dix-huit bataillons et quelque cavalerie.

Ce jour, sur les cinq heures du soir, les marquis d'Albergotti et de Bouzolles, lieutenants généraux, se rendirent chez le maréchal, tout effarouchés, et le premier lui dit : que l'honneur qu'il avait de commander l'infanterie l'obligeait de lui représenter qu'il allait tenter une entreprise trop dangereuse; que s'il en croyait le succès possible, le bonheur qu'il aurait d'avoir une grande part à cette action le porterait à la désirer ardemment, mais qu'il ne pouvait croire qu'elle pût réussir.

Le maréchal, se contenant à merveille en présence d'une ouverture des plus inopportunes, et comptant avec raison sur l'élan de surprise et d'honneur qui allait emporter à sa suite les plus contraires et animer les plus tièdes, se borna à répondre :

— Allez vous reposer quelques heures, M. d'Albergotti. Demain, à trois heures du matin, vous saurez si les retranchements des ennemis sont aussi bons que vous le croyez.

Et il congédia ses deux contradicteurs, avec ordre de se trouver, avant la fin de la nuit, à la tête de leurs lignes, ajoutant, pour unique instruction, de se tenir prêts à les conduire où leur diraient les officiers de détail qui leur seraient envoyés.

Au jour tombant, à la faveur de la brune, le marquis de Vieux-Pont marcha sur l'Escaut avec trente bataillons, et les pontons qu'il devait jeter en arrivant, à quelque heure que ce fût. Le comte de Broglie, avec trente escadrons, marcha le long de la Seille, en s'approchant de l'Escaut;

en même temps le maréchal sortait de son quartier, et envoyait des officiers de détail porter ses ordres aux premières et secondes lignes de cavalerie, de la droite et de la gauche, ainsi qu'à l'infanterie. Les lieutenants généraux qui commandaient les ailes étaient tellement persuadés du dessein de marcher sur Landrecies, qu'ils n'en croyaient pas leurs oreilles, en entendant l'ordre de marcher à droite pour retourner en arrière. Plusieurs hésitèrent un moment; enfin, pénétrée des premiers souffles de l'esprit qui allait la mouvoir, la masse s'ébranla lourdement.

A la pointe du jour, dimanche 24 juillet, comme le maréchal était, avec son état-major, à deux lieues de l'Escaut, le marquis de Vieux-Pont lui manda qu'il était découvert et le pria de lui faire savoir ce qu'il fallait faire. M. de Puységur proposa de s'arrêter et de marquer le camp au point où l'on était.

— A quoi diable songez-vous? dit brusquement le maréchal à son chef du génie, impatient de se rendre utile et ne rêvant, comme tous les siens, que géométrie castrale. Avançons! avançons!

En même temps, il envoya des officiers au grand galop dire à Vieux-Pont de jeter ses ponts. Il ne voulut pas aventurer à ces missions un novice comme moi, jugeant meilleur de me donner, à côté de lui, une place aux premières loges de la bataille qui s'annonçait, et trouvant un plaisir peut-être malin à voir comment je prendrais le spectacle.

Bientôt, l'impatience le prenant, le maréchal se mit dans sa chaise de poste pour aller plus vite.

Je suivais à cheval, dans un groupe d'officiers d'ordonnance, l'épée à la main, le hausse-col sur la poitrine, tout

fier de mon écharpe blanche et tout heureux de mon plumet.

Arrivé à l'Escaut, et ayant tout vu et tout trouvé à son gré, en quelques coups de lorgnette, le maréchal, tout en assistant au placement des bateaux de passage qui s'opérait sans obstacle, jugea à propos de faire ce qu'il appelait *sa toilette.*

On tira de ses coffres et on apporta sur l'herbe de la rive quelques bouteilles de vin et quelques viandes froides.

— Messieurs, dit gaîment le maréchal, puisque nous en avons le temps, buvons deux coups.

Et il but deux coups, en effet, de vieux bourgogne, l'un à notre santé, disait-il, et l'autre à la sienne, rompant le pain et choquant le verre avec nous en véritable héros qu'il était, mi-partie d'Homère et de Rabelais.

Après ce frugal déjeuner, il se fit attacher son buffle, la seule arme défensive dont il usât quelquefois, disant que la cuirasse est de parade, et il passa l'Escaut précédé seulement d'un maréchal des logis et de dix cavaliers éclaireurs.

Arrivés au delà, nous trouvâmes un marais fangeux; ce qui fit craindre au maréchal quelque surprise, l'ennemi pouvant avoir mis dans cet obstacle une confiance qui compensait pour lui l'achèvement impuni de nos ponts. Le maréchal ordonna à la colonne qui les passait de suivre une sente qui menait à deux cents pas de là, et qui, selon toute apparence, tenait à la terre ferme.

Il se mit en même temps, l'épée haute, à la tête de la brigade de Navarre; vieilles bandes habituées à ce signal; et les officiers, l'esponton levé, les soldats, le mousquet sur l'épaule, tout ce monde abordant le marais, se jeta

dans l'eau et la boue jusqu'à la ceinture, grouillant gaîment autour du maréchal, qui dominait le fouillis, se profilant au soleil de midi, majestueusement campé sur son grand cheval de bataille.

Nous suivions de notre mieux, le visage et l'habit tachés des étincelles liquides, jaillissant de ce piétinement dans les flaques et les abattis.

Bientôt, rejoints par la colonne de droite qui suivait la chaussée, nous arrivâmes tous ensemble à ces retranchements que les ennemis appelaient ironiquement : *le chemin de Paris*. C'était une double ligne de palissades avec des chevaux de frise, au milieu de laquelle passaient les convois qui venaient de Marchiennes ; elle aboutissait au camp retranché de Denain.

Alors commença cet héroïque coup de main d'une armée sur une armée.

A une heure de cette chaude après-midi, le canon commença à gronder des deux parts et nous enveloppa de flammes et de fumée. Les redoutes, clef de la ligne, furent rapidement enlevées au pas de charge, la baïonnette au bout du fusil.

Après les premières volées de salut, et tandis que s'engageait ce chassé-croisé de lignes rouges, blanches et bleues, se heurtant dans l'ouragan des balles, des boulets et des grenades, musique d'enfer que dominait parfois le roulement sourd des tambours, coupé du sifflet aigu des fifres, le maréchal, à une idée subite qui lui traversa le cerveau, tourna bride du côté des ponts, sur ce cheval endiablé qui ressemblait, aux lueurs du feu, à une gigantesque salamandre. Il avait songé au danger d'être surpris et coupé sur son arrière-garde.

Il n'eut de répit que lorsqu'il vit, à ses ordres, les

troupes qui n'avaient pas encore passé l'Escaut rompre la colonne et marcher en bataille, pour entrer dans les anciennes lignes que les ennemis avaient faites du côté de Bouchain, et s'y retrancher solidement.

Ses derrières garantis, le maréchal se reporta de nouveau en avant, en essuyant à son front, d'un joli mouchoir brodé par Mme de Villars, la sueur qui y perlait sur une héroïque poussière.

La première moitié des lignes qui regardait Helemmes était déjà en notre pouvoir, et l'affaire s'engageait entre les deux parties mères des retranchements, comme dans la cour d'une immense citadelle.

A ce moment, le marquis d'Albergotti vint proposer au maréchal de faire des fascines pour combler les fossés et aborder plus facilement l'arête principale qui défendait Denain.

Le maréchal, pour toute réponse, lui montra, du bâton bleu fleurdelisé d'or, l'armée ennemie qui courait sur l'Escaut en plusieurs colonnes.

— Croyez-vous, ajouta-t-il, que ces Messieurs nous en donnent le temps? Nos fascines seront les corps des premiers de nos gens qui tomberont dans le fossé.

C'était l'instant critique et décisif. Il n'y avait pas une seconde à perdre. A un signe du maréchal, l'infanterie s'avança sur quatre lignes, et mit en mouvement sa quadruple muraille hérissée de fer et de feu. Le marquis d'Albergotti, le marquis de Vieux-Pont, MM. de Brendle et de Dreux, étaient chacun à leur poste de lieutenants généraux d'attaque, le marquis de Nangis, le duc de Mortemart et M. de Mouchy se tenant au drapeau en leur qualité de maréchaux de camp.

Le canon réglait, par intermittences, le pas sonore de

ces masses armées, et l'on distinguait celui des ennemis, tirant sur affûts fixes, du nôtre dont la marche faisait vaciller le jeu et onduler le bruit.

Quand notre ligne fut à cinquante pas des derniers retranchements, il en partit un très-grand feu qui ne culbuta pas trop de monde. A vingt pas, nouvelle décharge plus meurtrière suivie d'un long cri de : *Vive le roi!* Deux bataillons avaient cédé et fait un coude. Le reste descendait majestueusement dans le fossé et remontait à l'assaut.

Il y eut là quelques belles scènes de bravoure, de colère, d'horreur et de pitié. A ce premier choc du corps à corps, qui commence les mêlées, tomba, pour ne plus se relever, plus d'un intrépide assaillant. Le petit marquis de Tourville, colonel d'infanterie, fils unique du maréchal, fut tué raide ; le marquis de Meuse, dangereusement blessé ; le chevalier de Tessé, colonel de Champagne, plus légèrement ; tout cela en même temps.

Le maréchal était partout, encourageant son monde de la voix et du geste. Je caracolais derrière lui, d'assez bon air. Tout d'un coup mon cheval s'abattit dans la poussière, frappé d'un éclat d'obus au poitrail.

Je fus désarçonné du choc, et, au moment où je me relevais, couvert de l'écume et du sang du noble animal expirant, un sifflement aigu frôla mon oreille ; j'étais, à ce qu'il paraît, devenu point de mire. Je fus quitte de l'averse, cette fois, pour peu de chose. La grêle de balles, passant sur mon front, n'avait emporté que mon chapeau, qui roulait à quelques pas derrière moi, comme une feuille emportée par l'orage.

Je courus le ramasser, et, plantant sur ma tête le feutre au plumet ébréché, je repris tranquillement, enfourchant

le cheval frais que le maréchal me faisait amener, ma place de combat. J'étais bien un peu pâle, mais je souriais tout de même.

Le maréchal me regardait d'un œil paternel, presque attendri.

— Eh bien! mon petit Fronsac, me dit-il en se penchant sur moi et en m'embrassant rapidement, voilà ce que c'est que le baptême du feu. Avoue que tu as eu un peu peur.

— Monsieur le maréchal, lui dis-je, j'ai eu peur en effet... mais pour vous.

— Bien riposté, dit le maréchal en répétant à M. de Contades le mot, qui fit bientôt le tour des aides-de-camp.

— Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses généraux, voilà un enfant qui parle et agit en homme. Voilà comme j'étais à Maëstricht.

Et s'apercevant qu'en effet, comme il le disait, la place devenait chaude :

— Il a raison, fit-il, et ce n'est pas le moment de se faire tuer que celui où la partie est déjà gagnée.

Ce disant, le maréchal, se rangeant en un poste moins exposé, prit sa lorgnette et considéra un moment les divers mouvements de la plaine.

Du côté de l'Escaut, le prince de Tingry, avec quinze bataillons détachés de la garnison de Valenciennes, s'opposait aux efforts tentés par le prince Eugène pour le débusquer et renforcer les défenseurs du camp de Denain aux abois, qui se repliaient sur le village, où pétillait le dernier épisode d'une lutte désormais désespérée, tandis que cette diversion heureuse, quoique tardive, tenait en échec l'armée de secours.

Les troupes du camp de Denain entraient en déroute, et

se précipitaient, dans l'effroyable désordre du sauve-qui-peut, vers quelques ponts demeurés intacts, au delà de la ligne de passage que le prince Eugène, venant de la rive opposée, essayait de forcer, sans autre profit qu'une perte assez inutile de sept à huit cents hommes.

Des deux côtés de l'Escaut, la fortune, d'accord cette fois avec Villars, trahit à la fois le suprême espoir du prince de Savoie et de ceux qu'il venait secourir. A l'attaque du prince, trois lieutenants généraux furent tués ; le comte de Dhona, gouverneur de Mons, et le prince de Nassau-Wondenbourg, se noyèrent misérablement sous les yeux des leurs.

En même temps, sur le point demeuré ouvert à la retraite de la garnison de Denain, les ponts se rompaient sous le poids des masses de fuyards, embarrassés dans les files de chariots qui encombraient l'unique voie de salut ; et cette multitude éperdue, foulée sous les roues et sous les pieds des chevaux, qui ne pouvait plus reculer, emportée par l'élan vertigineux de la panique, se ruait à l'abîme où elle s'engloutissait, par sombres grappes, dans une écume sanglante.

Des bataillons entiers furent noyés ou pris au milieu de cette effroyable bagarre.

Sur les quatre heures du soir, le maréchal, au milieu d'un tourbillon d'habits brodés, d'épées nues et de panaches, faisait son entrée dans la place d'armes du camp retranché de Denain.

Il n'avait pas fait vingt pas parmi les morts, les mourants, les blessés, quelques-uns se soulevant une dernière fois et agitant leur chapeau à sa vue, qu'il se trouva en présence d'un groupe de généraux ennemis, parmi lesquels se trouvait le prince d'Anhalt, et que précédait le

lord duc d'Albemarle, commandant des retranchements ennemis.

Ces messieurs, fort poussés et déjà malmenés par nos grenadiers, qui leur eussent sans doute, échauffés par la lutte, aveuglés par l'ivresse du combat, fait quelque mauvais parti, s'estimèrent fort heureux, au milieu de leur malheur, d'avoir affaire à nous.

Le maréchal, dès qu'il reconnut son adversaire, tristement incliné devant lui, tête nue, l'épée basse, descendit de cheval et marcha courtoisement vers son illustre prisonnier.

Le vainqueur et le vaincu s'accolèrent fraternellement au milieu de l'émotion générale.

Le maréchal ne prit que pour la lui rendre aussitôt, l'épée que lui tendait le duc d'Albemarle, en lui disant qu'il en avait fait trop bon usage pour n'avoir pas mérité de la garder.

Chacun de nous imita son exemple vis-à-vis de son partenaire. Il y avait là le lieutenant général Sachen, les généraux majors prince de Holstein, d'Alberg et de Zobel, les colonels comte La Lippe, Tignagel, Cavanac, Spaen et Greeck.

Après un échange rapide de politesses, le maréchal, confiant les prisonniers aux soins d'un officier de considération et à la garde d'une partie de son escorte, remonta à cheval, pour parcourir dans son entier le champ de carnage et de gloire.

On n'entendait plus que le crépitement lointain de quelques mousquetades isolées. Le canon s'était tu du côté de Denain, et ne retentissait plus, du côté de l'Escaut, qu'avec la lenteur lugubre d'un glas d'agonie.

— Messieurs, dit en prenant congé d'eux le maréchal

à ceux qui devenaient ses hôtes, vous m'excuserez de borner, pour aujourd'hui, au soin de la sûreté de vos personnes les devoirs que j'aurais été, en toute autre occasion, enchanté de vous rendre plus à loisir; mais je suis un peu pressé.

A cinq heures, tout était fini.

Dans cette courte journée, si bien remplie, dont les conséquences furent si grandes pour la France, nous n'avions perdu, comme il fut établi le lendemain par les états de M. de Contades, que 880 tués et 1,186 blessés (1).

L'ennemi, tant à la prise du camp qu'à l'échauffourée de l'Escaillon, où se porta l'effort du prince Eugène, et au désastre de l'Escaut, n'en fut pas quitte à moins de 10,000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

La perte en vivres, munitions, artillerie, ne se peut mesurer. Dès l'ouverture de la bataille, le comte de Broglie avait intercepté un convoi de ravitaillement de cinq cents chariots. Et toute l'après-midi, la flottille hollandaise qui longeait la Scarpe fut occupée, faute de mieux, à jeter à la rivière les provisions qui formaient le chargement, devenu inutile, de plus de cent tartanes, balandres et autres bâtiments de transport.

De tant de poudre répandue, l'eau devint noire comme de l'encre, et tous les poissons périrent; on les voyait emporter morts par le courant.

Le jour même, le marquis de Nangis fut dépêché au roi, avec l'agréable commission de lui donner la première nouvelle de la victoire. Le lendemain, M. de Villars, aide-major du régiment des gardes, parent du maréchal, porta

(1) Officiers tués, 15. — Soldats tués, 865. — Officiers blessés, 111. — Soldats blessés, 1,075.

à Paris, pour tapisser Notre-Dame, au *Te Deum,* plus de soixante drapeaux. On en trouva encore, les jours suivants, dans les fossés et jusque dans l'Escaut, où l'ennemi les avait jetés.

Le maréchal de Villars ne savait pas seulement vaincre, il savait profiter de la victoire. Dès trois heures, il avait envoyé le comte de Broglie masquer, en attendant qu'il pût la prendre, la ville de Marchiennes.

Le 26, il s'empara de Saint-Amand, Mortagne, Hannon, et de tous les autres postes que les ennemis avaient sur la Scarpe jusqu'à Douai.

Dès le 26, je fus détaché auprès du maréchal de Montesquiou, chargé du siége en règle qui s'ouvrait à Marchiennes. Le maréchal savait que la maîtresse du prince Eugène, fort jolie et aimable Italienne, était enfermée dans la place, et y tenait sa cour sous la garde de six bataillons.

— Fronsac! me dit le maréchal en riant, je te veux récompenser suivant ton goût; prends la place, et la belle est à toi. C'est le droit de la guerre, ajouta-t-il, et je ne la trouve pas si à plaindre. Pour moi, un pareil butin n'est plus de mon âge.

Nous eûmes la place, dont le gouverneur, M. de Berkfer, sommé le 25, battit la chamade le 30, après une assez vive défense; mais la belle échappa et rejoignit son prince.

Telle fut ma première campagne. Telle fut ma première bataille. Telle fut ma première leçon. Le maréchal, à Denain, apprit à un élève, qui s'est efforcé de ne le point oublier, que l'art du général et le secret de la victoire ne consistent ni à prodiguer ni à épargner le sang du soldat, mais à l'exposer à propos, de façon à en verser le moins possible.

Le sang des deux mille Français tués ou blessés à Denain a plus fait que celui des quinze mille hommes restés sur le champ de bataille de Malplaquet. Il a fondé et cimenté à jamais, j'espère, l'unité et l'indépendance de la France.

La prise de Marchiennes, dont je viens d'indiquer pour moi le faux résultat, et d'où ma galanterie dut se résigner à revenir bredouille, fut loin d'être aussi stérile, au point de vue politique et militaire. Si la maîtresse du prince Eugène nous échappa, et nous joua le mauvais tour de le rejoindre saine et sauve, il n'en fut pas de même de ses canons et de ses approvisionnements, qui demeurèrent entre nos mains. Si les capitaines furent privés du plaisir de s'ébattre à ses dépens et de pousser jusqu'à ses plus agréables conséquences le droit de la victoire, nos soldats, moins exigeants et plus heureux, purent manger le pain des siens et lui renvoyer ses propres boulets.

Le 27 juillet 1712, nous ouvrions la tranchée et cheminions, sous la protection du feu de seize canons et de quatre mortiers venus de Valenciennes, aussi gaillardement que le permettait la situation de la place, bâtie dans le bas fond, et défendue par des marais inaccessibles, auxquels on ne pouvait accéder que par deux chaussées fortement retranchées. Mais nous étions déjà maîtres des abbayes d'Anchin et d'Hannon, qui nous facilitaient les approches.

Le 28, vers le soir, la brèche fut en état. Le 29, le prince Eugène, prévoyant l'inévitable événement, renonça à secourir la ville, et levant le siége de Landrecies, lui et ses bagages tirèrent du côté de Bavay, qui était le chemin de Mons.

Le 30, sur les six heures du soir, le gouverneur arbora

le drapeau blanc et battit la chamade, aux cris de joie de notre armée.

Le 31, entre trois et quatre heures de relevée, la garnison évacua la place pour être, suivant sa capitulation, conduite prisonnière de guerre à Cambrai. C'était un coup de filet de quatre mille hommes d'infanterie et de trois escadrons, dont le régiment de cavalerie de Waldeck entier. Elle abandonnait à notre humanité sept cents blessés. Cent quatre pièces de canon, cent cinquante-trois balandres chargées de toutes sortes de munitions de guerre et de bouche, et leurs équipages anglais et hollandais ; enfin, d'immenses magasins et les bagages d'une partie de l'armée du prince Eugène nous demeuraient : butin respecté et intact, car nous avions pris la précaution d'informer les gardiens que s'ils s'avisaient de gâter les vivres ou d'enclouer les pièces, il ne leur serait fait aucun quartier.

M. d'Artagnan, neveu du maréchal de Montesquiou, fut chargé de porter la nouvelle au roi, suivi, peu après, de M. de Squiddy, capitaine des gardes du maréchal de Villars, chargé des drapeaux.

Ce maréchal avait pour principe qu'il ne faut point s'amuser aux bagatelles, et que, lorsque le vin est tiré, il faut le boire jusqu'au bout. Aussi, tandis qu'à Utrecht nos plénipotentiaires parlaient plus haut à mesure que nous avancions en besogne, et que le disert et discret abbé de Polignac lui-même enflait sa tendre voix, nous poursuivions notre marche, devenue triomphale, jusqu'à Douai, déjà couvert par l'infatigable comte de Broglie.

La campagne de 1712, ouverte par une bataille de retranchements, dégénéra dès lors en guerre de siéges, et je pus prendre, à loisir, sous ses successeurs, une leçon complète de l'art, fort en progrès, de Vauban.

A peine arrivés sous les murs de Douai, nous y fûmes suivis par le prince Eugène. Mais il ne marchait plus que d'un pas de goutteux, et le maréchal son compère avait retrouvé, avec son bec, ses ailes et ses ergots. La place était déjà couverte du côté le plus vulnérable, celui de Belle-Fourrière, et mise à l'abri, par un solide quartier, de toute tentative. Ce point de Belle-Fourrière était un terrain de près d'une demi-lieue, qui s'étendait au delà de la rivière de Scarpe. Le maréchal y fit creuser une bonne ligne, avec un avant-fossé perdu.

Il coupa la rivière de Pont-à-Vache, et, faisant regonfler les eaux devant cette ligne, dès le premier jour, elles remplirent l'avant-fossé. Les troupes, qui bivaquaient sur la langue étroite, entre Pont-à-Vache et le château de Lalain, furent mises en sûreté par un fort retranchement du côté de la Scarpe.

L'investiture fut ainsi garantie, — sauf le long détour demeuré libre au prince Eugène, qui ne pouvait en user sans nous laisser le temps de prendre l'éveil à notre gré, du côté de Pont-à-Veudin, où il avait l'accès de la Deule, — sur une étendue de près de vingt lieues, c'est-à-dire depuis Marchiennes jusqu'à Saint-Éloi.

C'est là qu'un jour, en revenant de sa tournée d'inspection, le maréchal se fâcha tout rouge contre M. d'Albergotti, et lui montra la dent qu'il lui gardait depuis ses cabales de Denain.

Le marquis se tenait près du château de Lalain, avec le maréchal de Montesquiou et quelques autres officiers généraux, dont le prince de Rohan, et sermonnait à son ordinaire sur la témérité et les inconvénients de l'entreprise de Douai.

Le maréchal rejoint, dès qu'il fut en vue, par le prince

de Rohan, et le trouvant quelque peu refroidi pár ces discours, n'eut pas de peine à en deviner la cause. Il éperonna son cheval et poussa droit au groupe, l'air animé et la cravache haute. A son approche, ses contradicteurs s'effacèrent prudemment, laissant passer l'orage, et disparurent dans les rues du camp. Excellent mouvement en vérité, et qui valait mieux que celui auquel le maréchal, emporté par la colère, était près de céder.

Dès le jour même, pour éviter à l'avenir la surprise d'une désobéissance, les travaux du retranchement furent mis par le maréchal sous la surveillance spéciale de son frère, de Nangis, et de Contades, se relevant tour à tour; et une lettre de blâme du Roi, provoquée par ses justes plaintes, apprit à tout le monde qu'il était désormais de bon goût d'obéir à un homme qui savait commander.

Le 12 août 1712, l'armée ennemie se mit en devoir de nous approcher, sans nous trop heurter du coude cependant. Elle mit sa droite à Carvin-Epinoy, et sa gauche vis-à-vis de l'abbaye de Flines. Le prince Eugène prit quartier au château de Liesse, qui n'avait de joyeux que le nom, car on y faisait maigre chère. Le prince fit venir de Tournay, faute de mieux, force canons, et tout l'équipage nécessaire pour forcer nos lignes.

Cependant, nous les poussions avec vigueur, et le marquis d'Albergotti, qui continuait ses menées pessimistes, était le seul à s'inquiéter outre mesure du double feu de l'attaque projetée et du fort de la Scarpe, qui n'attendait que le signal pour nous contre-battre.

Le maréchal, indulgent pour ce radotage d'un vieil et bon officier, qui s'était buté à ses présages de Cassandre, profita pour avancer des préparatifs qui absorbaient l'en-

nemi, et narguant ses gros canons et ses montagnes de fascines, ouvrit la tranchée vive le 14.

Il y jeta, le jour même, pour l'attaque, le régiment des gardes, qui inonda les moindres replis de terrain de ses habits bleus et de ses vestes rouges, plantant bravement, à portée des grenades, son drapeau d'azur à croix blanche, scellé de la quadruple couronne et semé de fleurs de lis d'or. Le régiment de Picardie fut chargé de le soutenir.

Cette démonstration hardie donna à penser à l'ennemi qui, le 27, trouvant à l'essai la lutte inégale, se retira furtivement, après avoir mis le feu à ses fascines, et alla camper à Seclin. Le même jour, la garnison du fort de la Scarpe battit la chamade.

J'étais de service à la tranchée avec le maréchal, qui ne la quittait guère, aimant à voir ses cartes de près. Les officiers parlementaires qui sortirent lui demandèrent quatre jours, pour avoir le temps de recevoir les ordres du prince de Savoie.

— Vous voudrez bien, leur répondit narquoisement le maréchal, que, sur votre proposition, j'assemble mon conseil.

— Cela est trop juste, répondirent-ils.

Le maréchal, à ces mots, avisant un groupe de vieilles moustaches, qui étaient en train de mijoter leur fricot, sous la surveillance de deux caporaux et d'un anspessade (1):

— Approchez, mes enfants, dit-il, c'est votre conseil que je veux prendre.

Les soldats interpellés s'avancèrent à l'ordre, la main

— Comment! observèrent les officiers députés par le fort, quelque peu scandalisés, un conseil de grenadiers?

— Sans doute, répondit le maréchal, en pareille occasion je n'en prends pas d'autres.

Et, se tournant vers les grenadiers :

— Mes amis, leur dit-il, ces capitaines demandent quatre jours pour avoir le temps de recevoir les ordres de leur général. Qu'en pensez-vous ?

— Laissez-nous faire, répondirent-ils en chœur; dans un quart d'heure nous leur couperons...

Ils n'achevèrent pas ; mais leur réticence, accompagnée d'un geste significatif, était plus éloquente que toutes les paroles.

— Messieurs, conclut le maréchal en souriant, ils le feront comme ils le disent ; ainsi prenez votre parti.

La délibération ne fut pas longue. Après s'être consultés d'un regard piteux, les officiers parlementaires déclarèrent que l'on se rendrait à discrétion.

Il sortit du fort treize cent cinquante hommes, quatre capitaines et un colonel, qui furent envoyés à Amiens.

Libre désormais de toute autre préoccupation que celle que lui causait la mort subite du comte de Villars, enlevé par une courte maladie, au plus beau moment de la gloire de son frère et de la revanche de nos armes, le maréchal songea à se distraire du deuil de son plus cher compagnon, en poussant le siége à loisir, et il se vint loger, dans ce but, à la queue même de la tranchée.

Le marquis de Valory, lieutenant général et chef des ingénieurs, avait écrit à M. Pelletier, qui avait le département des fortifications, que Douai tiendrait cinquante jours de tranchée ouverte. Cet avis ne faisait pas le compte du maréchal qui, sachant que les ingénieurs,

mme les médecins, n'aiment point à se tromper, passa sa personne toute la nuit du 30 dans la tranchée, à prérer l'attaque du chemin couvert et en assurer le logeent.

L'affaire commença à la nuit tombante. Les troupes archèrent à l'attaque avec un élan plein de gaieté. En ssant devant le maréchal, qui les encourageait du ste et de la voix, et surtout de sa présence, les grenaers, qui avaient leur franc-parler avec lui, disaient en guenardant : « Nous allons relever les Hollandais. »

Le logement fut établi avant minuit. Et une sortie, qui nta de le troubler, fut repoussée haut la main, avec rte de quelques hommes et de deux capitaines seulement, âce à la précaution, que le maréchal avait exigé qu'ils issent de se munir de cuirasses.

M. de Villars savait bien qu'on ne prend pas des villes ns faire tuer des hommes, mais il aimait à en perdre le oins possible, surtout des officiers, disant avec raison ie, par faute subite de l'officier qui les mène, avortent uvent les meilleures entreprises. C'est ainsi que si Clisn, capitaine aux gardes, qui conduisait la compagnie attaque, eût été tué au lieu de recevoir la large mais non ortelle blessure, qui ne l'empêcha pas d'exciter ses mmes, nous eussions peut-être reculé. Et reculer, en ireil cas, c'est sauter.

La prise du chemin couvert entraîna la même nuit celle un ouvrage qu'on appelait *la Redoute de Piémont.* Le arquis de Saint-Sernin, simple volontaire comme moi, ioique brigadier de dragons, s'y fit fort distinguer.

Le 2 septembre, l'armée ennemie fit une pointe sur ournay. Mais le maréchal était sur ses gardes. Il tenait se venger enfin de ces feintes et de ces tâtonnements

qui nous tenaient en alerte, et à rendre aux alliés la mauvaise humeur que lui avait causée, à l'ouverture de la campagne, la promenade impunie, à travers la Champagne et les Évêchés, de ce fameux parti de douze cents chevaux, qui s'était tiré, à notre barbe, de cette bravade sans coup férir. Il fit expédier par le comte de Saillant, dans la Hollande, dégarnie de troupes, le brave Pasteur, brigadier des troupes d'Espagne, très-bon partisan, qui ne perdit pas son temps à regarder les tulipes, mais, poussant jusqu'à Rotterdam, alluma deux jours de suite sa pipe à l'incendie des deux villes de Tortolles et de Sleinbourg. Après quoi, il tira sa révérence aux Hollandais, fort étonnés d'être rançonnés et brûlés si inopinément.

Cependant, il fallait en finir avec Douai, quoique le compte de M. de Valory ne fût pas atteint. Le maréchal passa la nuit du 5 au 6 septembre dans la tranchée, à faire préparer les ponts qu'on devait jeter sur l'avant-fossé, pour attaquer le dernier chemin couvert. Mais malgré ses pièces d'or et ses rebuffades, et les rasades de brandevin dont il gratifia les ouvriers du génie, on ne put être prêt que le 7 septembre.

Le maréchal fit, par une inspiration que j'admirai quand j'en vis les suites, marcher en plein jour, à trois heures après midi, trente compagnies de grenadiers, qui passèrent l'avant-fossé sur six ponts de fascines.

Comme ils avaient été brûlés deux fois par les feux d'artifice de l'ennemi, et qu'on n'avait pu les raccommoder bien solidement, ils plièrent sous les premiers qui passèrent. Si l'accident fût arrivé de nuit, au milieu des fantômes qu'agite la lumière rouge des torches et des mauvais conseils de l'ombre, le désordre se fût mis dans les troupes, et l'entreprise eût raté. Mais les grenadiers,

qui se sentaient regardés et qui pouvaient mesurer le danger, n'hésitèrent pas, et, profitant de ce que les fascines ne s'enfonçaient pas assez pour leur faire perdre pied, traversèrent hardiment, quoique ayant de l'eau jusqu'aux épaules.

Le maréchal se tenait au centre de l'attaque, où je ne bronchais point de son côté, le premier coup de canon me faisant, disait-il en riant, sortir de terre derrière lui, et nous marchions sous la voûte de feu du tir de la place, au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, sillonné parfois de quelque parabole étincelante, qui venait éteindre dans le sang d'un groupe de tués ou de blessés son trait enflammé. C'était un bruit sourd et mat. Parfois, quelques cris. On serrait les rangs et l'on continuait de marcher. Quand on a fait quelques-unes de ces promenades-là, il en est peu qu'on redoute. On y devient ou intrépide ou lâche à jamais.

Notre pointe toucha la première au dernier fossé, et nous nous canonnions à demi-portée, quand nous fûmes rejoints par les deux ailes d'attaque : le prince d'Isenghien à la gauche, le marquis d'Albergotti avec le comte de Lesparre à la droite. Tous les ouvrages avancés étaient emportés et leurs défenseurs tués ou pris. Nous avions perdu, de notre côté, environ cinq cents hommes, tant morts que blessés.

Le lendemain, le comte de Hompesch, un des principaux généraux hollandais, gouverneur de la place, se rendit prisonnier de guerre avec toute sa garnison. Le marquis d'Aubigné porta la nouvelle au roi, et le marquis de Soyecourt les drapeaux, au nombre de cinquante-deux. Je brûlais d'être chargé d'une commission semblable, et ne voulais revenir à Versailles que messager de victoire.

— Patience ! me disait le maréchal, qui devinait mon

ambition secrète, ton tour viendra. Nous ne sommes pas au bout.

En effet, un siége n'attendait pas l'autre. A peine celui de Douai fut-il en train, que le maréchal, dès les premiers jours de septembre, fit filer vers Valenciennes soixante bataillons et soixante escadrons, pour entourer l'abord du Quesnoy.

L'ennemi, qui ne se résignait pas sans quelque répugnance au spectacle de nos succès, fit encore mine de nous vouloir contrarier. Le 9 septembre, l'armée des alliés passa la rivière d'Aisne, et campa, la droite vers Mons, et la gauche vers Brugny. Le 10, ils marchaient vers Ferrières, et le maréchal se plaça derrière l'Orneau, la gauche à Quiévrain, la droite à l'abbaye de Mortral.

Il semblait qu'une nouvelle bataille fût imminente, et l'ennemi publiait lui-même son intention de ne pas l'éviter. Mais il n'est pour toute action qu'un moment décisif, dont le prince Eugène laissa passer l'occasion, et l'investissement du Quesnoy était couvert, Maubeuge et Charleroi parés de dragons, avant qu'il se fût prononcé pour un parti. Tout lui semblant hasardeux, il s'arrêta à deux lieues de nos postes, en expectative.

Après avoir examiné et délibéré, le maréchal se décida à établir l'attaque vers la porte de Valenciennes, d'un plus facile accès que celle par laquelle nos gens s'étaient, trois mois auparavant, rendus, en douze jours, prisonniers de guerre.

Il fallut d'abord s'occuper des subsistances pour la cavalerie. Partout le pré était tondu, et les fourrageurs étaient obligés de quêter dans un rayon de dix lieues. Le grain manquait. Le maréchal, soudain, eut un de ces éclairs d'industrie, qui lui permettaient de voir net là où un autre

n'eût vu goutte, et de tirer parti de l'obstacle même. Il se souvint, fort à propos, de certain magasin d'avoine à Douai, qu'on soupçonnait aux ennemis, mais qui avait été réclamé par quelques particuliers de la ville, bien protégés, comme leur appartenant.

En quelques heures de poste, le maréchal fut à Douai. Je l'accompagnais, et assistai à une de ces scènes tragi-comiques où il triomphait. A peine arrivé, il manda devant lui les prétendus propriétaires.

— Le roi, leur dit-il sèchement, ne prend le bien de personne. Il est juste que l'avoine vous soit payée, si elle vous appartient réellement; mais aussi, si vous avancez sur cela quelque chose contre la vérité, au moment que la fausseté sera reconnue, j'aurai l'honneur de vous faire pendre.

A ce discours, nos bourgeois se troublèrent et tombèrent en confession. Et le roi profita de ce magasin, qui se trouva, en effet, appartenir aux ennemis.

La tranchée fut ouverte au Quesnoy, la nuit du 17 au 18 septembre, entre les portes de Saint-Martin et de Valenciennes, et l'on fit une fausse attaque à la porte de Forest. Les pluies d'automne commençaient, et le temps était affreux.

Le canon de la place, qui tirait à poudre mouillée, nous gênait moins, mais nos travaux avançaient lentement dans ce gâchis. Dès que nous fûmes à portée, le ciel redevenu beau, les ennemis, qui reprenaient courage, firent un feu continuel. La nuit du 20 au 21, ils hasardèrent une sortie. Ils furent refoulés la baïonnette aux reins, dans le chemin couvert, par le bataillon des gardes françaises, qui était de tranchée, et n'aimait pas à être réveillé pour rien. Nous perdîmes plus de cent cinquante hommes dans le boyau,

plus par les bombes que par le canon, qui rasait les tranchées et les parapets de nos batteries. Le maréchal ne se tenait pas d'impatience de rendre coup pour coup. Mais il fallut attendre deux jours que nos batteries fussent prêtes et pussent tirer à la fois.

Le 25 septembre, à la pointe du jour, ce fut un dialogue perpétuel de tonnerres entre les cent pièces de vingt-quatre et de trente-six qui garnissaient les remparts, contre nos soixante pièces de vingt-quatre et nos trente mortiers; sans compter plusieurs pièces de moindre calibre, tirant à ricochet.

Bientôt l'avantage nous demeura de cette conversation meurtrière, car nous pouvions placer et mouvoir nos pièces à notre gré, tandis que l'ennemi, réduit, pour ses batteries, à l'étroite surface des remparts, ne pouvait remuer les siennes. Dès le 26, à midi, la plupart des batteries de la place étaient démolies et silencieuses, tandis que les nôtres grondaient toujours, notamment certaine, de vingt-quatre pièces, servie par les canonniers de la marine et commandée par le chevalier de Ricouard, qui fit merveille.

Le 29, tout étant prêt pour l'attaque des deux chemins, on la fit une demi-heure avant la nuit, avec les troupes de la tranchée montante, commandées par M. de Coigny, qui mena la droite, M. de Maillebois qui mena la gauche, et milord Galoway le centre, huit compagnies de grenadiers à la tête de chaque attaque.

Au signal convenu de quatre bombes et de deux fourneaux, sautant à la droite et à la gauche, tout notre monde s'ébranla rapidement. Le maréchal se tenait entre la gauche et le centre, dans un groupe composé de M. de Valory, chef des ingénieurs; de M. de Vallière, qui commandait

l'artillerie; de MM. d'Aligre, d'Albergotti et de Broglie. J'en faisais également partie, avec plusieurs officiers généraux volontaires et une troupe de brigadiers et de colonels faisant service d'aides de camp. L'affaire fut chaude, mais vivement menée et couronnée de succès, avec perte de deux capitaines de grenadiers, douze ou quinze subalternes et environ cent cinquante soldats.

Le 30 septembre, grâce à ce succès, nous pûmes placer deux batteries, que l'on comptait faire tirer au corps de la place le 2 octobre. Le fossé sondé ne rendit que trois pieds d'eau. La brèche étant bonne, le maréchal se détermina à donner l'assaut. On s'y préparait, quand les assiégés parlèrent de s'entendre.

Le maréchal, qui connaissait l'artifice, ne voulut ouïr à aucun accommodement, avant que les bataillons des gardes ne fussent maîtres des postes. Alors le sieur d'Ivoy, maréchal de camp, gouverneur de la place, se rendit à discrétion.

Le maréchal dépêcha au roi le marquis de Châtillon, porteur de la nouvelle, et M. de la Fond, colonel d'infanterie, qui s'était distingué, chargé des drapeaux. Le roi répondit en complimentant le maréchal, en lui accordant toutes les grâces qu'il avait demandées pour l'armée, et en lui faisant présent de six pièces de gros canons pour mettre dans son château de Villars.

Nous n'étions pas à moitié du siége du Quesnoy, que le maréchal, qui n'aimait pas à attendre, entamait déjà celui du Bouchain, contre le cri général de son état-major, qui opinait pour un blocus, assuré du succès, la garnison étant déjà à ration réduite, au lieu d'un siége incertain par ce temps de pluie et de boue de l'arrière-saison. Le maréchal n'en fit qu'à sa tête, et fit partir fascines et artillerie;

l'investissement et l'établissement complet des troupes se firent le jour même que le Quesnoy se rendit, et on ouvrit la tranchée devant Bouchain la nuit du 9 au 10 octobre.

Les gens du génie n'en revenaient pas, et s'essoufflaient à suivre ce général endiablé, qui semblait avoir chaussé les bottes de sept lieues, se reposait d'un siége par un autre, et prenait en quinze jours des villes qui, devant un autre, eussent résisté comme Troie.

Le maréchal avait attribué au siége du Quesnoy une durée possible de quinze jours. Il n'en coûta que neuf. Le 12 octobre, on se logea sur le fossé des deux lunettes et l'ennemi fit une sortie qui fut repoussée.

Le 14, nos quarante canons firent rage. Le 15, celui des ennemis ne tirait plus. Le maréchal, suivant son usage, ne quittait pas la tranchée, et pour aller plus vite, fit travailler à découvert à une batterie qui voyait le pied d'un bastion. Les soldats se tenaient, sous quelques rares coups de fusil, en dehors de la tranchée, pleine d'eau produite par les pluies. Le 17, sur les sept heures du soir, le chemin couvert fut emporté ; nous n'y perdîmes pas cent soldats.

Enfin le 18, le général Grovestein, gouverneur de la place, celui-là même qui dirigeait l'entreprise de ces douze cents chevaux qui avaient traversé la Champagne et les Évêchés, en échappant à toute poursuite, se rendit à discrétion avec sa garnison, le maréchal n'ayant pas voulu entendre à capitulation avant que les troupes du roi ne fussent maîtresses des postes. C'était son usage, pour éviter les subtilités d'interprétation et le temps souvent perdu.

Le comte de Choiseul et le chevalier de Causan, colonel d'infanterie, furent envoyés au roi, et rapportèrent au maréchal une lettre de S. M., par laquelle elle l'informait

qu'elle avait daigné le pourvoir du gouvernement de Provence, que la mort du duc de Vendôme laissait vacant.

Pour moi, je recevais permission de me mettre à la tête du régiment de mon nom, sous la tutelle d'un lieutenant-colonel, commandant pendant quelque temps encore, à raison de mon jeune âge.

La campagne de 1712 était terminée. Le Quesnoy fut la cinquième place emportée sur les ennemis en deux mois et cinq jours, avec cinquante-trois bataillons prisonniers de guerre ou rendus à discrétion, et quinze lieutenants généraux ou maréchaux de camp, tant à l'affaire de Denain que dans ces cinq places, sans compter plus de cent pièces de gros canons, cinquante mortiers, enfin une telle quantité de munitions de guerre, surtout de poudre, qu'après ces cinq siéges, où on ne l'avait pas épargnée, le maréchal put en envoyer encore quatre cent milliers dans nos arsenaux.

Les armées belligérantes se séparèrent avant la fin d'octobre. Après avoir pourvu à la sûreté de ses conquêtes (si l'on peut donner ce nom à des villes qui nous avaient été prises) par la réparation des brèches et de fortes garnisons, et établi le cordon de cantonnements chargé de surveiller et de protéger la frontière, le maréchal de Villars alla faire sa cour au roi, et défendre la gloire qu'il avait si bien gagnée. Le prince Eugène fila sur Bruxelles, où il prit ses quartiers d'hiver. Les négociations succédaient aux combats, l'épée cédait le pas à la plume, et il fallait attendre le résultat des batailles du tapis vert.

Revenu à Paris, je me montrai peu à la cour et ne fis que traverser Versailles. Mon père me gardait rancune de mes dettes de jeu, qu'il payait en maugréant. Ma belle-mère était en train de se brouiller avec lui pour

la dixième fois, et ils parlaient de se séparer, à l'âge où ces querelles et ces extrémités ne sont divertissantes pour personne. Tout cela n'était pas en faveur de Mme de Fronsac, que je ne fis qu'entrevoir, sous prétexte d'affaires.

La vérité est que j'éprouvais, frappé de tant de spectacles nouveaux et d'expériences précoces, le besoin de me recueillir. Je prenais ma disgrâce au sérieux et ne voulais reparaître que triomphant et favori sur le théâtre de mes premiers exploits. Combien ce théâtre, d'ailleurs, était changé ! Le régime de Versailles, sous le double joug, plus resserré que jamais, de la douleur et de la dévotion, était devenu monacal, et la duchesse de Bourgogne n'était plus là, pour tout animer de sa présence et tout égayer de sa joie d'oiseau !

J'attendis donc à l'écart, non sans une pointe d'ennui, que la prochaine campagne me rendît à ce plaisir de l'action et à cette passion de la gloire, dont le premier énivrement m'avait sevré et dégoûté de tous les autres.

Je tremblais presque que nos ambassadeurs ne réussissent au delà de leurs espérances, et qu'en 1713, faute d'ennemis à combattre, il me fallût en chercher en Hongrie et en Bessarabie, ou même, pour servir, me faire Turc, comme Bonneval.

Je me trompais heureusement dans mes appréhensions; et l'obstination vindicative de la cour de Vienne, en prolongeant le feu, éteint pour tous ses alliés, de la guerre, réservait à ma jeunesse quelques nouvelles occasions de gloire et une prochaine moisson de lauriers. Le 11 avril 1713, la paix était conclue à Utrecht avec la Grande-Bretagne, la Hollande, la Prusse et la Savoie.

Chacun gagnait quelque chose à cet arrangement avec la France. La Hollande y gagnait de ne plus gaspiller à

des soldats l'or industrieux de ses marchands, et de
r tranquille dans ses comptoirs, pour balancer, par
ies bonnes affaires, son bilan des profits et pertes.
is, nous avions joué à l'Empire le bon tour de faire
uer ses anciens amis, devenus ainsi à jamais ses
is, gardiens de la Flandre espagnole, qu'ils trou-
en effet de si bonne garde, qu'il fallut plus tard leur
r de vive force cette pupille de discorde.
oi de Prusse, ex-marquis de Brandebourg, recevait
ia part, dans une querelle où il ne s'était mis que
e butin, la Haute-Gueldre : première aubaine, suivie
de tant d'autres, qui n'ont fait qu'irriter cet appétit
onnel de domination dont la voracité ne s'effraye-
s de l'ingestion de l'Allemagne entière, et qui na-
engloutissait d'une bouchée la Silésie. Le duc de
, autre gourmand aux faims et aux indigestions
biales, s'accommodait du royaume de Sicile, en
int mieux.
vait taillé au duc de Bavière, faute du manteau im-
convoité, dans le Luxembourg et le comté de
, un pourpoint de souveraineté quelque peu étriqué.
fallait s'en contenter.
gleterre ne s'était point oubliée, et son commerce
t, dans le rasement des fortifications de Dunkerque
mblement de son port, ainsi que dans la cession
re-Neuve, un dédommagement un peu humiliant
otre amour-propre national.
France, enfin, que recevait-elle dans ce partage de
au milieu de ces insinuants fripons dont elle était
illeuse dupe ? La France recevait une partie de
n lui avait pris : Lille, Aire, le fort Saint-François
-Venant. Pour le reste, elle était payée en titres et

en formules, monnaie de chancelleries, dont elle a toujours aimé les sonorités.

On reconnaissait Philippe V pour roi d'Espagne, à la condition, bien entendu, qu'il parviendrait à le demeurer. On tirait un superbe coup de chapeau à la majesté, ennoblie par le malheur et la gloire, de Louis XIV. Et on lui laissait l'Empire sur les bras, avec l'espoir secret d'une revanche du prince Eugène, auquel, d'ailleurs, on accordait toute permission de se faire battre, sans trouver trop mauvais qu'il fût battu.

Le plus clair donc, pour la France, des résultats de cette longue lutte, c'était la nécessité de se débattre avec l'Empire, avec la faculté toutefois, qui n'était pas sans péril, de porter la guerre en Allemagne, et de débarrasser de ces rudes acteurs étrangers le théâtre quelque peu endommagé de la frontière française.

Nous partîmes de bonne heure, un groupe de jeunes seigneurs aventureux et impatients comme moi, le duc de Luynes, M. de Croissy, et quelques autres, sous la conduite de notre aîné Nangis, avant de trop savoir quel serait le chef de l'armée.

Le maréchal de Villars était désigné par la voix publique, le cri de la renommée, l'éclat de ces services au milieu desquels il marchait, et de son cortége de victoires. Le roi lui faisait l'honneur de le désirer, mais aussi celui de le craindre. D'ailleurs, il avait contre lui les ministres, pour qui c'est un grand souci que d'avoir affaire à un maréchal victorieux, grand lorsqu'ils sont petits, et qui commande en obéissant à ces despotes obscurs.

On avait songé au maréchal d'Harcourt, incapable de désobéir et de vaincre. Il fallait un calculateur enfin, comme a dit ce divertissant faquin de Beaumarchais, et

'eût été un danseur qui l'eût obtenu, si la honte n'eût fer-
ié la bouche à l'envie et si l'on n'eût pas craint de payer
:op cher le ridicule de l'ingratitude.

La partie était encore douteuse. On n'osa point se pri-
er, dans Villars, du roi d'atout. Et il fut désigné pour
ommander l'armée d'Allemagne, quoiqu'il en fût capable,
près des scènes de coquetterie et de bouderie, entre Voi-
in et Villars, dignes du *Dépit amoureux*. Tout finit,
omme dans la comédie,par un raccommodement, et le ma-
échal partit, plus fier et plus fort de son génie vengé que
'il n'eût pas eu à le défendre, prêt aussi à faire expier, par
lus d'une malice, aux maréchaux de Bezons et d'Har-
ourt, la faute de lui avoir été égalés.

Lui-même nous a laissé le récit de cette audience de
:ongé, et il semble l'entendre faire au roi, obligé, par ses
illures d'indifférence et de mécontentement, de préciser et
'épéter sa question : « Nous refuserez-vous d'aller re-
« prendre le commandement de l'armée en Allemagne ? »
cette réponse vibrante :

« Je n'ai pas refusé des emplois très-difficiles et très-
« dangereux, que personne ne voulait : ainsi, je ne refu-
« serai pas ceux que la dernière campagne rend moins
« embarrassants. »

Le roi, à la fois satisfait et confus, témoigne assez de
'egrets pour venger Villars, assez de plaisir pour le flatter ;
et la paix faite entre le maître et le serviteur, le dialogue
s'engage sur les dispositions à prendre pour faire payer à
'ennemi les frais de la réconciliation. Louis XIV montrait
au maréchal l'état des forces qu'il lui destinait.

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté n'a donc plus d'ennemis
en Flandre. Eh bien ! il faut transporter toute la ca-
valerie en Allemagne. Vous avez des marchés faits à vingt-

cinq sous la ration, je les nourrirai à bien meilleur compte.

— Mais, objecta le roi, les maréchaux d'Harcourt et de Bezons m'ont dit que s'ils avaient plus de deux cents escadrons, ils ne pourraient les faire subsister.

— Je dois connaître, répliqua le maréchal, ces frontières et tous les pays où l'on peut porter la guerre, et j'ai l'honneur d'assurer Votre Majesté que plus j'aurai de troupes, et plus je trouverai de pays à les nourrir. Il n'est question que de cacher nos dépenses, et de faire en sorte que nos premiers mouvements persuadent que nous ne songeons qu'à une guerre défensive, comme vous l'aviez résolu.

— Faites comme vous l'entendrez, dit le roi, que gagnait cette confiance imperturbable.

— La plus importante attention, conclut impérieusement le maréchal, qui ne perdait rien de vue, et connaissait le supplice de ces trames de Pénélope, faites chaque jour et défaites chaque nuit, c'est le secret. Ainsi, Votre Majesté seule et le ministre de la guerre seront informés de mes projets.

Il se garda bien d'en rien dire au maréchal de Bezons, qui vint, la bouche enfarinée, essayer de le sonder au rendez-vous de Metz, où le maréchal arriva le 24 mai 1713.

Le maréchal de Bezons, qui tremblait pour ses aises, témoigna le désir d'avoir toujours une armée séparée, et de continuer son mouvement vers la Sarre, tandis que le maréchal d'Harcourt poursuivrait le sien sans l'accuser, de façon à aller camper sous Rastadt, en laissant bien gardées les lignes de la Lutter.

Le maréchal de Villars, qui détestait les propos et sur-

tout les conflits inutiles, laissa ses deux collègues dans la plus complète ignorance, mais aussi dans la plus naïve illusion sur ses desseins. Il assura le maréchal de Bezons de son attention à tout ce qui pourrait lui être agréable.

Il ajouta que, jusqu'à ce que les premiers mouvements pussent faire voir clair sur le succès des entreprises, il ne pouvait lui-même juger si la campagne s'ouvrirait par une action générale, ou s'il serait possible de faire un siége ; que, dans le premier cas, le maréchal de Bezons choisirait lui-même l'aile qu'il voudrait commander ; que, dans le second, il serait chargé du siége ou de l'armée d'observation.

Ces précautions prises vis-à-vis de collègues avec lesquels il fallait compter, le maréchal de Villars, libre de se consacrer tout entier à cette armée qui croyait en lui et qui ne le boudait pas, arriva, le 26 mai, à Strasbourg, *incognito,* autant qu'on peut le dire d'un pareil homme ou du soleil. Mais comme il avait pris la précaution de faire publier partout qu'il ne serait à Strasbourg que dans le courant de juin, il profitait du moins du doute, à défaut d'un entier et impossible mystère.

C'est à Strasbourg que le maréchal prépara cette belle entrée de campagne dont les apparences défensives se tournèrent et se démasquèrent tout d'un coup en offensive.

Je voudrais pouvoir raconter ce coup de théâtre de la fausse marche sur Rastadt, dégénérant soudain en une invasion du Palatinat, qui remplace, dans les logis de Spire, à la barbe de l'évêque atterré, l'hôte qu'on attendait par celui qu'on n'attendait pas, et fait manger par Villars le souper préparé pour le prince Eugène. Je

voudrais montrer cette infanterie en brigades faisant seize lieues en vingt heures, en partie la nuit. Les soldats sont harassés. Mais Villars les conduit, marchant à pied à leur tête, et ils oublient leur fatigue. Quelques-uns, cependant, traînent de l'aile en grommelant.

— Mes amis, leur dit leur chef, ce n'est qu'à force de diligence et moyennant de telles peines que l'on attrape les ennemis.

— Pourvu que nous les attrapions, répondent-ils, et que vous soyez content, ne vous embarrassez pas de notre peine ; nous avons bon pied et bon courage.

Voilà dans quels termes s'entretenaient Villars et ses grenadiers courant à l'ennemi. Avec de pareils hommes, un homme comme Villars pouvait tout faire, d'autant plus qu'il savait n'en exiger qu'à propos ces sacrifices héroïques, récompensés, quand l'occasion s'en présentait, par quelques jours d'abondance et même quelque chose de plus. C'est ainsi, qu'une fois sûr du succès de sa surprise et de l'isolement de Landau, le maréchal ne manqua pas d'accorder à son armée ce qu'il appelait « deux jours de congé. » Durant ces deux jours, les caves furent ouvertes à discrétion aux délégués des bivouacs, et on put manger à son gré de la vache qui n'était pas enragée.

Et quelles belles caves que celles des villages des rives du Rhin! On dirait des temples de Bacchus, n'eût pas manqué d'articuler mon ancien gouverneur, M. d'Horion, qui s'y fût enluminé les joues et rubissé le nez pour le reste de ses jours, s'il eût été de la fête.

Et quelles grasses, fraîches et blondes vaches que celles qui paissent les prairies plantureuses du Fort-Louis à Lauterbourg ! Leur chair succulente et moelleuse a quel-

que chose de celle du lapin et même du poulet, assuraient nos soldats.

Pendant deux jours ce fut une liesse homérique, une saturnale du ventre. La discipline fermait les yeux. Ce n'étaient, sur toute l'étendue de nos lignes, que noces de Gamache et prouesses de Gargantua. Quelles larges rasades, quelles franches lippées, quel règne de la panse et quel pantagruélique entripaillement! Le curé de Meudon eût passé là un bon quart d'heure, et David Teniers eût trouvé là des types à rendre immortels.

Le soir du deuxième jour, à l'heure dite, les tambours et les trompettes, parcourant ce front de bandière aviné, proclamèrent la fin de la kermesse. Et le maréchal ne badinait pas avec la consigne. Le lendemain, en s'éveillant, les soldats purent voir, branchés sommairement par la prévôté du camp, quelques retardataires du pillage, quelques entêtés de l'ivresse qui cuvaient tristement leur dernier vin entre ciel et terre. Ce spectacle exemplaire produit son salutaire effet. Le maréchal de Villars appelait cela « dégriser son monde. » Avec quelques pendaisons, il remettait ainsi à l'ordre, prête à obéir, prête à jeûner, prêtre à vaincre, une armée rassasiée de deux jours de débauche. C'est ainsi qu'un homme qui sait se servir de tout fait la part du feu aux besoins, et même aux vices du soldat.

La campagne de 1713 s'ouvrit définitivement, avec sa physionomie particulière, à partir du 9 juin. Ce fut encore une guerre de siéges secondaires, combinés et simultanés, que dominent les deux grandes affaires de Landau et de Fribourg. La place de Kaysers-lautern, le château de Verastein, et le fort vis-à-vis de Manheim une fois pris par MM. de Dillon et d'Alber-

gotti, et la route déblayée entre Coblentz et Mayence, le maréchal s'occupa de l'investissement de Landau, dont le siége était commandé nominalement par le maréchal de Bezons, mais effectivement par lui.

L'infatigable Villars trouva les bailliages du Rhin approvisionnés admirablement, et ne se fit nul scrupule de les obliger de fournir aux armées du roi les cinquante mille sacs de grains préparés pour un autre que pour lui. Il tira de Lorraine des chevaux et des grains, que M. de Lorraine donna de bon gré à qui pouvait les prendre de force. Il dut supporter aussi que le maréchal mît ordre à l'enlèvement de nos courriers, que des partisans dévalisaient parfois, en rendant les villages de la route responsables de l'interception de notre poste aux lettres, qui traversait forcément les États du duc.

L'armée du siége de Landau fut composée de soixante bataillons et de cinquante escadrons que commandait Bezons, mais que Villars dirigeait. Il y avait dans la place environ douze mille hommes, commandés par le prince Alexandre de Wurtemberg, lieutenant-général de l'empereur, très-estimé.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 24 au 25 juin, si subrepticement, que nous étions arrivés, sans donner l'éveil aux ennemis, à une demi-portée de fusil des premiers ouvrages.

Dès qu'ils s'avisèrent de découvrir nos travaux, quelques piquets de dragons, conduits par les marquis de Livry et de Belle-Isle, n'eurent qu'à montrer leur bonnet pointu à retroussis et leurs grandes guêtres pour les faire rentrer dans la contrescarpe. Ce fut une simple affaire de maréchaussée.

Les deux premières nuits coûtèrent peu de monde, et

on passa assez facilement un ruisseau qui était devant la lunette la plus éloignée de la place.

La nuit du 27 au 28, on acheva de placer une batterie de six pièces de vingt-quatre, qui servait à battre le petit fort détaché qui était dans le dehors.

Le 2 juillet, l'ennemi fit une sortie assez considérable. Le marquis de Biron, lieutenant-général de tranchée (depuis maréchal, et qui, dès cette affaire, n'a plus servi), sortit du boyau à la tête de trois bataillons de Navarre, et eut le bras emporté d'un coup de canon. Il fallut lui couper ce qu'il lui en restait, quatre doigts au-dessus du coude, à la tête même de la tranchée. M. de Bressac, capitaine du régiment, fut tué, et M. de Barberey, lieutenant-colonel, blessé. Les assiégés furent repoussés, cela va sans dire.

Dans la nuit du 11 au 12 juillet, le marquis de Coigny, lieutenant-général de tranchée, et le marquis de Silly, depuis mort si tragiquement de l'accès de fièvre chaude qui le fit se jeter par une fenêtre ouverte, furent chargés de l'attaque générale des ouvrages extérieurs en deçà du chemin couvert. Nos grenadiers ne firent qu'une bouchée du principal ouvrage, avant que l'ennemi pût déboucher du chemin couvert, par la communication souterraine qui y accédait. Néanmoins, le siége traînait en longueur. C'était un échange méthodique de mines et de contre-mines qui éparpillaient nos forces, fatiguaient le soldat et nous faisaient perdre, sans autre profit que celui de nous éventer réciproquement, un temps précieux.

Du 12 juillet au 4 août, on prit en détail plusieurs ouvrages qui couvraient le corps de la place. Après s'être emparé, la nuit du 15 au 16, d'un pâté défendu par la rivière de Querche, qu'il fallut passer sur des ponts à che-

valets, on emporta les contre-gardes. Le maréchal de Villars, qui commençait à perdre patience, était à l'attaque, commandée par le comte de Cézanne, lieutenant-général, et le marquis de Gonzague, maréchal de camp.

Le lendemain, les ennemis, qui se sentaient enfin poussés avec vigueur, mirent le drapeau blanc et demandèrent à capituler. Il y eut suspension d'armes d'une heure.

— Vous serez prisonniers de guerre; n'espérez pas d'autre traitement, dit le maréchal aux officiers parlementaires.

Ils refusèrent, et le feu recommença.

Une demi-heure après, un colonel ennemi vint apporter une capitulation toute prête.

— Avant que de lire les articles, interrogea brusquement le maréchal, celui des prisonniers de guerre y est-il ?

Le colonel répondit que le prince de Wurtemberg n'y consentirait jamais.

— Bien des compliments à M. le prince de Wurtemberg, dit le maréchal en fermant la conférence ; vous lui direz que je considère trop son mérite pour ne pas priver quelque temps l'empereur de ses services, et de ceux des braves gens qui défendent Landau.

Et la conversation reprit, pour la troisième fois, à coup de canon.

Force fut bien au prince de Wurtemberg d'accepter ce qu'il ne pouvait plus refuser. Le 20 août, le maréchal ayant, malgré les avis de beaucoup de ses généraux, persisté dans sa rigueur, le prince se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, sans restrictions. Il sortit de la place plus de huit mille hommes, qui posèrent leurs armes sur le glacis.

La perte du roi était de trois mille hommes tués ou blessés, dont deux mille dans les hôpitaux. Le maréchal envoya le sieur de Luteaux, colonel d'infanterie, neveu du maréchal de Bezons, porter la nouvelle au roi, et le chevalier de Valory, fils du lieutenant-général chef des ingénieurs, le suivit, chargé de quarante-deux drapeaux et de deux étendards.

L'avantage de Landau ferma la bouche aux cabaleurs, et fit sentir le prix de l'unité d'action et de mouvement, substituée à cette division de l'armée en deux corps isolés, que le prince Eugène, placé derrière ses lignes d'Ettlingen, eût pu couper et battre l'un après l'autre, au lieu d'être réduit à l'inaction, en attendant son tour d'être attaqué. Ce triomphe des combinaisons et des prévoyances du maréchal de Villars lui fut plus agréable qu'à ses collègues, qui essayèrent bien de contredire.

Mais le cri de l'armée, enchantée de son général, qui avait démenti sa réputation d'avarice en répandant généreusement dix mille francs de sa bourse parmi les officiers les plus pauvres, durant ce siége dispendieux, étouffa les derniers murmures.

A cette approbation se joignit, pour former le concert le plus flatteur, la reconnaissance d'un pays garanti par une telle discipline, que, pendant trois mois, deux cents bataillons et plus de trois cents escadrons subsistèrent dans une étendue de vingt lieues de longueur sur cinq de large, sans un abus, sans une plainte, sans qu'un paysan ait quitté sa chaumière.

Les vues du maréchal se tournèrent enfin sur Fribourg, et le prince Eugène sembla le deviner, car il s'appliqua à fortifier puissamment les gorges et les montagnes qu'il fallait occuper derrière la ville pour empêcher de la se-

courir, et les postes avancés qu'il fallait emporter avant que d'y arriver. De son côté, le maréchal, avec ses artifices et ses dissimulations habituels, essayait de donner le change sur son but et d'inviter l'ennemi, rassuré, à ôter sa cuirasse. Il faisait réparer, à tout événement, les fortifications de Landau, afin que, si le prince Eugène s'y portait pour faire diversion au siége de Fribourg, il pût le laisser se morfondre devant cette place, et pénétrer lui-même au cœur de l'Empire par Phillingen.

L'intervalle du milieu d'août au milieu de septembre fut employé à cet échange de combinaisons et à l'apaisement de quelques difficultés survenues avec le duc de Lorraine, qui refusa, le plus longtemps qu'il put, les chariots qu'on voulait avoir de chez lui, et qu'il fallut prendre de force, et avec les Suisses qui, se fondant sur leurs capitulations, prétendaient ne pas être employés au-delà du Rhin. Le roi avait ordonné qu'on les y forçât, même le régiment des gardes, C'était l'usage, les capitulations n'ayant été faites que pour être violées. Et l'on se souvenait du tranquille discours tenu, en pareille occurrence, par M. de Turenne aux commandants des Suisses récalcitrants.

— Messieurs, leur avait-il dit, *naturellement* je ne parle durement à personne, mais je vous ferai casser la tête dans le moment, si vous refusez d'obéir.

Le maréchal de Villars, qui était *naturellement* beaucoup plus vif que M. de Turenne, mit sa coquetterie à ne pas l'imiter, et il se montra aussi débonnaire en cette circonstance que l'avait été peu, sous ses formes graves et sentencieuses, un maître qu'il ne lui plaisait point de copier. Il se laissa toucher par la douleur de ces braves gens, placés entre leurs serments et les ordres du roi, et

les laissa en deçà du Rhin, avec d'autant plus de raison qu'ayant à former un siége sur les frontières suisses, il crut convenable au service du roi de ménager la nation.

J'arrive au dernier épisode de la campagne, à celui où j'ai enfin pu jouer mon rôlet, celui du siége de Fribourg.

Le 16 septembre 1713, tout fut prêt. Le comte Du Bourg piqua, avec quarante bataillons, droit sur Fribourg, à la faveur d'une triple démonstration, sur ses ailes et sur ses derrières, qui développait le mouvement de nos forces de façon à rendre nos intentions insaisissables, éparpillait l'attention de l'ennemi et le forçait à attendre partout la pointe de l'épée dont ce savant moulinet lui dérobait la parade. De quel côté était la véritable affaire et fallait-il chercher le but réel de l'expédition? Il l'ignorait, hésitant tour à tour entre ce gros corps aux manœuvres équivoques, qui menaçait théâtralement, en deçà du Rhin, les lignes d'Ettlingen, et entre cette autre masse en mouvement qui masquait les mêmes lignes du côté de Rastadt, avec la mine de les insulter.

Enfin, que devait-il penser de ce détachement de dragons et de hussards qui pointait, en façon d'avant-garde, dans la vallée d'Hornberg, en remplissant l'entonnoir de ses bonnets hérissés et de ses plumes de coq, et donnait, à l'armée, qui suivait sans doute, Phillingen et non Fribourg, pour objectif?

Pour ajouter à ces incertitudes, par un moyen cher à des Français, le maréchal, la nuit même du 16 au 17, donna un grand bal de gala où il fit danser tout Strasbourg. A la pointe du jour, tandis que tout le monde pirouettait et se saluait encore en cadence, le maréchal sortit à pas de loup, monta furtivement dans sa chaise de poste, et traversa le Rhin.

Il exhortait en passant, par quelques mots énergiques, les troupes en marche, les aiguillonnant de sa belle humeur, de sa prestance, de ses promesses, et, porté par l'enthousiasme, il rejoignit le 20, à trois heures de l'après-midi, le comte Du Bourg, au moment où il arrivait au pied du Roscoph.

C'est une montagne, aux pentes abruptes, dont l'escarpement, réputé inaccessible, défendait, de notre côté, le front de Fribourg. Le général Vaubonne avait employé le délai du siége de Landau, après lequel il sentait bien qu'il serait attaqué, à perfectionner les retranchements qui couronnaient la hauteur,dont il occupait la crête avec dix-huit bataillons impériaux. Les redoutes étaient fraisées et palissadées, et la gauche de cette série de fortifications s'appuyait au fort Saint-Pierre, qui semblait imprenable. Des communications couvertes permettaient à l'ennemi de verser, au besoin, sur ce point, s'il était attaqué, toutes les forces de la garnison ; et le morceau, comme on dit, n'était pas facile à happer.

Mais le maréchal de Villars ne doutait de rien, et avait donné la même habitude à ceux qui l'entouraient. Voulant profiter des bénéfices de la surprise et des bonnes fortunes de l'audace, il avait donné ordre au comte Du Bourg d'attaquer dès l'abord, à quelque heure que ce fût, et de donner la bienvenue à l'ennemi à coups de canon.

Le comte, un peu désarçonné à l'aspect de ce formidable appareil de fortifications faisait ses réserves, demandait des pioches, des outils, des fascines, tous les instruments d'un siége.

— Rien de tout cela, lui répondit le maréchal avec une laconique brusquerie, que la vue de la difficulté ainsi défiée rendait singulièrement éloquente. Des hommes !

Et en même temps il donna, sans plus de façon, l'ordre d'avancer.

Il envoya le marquis d'Asfeld, lieutenant-général, attaquer une demi-lune sur la droite, le comte d'Estrades protéger cette attaque par une diversion sur la gauche, et, suivant son usage, payant de sa personne et enlevant tout de son exemple, il se mit à la tête du coup de main, derrière une avant-garde de cinq cents grenadiers.

Il y eut bientôt un moment d'alerte dans son état-major et presque dans l'armée, attentive aux moindres gestes de cet homme, qui portait son génie et sa fortune.

Le maréchal, qui bravait les obstacles pour lui-même comme pour les autres, n'avait pas tenu assez de compte, dans l'entrain du premier élan, de cette spirale vertigineuse des pentes de la montagne, et de la raideur du rocher qui en formait les degrés, non plus que des ménagements réclamés par la blessure de son genou, encore assez douloureuse pour qu'il lui fallût l'aide de deux hommes pour se mettre à cheval.

Celui qu'il montait, quoique très-grand et très-fort, glissa tout d'un coup et plia des quatre jambes devant la gueule d'un précipice.

Le maréchal, sans perdre son sang-froid, se jeta vivement à terre et tomba heureusement. Il put se raccrocher aux premières anfractuosités de la fondrière, et, soutenu par des grenadiers, il grimpa des pieds et des mains pour arriver au bout de ce chemin de chamois, inaccessible aux chevaux.

Nous suivions derrière lui, tout un groupe doré et panaché, M. le Duc, M. le prince de Conti, le prince d'Epinoy, Luynes, Croissy et moi, ainsi que plus d'un autre,

émerveillés de cette première leçon de courage, d'obstination et de bonheur.

Quand nous gravîmes au dernier faîte, les troupes battirent des mains, et se jetèrent sur la proie avec un tel effort qu'elle ne put tenir. La bagarre fut chaude, et on tua beaucoup de monde : deux colonels furent pris, ainsi que plusieurs drapeaux, que le maréchal envoya au roi par le comte de Boissieux, son neveu. La montagne était nettoyée de notre côté, et l'abord de Fribourg découvert, la première garde d'infanterie ayant été refoulée dans la ville, et la cavalerie ayant dû reculer dans les gorges.

Le maréchal la suivit dans sa retraite, occupant le terrain à mesure qu'on l'abandonnait, et mettant à cette poursuite toute l'ardeur et toutes les ruses d'une chasse. Chemin faisant, on trouva le fort d'Halgrave abandonné. On y jeta une garnison, et l'on continua de marcher à perdre haleine. Nos soldats avaient le souffle d'autant plus court, que les munitionnaires n'ayant point le pas ailé de la victoire, et ne nous suivant qu'à peine, le pain vint à manquer. On ne peut songer à tout, et le maréchal, pour aller plus vite et mieux dissimuler ses desseins, avait par trop allégé le fardeau de provisions de ceux qu'il prétendait charger de gloire. Il fallut s'arrêter, faute de munitions... de bouche, et confier tout ce qui restait de vivres à un détachement de mille chevaux, dragons et hussards, chargés de pénétrer aussi loin qu'ils le pourraient.

Le maréchal ne put dépasser d'au delà de quatre lieues l'abbaye de Saint-Pierre. Pour faire cette pointe, qui tenait les populations en alerte et leur faisait maudire de bon cœur, à la grande satisfaction du maréchal, l'importun voisinage de la lutte, il fallait faire un peu jeûner la compagnie pendant deux jours. On dînait comme on pou-

vait, avec le butin de la maraude. M. le Duc nous donna deux soupers, fort gaillards de propos, mais de piètre chère, où les histoires remplacèrent le rôti absent. Nous y rîmes beaucoup, y chantâmes quelque peu, mais nul n'en eut d'indigestion.

Au retour au camp, nous nous régalâmes de pain sec, frotté du sel de l'esprit français, faute de mieux. Mais nous étions jeunes, et nous étions contents. Nul ne murmurait de ces privations passagères que partageait gaiement le maréchal. Après la pluie vient le beau temps, et pour nous le carnaval devait suivre le carême. De ce carnaval les habitants de Fribourg devaient payer les violons, et ils les payèrent. Nous avions, d'ailleurs, pour nous tenir lieu du reste, bonnes nouvelles des mille cavaliers d'aventure dont le havresac avait emporté notre nécessaire. Toujours galopant, avec nos croûtes sous la dent, ces braves gens allèrent au delà de Rotweil, et poussèrent des partis fort loin au delà du Danube.

Revenu devant Fribourg, le maréchal régla les quartiers et prit les postes qui pouvaient rendre le secours difficile, et même faire perdre l'envie de le tenter. Ce siége, entrepris assez témérairement à la fin de septembre, n'était pas une affaire des plus commodes. La ville était cernée par trois montagnes couronnées du feu de trois forts, et celui de Saint-Pierre passait pour inexpugnable. Mais le maréchal, qui avait ses façons à lui de compter sur l'avenir, se frottait justement les mains de ce qui eût fait dresser les oreilles à tout autre.

Il avait eu, au delà de Fribourg, la faim pour ennemie, mais dans Fribourg même, il espérait bien l'avoir pour alliée ; et le chiffre de la garnison, bien loin de l'effrayer, lui semblait plein de promesses. Dix-neuf bataillons, en

effet, sans compter les détachements et toute la noblesse du pays réfugiée dans la ville, cela représente beaucoup de bras, mais beaucoup de bouches aussi. La ville, privée de communications, devait avoir de plus en plus de peine à nourrir tout ce monde. Enfin, il n'y avait pas que des hommes parmi les défenseurs de Fribourg. La plupart, notamment les officiers du corps de Vaubonne, étaient embarrassés de leurs femmes et de leurs équipages, qu'on n'avait pas eu le temps de mettre ailleurs.

Le siége de la ville, d'après ces données, pouvait être long; mais le résultat, en présence du blocus de la place, était inévitable. La détresse de la garnison devait tôt ou tard l'obliger de se rendre. Le maréchal, d'avance, lui refusait toute capitulation. Les forts Saint-Pierre et de l'Étoile devaient suivre la fortune du corps de la place, et tomber avec lui aux mains d'un assiégeant assez patient pour attendre le moment où ventre affamé n'a point d'oreilles, même pour la voix de l'honneur.

Le 27 septembre, le maréchal régla les attaques avec M. de Valory et les deux principaux ingénieurs : celle de la ville, près de la porte Saint-Martin, et celle du fort Saint-Pierre, par la vallée du même nom.

Les avis furent partagés. M. de La Bâtie, qui avait la connaissance des lieux, ayant commandé au château de Fribourg, opinait pour commencer l'attaque par la porte de la ville qui s'ouvrait au pied du château de Saint-Pierre, et il fondait son avis sur ce que l'on pouvait, en saignant la rivière qui passe dans les fossés, épargner perte de temps et perte d'hommes, qui ne les combleraient pas impunément.

Cette opinion, quoique la meilleure, fut rejetée, comme il arrive souvent, par le hasard qui préside aux conseils.

On avait d'ailleurs besoin des ingénieurs, qui ne réussissent bien que dans les projets qui leur conviennent. Il fallut donc se décider à opérer suivant les règles, qui ont tué plus de monde qu'elles n'en ont sauvé.

La tranchée fut ouverte, dans la nuit du dernier septembre au 1er octobre, par le régiment de Piémont, à l'abri d'un redan le long de la rivière, qui menait presque au pied du glacis de la porte Saint-Martin. On arriva, sans trop grande perte, à deux cents toises de la palissade.

Le soir du 1er octobre, les ennemis tentèrent une grosse sortie; mais les bataillons de la Reine, qui étaient à la tête de la tranchée, les reconduisirent l'épée au dos. M. de Beaujeu, brigadier, qui faisait la charge du maréchal-des-logis général de la cavalerie, eut, de cette affaire, le talon emporté d'un coup de canon, et il fallut lui couper la jambe. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, ni la guerre sans casser des hommes.

Nos trois batteries faisaient rage à la fois contre les trois forts de Saint-Pierre, de l'Étoile et de l'Escargot, et nos mineurs n'avançaient que sous le canon de la place, tirant au ricochet sur un sol rocailleux, parsemé de cailloux, qui rejaillissaient désagréablement au visage des gens.

Deux grandes sorties succédèrent à la première, infructueuses comme elle. Celle du 7 fut soutenue par le marquis de Nangis, avec un aplomb remarquable, et l'ennemi fut ramené vivement jusqu'au chemin couvert. M. de Squiddy, capitaine des gardes du maréchal, y fut blessé à ses côtés et non loin de moi, car je ne m'en écartais guère.

La sortie du 9 ne fut guère plus chaude. Elle se fit sur l'attaque du château, où l'ennemi avait l'avantage, qui

nous était fort contraire, de la descente. Cependant nous n'eûmes que trois capitaines de grenadiers tués, l'un desquels était le fils de milord Melford, parmi une centaine de soldats. Nos logements furent rétablis sans grand dommage, et nous pûmes voir les tranchées mi-combles des cadavres de l'ennemi, que ces efforts inutiles épuisaient en nous échauffant.

C'est à ce moment qu'il fallut parer à une diversion du prince Eugène, qui faisait un mouvement hors de son camp d'Ettlingen. Il menaçait ainsi notre armée par deux côtés à la fois, pouvant l'aborder soit par les montagnes, soit par la plaine. Le maréchal eut bientôt réduit ces deux partis à un seul, en fortifiant les montagnes de façon à ne laisser ouvert que le débouché de la plaine, ce qui le dérobait à toute surprise, et lui permettait de concentrer ses forces sur une attaque à découvert.

Rassuré à la fois du côté des montagnes, grâce au corps du comte de Dillon qui en garnit les crêtes, et du côté de la plaine, où le prince Eugène ne pouvait se risquer sans prêter le flanc aux troupes en observation à Strasbourg et à Kehl, le maréchal continua son siége avec l'énergie de la sécurité.

L'attaque du chemin couvert et d'une lunette qui le défendait fut résolue pour la nuit du 13 au 14. Quarante compagnies de grenadiers, soutenues par plusieurs bataillons, furent commandées pour cette opération, qui trouva l'ennemi sur ses gardes, par suite de la coïncidence singulière en vertu de laquelle il se trouva combiner une sortie juste au moment où nous préparions notre tentative.

Douze cents hommes, commandés par le général Veterstein, furent abordés à la baïonnette au moment où ils

se mettaient pour le départ en bataille sur le glacis. De là, entre soldats tous d'élite, et que l'obstacle réciproque avait irrités, une mêlée des plus meurtrières, qui faillit dégénérer, par suite des renforts engagés successivement de part et d'autre, en une véritable bataille. Peu de ces douze cents assiégés rentrèrent dans la place. Leur chef, blessé et prisonnier, fut amené au maréchal à la tête même de l'attaque.

Encouragé par ce succès, et ayant pour principe de battre le fer quand il est chaud, le maréchal poussa à la lunette, défendue par deux cents hommes. Les marquis de Vivans et de Puysieux y marchèrent avec quatre bataillons en échelle pour soutenir les grenadiers. La résistance des ennemis, non moins excités que les nôtres, ne faiblissait pas. Le maréchal, d'autant plus piqué au jeu que l'occasion était propice et semblait devoir être unique, par suite de l'avancement de la saison, qui couvrait déjà la terre d'une neige hâtive, s'obstina à la prise de cette lunette, qui d'accessoire devenait essentielle au succès du siége. Il fit appuyer les deux mille grenadiers d'attaque par trente bataillons. Le combat s'élargit et dura deux heures avec un acharnement égal des deux côtés.

Le maréchal s'était porté au fort du feu, avec les comtes de Broglie, de Nangis, de Silly, M. de Contades, le duc de Guiche et moi. A un moment de défaillance, où nos grenadiers, chassés de la lunette qu'ils avaient occupée un moment, reculaient en désordre, nous nous mîmes à leur tête, et, ralliés par les régiments de Poitou et de Royal-Roussillon, nous rentrâmes, de haute lutte, dans la lunette, chaude comme une fournaise et rouge comme un abattoir. La petite garnison, héroïquement opiniâtre, se défendit jusqu'à sa dernière cartouche et à son dernier

tronçon d'épée, et refusa quartier. On n'insista guère, et tous les survivants furent passés à l'arme blanche jusqu'au dernier par nos soldats irrités, en expiation des mânes de tant de leurs camarades immolés.

Presque tous nos capitaines de grenadiers étaient demeurés sur la place, tant à la lunette qu'au chemin couvert; et dans cet étroit théâtre où l'on se fusillait presque à bout portant, au milieu des éclats de pierre détachés des murailles, nul ne fut épargné. Le maréchal de Villars reçut à la hanche un coup de pierre si violent, que ses habits en furent percés, et qu'il en fut ébranlé, pâlissant; et comme je m'élançais vers lui pour le soutenir, les bras en avant, l'épée pendante, attachée au poignet par la dragonne, je reçus moi-même au front, non loin de la tempe, un éclat qui pénétra assez profondément pour que le sang qui en jaillit m'aveuglât un moment, et pour que j'en aie gardé la marque toute ma vie.

Je m'en tirai encore à l'honneur de ma coquetterie et ne fus point touché malencontreusement. Une balafre ne défigure pas, et elle honore tout visage qu'elle ne déshonore point.

Un qui fut moins heureux que moi, mais qui avait moins besoin de l'être, ayant passé l'âge de la galanterie, c'est ce pauvre marquis de Laval, dont on peut dire qu'il ne fut point gâté par la fortune, ni ce jour-là ni d'autres.

Il assista, en effet, la mâchoire fracassée par un obus, à l'agonie de son régiment qui, mal engagé, fut écharpé, écrasé à ce point qu'il ne revint que quatre hommes de ses deux compagnies de grenadiers. Il ne quitta le service du roi, d'où l'exilait cette affreuse blessure, qui l'obligea de porter toute sa vie une mentonnière noire pour réunir les deux moitiés de son chef branlant (d'où son surnom

de Laval-*Mentonnière*) que pour entrer dans les machinations de la duchesse du Maine. Je devais le retrouver, compromis moi-même dans ces échauffourées, à la Bastille, et y avoir pour compagnon de disgrâce, de procès et de captivité, ce brave compagnon du champ de bataille, toujours sublime et ridicule, à force de malheur même, que son humeur fantasque devait brouiller avec tout le monde, et dont la captivité certes n'eut pas les mêmes dédommagements que la mienne.

Les ennemis avaient perdu force monde à cette action acharnée qui nous coûta deux mille hommes. Nos soldats y furent admirables de ténacité, échauffés à ce point que le transport de leurs officiers blessés, contre l'ordinaire, ne les refroidissait pas, et qu'ils revenaient tous au combat, après avoir remis aux mains des chirurgiens leur précieux fardeau.

Il fallut le lendemain, par une nécessité commune, convenir d'une suspension d'armes, pour enterrer les morts. Ils pullulaient de chaque côté, et quoi qu'en dise l'axiome antique, il n'est pas vrai que le cadavre d'un ennemi ne sente jamais mauvais, ni même d'un ami.

Le maréchal, qui connaissait mieux que personne le moral du soldat, accorda la trêve qu'il eût lui-même demandée, plutôt que d'exposer ses hommes à la contagion de tristesse et d'horreur qui se dégage (sans parler de la pestilence) de ces débris sanglants et de ces odeurs nauséabondes. La fureur du combat, le délire du courage et du sacrifice dérobent tout ce que ces spectacles ont d'affreux pour n'en laisser voir que le sublime. Mais il est bon, la farce jouée, de tirer le rideau. Il y a là des rôles de héros qu'on ne jouerait point de sang-froid.

Nos morts enterrés, l'appareil mis sur ma blessure en

voie de cicatrisation, il fallut songer à pousser l'attaque du château, qui n'avançait pas. Le maréchal le savait bien imprenable autrement que par le contre-coup de la reddition de la ville ; mais il ne voulait point afficher ce doute, et laisser à l'ennemi cette espérance.

D'ailleurs la fatigue, le froid, l'ennui commençaient à miner le soldat et même l'officier, sans excepter le général. De jeunes Français se lassent de tout, même de la gloire qui dure et de la victoire qui se fait attendre. Ajoutez à cela les mystérieuses influences de galanterie et de pitié dont disposent de jolies femmes oisives, prisonnières, et qui savent mettre à leur délivrance des prix si tentants pour des héros de vingt ans.

Notre chevalerie s'émut de la pénible situation des dames renfermées dans Fribourg, également privées par le siége des consolations légitimes et des autres, et languissant dans ce double veuvage, sans autre musique que celle du canon, sans autre distraction que les combats de nuit à la tranchée, et sans autre perspective que la famine et le sac. Ces extrémités donnaient à penser à ces belles recluses, innocentes victimes de la guerre, et plus d'un d'entre nous s'associait à leurs anxiétés et y compatissait.

Le 16, un signal parti du fort de Saint-Pierre fut suivi d'un mouvement parmi les troupes du prince Eugène, qui était alors sur les hauteurs de Holgraph. Il n'y demeura qu'un jour, et, loin de secourir la place, se retira. Le 18, le maréchal établit six batteries sur le chemin couvert. De là, dans la ville, un redoublement d'alarmes, et un sympathique écho dans notre état-major.

Les princes du sang eux-mêmes se firent avocats pour plaider, auprès du maréchal, la cause de ce sexe suppliant et le presser de donner, à certaines dames de Fribourg,

congé de quitter la ville, où il ne faisait plus bon pour elles. Mais le maréchal, qui avait son idée, justifiée par le résultat, et qui n'était galant qu'à ses heures, et quand il n'avait pas intérêt à ne point l'être :

— Permettez, répondit-il avec une gravité ironique, que je ne diminue en rien l'inquiétude des ennemis, surtout des plus galants de leurs généraux.

Et il persista, contre le gré général, dans une inflexibilité qui nous fut très-utile.

Du 10 au 20 octobre nos nouvelles batteries commencèrent à tirer, et le maréchal ne fut pas trompé dans son espoir qu'elles seraient servies à souhait, et feraient bon usage. La contrescarpe fut renversée dans le fossé, et on se mit en demeure de le saigner et d'y jeter des fascines et des sacs à terre; mais il demeurait aux ennemis deux batteries dans les flancs bas, couvertes par les oreillons des bastions. Elles rasaient le fossé et, par leur hauteur, échappaient à la vue de notre canon.

Malgré cela, les ponts furent achevés le 27, ou plutôt les fossés comblés, et on était en état de monter à l'assaut le 30, quand ce jour, à huit heures du matin, il parut un drapeau blanc sur la brèche, et le marquis de Villeroy amena au maréchal deux magistrats, qui lui apprirent que le gouverneur abandonnait la ville à son sort et s'était retiré dans les châteaux.

Ce sort de la ville, menacée de toutes les conséquences d'une entrée de vive force, où il est difficile de museler le soldat et de lui défendre quelque chose qu'il ne se croie permis, n'était pas, malgré la réputation de discipline de l'armée et de courtoisie de ses chefs, sans inspirer à ses députés des appréhensions que le maréchal n'eut aucune peine à partager. Aussi l'audience fut-elle courte, et le

maréchal, suivi de tous ses aides-de-camp, courut-il à franc-étrier vers la brèche.

Il était temps. Nous trouvâmes le duc de Tallard, colonel de la tranchée d'avant-garde, fort empêché de fermer l'issue aux soldats déchaînés, et, débordé par la meute, faisant de son mieux, à coups de canne et finalement de plat d'épée, la police des plus mutins.

La vue du maréchal lui-même ne produisit point du coup, sur cette émotion, son effet accoutumé ; il fallut ses exhortations, ses menaces et l'exemple de quelques châtiments sommaires pour en imposer à ces vainqueurs séditieux qui se ruaient vers la proie. Les issues confiées au régiment des gardes, qu'on ne débordait pas impunément, nous entrâmes dans la ville, pleine de pleurs et de grincements de dents.

Le maréchal fit enfermer dans le couvent et le jardin des Capucins plus de cinq mille prisonniers, indiscrètement abandonnés par le gouverneur à sa discrétion, et confina dans le même trop tutélaire asile les femmes des généraux et officiers, qu'ils avaient laissées dans la ville avec leurs équipages.

M. de Contades, major-général, dépêché au roi avec la bonne nouvelle de cette reddition de la ville, premier succès qui en présageait d'autres, le maréchal entra en composition avec les échevins. La ville se racheta du pillage et de l'incendie, moyennant une rançon d'un million, sous la condition expresse toutefois, qu'on ne tirerait pas des forts où la garnison s'était retirée ; faute de quoi le gouverneur fut averti que tout serait passé au fil de l'épée.

Il ne fut pas plus intimidé par cette menace que par l'ironique et imprévue recommandation qui terminait la

réponse du maréchal à ses ouvertures. Le maréchal donnait avis à son correspondant que, puisqu'il avait jugé à propos d'abandonner à sa discrétion plus de cinq mille hommes de sa garnison, blessés ou autres, il ne tromperait pas sa confiance, et qu'il ne leur serait fait aucun mal, mais qu'ils n'auraient d'autre subsistance que celle qui leur serait fournie du château.

Sur cette déclaration, le gouverneur demanda permission, qui lui fut accordée, d'envoyer des officiers au prince de Savoie, pour l'informer de sa situation et implorer un adoucissement à l'ordre strict qu'il lui avait donné de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, avec promesse de le secourir.

Le maréchal profita du répit de cette sorte d'armistice pour remettre quelque ordre dans la ville, livrée à toute la confusion de l'abandon, compliqué d'une domination nouvelle. Préparant, à la faveur de cette paix factice, les derniers efforts de la lutte, il fit mettre en batterie, sous les canons muets du château, et sans essuyer même un coup de fusil, soixante pièces de vingt-quatre, dont près de moitié avaient été trouvées dans la place, et quarante mortiers, prêts à un suprême foudroiement. Cependant les prisonniers criaient la famine et tournaient tour à tour, du côté du vainqueur et du vaincu, du gouverneur et du maréchal, dont ils accusaient également l'égoïsme et la rigueur, des mains suppliantes.

A ces objurgations dont le maréchal, bien loin de l'empêcher, favorisa la transmission, le gouverneur répondit par une lettre des plus pathétiques, dans laquelle il regrettait que son honneur et celui de la garnison ne lui permissent point de se défaire des vivres qui lui étaient nécessaires pour suivre les ordres de son maître et de son

général; il ajoutait qu'il ne pensait pas que la religion du maréchal l'autorisât à laisser mourir de faim des chrétiens dont il était le maître.

Le maréchal ne se laissa pas prendre au piége de cette éloquence, et il répliqua :

« Mon honneur, ma religion et ce que je dois à mon maître et aux Français ne me permettent pas de laisser du pain à un ennemi qui n'en veut que pour tuer les Français. Ainsi, vous enverrez du pain aux soldats que vous avez abandonnés, ou vous répondrez à Dieu de ceux qui périront à vos yeux. »

Durant cet échange de correspondance, ces pauvres diables, qui n'avaient que des lettres à se mettre sous la dent, dépérissaient en effet à vue d'œil. On n'avait fait passer quelque nourriture qu'aux femmes, vis-à-vis desquelles l'honnêteté du soldat eût fraudé les consignes.

Le maréchal, voulant joindre à l'effet de sa menace celui du spectacle, plus éloquent encore, des premiers résultats de la rigueur à laquelle le réduisaient l'obstination du gouverneur et son faux point d'honneur, fit porter aux barrières du château une vingtaine de soldats épuisés de faim.

Comme il l'avait prévu, la garnison se souleva d'indignation à cette vue, et, pour éviter une sédition et une trahison imminentes, le gouverneur dut envoyer immédiatement du pain et de la viande aux prisonniers délaissés, et retirer dans le château leurs députés expirants.

Le maréchal le laissait jurer à son aise, et souriait des controverses, mêlées d'exemples anciens et de principes nouveaux, que suscitait jusques autour de lui une inflexibilité qui avait ses partisans et ses adversaires. Il répondait aux critiques, sans s'inquiéter du renfort de citations

des historiens de l'antiquité que l'érudition officieuse du sieur de Gerchois lui fit parvenir, en s'applaudissant des résultats prochains de son apparente barbarie, et en supputant ce que les deux mois de vivres du château pourraient durer, partagés entre sa garnison et cinq mille prisonniers.

Cependant le maréchal prenait logement dans la ville même, pour surveiller de plus près l'installation des batteries qui devaient foudroyer le château. Le gouverneur, peu satisfait de sa première déception et sentant vivement l'affront d'assister inerte au spectacle des préparatifs de sa ruine, fit mine de se fâcher et de rompre la tolérance. Le maréchal se borna à lui faire répondre que s'il lui chantait pouille, il lui en cuirait, et qu'au premier coup de canon, il incendierait la ville, et passerait ses prisonniers au fil de l'épée.

Le 12 novembre, le maréchal, en état de tirer, s'impatientait à son tour. Le gouverneur, le baron d'Arche, lui envoya le général Vactendonne pour l'aviser que la réponse du prince Eugène n'était pas suffisante pour qu'il se crût entièrement libre de ne prendre conseil que de la situation et de lui-même; il sollicitait une prolongation d'armistice, afin de pouvoir faire auprès du prince une nouvelle et plus instante démarche.

Le maréchal, pour prix de cette faveur, exigeait la remise du fort Saint-Pierre, qui fut refusée.

Comme il ne pouvait s'empêcher d'admirer cette ténacité d'espérance et de fidélité, et que lui-même avait encore besoin de cinq ou six jours pour recevoir des renforts d'artillerie attendus, il céda, en apparence, à l'estime, et permit au général Vactendonne d'aller trouver le prince Eugène, à condition qu'il serait de retour le cinquième jour.

Cependant il fit les dispositions nécessaires pour attaquer Kirn et Trarbach, immédiatement après la prise de Fribourg, dont il ne doutait plus. Il eût voulu faire plus, et marcher avec une partie de l'armée à la tête du Danube, en poussant des partis dans le cœur même de l'Empire. Mais toujours la difficulté de vivre en pays ennemi avec les ressources bornées de nos approvisionnements alourdissait l'élan de ses spéculations, et obligeait cet aventureux génie à descendre du ciel et à reprendre pied à terre.

Tout ce beau plan manqua, comme tant d'autres, parce que le sieur Pâris, munitionnaire général (le chef même de cette dynastie de finance qui a eu depuis tant de part à nos affaires), ne put, malgré la vive impulsion que sa hardiesse originale avait imprimée à ce service des vivres, relevé par lui à la hauteur d'une sorte de ministère, se porter garant de donner aux troupes huit jours de pain d'avance.

Enfin, le 13 novembre au soir, le gouverneur reçut du prince Eugène la permission de rendre les forts. La garnison sortit le 20, au nombre de six mille hommes, affaiblie d'une perte de quatre mille morts, sans compter les cinq mille prisonniers abandonnés si malencontreusement par le gouverneur à la générosité du maréchal. Cette reddition de Fribourg, par ses conséquences, abrégeait la guerre et promettait une paix prochaine. Le maréchal congédia l'armée, qui inonda les routes de l'Alsace et de la Lorraine de ses deux cents bataillons et de ses trois cent soixante escadrons, étagés par divisions, et suivis d'immenses files de chariots, chargés de vivres et de traînards.

Je n'assistai pas à ce spectacle étonnant de la débâcle d'une armée qui se sépare, non plus qu'aux festins et aux bals

d'adieu donnés par nos jeunes seigneurs à la noblesse et à la bourgeoisie du pays. On s'amusait à Fribourg comme après une peste, et je crois bien que le temps perdu pour le plaisir et la galanterie fut réparé, dans cette ville ressuscitée, de façon à exiger de l'historien le moins pudibond le voile de Timanthe.

Je n'aurai point à m'en servir, ayant échappé à ces réjouissances, dont j'eusse sans doute pris ma part, par cette commission que le maréchal me devait bien, et que j'ambitionnais comme la seule désirable récompense de mes services. Je voulais ne rentrer à la cour qu'en courrier de bonne nouvelle, en messager de victoire.

Le maréchal m'ayant, dès le 13 au soir, donné mission de porter au roi l'avis de la reddition du château de Fribourg et des forts, qui couronnait si heureusement la campagne, je partis, dès la nuit même, par deux pieds de neige, et arrivai le mardi, 21 novembre, paré des grâces d'une longue absence, d'une bonne nouvelle et d'une belle blessure, à Marly.

Le roi, sans me laisser le temps de me débotter, me fit entrer dans son cabinet, voulant m'interroger lui-même, et me faire parler à loisir.

Quand je l'abordai, je demeurai saisi du respect qu'inspirait cette majesté répandue sur le visage, dans l'air et dans le moindre geste de cet homme vraiment né pour commander aux autres, et si naturellement grand, par le génie et l'habitude du rang suprême, qu'il le personnifiait en quelque sorte, qu'il était la royauté incarnée et non plus un roi, mais le roi même.

Je vous assure que le plus hardi tremblait devant ce grand œil fixe, comme celui de Jupiter, ouvert sur vous, cette perruque olympienne, ce geste où l'on voyait toujours le

sceptre, et qu'on était délicieusement rafraîchi quand cette tête de médaille daignait s'animer et qu'un sourire de ces lèvres solennelles vous accordait une grave bienvenue et vous promettait un ciel sans foudre.

Certes, je n'ai plus le fétichisme des rois, les ayant vus trop longtemps de trop près, et ayant quelques raisons de croire que ce ne sont, après tout, que des hommes. J'en ai toujours eu le respect, parce que la religion du rang n'est pas de celles qu'il soit aujourd'hui prudent d'affaiblir, alors que ce culte de nos aïeux, miné par des fois nouvelles, touche aux derniers adorateurs comme aux dernières idoles. Mon métier à moi, je le répète, est d'être royaliste, comme disait Joseph II, qui a bien aussi gâté le métier. Mais on était encore, en 1713, aux derniers beaux jours de cette dévotion du prince, dont il ne demeure plus guère que la superstition ; et l'admiration due à l'homme excusait jusqu'aux excès d'une prosternation qui, pour ceux qui ont vu Louis XIV comme j'ai eu l'honneur de le voir, le matin dont je parle, ne semblera jamais servile.

Je saluai donc Sa Majesté avec cette timidité troublée qui, surtout venant d'un courtisan et d'un militaire, est, pour un prince habitué à choisir entre les encens, le plus délicat des hommages. L'expression de la bonté succéda aussitôt, sur le visage du roi, à celle de la majesté, et, encouragé par cet arc-en-ciel, je commençai mon récit.

Il y prit goût, et me posa plusieurs questions, auxquelles je répondis avec la précision spontanée nécessaire et trop rare dans ces entretiens avec un souverain, qui n'a ni le temps des longues pensées, ni le loisir des conversations approfondies, et à qui il importe d'offrir, en quelques mots, à la fois la fleur et le fond des choses.

Il parut surpris et puis satisfait de cette netteté ; il dai-

gna sourire, quand je lui parlai de notre espoir trompé de Marchiennes et de la fugue de la maîtresse du prince Eugène, car, quoique devenu dévot, il ne haïssait point les détails qui ne le sont pas. Émi par le tableau des efforts et des horreurs de ce long et dramatique siége de Fribourg, il ne put non plus écouter impunément l'histoire de la correspondance entre le maréchal et le gouverneur, et de cette victoire de la goguenardise gasconne sur le flegme allemand.

C'est sur ce trait des « *douceurs de M. de Villars,* » comme on appelait les saillies de caractère du maréchal, que le roi se déclara satisfait et rompit l'audience, avec force choses flatteuses pour moi.

— Ne parlons plus du passé, me dit-il en me congédiant, et en me montrant ma cicatrice. Voilà une blessure qui efface tout. Comportez-vous bien, et que je n'aie plus à signer que des lettres de cachet qui vous portent des marques de ma bienveillance. Vous voilà rentré dans la bonne voie, et vous portez un nom qui oblige à de grandes choses.

Et maintenant, lecteur, trêve à ces récits de combats et de gloire dont j'ai peut-être abusé, suivant le faible des capitaines et des voyageurs. Il m'a semblé qu'ils auraient quelque intérêt, aujourd'hui qu'on ne fait plus la guerre comme on la faisait en 1713, et que ce ne sont plus des Villars qui la font. Nous n'y reviendrons plus de longtemps. De ce sang généreux versé pour de grandes causes, les prés ont assez bu; et le soleil glorieux de Denain ne se relèvera plus qu'à Fontenoy, pour se recoucher encore. Nous ferons comme l'histoire elle-même, lecteur, et nous allons nous divertir, nous frivoliser et nous encanailler même quelque peu, de même que la France, pendant ce carnaval de la Régence, qui succède, contre l'ordre

habituel, à ce carême grandiose de la fin du règne de Louis XIV.

Oui, nous voici à la Régence, avec son débordement de mœurs, ses agiotages effrénés, sa galanterie d'orgie, sa fronde de pamphlets et de chansons. Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés; mais on peut aller au bois pour autre chose que le laurier, la noisette, par exemple. Nous voici donc à la saison des noisettes. Prenons-en notre parti gaiement, et croquons-en quelques-unes en galante compagnie, dans un de ces décors de *Concert champêtre,* de *Départ pour Cythère,* ou de *Halte de comédie,* dont Watteau a emporté le secret.

On ne peut pas toujours être avec Mars, peu spirituel de sa nature, et Vénus a du bon. Accrochons donc notre épée victorieuse, réduite à ne plus garder que notre chevet, et prenant les culottes à rubans et la canne en houlette des bergers de 1715, racontons quelques bonnes histoires de cette époque qui se moqua de tout, même d'elle-même, et dont Frédéric eût dit, avec plus de raison encore que du régiment de Champagne, qu'on s'y f... de l'ordre.

LIVRE DEUXIÈME

LA PETITE FRONDE

1715 — 1720

CHAPITRE PREMIER

AVENTURES DE CAPE ET D'ÉPÉE

ouis XIV est mort. — Profession de foi du plus sérieux des hommes frivoles. — Ma cabale. — Le monde renversé. — Mort de mon père. — Un héritage embrouillé. — Les bals de l'Opéra. — Le mot de Mme de Lassay. — Ma femme et mon écuyer. — Je suis .... — Comment je m'aperçois du plus imprévu des malheurs conjugaux. — Qu'il ne faut pas défier la fortune ni faire parler son valet de chambre. — Je prends le bon parti. — Mort de Mme de Fronsac, devenue duchesse de Richelieu. — Court dialogue, en 1734, avec mon ancien écuyer. — Recrudescence de duels. — Mme de Gacé. — Une altercation au bal de l'Opéra. — Le combat de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. — Un beau coup d'épée. — A quoi sert le guet. — Le Parlement s'empare de l'affaire. — La querelle des présidents et des ducs se renouvelle. — Second séjour à la Bastille. — Je me réconcilie avec Gacé pour lutter avec lui contre l'ennemi commun. — Visite de médecins. — Un stratagème. — L'arrêt du Parlement. — Je sors de la Bastille. — La guerre des femmes. — Une équipée. — La duchesse de Retz. — Un sermon à l'abbaye de Jouarre. — Triomphe oratoire. — Succès sacré, récompense profane. — Vénus et Junon. — La comtesse de Polignac. — La marquise de Nesle. — Le marquis de Nesle. — Deux amazones. — Le bois de Boulogne en 1718. — Duel féminin. — Madame de Nesle est blessée. — Le chirurgien La Peyronie. — La nouvelle Hermione. — La confession de Mme de Nesle.

A la fin de 1715, Louis XIV était mort, tout étonné de être pas immortel.

Mme de Maintenon était mourante, au milieu de cet air nouveau où elle ne respirait plus, comme la cane hors de sa bourbe. La Régence commençait sous un roi-enfant, avec le désordre inséparable des régences et des minorités. Monsieur le duc d'Orléans, à la faveur de la violation du testament qui ne lui laissait que sa place, s'était glissé au premier rang, avec toutes les grâces et toutes les promesses qui dissimulent l'usurpation. Le pied sur la première marche du trône, il n'était séparé que par la faible distance d'un malheur possible ou d'un attentat dont, à tort, il semblait être capable (fanfaron de crimes qui n'eut que des vices), du droit de régner.

En attendant, il gouvernait du mieux qu'il pouvait, et c'est peu dire, avec la complicité de toutes les impatiences qui aiguillonnaient son indifférence, et de toutes les ambitions qui s'agitaient autour de lui, au point de le faire paraître ambitieux. En même temps que lui, paraissaient ces puissances nouvelles, encore honteuses et comme diffamées malgré les premiers succès : l'Opinion, la Fortune, la Bourse, le Journal, le Café.

Les financiers faisaient des projets, les politiques faisaient des plans, les poëtes faisaient des satires ; les militaires ne faisaient rien. Toutes les forces vives de la nation, si longtemps comprimées, éclataient à la fois, comme un levain fermenté dans la corruption et l'amertume. Les femmes reprenaient leur empire, charmant et fatal, sous un prince curieux, lettré, galant ; et, par la mode, le plaisir, l'intrigue, ressaisissaient, en l'abaissant, ce pouvoir que Louis XIV, en qui l'homme et le roi se touchent sans se confondre, leur avait laissé prendre sur lui-même, mais non sur ses affaires.

Le Parlement, à qui le duc d'Orléans devait beaucoup,

se conduisait comme s'il n'eût rien eu à lui refuser; et l'influence des gens de robe préludait à leur despotisme. Il avait fallu émietter, dans les conseils, à de trop nombreux auxiliaires d'une élévation de scandale et d'un avénement d'effraction, l'autorité qui jusque-là n'avait résidé qu'en un seul.

Louis XIV n'avait eu que des secrétaires, interprètes souvent glorieux de ses volontés. Le Régent ne devait avoir que des amis, et pas un serviteur, leur partageant le gouvernement au point de n'en rien garder pour lui-même, consolé de la diminution du rôle principal par le nombre des secondaires, et, par le plaisir d'avoir trente-six ministres, de la honte de ne s'en pouvoir passer.

Tout le monde trouva son compte à un semblable régime, même moi; car je profitai d'autant plus volontiers de ses commodités, que je pouvais m'absoudre en les blâmant. J'avais vingt ans, ce qui explique que j'aie été alors à la fois adversaire et complice, frondant le prince et soupant avec l'homme, critiquant les fautes et y participant, déplorant et précipitant la décadence qui me permettait l'indignation et m'assurait l'impunité.

Mon âge excuse cette duplicité d'attitude et cette contradiction de conduite, plus apparentes d'ailleurs que réelles, et plus singulières que coupables. L'homme est à la fois raisonnable et passionné, ce qui lui permet d'avoir du goût pour ce qu'il n'estime pas, de se plaire à ce qui le choque, et de s'associer, sans les approuver, aux excès d'une licence hostile à ses qualités et favorable à ses vices.

Sous un gouvernement comme celui de la Régence, succédant sans transition suffisante à celui de Louis XIV, d'un si auguste déclin, et substituant le règne de l'empi-

risme à celui de la règle, le goût des systèmes à leur mépris, le crédit des roués à celui des honnêtes gens, mon choix était tout indiqué et mon parti n'était pas difficile à prendre.

Je devais à mon nom, symbole de l'autorité monarchique absolue, relevée par le grand cardinal de tant d'alliances adultères et de tant de désastreuses déchéances, je devais à ce nom, signe de ralliement de tous les orthodoxes, ennemis des frelons de robe et des moucherons de finance, de demeurer à l'écart de ce triomphe des petites gens, de l'ardélionisme parlementaire et de ses solennelles bévues, surtout de ce tourbillon d'affaires et d'agiotage où devaient s'enrichir et se déshonorer tant de gens, dont la chronique de la rue Quincampoix enregistrera les chutes inouïes, les gains monstrueux et les cyniques mariages.

Mon respect pour la mémoire du roi défunt, ma reconnaissance pour ses bontés, mélangée d'un reste de crainte de ses rigueurs qui me le faisait paraître toujours vivant, ma qualité de pupille de Mme de Maintenon, d'habitué des fêtes de Sceaux et d'ami, après avoir aspiré à plus, de la spirituelle et fantasque duchesse du Maine, ne me permettaient pas une autre attitude que celle de la fidélité à la tradition et du mépris de nouveautés, qui toutes empruntaient, pour plaire, le visage de la Fortune.

Je fus donc sous la Régence, et de plus en plus, le chef de cette minorité frondeuse et boudeuse à la façon de la jeunesse, c'est-à-dire qui se mêla aux plaisirs du temps sans se mêler à ses affaires, et qui intrigua plus qu'elle ne conspira contre un prince qu'il était plus facile de mépriser que de haïr, de tromper que de combattre, et de renverser que de remplacer ; car il valait encore mieux que M. le

Duc, comme on l'a bien vu depuis, quoique j'aie gagné au change.

Quoi qu'il en soit, et grâce à mon exemple qui faisait toujours mode, il fut de bon ton, de 1715 à 1720, parmi la jeune noblesse, d'opposer ses scrupules et ses répugnances à la courtisanerie de la vieille. On n'osa point pousser la contradiction jusqu'à s'ennuyer par bravade, et à être vertueux par défi. Il eût été ridicule, quand bien même il n'eût pas été impossible, en 1715, de résister à ce torrent des mauvaises mœurs, à cette contagion de folie, à cette émulation de débauche, à cette fureur de jeu et de gain, qui emportèrent un moment tout le monde.

A quoi sert d'être sage dans une maison de fous, et chaste dans une orgie ? Le parti dont j'étais le chef ne se donna donc pas le tort d'afficher la dévotion ou les bonnes mœurs.

Il fallait battre l'ennemi sur son terrain, avec ses propres armes, et, à cette époque de nouveautés et de contrastes, lutter avec lui de contrastes et de nouveautés. Nous ne fûmes donc pas puritains comme à Londres, ce qui est trop bourgeois et trop anglais à la fois. Nous fûmes libertins, comme à Rome. Ce sont les libertins qui ont tué César, victime de gens qui valaient moins que lui, et qui se croyaient ses rivaux, parce qu'ils avaient ses vices. L'héroïsme de Brutus est une lâcheté.

Ce n'est pas un poignard, quoi qu'on en ait dit, que nous aiguisions à Sceaux sur les épigrammes hyperboliques de Lagrange-Chancel et les quatrains de Voltaire. La duchesse du Maine fût allée tout au plus jusques aux ciseaux de Mlle de Montpensier, et eût borné à couper les cheveux du Régent sa féminine vengeance. Pour lui, il avait tout ce qu'il faut pour faire un bon moine et se

plaire en un couvent. Il eût été un excellent bénédictin à Thélème.

Ces détails étaient nécessaires afin d'expliquer bien des contrastes impénétrables pour qui n'en éclaire point le mystère à cette brutale lumière de la corruption universelle. Ils font comprendre comment, sous la Régence, c'est-à-dire sous le gouvernement d'un prince demeuré jeune à l'âge où il n'est plus permis de l'être, et indulgent aux vices en homme qui les a tous, il put être de bon ton, parmi la plupart des membres d'une jeune noblesse qui ne se piquait pas de vertus, d'être de la cabale, mot français qui peint à merveille notre opposition, et comment cet air de Fronde qui, sous Louis XIV, eût perdu à jamais un homme, le mena à tout sous Louis XV.

Sous Louis XIV, l'uniforme moral, comme l'autre, était de rigueur, et il n'était permis à un courtisan qui voulait parvenir de n'avoir que des idées à brevet. La Fare, Tréville, Lassay apprirent à leurs dépens, qu'on ne saurait être impunément un homme d'esprit ou de cœur, quand il n'est pas *convenable* de l'être.

Sous le Régent, le ton change ; mais ce n'est pas dans les mœurs, également mauvaises des deux parts, qu'éclate la contradiction de gens qui n'ont de terrain commun que celui de la débauche. Les plus grands ennemis du Régent parlent comme lui, sacrent comme lui, s'enivrent comme lui, font comme lui de la galanterie grossière et de la chimie transcendentale. Mais ce que ne font pas les libertins, par opposition aux roués, ce qu'ils ne font pas, c'est leurs affaires.

Ils rougiraient de s'enrichir, de faire leur cour à Law et aux Mississipiens parvenus, de se commettre aux tripots de l'hôtel Carignan et de la place Vendôme, et d'épouser

des filles de traitants. Le signe particulier de l'opposition sous la Régence, c'est qu'elle s'y ruine. Et sa pauvreté, quoique due au vice, a la valeur d'une vertu, lorsqu'on la compare aux lucres fabuleux des Condé, aux monopoles scandaleux des La Force et des d'Estrées, aux hymens ridicules des d'Évreux, des La Fare et des d'Oise.

Pour moi, je n'ai guère fait que deux bonnes choses sous la Régence, mais je m'en vante avec plaisir, car elles passèrent pour une double folie à une époque d'universel vertige, où il n'était pas trop sage d'être honnête. J'ai payé les dettes de mon père, et je n'ai pas acheté d'actions.

Quand on songe à ce temps du monde renversé où le duc de Saint-Simon, le plus dévot, quoique non pas le plus vertueux des hommes, est le conseiller et le favori du Régent et une façon de roué austère ; où le duc de Noailles, pour faire comme tout le monde, prend une maîtresse et rogne des louis ; où le recteur de l'Université, Petit de Montempuys, est surpris et bafoué par ses écoliers, déguisé en femme, à une représentation d'*Isis* à l'Opéra ; où le sombre d'Argenson a, au couvent de Notre-Dame-du-Traisnel, tout un sérail sous la grille ; enfin, où le grave d'Aguesseau, chancelier de France, se laisse appeler par la galante maréchale d'Estrées « *mon folichon,* » il peut sembler que la conduite du duc de Richelieu, faisant de l'opposition à un prince vicieux, refusant de s'enrichir en un temps où la probité est ridicule, et gardant intacts, au milieu de l'encanaillement universel, le sentiment de l'honneur et la pudeur de la naissance, mérite quelques éloges, et ne défrise pas trop l'épithète d'héroïque.

Après avoir expliqué les motifs de mon opposition sous la Régence, il me demeure à en définir le caractère. Il laisse à désirer, je dois le confesser, sous le rapport de

la netteté. Je n'avais ni ambition précise, ni vues arrêtées, ni ressentiments implacables. Je n'aimais pas le duc d'Orléans, et il me le rendait bien, voilà tout. Mais s'il était dans la fatalité de l'analogie de nos tempéraments, de ne nous point aimer, il ne répugnait pas moins de nous haïr à l'insouciance de notre caractère. Nous étions comme deux joueurs au quinze, qui se font des renvis tour à tour.

Nous avions tour à tour, comme toutes les personnes qui se ressemblent, des phases de goût réciproque ou d'antipathie mutuelle, et nous nous détestions sans pouvoir, par instants, nous empêcher de nous plaire. De là ce mélange de hauteur et de familiarité qui présidait à nos rapports; de là mes attaques sans trop de fiel et ses rigueurs tempérées par la clémence; de là ces réunions bizarres où il se plaisait aux saillies de mon esprit quand je l'exerçais sur d'autres que sur lui, et ces soupers du Palais-Royal où il manquait rarement d'avoir pour convive celui qu'il appelait plaisamment « *son ennemi intime.* »

Il était impossible de mieux définir ce genre de guerre que, dès le premier jour, je commençai à faire à M. le Régent. Le but, les moyens, les dangers, les profits de cette lutte tragi-comique peignent à merveille, comme autant de traits plus ressemblants que flatteurs, les mœurs du temps, celles de mon adversaire et les miennes.

N'ayant rien de mieux à faire à une époque où il n'y avait qu'à se divertir, je fis profession de me venger sur le duc d'Orléans, en le harcelant sans cesse en amour de ma rivalité, et en l'humiliant de mes succès, de l'affront de lui obéir. Je me donnai pour tâche de plaire successivement à toutes ses filles et à toutes ses maîtresses, et pour génie d'y réussir. Ce sont ces bonheurs, mêlés de

plus d'un accident, dont je vais ébaucher l'histoire, qui a ses curiosités particulières et sa générale moralité. Le lecteur qui va me suivre sur le champ de bataille de ces stratégies galantes n'aura pas les mêmes émotions, mais il y trouvera autant de leçons que dans le récit de mes campagnes de 1712 et de 1713.

Voilà pourquoi, avec la liberté de ce temps et la décence du nôtre, j'entreprends de conduire avec moi le public à ces batailles de Denain de l'amour, à ces siéges de Fribourg de la galanterie, qui tiennent la place principale dans l'histoire de cette chaude et printanière vingtième année, durant laquelle je me portai à la guerre des femmes avec toute l'ardeur d'une adolescence altérée de plaisir par trois ans de Bastille ou d'armée, et fort à point émancipée du double joug de la tyrannie paternelle et conjugale.

Le 10 mai 1715, j'avais perdu mon père. Je l'avais trouvé, en 1714, brouillé avec sa femme, et quittant l'hôtel qu'il partageait avec elle au faubourg Saint-Germain, pour revenir à l'hôtel de Richelieu, à la place Royale. Par malheur, il l'avait loué à l'archevêque de Reims, qui, faute de savoir où se mettre, prétendait soutenir son bail. Mon père s'obstinait à rentrer chez lui, avec la ténacité sénile, et traitait son locataire en intrus. De là une bonne querelle, qui eût fini par un mauvais procès, si M. de Cavoye et sa femme, qui ne venaient presque jamais à Paris, n'eussent coupé court à l'algarade en prêtant leur maison à l'archevêque expulsé, et en prenant soin, avec une sollicitude mêlée d'affection, d'habitude et d'intérêt, d'un vieil enfant qui, en sa vie, n'avait su prendre soin de lui-même. Sa mort, à quatre-vingt-six ans, les délivra de cette importune et singulière tutelle.

Je fus affligé, comme il convenait, de cette perte, quoi-

que prévue, et j'honorai de mon mieux la mémoire d'un homme qui ne m'avait pas toujours traité en fils. Je lui devais le jour, mais je lui devais aussi la Bastille. Il me laissait un nom compromis et une fortune en détresse. Sans la prévoyance préservatrice du grand cardinal, j'eusse été ruiné, mon père ayant toujours vécu comme s'il n'eût pas dû avoir de successeur.

Mon héritage se borna aux biens substitués, qu'il n'avait pu qu'écorner de dettes, et de legs, auxquels je fis honneur comme si j'y eusse été obligé. Je le pleurai; mais, à dire le vrai, et pour répéter le mot de M[me] de Staal en semblable occurrence, je ne sais pas trop d'où ces larmes partirent.

Je fus assez absorbé, durant un certain temps, par la nécessité de mettre un peu d'ordre à mes affaires, fort embrouillées, et de faire rendre compte à quelques intendants qui n'avaient pas dégorgé depuis longtemps. Mes amis furent quelque peu étonnés de cette application à des sujets peu divertissants de leur nature. C'est qu'ils ignoraient ce que je découvris moi-même à cette occasion, à savoir que je n'étais frivole que dans les matières qui le comportent, et n'aimais point à l'être à mes dépens.

J'ai toujours pensé qu'un grand nom ne va pas sans une grande fortune, que la noblesse déroge également en gagnant de l'argent et en perdant son bien, qu'il est des magnificences nécessaires et des prodigalités ridicules, et qu'il n'y a rien de pire au monde que d'être dupe, si ce n'est d'être fripon. La Régence n'avait pas en vain inauguré devant moi le règne de l'or, et fait marcher sous mes yeux l'ivresse de ses parvenus triomphants. Je voulais être riche et le demeurer, ayant deviné de bonne heure cette double loi de la société nouvelle, où la fortune

est tellement un moyen que pour beaucoup elle semble le but même, où un homme d'esprit sans le sol ne vaut pas un financier bête, et où, si l'opulence ne fait pas encore tout à fait la considération et le bonheur, il est certain qu'elle contribue beaucoup à l'une et à l'autre.

Mes duchés de Richelieu et de Fronsac, mes châteaux de la Ferté-Bernard, Coze, Lonac et autres, visités, estimés, mis sous l'œil et la main d'un maître, les créanciers et les légataires de mon père payés, à leur grand étonnement et même un peu au mien, mon revenu assuré de façon à éviter les gênes qui avaient plus d'une fois obligé l'auteur de mes jours à solliciter du roi et de Mme de Maintenon, en lettres d'une orgueilleuse mendicité, ces grâces humiliantes qui ressemblent à des aumônes, je retombai satisfait, rasséréné, revivifié, du travail ingrat des affaires d'argent dans le loisir heureux des affaires de plaisir et d'amour.

Je me replaçai, en attendant que ma réception au Parlement comme duc et pair me permît de jouir à mon rang des honneurs héréditaires, à la tête de cette folle jeunesse qui dépensait en galanteries, en festins, en chasses, en duels, cette force et ce courage inutiles, qu'il fallait désormais semer aux quatre vents de la *grande vie*, comme ils disent en Angleterre. Je chassai à Chantilly avec M. le Duc. J'inaugurai, avec d'Aumont et Saillant, les essais de courses de chevaux qui ont tant prospéré depuis, avec Lauraguais et Lauzun. J'eus ma place d'honneur sur la scène aux Bouffons Italiens, que l'ennui du Régent rappela d'Italie, où la satire un peu forte de *la Fausse prude* les avait fait renvoyer. Je poussai à la création des bals de l'Opéra, dont l'idée, soufflée par moi, valut six mille livres de pension au chevalier de Bouillon, comme un grand service rendu à l'État.

Ces bals de l'Opéra, dont la vogue, à partir de 1716, fut telle qu'on ne s'en rassasia pas, même avec un par jour durant le carnaval, sont la véritable institution de la Régence, et ils survivront peut-être à la monarchie. Il était en effet fort agréable de danser en masque dans le sanctuaire même de la danse, avec l'espoir, rarement trompé, d'en rencontrer les déesses, et de les humaniser jusqu'au point d'accepter votre souper. C'était là l'attrait principal de ces saturnales pour les jeunes gens.

Pour les débauchés plus mûrs, la liberté de ces réunions, où l'on pouvait faire impunément tout ce que permet la police, qui y avait la manche large, leur offrait cet avantage qu'ils pouvaient y venir gris et même ivres, comme plus d'une fois on y vit M. Rouillé et même M. le Régent, et se faire ensuite porter dans ces loges où il est doux de dormir au bruit des violons.

Pour continuer ce raccourci d'une partie de mon histoire, qui ne se peut guère raconter que de profil, et achever cette ébauche, que je ne ferai qu'en buste, des occupations de mon oisiveté et des revanches de toutes sortes que je pris alors de mes longs jeûnes de la Bastille et du camp, je n'ai plus guère, je crois, qu'à parler de mes bonnes fortunes.

C'est encore là le meilleur de cette fausse monnaie de plaisir dont on se paye à vingt ans. On a dit que l'hypocrisie était un hommage rendu à la vertu. Je réclame un peu des égards qu'à ce titre, sans doute, on lui accorde, pour la galanterie, qui est aussi, jusque dans ses excès, un hommage rendu à l'amour. Je ne dirai, d'ailleurs, de ces aventures où le cœur, si peu que ce soit, est toujours de la partie, que ce qui mérite d'être raconté, de façon à *encadrer* dans la vive peinture des mœurs d'un temps

original, et qui ne se reverra plus, quelques têtes de femmes qui en valent la peine.

N'oubliez pas enfin, lecteur, que j'étais libre, autant qu'on peut l'être du vivant de sa femme, et que j'allais le devenir autant qu'on peut l'être après sa mort. Mme de Richelieu, au surplus, comme on va voir, car je veux régler mon compte avec sa mémoire, cela me mettra plus à l'aise, m'avait, en se consolant assez lestement de mon abandon, donné le droit de me venger du sien, et aux yeux du monde, s'il eût connu un grief que je m'empressai de lui taire, j'eusse paru généreux en la tenant quitte.

Un jour que Mme de Lassay (point la première, une Sibour, ni la cornélienne Marianne Pajot, la seconde, mais la troisième, cette Mlle de Guénani, qui avait du sang et de l'esprit des Condé dans les veines), entendait son mari faire l'éloge et se porter garant de la vertu de Mme de Maintenon :

— Comment faites-vous, Monsieur, interrompit-elle impatientée, pour être sûr de ces choses-là ?

Mme de Lassay avait raison. On n'est jamais sûr de ces choses-là. Il y a, dans l'âme et la vie de la femme, un double aiguillon qui stimule sans cesse leur mouvement : la curiosité et la vengeance. Malgré toute sa vertu, tout son mérite et les ressources de la dévotion, Mme de Fronsac n'avait pas attendu d'être Mme de Richelieu pour se sentir piquée du désir de savoir ce que je ne lui avais point appris, et de m'en punir en l'apprenant d'un autre. Le talion, cette loi barbare, ne mourra point tant qu'il y aura une civilisation. Œil pour œil, dent pour dent, disaient ces naïfs Burgondes, qui ne comptaient pour quelque chose que les blessures du *corps*. Les femmes, moins brutales

et plus cruelles souvent, ne frappent plus qu'au cœur. Je parle ainsi, quoique, dans mes rapports avec ma femme, cet organe ne fût guère en jeu.

Mais on a beau faire, on a beau avoir pour profession d'être l'amant de toutes les femmes, on a beau avoir été, dans toute l'étendue du mot, et en dépit de sa recommandation de borner son zèle au nécessaire et de ne pas toucher au superflu, l'aide de camp du maréchal... et de la maréchale de Villars, on est toujours mari par quelque côté. Le mépris de l'usufruit n'empêche point l'égoïsme du propriétaire, et il est désagréable pour l'amour-propre, à défaut de l'amour, de se voir préférer un petit collet, un chevalier de Malte ou un écuyer. Je n'ai point à me plaindre des deux premières de ces engeances parasites de notre siècle; je n'ai rien perdu aux jolis sermons de la toilette, et je n'ai pas eu de cousin commandant les galères du roi et employant les loisirs de Paris à combattre les infidèles. Moi, c'est par un écuyer que la chose m'advint.

J'aurais dû m'en douter à deux signes infaillibles... toutes les fois qu'ils ne trompent pas. Mme de Richelieu, depuis quelque temps, affectait pour M. de la...... (je ne dirai pas à la postérité le nom de ce tricheur), attaché à ma maison en qualité de gentilhomme, une indifférence qui allait jusqu'à l'injustice. D'autre part, mettant de côté le masque de maussaderie, qui est l'uniforme des femmes négligées, elle était pour moi d'une prévenance et d'une grâce toutes nouvelles, et qui m'eussent donné à rêver si... Mais on ne peut songer à tout. Ce n'est que plus tard que j'ai su qu'il se faut méfier également de sa femme, quand elle est rude à l'écuyer et douce au *mari*.

Quand une femme est aimable pour un époux qui l'a offensée, c'est qu'elle est bien près de le lui rendre. Quel intérêt Mme de Richelieu avait-elle à ce double jeu? Quel parti pris indiquait cette manœuvre? Voilà ce que je devais apprendre à mes dépens.

J'ai bien ri depuis, en songeant aux minauderies de hauteur, aux effarouchements de dignité de Mme de Richelieu en présence de ce serviteur, trop dédommagé dans l'intimité où il singeait le maître. Mme la duchesse de Berry, à ses premières échappées, n'en usait point autrement. En public, elle maltraitait M. de la Haye au point de le faire plaindre. Quelques jours après, on sut qu'elle lui avait proposé de fuir en Hollande avec lui. Il prit peur et recula fort à propos devant cet excès de bonheur.

Mme de Richelieu ne fut pas si exigeante pour mon Paolo, et il ne fut point si modeste.

Mais il n'en faut pas trop dire de mal. Il était de bon lieu, cadet de famille ruiné par les malheurs paternels, et que cette pauvreté avait réduit à la domesticité des grandes maisons. Alors ce mot était sans acception humiliante et servile : un La Rochefoucauld s'honorait d'être de la *domesticité,* c'est-à-dire de la famille du roi. Il était jeune, bien fait, intelligent, honnête et de cette tristesse aimable qui provient de l'inégalité du sort et du mérite. Fâcheuse coïncidence! c'est par cette mélancolie commune d'une ingrate destinée que la maîtresse et le serviteur se rencontrèrent.

L'aveu d'une douleur imméritée provoque au désir de la consoler. Ils n'avaient pas le choix de la réparation. Il n'en était qu'une possible : ils s'aimèrent. Moi seul n'ai pas le droit de leur en faire un reproche : les champs mal gardés semblent à tout le monde.

Tout cela n'arriva point si vite que je le dis, aimant à abréger les histoires que j'ai quelque raison de trouver trop longues, mais peu à peu, par degrés, goutte à goutte. Il n'y a de durables que les succès lents. Mon écuyer le savait bien, ou l'avait deviné, car il ne lésina point sur les bagatelles de la porte, et fit aux nécessités de la défense toutes les concessions compatibles avec la possibilité de la victoire.

Avec la pénétrante souplesse et la prudence hardie de ses pareils, qui ont tant à ménager, et ne sauraient impunément brûler leurs vaisseaux et se couper la retraite, mon homme ne hasarda qu'un pied après l'autre dans la voie glissante où il se sentait suivi. Ce furent d'abord toutes les éloquences du silence et toutes les préparations du regard.

Je vois d'ici ce manége de serpent qui, depuis Ève, a réussi. La duchesse ne tarda pas à comprendre que son écuyer avait quelque chose à lui dire, qu'il n'osait point risquer, de peur de recevoir le plus cruel des congés. De là pour elle la nécessité de parler, puisqu'elle avait deviné la première, et que la supériorité du rang l'obligeait aux premiers pas. Et pourquoi ne parlerait-elle pas, après tout? Quel mal y a-t-il à décharger son cœur devant un ami discret, capable à la fois et digne de pitié? A défaut de l'amour promis et si peu tenu, le plus volage des maris oserait-il faire un crime à sa victime d'aspirer au moins à être plainte?

Il n'est pas besoin d'être moliniste pour deviner où ces beaux raisonnements, toujours à la mode, conduisirent en peu de temps la femme, le serviteur et le mari. Mon écuyer, bien loin de perdre sa place, prit la mienne, et la duchesse ne crut pas trop se venger en jouissant de la liberté

que je lui laissais, ni trop déroger en acceptant les consolations d'un simple gentilhomme.

Un simple gentilhomme bien à elle, valait mieux qu'un duc et pair qui l'abandonnait.

Les choses allèrent ainsi durant une année de délices secrètes, et d'autant mieux savourées; les jours succédant aux jours et coulant avec l'enivrante rapidité des flots du Léthé.

Comme tous les maris, en pareil cas, je ne me doutais de rien; je me félicitais à la fois de voir ma femme guérie de me faire des avances infructueuses, et incapable d'en faire à d'autres; et je m'applaudissais d'avoir si bien rencontré l'épouse qu'il me fallait, sévère à tous et à elle-même, et indulgente pour moi seul; vertueuse enfin, sans être importune.

Je poussais la sécurité jusqu'à la fatuité; je m'étonnais que la femme d'un Richelieu pût lui demeurer fidèle, et je trouvais héroïque une constance si désintéressée. Je me moquais de cette sagesse imperturbable, mais en homme qui au fond n'en est pas fâché, et y voit le plus délicat des hommages. J'engageais en riant mes amis à consoler la délaissée; mais j'étais intérieurement enchanté de les trouver peu disposés à me prendre au mot, et que la femme qui portait mon nom en demeurât digne malgré moi, et l'honorât de la plus rare (en ce temps-là!) des réputations.

Je ne fus moins d'un an à jouir de cette illusion, et j'en jouirais peut-être encore, si l'indiscrétion d'un de ces valets, toujours portés à nuire à celui qui les gouverne, et qui se vengent, en le dénonçant, de ne pouvoir l'imiter, ne m'eût brutalement dessillé les yeux.

Je permettais dans l'intimité, à l'exemple de Louis XVI

lui-même, à qui son valet de chambre Bontemps osait parler plus haut que Louvois, quelque familiarité à ces valets de confiance qui vous dédommagent d'une certaine perte de respect en soutenant votre autorité, ou en aidant votre surveillance, et compensent l'insolence de ce qu'ils disent par l'utilité de ce qu'ils apprennent.

Un soir que j'étais quelque peu échauffé, et qu'en me déshabillant je disais : — que j'allais devenir ridicule à force de ne l'être pas, que l'invraisemblable vertu de Mme de Richelieu cessait d'être honorable en un temps si peu scrupuleux sur cet article, et que vraiment je donnerais bien cent louis pour apprendre que j'avais, comme les autres, un malheur si bien porté, — le valet qui défrisait mes boucles et m'accommodait pour la nuit, encouragé par cette tolérance promise à ses rancunes, laissa tomber son peigne, et, en homme qui prend un parti, il me dit d'un air à la fois humble et hardi, commisératif et railleur :

— Ma foi, Monseigneur, vous avez ce plaisir-là gratis et n'avez pas besoin de le payer si cher.

Et il s'esquiva au fond de la chambre, en me voyant me lever en sursaut, et faire le mouvement d'un homme qui cherche sa canne.

Je repris bien vite mon sang-froid et rassurai le maraud, qui eût été fâché de demeurer en si beau chemin et de me laisser, comme il disait : *sur ma soif.* Un reste de curiosité, survivant malgré moi à mon dépit, me fit écouter le drôle jusqu'au bout. Je lui avais baillé permission de s'asseoir, comme il convient à tout homme, fût-il un valet, qui possède un secret et ne le vend pas à son maître. Fier et confus à la fois de cette importance, mon homme ne se le fit pas dire à deux fois, et me conta par le menu une histoire qui l'élevait au rang de confident et

même de conseiller. Car il n'est pas de petit conseiller, comme de petit ennemi, et celui-ci avait du sens.

Je le laissai donc prendre du fauteuil à sa guise et se moucher et cracher en orateur, en humant de temps en temps une prise du tabac d'Espagne qu'il me volait. Le premier moment de froid passé, je fis la meilleure contenance. Je suis de la race de ces Gaulois qui n'ont peur de rien, surtout de la chute du ciel conjugal qui leur tombe sur la tête. J'aime à braver le hasard et je ris volontiers de ce qui ferait pleurer un autre. Pour un peu plus, j'aurais offert un verre d'eau sucrée à cet animal qui me criblait lourdement des pointes d'épingle de sa jovialité.

Il entra dans des détails concordants et pertinents, comme on dit au Palais, à ne pas laisser à la vérité l'ombre d'un doute où se cacher. J'étais, à n'y pas contredire... oui... j'étais..... Les insinuations de mon espion portaient même sur plus d'un braconnier. Mon hydre avait plusieurs têtes. Il soupçonnait vaguement, disait-il, MM. de Fimarcon, de Rohan, de Bissy, d'avoir profité de la permission que je leur avais si imprudemment donnée. Mais, pour l'écuyer, il était affirmatif au point de vouloir être pendu s'il ne disait vrai.

Je me mis à rire à cette péroraison, comme on fait toujours lorsqu'on n'en a pas envie. Je ne trouvais pas mauvais, après tout, que Mme de Fronsac m'eût donné un rival. Il n'avait pas grand'chose à faire pour lui faire oublier le peu qu'elle me devait. Mais j'étais piqué du choix trop intime et quelque peu subalterne de son consolateur.

Il fallait toutefois se résigner à ce qui ne se pouvait plus empêcher, et je pris mon parti d'assez bonne grâce pour prévenir, en les devançant, les railleries dont mes amis

n'allaient pas manquer de harceler mon stoïcisme. Je ne parlai plus de mon écuyer sans l'appeler *le mari de ma femme*, et je lui accordai, dès ce jour, le salut cérémonieux et les menus honneurs dont les têtes couronnées ont l'habitude de gratifier leurs représentants.

Il ne manquait plus, pour le rendre complet, à ce petit échec que je portais le plus légèrement possible, et de mon mieux, sur l'oreille, que la dernière déception de n'en pouvoir douter. Bientôt il ne lui manqua plus rien, et je dus avaler la pilule de la plus amère des découvertes personnelles.

Un beau jour d'été de 1715, je revenais chez moi, contre mon ordinaire, à six heures du soir, de fort belle humeur, en fredonnant de ma voix fausse une ariette de Campra, et en me battant la cuisse de mon gant. Je montai dans mes appartements me mettre au frais, et la mouche me piquant d'un certain procès dont je voulais toucher deux mots à Mme de Richelieu, qu'il intéressait comme moi, je descendis machinalement chez elle, sans songer à mal.

On était en juillet; l'air était lourd, et les grillons frileux susurraient d'aise dans les crevasses ardentes du jardin. Les gens de la duchesse avaient déserté l'antichambre pour aller prendre l'air à la porte. J'entrai donc, toujours distrait, et traversant la chambre à coucher, j'ouvris furtivement, tenté par je ne sais quel air d'abandon et de mystère, la porte d'un cabinet, que je refermai aussitôt sans faire plus de bruit.

J'avais aperçu la duchesse de Richelieu causant avec son écuyer, assis à ses côtés sur une bergère, dans un tête-à-tête si animé qu'ils ne m'entendirent pas.

Je ne demandai point mon reste, suffisamment con-

vaincu de l'importunité d'un tiers en ce moment. Je retournai dans l'antichambre à pas étouffés. Là je fis grand bruit, criant tout haut: « Holà! il n'y a donc ici personne pour m'annoncer? »

Aucun laquais ne dut m'entendre, et j'eusse chassé qui se fût présenté; car je tenais bien à m'annoncer moi-même, et c'est dans ce but que je toussais à la cantonade afin de pouvoir entrer de nouveau sans surprendre personne.

Je ne sais si la générosité de cette démonstration fut appréciée dans le cabinet à sa juste valeur. On en comprit du moins le sens, et c'est tout ce qu'il me fallait.

Je parus donc, le visage ouvert et souriant. La duchesse était toujours sur sa chaise longue, où elle semblait clouée par l'émotion. L'écuyer, debout contre la fenêtre, dissimulait avec peine, sous une attitude respectueuse, l'équivoque de sa présence. Cette double terreur me fit du bien. Je ne poussai pas toutefois le châtiment au delà de quelques secondes d'un silence observateur, qui durent paraître à mes deux interlocuteurs aussi longues que les heures d'avant leur semblaient courtes.

— Mon Dieu! Madame; — dis-je en m'avançant vivement vers la duchesse, qui en eut un sursaut,—je vous conseille de chasser tous vos gens; pas un de ces coquins n'est dans votre antichambre; on est obligé d'entrer, sans être annoncé; on peut vous gêner, prendre un moment qui ne soit pas le vôtre. Vraiment, Madame, je vous conseille en ami de punir une telle négligence.

Je distillais ironiquement chaque parole bue à la fois, par chacun des deux complices, comme un poison.

L'écuyer, qui ne s'était jamais autant senti de trop, voulut prendre son temps pour sortir.

— Restez, lui dis-je, Monsieur; un ami de la maison, comme vous l'êtes, n'est jamais déplacé ici.

Et, m'asseyant, sur un beau salut, je m'approchai de la duchesse à demi pâmée et lui contai compendieusement, comme ils disent, toujours au Palais, en faisant le contraire de ce qu'ils disent, le cas de mon procès. Je ne m'étais jamais autant senti en verve. Je plaidais vraiment comme un Patru. J'étais un aigle du barreau. Je discutais le pour et le contre en basochien blanchi sous le harnois. Dans tout autre moment, ma harangue eût paru plaisante. Je crains bien qu'elle n'ait semblé que longue à ceux qui la subissaient, leur sang refluant au cœur comme la source qui devient torrent. La mesure comble, je me levai, et, en partant, je dardai à mon écuyer, fort penaud, cette dernière flèche :

— Veuillez, Monsieur, vous entendre avec Madame sur cette affaire, qui ne saurait vous être indifférente, puisqu'elle nous intéresse tous deux. Vous êtes, je le sais, de fort bon conseil, et les vôtres seront bien venus dans cette solitude où la duchesse se plaît; vous me ferez plaisir, tant que cela ne la gênera pas, de continuer à la partager avec elle.

Et je sortis sur ce trait suprême, en archer qui sait bien qu'il a touché le but.

Et maintenant, lecteur :

Fis-je pas mieux que de me plaindre?

La duchesse, de cette scène, eut une rougeole, prélude de la petite vérole, qui devait l'emporter en novembre 1716. Pour l'écuyer, il en fut quitte pour une jaunisse.

Moi, je fus assez heureux pour me tirer, avec les honneurs de la guerre, d'une affaire d'où il n'est pas rare de revenir en dindon de la farce.

Quand la duchesse de Richelieu mourut, elle fut surtout regrettée de mon écuyer. Je lui donnai le congé sans gratification auquel il avait tant de droits. Son deuil fut des plus désintéressés, et il eut la discrétion de le porter seulement dans son cœur.

Ce qui avait le plus ennuyé ce brave homme, c'est de ne pas savoir au juste si je plaisantais ou si j'étais sérieux, le jour de la fameuse conversation interrompue. Il l'ignorait en 1734, lors de mon second mariage avec Mlle de Guise, que j'aimais avec passion, qui me fut enlevée trop tôt, et que je pleurai sincèrement ; il cherchait toujours avec moi sur quel pied danser.

Mon ancien écuyer se trouvant ce jour-là à l'Œil-de-Bœuf, à Versailles (car il était, je l'ai dit, de naissance), en brillante compagnie de courtisans qui me félicitaient de la nouvelle, qu'on venait de rendre publique, d'une union où je puisais le droit d'écarteler de Lorraine, ne crut pas pouvoir se dispenser de joindre son compliment au leur. Cet empressement maladroit, je l'avoue, me choqua.

— Quoi! Monsieur, lui dis-je, vous savez déjà que je me marie? Vous êtes fort alerte. Je reçois votre compliment, mais de loin, je vous en prie, de loin.

En même temps, d'une pirouette qui n'avait rien de révérencieux, je lui tournai le dos.

Je ne l'ai plus revu depuis, et j'en suis fort aise. Car on n'est pas toujours maître du premier mouvement, et j'aurais pu quelque jour, en sa présence, oublier de jeter, comme Louis XIV, ma canne par la fenêtre.

Lorsque je perdis ma femme, en novembre 1716, je venais à peine de sortir de la Bastille, où j'entrai le 4 mars pour en sortir le 4 août de la même année. C'était à l'occasion d'un duel ; car on pense bien que les chevaux, les

chiens, les femmes, le jeu, la table, ne suffisaient point à m'occuper, et que je n'étais pas homme à négliger les occasions de faire honneur à la rage d'épée qui me prenait de temps en temps, depuis que la paix, me privant d'ennemis, me réduisait à me faire la main avec des amis.

Ce qui donnait quelque plaisir à se battre, ce n'est pas l'attrait, toujours cher à un Français, de jouer sa vie sur une carte, souvent biseautée. C'était celui du fruit défendu ; car, sous la Régence, le duel exposait à avoir maille à partir avec messieurs du Parlement, gens fort disposés, de tout temps, à trouver mauvais qu'on se coupe la gorge, plutôt que de s'assommer à coups d'avocats et de se noyer dans l'encre judiciaire.

Il y avait, depuis l'édit de juin 1643, dix ordonnances sur la matière : 11 mai 1644, 13 mars 1646, septembre 1651, mai 1653, août 1668, 13 août, 14 et 30 décembre 1679, décembre 1704 et octobre 1711. C'était plus qu'il n'en fallait pour donner envie de se battre, à la barbe des exempts et à la moustache de la maréchaussée.

La Régence commence par un combat singulier qui demeura impuni. Le mardi 12 novembre 1715, Ferrant, capitaine du régiment du Roi, et Girardin, capitaine du régiment des Gardes, tirèrent l'épée sans façon, et devant la galerie, sous la terrasse des Tuileries.

Ferrant tenait au Parlement et aux maîtres des requêtes. Girardin était fils de Vauvray, longtemps intendant de Toulon, depuis du conseil de marine. Il fut quelque peu blessé. Mais ils se sauvèrent, et tout se borna à leur faire perdre leurs emplois. Ils furent, il est vrai, plus tard, effigiés à la suite de mon affaire avec Gacé, qui réveilla la nécessité d'un exemple. Mais il n'en fut rien *de plus*. Le temps était passé des Bouteville, et de l'écha-

faud vengeant la désobéissance au roi. Sous la Régence, tout finissait par des chansons, et l'on s'y moquait impunément de ce qui, jadis, n'eût point fait rire.

Notre querelle ne fut donc point terminée par le bourreau, dont la charge, fort occupée autrefois, devenait une sinécure. Nous en fûmes quittes à moins, pour quelques mois de chartre privée. Je ne commettrai point, à cette occasion, une nouvelle description de la Bastille. C'est bien assez d'y être allé une seconde fois, qui ne devait point être la dernière. J'aime mieux dire quelques mots de la cause ou plutôt du prétexte de la rencontre et de ses suites, fort tempérées par l'amollissement des lois, toujours contemporain de celui des mœurs.

J'avais déjà eu quelques affaires demeurées à l'état d'embryon, mal nées de nos conflits de table « après buverie, » comme on disait au vieux temps, et de nos disputes de chasse à Chantilly ou au bois de Boulogne ; notamment une avec le chevalier de Bavière, qui ne tourna court que parce que M. le Duc, informé à temps, nous menaça de sa colère, si nous passions outre, et parce que M. le Régent, après nous avoir lavé la tête, nous envoya des gardes des maréchaux.

Notre querelle avec Gacé fit plus de bruit et fut de plus de conséquence, parce qu'elle provoqua, à l'occasion de mes franchises de duc et pair, un conflit entre la Cour et le Parlement, et parce qu'elle ameuta, pour ou contre, ce grand parti des femmes qui, aux temps corrompus, joue l'opinion à s'y méprendre.

Louis-Jean-Baptiste, comte de Gacé, brigadier des armées du roi, gouverneur du pays d'Aunis, était le fils aîné du maréchal de Matignon, bon compère, au demeurant, s'il n'eût épousé la femme qui nous brouilla. Non

que je fusse épris de Mme de Gacé, fille du maréchal de Château-Renaud, qu'il avait épousée, pour son malheur, en secondes noces, étant veuf de sa première femme, le mercredi 7 mai 1710.

Tombée, dès les premiers temps, par étourderie et par dépravation précoce, aux derniers degrés de cette infamie que portèrent si légèrement les femmes de la Régence, Mme de Gacé, dont les aventures, les disgrâces, les fuites, les procès, les requêtes, seront, en 1724, la fable de la cour et de la ville, n'avait point de quoi tenter un homme qui pouvait choisir et se souciait peu des conquêtes trop partagées. Mais s'il était facile de se passer de la dame, il l'était moins de ne pas répéter les propos, calomnieux je le veux bien (il suffisait ici de la médisance), auxquels ne donnaient que trop lieu ses vulgaires escapades.

Lancée de bonne heure dans la société et le ménage tri-parti de M. le Duc, de Soubise et de Mme de Nesle, qui préludait à sa galante renommée, elle ne tarda point à fournir matière aux sottisiers, à se diffamer là où il eût suffi de se compromettre, et à donner à rougir, même à une époque qui se piquait de ne rougir plus.

Son mari, comme la plupart de ceux de ce temps, voulait bien être trompé, chose assez commune; mais il consentait plus difficilement à être ridicule, et je ne saurais le trouver mauvais, malgré son coup d'épée. Malheureusement, Mme de Gacé donnait trop de prise à la critique pour ne point inspirer quelques chansons, et le hasard fit que ces chansons étaient plus spirituelles qu'elle, et se prêtaient volontiers à être chantées.

Je crois bien que je me laissai tenter par certain refrain goguenard, célébrant, au bruit malin des grelots, une des plus récentes mésaventures de Mme de Gacé, à un dîner

où elle n'avait point paru à son avantage, quoique sans assez de voiles.

Je n'avais pas trop de raisons d'être sévère, même pour de telles incartades, et étais demeuré passif dans la querelle qui ne manqua point de s'engager, à propos de ce dernier défi à l'opinion, qui n'est jamais plus impitoyable sur les décences, qu'aux époques corrompues. Il n'y a rien d'intolérant comme la pudeur du vice; et chacun de brocarder à qui mieux mieux sur ces atteintes à la morale, qui trouve d'autant plus de défenseurs qu'elle est plus désarmée.

Je n'avais été coupable que tout au plus à la façon d'un miroir, d'un écho, d'un rayon indiscret. Comme il fallait s'en prendre à quelqu'un, à moins de s'en prendre à lui-même, Gacé cherchait un bouc émissaire de ses infortunes conjugales, et aspirait à une de ces vengeances expiatoires qui rendent sérieux ce qui ne l'est point, font taire les rieurs, couvrent le scandale d'une tache de sang et élèvent la comédie au rang du drame. Je faisais trop bien son jeu, par mon nom et mon prestige, pour qu'il n'essayât point d'étouffer, dans le bruit complaisant d'une querelle avec moi, le bruit importun de ce qui en était la cause.

En ce temps-là, âge de bois des poëtes, on se servait d'eux quand on ne les bâtonnait pas. Gacé s'adressa à Roy, coupletier à tout faire, qui associa volontiers son injure à la sienne, et l'arma d'une de ces épigrammes qui manquent rarement leur effet un soir de carnaval.

C'est, en effet, au bal de l'Opéra, le 17 février 1716, au moment où j'étais fort occupé d'un domino vénitien dont l'incognito intriguait tout le monde, excepté moi, que Gacé, légèrement pris de vin et surtout de colère, s'avisa

de venir rompre la conversation qui devenait intéressante, pour me chatouiller les oreilles de son malencontreux pasquil, avec un air de raillerie et de défi.

Je lâchai le bras de mon interlocutrice (qui se trouvait, comme on le verra plus tard, de trop bonne maison pour être importunée), au moment où mon fâcheux, poursuivant son *ex abrupto*, lui disait avec impertinence :

— Ah! princesse, n'écoutez pas un masque aussi perfide en amour. Il n'agit que pour parler, et le premier dévoilera tout.

— Monsieur le sot, répondis-je en ôtant brusquement mon loup de velours, c'est à la belle étoile que finissent les conversations si mal commencées. Ne vous plairait-il pas de venir continuer la nôtre hors d'ici?

— Volontiers, répliqua-t-il; c'est ce que je cherchais.

— Nous verrons tout à l'heure si vous aurez lieu de vous en applaudir.

Je conduisis la belle, plus morte que vive, dans une loge où je laissai à Soubise, qui nous accompagnait, le soin de lui faire respirer les sels nécessaires à la situation, et tous deux, Gacé et moi, l'un pourpre, l'autre livide de fureur, nous nous esquivâmes à travers la foule et les fiacres, sans nous soucier d'être suivis. Nous étions tous deux gens d'honneur, et avions plus hâte de fuir les témoins que d'en chercher.

A peine arrivés au milieu de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, silencieux et farouches, l'haleine courte et le pas pressé, nous nous arrêtâmes en un carrefour propice, sous un réverbère mi-éteint qui permettait de voir sans être trop vus.

Un rapide coup d'œil jeté dans la rue enveloppée d'un brouillard piqué de rares lumières, nous per-

mit de juger de la possibilité de nous entre-tuer avant que le guet ne parût à l'horizon.

Sans plus de façons, nous nous saluâmes, prîmes du champ et nous mîmes en garde, avec ce bruit sec du fer choquant le fer, qui fait rentrer sous les draps le marchand réveillé, et rend sourdes les portes et aveugles les fenêtres de la prudente bourgeoisie.

Ce combat impromptu fut des plus animés. Nous n'avions point loisir de faire parade, et la peur des curieux en éveil, des amis en recherche et des exempts en quête précipitait nos coups. Nous étions tous deux jeunes, bouillants et vraiment ennemis, comme lorsque les motifs de haine manquent, et qu'on s'étourdit sur les causes pour mieux s'étourdir sur les effets. J'avais le jarret plus souple que Gacé, mais il était d'un bras plus vigoureux.

Après quelques passades, je le blessai légèrement au bras.

— Ce n'est rien, dit-il, hors d'haleine, sans prendre la peine de se bander.

Et il m'allongea une pointe, que j'eus toute la peine du monde à parer d'un revers qui nous environna d'étincelles. Je ne tardai point à le piquer encore à l'épaule, mais de façon à l'exciter plus encore qu'à le ralentir. Il ne s'engagea que davantage, bondissant lourdement sur moi, l'écume aux lèvres, les cheveux fumants, comme un taureau que la mouche harcèle.

Son attente fut encore déçue, et il se retira plus vivement qu'il n'avait avancé, sur un coup qui l'éffleura à la hanche. Il était devenu tout à fait furieux, et moi-même, ne me possédant plus guère et me laissant gagner au délire qui l'envahissait et faisait bruire sa poitrine, je me hasardai, pour finir, à me découvrir d'un quart.

Fâcheuse imprévoyance! car avant que j'eusse eu le temps de revenir à mon point et de fournir à la parade, j'avais reçu en plein ventre un de ces coups d'épée qui ne connaissent point d'obstacles. Le fer, glissant entre deux côtes, me traversa de part en part, sans offenser les entrailles, mais avec un froid aigu qui me saisit comme un glaçon.

Un rouge éclair passa devant mes yeux, mes lèvres bleuies se serrèrent et, lâchant mon épée inutile, je me laissai glisser sur les genoux.

Je ne sais pas trop la suite, sinon que quelques amis survenus me prirent dans leurs bras, et me jetèrent avec eux dans le premier carrosse de louage venu.

Pour M. de Gacé, il ne demanda point son reste, et s'excusant en bref, il essuya rapidement son épée avec son mouchoir qu'il jeta dans le soupirail d'une cave; reconnu aux armes, il lui fut fort heureusement rendu le lendemain par un droguiste qui, contre l'ordinaire, ne le trahit pas. Puis il reparut au bal avec un air de triomphe et d'inquiétude qui le fit remarquer et l'obligea d'en sortir, sitôt qu'il crut avoir suffisamment établi son *alibi*.

C'est alors qu'une patrouille mi-partie de gardes françaises et d'archers de maréchaussée, fit solennellement son apparition dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, où le théâtre du combat était rempli de bourgeois et de commères qui péroraient sur l'événement. Il n'en demeurait plus de traces que quelques rares gouttes de sang que contemplait gravement M. le chevalier du guet, arrivant trop tard, comme toujours, et ne s'en plaignant pas.

L'affaire n'en devait point rester là, grâce à l'empressement que mit le Parlement à profiter de cette occasion

d'humilier des privilèges redevenus, à son gré, insolents, et de faire comparaître à sa barre, en ma personne, l'orgueil de la pairie.

Sous le double prétexte de la fréquente recrudescence des duels, qui exigeait un exemple d'autant plus efficace qu'il frapperait plus haut, et de ma situation de pair non encore reçu en solennelle audience, c'est-à-dire non encore revêtu de l'intégrité du droit que je tenais de mon hérédité, MM. les gens du roi se hâtèrent de procéder aux informations, à la grande satisfaction du banc des présidents, impatient de venger ses déceptions de la querelle des bonnets, et, en général, de toute la gent fourrée et herminée, charmée de voir sur la sellette, sans chapeau et sans épée, un de ceux même avec lesquels elle était obligée de partager l'honneur des siéges fleurdelysés.

Ce fut un débordement de haine jalouse, un déchaînement d'arrogance, une émulation d'activité du haut en bas de l'échelle plumitive, depuis les Dandins à mortier jusques au dernier scribe à plume d'oie et à écritoire de corne.

D'un aûtre côté, les ducs et pairs, aiguillonnés par le bilieux Saint-Simon, ne perdaient pas leur temps. C'était dans les deux camps ennemis, dont notre affaire renouvelait les fureurs, un bourdonnement de ruche et un frémissement de fourmilière. Le Régent jugea à propos d'intervenir et de couper court, par l'ordre de nous rendre à la Bastille, au décret d'ajournement personnel et à l'injonction de prendre prison, dans quinzaine, à la Conciergerie du Palais.

La lettre de cachet est du 4 mars 1716. Quand j'y obéis, j'étais encore quelque peu pâle et languissant, mais complétement guéri du fond d'une de ces blessures droites

qui, n'offensant aucun organe, sont promptemer
mées. Je rentrai dans mon ancienne chambre, que
Bernaville, toujours plaisant, m'assura m'avoir to
tenue réservée, appuyé sur l'épaule de ce brave M
Rouge, fort aise de me revoir. Je fus, dès le lend
devenu, par suite du haro parlementaire, l'homm
cause et d'un parti, fort visité, M. le prince de
donnant de cette marque d'intérêt le branle et l'ex
suivi de toute la cour.

M. de Gacé, lui-même, me fit demander à me pré
ses compliments. Nous nous embrassâmes gaîmen
soir nous dînâmes ensemble chez le gouverneur, où
deux bouteilles de champagne, nous concertâme
plan de défense; car nonobstant la lettre de cach
menace, si on insistait, d'évoquer l'affaire au Con
Parlement ne prétendait point lâcher sa proie, et, s
nir compte de notre présence à la prison du roi, no
sait signifier à domicile le décret d'ajournement per
et la sommation de nous rendre en la prison de l
ciergerie du Palais. La querelle s'envenimait don
la robe et l'épée, et il y avait lieu d'aviser à bien e
la partie.

Nous ne manquions ni de conseils ni de parie
jouâmes serré, car le conflit se compliquait enco
prétentions et des rancunes d'un tiers, la nobless
même se trouvant offensée de la défense d'entrer à
tille avec l'épée, et se joignant aux criailleries du
contre les ducs et pairs, dont ce privilége constit
nouveau grief à vider.

On remarquera, sous la Régence, la quotidienn
dance de ces débats stériles de forme, d'usage, d
séance. Ils témoignent des premiers coups port

tradition et à la règle par les impatients d'égalité et les fanfarons de changement. Ils marquent aussi le commencement de cette décadence, dont bientôt les signes aveugleront. C'est de la mort de Louis XIV que date l'abaissement des caractères, que trahit l'ambition des places succédant à celle des rangs, et l'orgueil des formes remplaçant celui des choses. On ne se dispute sur le pas que lorsque ce n'est plus le mérite qui le donne.

Je n'ennuierai point le lecteur de cette procédure si intéressante, alors que chacun était, pour quelque motif, partie dans mon affaire. A l'arrêt du 27 février, je ripostai par une requête au roi, afin d'être jugé suivant le droit qu'il ne m'appartenait point de déserter, car il n'était point mien seulement, mais celui de tout un corps, et le premier du royaume, par Sa Majesté elle-même et mes pairs, à moins qu'il ne fût du bon plaisir de Sa Majesté de nommer une commission à cet effet.

Cette démarche fut appuyée, au nom de toute la pairie, par une seconde requête au roi de l'archevêque de Reims, des évêques de Laon et de Langres, pairs ecclésiastiques, des ducs de Sully, de La Force, de Charost, de Chaulnes, d'Uzès, de Saint-Simon, de Luxembourg, de Tresmes, et d'Antin, chargés de la procuration de leurs collègues.

C'est sur ces grands mots de récusation et d'usurpation d'un côté, et de l'autre, sur les huit exemples fournis par le Parlement à l'appui de sa prétention, que survint l'incident de la lettre de cachet et de la Bastille.

Cette mesure ne tranchait pas le conflit, mais empêchait toute entreprise, nous plaçait sous la sauvegarde du roi et donnait le temps des *mezzo-termini*, chers à M. le Régent. Le 18 mai, une déclaration du roi régla la juridiction et autorisa le Parlement à poursuivre, en se confor-

mant aux usages et ordonnances, c'est-à-dire en nous jugeant, à raison de ma qualité, en forme de pairie.

Le Parlement ne se le fit pas dire deux fois; car Thémis n'est pas, moins que Vénus, attachée à sa proie, et commit M. Ferrant pour nous interroger. Ce conseiller était heureusement choisi pour nous, car, parent du capitaine de ce nom, en fuite pour fait de duel, il avait intérêt à nous ménager. Aussi ne fûmes-nous guère intimidés par sa robe et sa perruque, et jurâmes-nous devant ce juge quelque peu complice, le plus gravement du monde, que nous ne nous étions jamais battus. L'opinion nous favorisant, on eut beau réitérer en chaire dans toutes les églises, l'appel des monitoires, nul témoin ne se put racoler, ou du moins ne se présenta, et le 19 juin, il fallut bien que « Messieurs, » séant en cour garnie de pairs, se contentassent de la maigre aubaine d'un plus ample informé.

Ils ne consentirent point du premier coup à digérer le démenti, et poussèrent l'acharnement de leur hostilité jusqu'à essayer de balancer, par le résultat, qui ne leur semblait pas douteux, car tout Paris croyait au combat comme à l'Évangile, d'une enquête de médecins et d'une visite des corps, celui des informations qui nous était favorable. Mais malice pour malice.

De mon côté, j'imaginai de faire venir à la Bastille le peintre Santerre, qui peignit d'un si beau ton de chair le léger taffetas dont j'avais voilé les marques de ma blessure, qu'il fallait avoir, pour ne pas s'y méprendre, un œil plus fin que celui des juges-commissaires. Pour les chirurgiens, il va sans dire qu'ils y mirent toute la bonne volonté et la crédulité désirables. Ce n'est pas un La Peyronie ni un Helvétius qui, en pareille matière surtout, se fussent

visés de faire, aux dépens de leurs meilleurs clients, leur our aux rancunes d'un corps plus sympathique aux apohicaires qu'aux médecins.

Le vendredi 21 août, le Parlement, « la cour suffisamnent garnie de pairs, » rendit un arrêt ordonnant un ıouveau et plus ample informé de trois mois. Messieurs le la robe ont la rancune longue, et voulaient avoir le lernier mot. Du moins cette ténacité de la rancune parlenentaire ne s'étendit point jusque sur nos personnes, et, lès le 4 août, Gacé et moi nous sortions, en vertu d'une ettre de cachet qui n'avait pas attendu l'issue non dou;euse de notre procès, de la Bastille, où nous étions en;rés le jeudi 5 mars. Payer de cinq mois de détention, au printemps, le plaisir de s'entre-tuer est vraiment un peu cher. C'est à dégoûter du point d'honneur.

Je jurai bien de ne plus chercher querelle aux hommes de longtemps et de n'avoir qu'affaire aux femmes, qui m'avaient donné, durant ma captivité, comme au meilleur champion de leur cause, des témoignages d'une sympathie qui, dès ce jour, fit partie des devoirs mignons du sexe. Je ne demandais pas mieux que de prouver ma reconnaissance à celles qui avaient tant pris d'intérêt à moi. Mais la liste était longue, le choix difficile. Je m'abandonnai au hasard, attendant, pour clore l'enquête et faire quelque belle fin amoureuse ou conjugale, d'être arrivé au dégoût par la satiété et d'avoir atteint le chiffre légendaire du libertin idéal : don Juan.

Mais, avant de conter ce qu'il peut y avoir de sérieux, dans cette partie si frivole de mon histoire, d'esquisser des visages et des caractères, et de me peindre moi-même plus à loisir, je veux m'arrêter encore à deux épisodes de ces cinq chaudes années, 1715 à 1720, si fécondes pour

moi en aventures, et où j'avais vraiment le diable au corps.

« Je n'ai que les peurs qu'il faut avoir, » disait certain maréchal de ma connaissance. Moi, je n'avais pas les premières, et je me passais des autres. J'étais d'une fécondité d'intrigues, d'une souplesse d'imagination, d'une mobilité de visage, qui ne permettaient pas aux plus redoutables obstacles d'arrêter longtemps un acteur d'instinct dont le naturel, dans les circonstances les plus faites pour déconcerter, touchait au génie, prêt à jouer tous les rôles, à revêtir tous les costumes, à sortir de la porte pour rentrer par la fenêtre et *vice versâ ;* qui, n'ayant jamais en vue que le but du moment, pour s'y appliquer tout entier, trouvait des moyens là où le plus habile en manque, et arrivait au succès à force de ne pas voir le danger.

Une de mes équipées à la fois les plus téméraires et les plus heureuses peut donner la mesure de mon audace, de mon sang-froid et de mon art d'esquiver le guignon.

J'avais fait, sans trop de circonvallation, le siége et la conquête d'une de ces belles dames dont la vertu était fort mal gardée, n'ayant qu'un mari pour sentinelle. Le mot de passe est toujours le même, et l'on n'a pas de peine à le trouver.

Il s'agit de cette marquise de Villeroy, duchesse de Retz (que je puis nommer sans inconvénient, car ses aventures et mésaventures sont devenues publiques), pour laquelle j'ai eu un goût intermittent, et qui reparaît de temps à autre, dans mon histoire, comme un *en cas.* Elle était encore, au mois de juin 1717, jolie, aimable, et ayant dans les yeux un esprit qui dispense de l'autre. Tout cela s'est flétri vite au vent brûlant des excès et des adversités précoces.

Il faut avoir jusque dans la folie une certaine sagesse

qui lui manquait, et qui est l'art, si raffiné par quelques autres femmes de son temps, de ménager la beauté, d'économiser le bonheur et de garder intact ce dernier voile de la réputation.

Mme de Villeroy marchait si vite, qu'elle perdit la sienne en route dès les premiers pas, et qu'il fallut, de bonne heure, mettre au couvent une personne trop indiscrète pour ne pas gâter le métier dans le monde. C'est durant le premier de ces exils passagers, préludant à la complète disgrâce qui fit plus d'honneur à la sévérité de son beau-père, le maréchal de Villeroy, qu'à son tact, qu'il nous prit à tous deux l'envie de nous revoir, aiguillonnée surtout par la difficulté d'y parvenir.

Mais je n'étais pas homme à m'embarrasser de ce qui eût fait reculer tout autre; et enhardi par l'obstacle même, je ne songeai plus qu'à le surmonter.

Justement la dame jouissait à ce moment, dans l'abbaye de Jouarre, sa bénigne prison, de l'irréprochable consolation du séjour et de l'entretien d'une sienne cousine qui y avait été élevée avec elle. Enfin, le chevalier de Guéménée, fils cadet du duc de ce nom, se trouvait fort à point épris de la cousine.

Il n'est qu'un moyen d'entrer de gré dans un couvent, par la porte (car nous étions trop honnêtes gens pour y accéder par escalade, et nous exposer au désagrément d'être pris pour des voleurs), c'est de revêtir l'habit devant lequel il n'est point de grille, et de mettre sous le bras ce bréviaire avec lequel on pousse tous les verrous.

Une des religieuses de l'abbaye venait de mourir, et nos deux amies, sous prétexte qu'elles l'avaient beaucoup connue jadis et lui avaient de l'obligation, voulurent faire à la communauté, qui s'en montra très-touchée, l'honneur

de s'associer à ses regrets et de participer à la cérémonie des funérailles.

Rien de plus naturel; rien de plus naturel aussi, qu'à la faveur de ces solennités, si funèbres soient-elles, qui sont toujours, dans les couvents, où l'on n'a pas le droit d'être difficile sur les prétextes, occasions de réunions intimes et de petits synodes, il se soit trouvé, dans deux stalles mi-obscures du chœur, modestes et les yeux baissés, deux jeunes abbés de passage dans le pays, neveux, disait-on, du curé de Jouarre, absent, et qu'il avait chargés de le représenter.

Une présentation au couvent, surtout pendant la Régence, était chose plus facile qu'une présentation à la cour. Les deux abbés, qui portaient avec une grâce peu commune un habit sous lequel il n'est point d'intrus, se recommandaient d'ailleurs par leur bonne mine, et Mme l'abbesse, fort occupée des devoirs de l'hospitalité, et qui n'y voyait pas trop clair, malgré ses lunettes, ne fit nulle difficulté de répondre par une révérence au salut discret et à l'humble requête des deux ecclésiastiques, attirés par une odeur de sainteté qui embaumait, disaient-ils, le couvent à dix lieues à la ronde.

Tout se passa à merveille à l'office, et nos lévites n'eurent qu'à se louer d'une réception qui ne faillit même pécher que par trop d'égards; car jugeant qu'ils n'étaient pas moins bons à entendre qu'à voir, l'abbesse, que l'absence de son prédicateur ordinaire avait laissée en soif d'éloquence, demanda à ses hôtes de régaler, d'un petit sermon, la communauté altérée, comme elle, de la parole de Dieu.

Guéménée se hâta de prétexter un enrouement subit ou toute autre incommodité d'usage, et il évita la corvée,

laissant retomber sur moi tout le poids d'une impatience trop flatteuse. Je n'eus pas de peine à voir que mes excuses seraient moins bien reçues que les siennes, qu'on ne s'était adressé d'abord à lui que par bienséance, mais que j'étais l'orateur souhaité. Que faire ? Rire était odieux, se fâcher ridicule, s'échapper impossible.

Je m'exécutai donc, après avoir fait une légère défense, qui ne fit qu'exciter davantage l'envie d'entendre un homme trop modeste pour n'être pas disert, et qui se condamnait lui-même, par la bonne façon dont il s'excusait. Une envie de couvent ne se passe pas en compliments. Tout ce que je pus obtenir, en objectant le manque de pouvoirs, fut de me faire entendre au parloir, où je devais respirer plus facilement, dans un air plus profane que celui de l'église.

Ma foi ! piqué au jeu par la difficulté même, inspiré par des regards pleins de promesses, encouragé par le murmure d'approbation qui salua mon exorde, je ne m'en tirai point trop mal, et mon coup d'essai parut un coup de maître.

Je fus éloquent, comme on l'est quand on ne peut pas faire autrement. J'exaltai les joies intimes de la vie monastique avec toute la componction d'un homme qui parle de ce qu'il ignore, et je vantai les délices mystiques de l'immolation avec le succès assuré de tout temps à ce langage de la dévotion qui, sauf l'objet, ressemble si bien à celui de l'amour. Je fis l'éloge de la bienheureuse défunte avec d'autant plus de liberté que je ne la connaissais pas, et qu'il n'est rien qui vaille un éloge désintéressé. Enfin, je rendis hommage à la bonté du créateur en créature qui n'a pas à se plaindre de son auteur et ne lui fait pas déshonneur.

Quand je me rassis sur la chaise qui représentait ma chaire, en m'essuyant le front, il y avait des larmes dans tous les yeux, excepté dans ceux des deux pensionnaires, qui n'étaient pas tenues au même devoir d'émotion uniforme.

Guéménée seul me fit peu d'honneur ; sans égard pour ma vanité, il s'endormit tout net ; mais il ne ronfla pas.

On attribua cet oubli à la jalousie, et je n'en fus que plus fêté, choyé, complimenté. On m'eût porté en triomphe, si cette manifestation eût été alors à la mode.

C'était à qui me gâterait le plus, surtout parmi les novices. On m'apporta un miroir, pour réparer le désordre de ma coiffure, que le mouvement oratoire avait un peu défrisée, on m'inonda de rafraîchissements, on me bourra de confitures. L'abbesse me fit l'honneur insigne de m'offrir une prise de tabac dans sa tabatière d'or. Elle était en train de se targuer de son grand âge pour essayer de m'embrasser, je crois, en signe de satisfaction, quand je m'esquivai au jardin, où Guéménée me suivit d'un air de diacre accompagnant un prélat, et tout surpris de son admiration.

On ne nous laissa pas longtemps dans ce tête-à-tête, à respirer au milieu des fleurs, et à secouer notre air de cierges et notre odeur d'encens.

Bientôt l'abbesse elle-même daigna venir nous chercher jusque dans l'asile sacré de réflexions qui ne l'étaient déjà plus, et, par la bonne nouvelle d'une faveur qui lui semblait à la fois méritée et inouïe, mettre un terme à notre attente, quelque peu inquiète des suites de l'incident et de l'issue d'un couvent dont l'accès était si facile.

Le message valait mieux que la messagère, qui n'en fut que mieux reçue. L'abbesse donc, nous exposa, essoufflée,

[ue Mme la duchesse de Retz (c'était alors le titre de Mme de Villeroy), et sa cousine désiraient nous complimenter encore et nous entretenir en particulier.

Nous accueillîmes avec componction cette nouvelle épreuve imposée à notre modestie ; nous nous récriâmes contre une récompense si fort au-dessus de nos mérites ; mais nous demeurâmes enfin d'accord qu'il fallait obéir aux volontés mystérieuses de la Providence ; que l'esprit saint souffle où il lui plaît, et que ce n'était pas à nous, pauvres pécheurs, à nous regimber contre les desseins du Tout-Puissant, qui avait sans doute inspiré à ces nobles dames, pour le bien commun de nos âmes et leur salut futur, de nous honorer de leur conversation et peut-être de leur protection.

Sur ce compliment, nous suivîmes l'abbesse, aussi lentement que nous le permettait notre impatience secrète, dans l'appartement de la duchesse qui, piquée d'émulation, jouait aussi son rôle à merveille, et nous reçut du haut d'une dignité faite pour inspirer le respect à quiconque ne l'eût pas connue.

Nous nous assîmes humblement sur le bord de la chaise qu'elle nous avait indiquée, en tournant gauchement notre tricorne sur nos genoux.

Quand la porte fut refermée, et que le bruit du pas lourd de l'abbesse, scandé par une haleine asthmatique, se fut perdu dans les profondeurs du corridor, nous nous levâmes tous quatre, comme mûs par un subit ressort, et nous partîmes d'un unanime éclat de rire, dont les pudiques murs de ce boudoir d'abbaye sont demeurés à jamais scandalisés.

Le reste se devine, et je n'insisterai pas sur le dénoûment fort ordinaire d'une aventure qui, par la fin, ressem-

ble à toutes les autres, mais non pas par les détails.

La cloche du couvent, sonnant l'*Angelus* du soir, put seule nous arracher aux délices d'une réalité romanesque comme un rêve, et nous ne rompîmes un entretien entremêlé de collations et de musique, qui durait depuis six heures, et ne nous semblait que commencer (nous avions tant de choses à nous dire) que sur le retour de M[me] l'abbesse, quelque peu effarouchée de cette audience si prolongée.

Guéménée, qui trouvait plaisir au jeu et n'aimait pas à être dérangé, faillit encore compromettre, en se fâchant de l'avis, son personnage, et j'eus quelque peine à raccommoder l'effet produit par un juron qui lui échappa fort mal à propos. Mais nulle méfiance ne tenait devant ma contenance, mes yeux et mon langage, dont l'abbesse subissait le charme au point de le savourer comme un miel. Je l'eusse menée loin, suspendue aux chaînes de mon éloquence. Mais je n'usai de ce magique ascendant que pour me ménager un congé décent, salué des plus flatteurs adieux. Je craignais toujours quelque incartade de Guémenée qui, au dessert du souper, sur lequel nous partîmes, confondait les antiennes, et mêlait à doses trop inégales le profane au sacré de son rôle. Il avait oublié, en se mettant à table, de dire le *Benedicite*, et en nous levant il me fallut encore le suppléer aux *Grâces*.

C'est avec plaisir que j'échappai à une comédie qui pouvait mal finir, et que je respirai l'air moins pur, mais plus libre, de notre hôtellerie. Là, nos valets nous attendaient, et nous jetâmes gaiement le froc aux orties et quittâmes notre sombre harnois pour reprendre la soie, la plume et la dentelle.

L'aventure ne parut trop courte qu'aux deux jolies re-

cluses, dont elle avait un jour consolé les ennuis. Elles eussent volontiers renouvelé l'épreuve dont j'étais sorti à mon si grand honneur et à leur si grand plaisir. Mais il eût fallu emmener Guémenée, qui n'avait pas la moindre vocation ecclésiastique, et risquait à tout moment de mettre le pied dans le plat. J'aimai mieux ne pas compromettre aux yeux de la communauté de Jouarre un crédit trop menacé par l'insuffisance de mon complice.

Il demeura tel que lorsque nos tourterelles sortirent de volière et roucoulèrent à tout venant l'aventure qui leur faisait une si belle rentrée dans le monde, tout le monde les crut sans peine, excepté l'abbesse, qui déclara qu'on ne la trompait pas, et que j'étais un abbé fait pour devenir évêque; et le curé de Jouarre, qui se rengorgeait à cet éloge. Il l'acceptait de bonne foi pour un sien neveu qu'il avait en effet dans les ordres, et dont j'avais assez bien usurpé le rôle pour faire illusion aux yeux mêmes d'un oncle. Je ne sais s'il a réalisé l'horoscope, et s'il est en effet parvenu aux plus hautes destinées de son état; mais sa carrière a dû être bonne, puisqu'il me ressemblait.

De quelque audace que témoigne l'histoire que je viens de raconter, il ne faudrait pas se hâter de conclure qu'elle fût une bien rare exception, ni que le monopole de ce défaut si français appartînt exclusivement aux hommes.

Sous la Régence, les femmes avaient pour le moins autant de hardiesse que nous et inauguraient, en imitant nos vices, une égalité moins flatteuse que celle dont on leurre aujourd'hui leur vertu. Elles jouaient, buvaient et se battaient comme nous, et je ne résiste pas à l'envie de raconter le combat singulier, au bois de Boulogne, de deux nobles amazones, dont la querelle fait d'ailleurs partie de mon histoire, car j'en fus l'objet.

La Vénus et la Junon (il n'y avait pas de Minerve) qui vidèrent par les armes un conflit dont Pâris fut l'enjeu sans en être le prix, étaient la marquise de Nesle et la comtesse de Polignac, deux femmes caractéristiques de la Régence, qui se distinguèrent par l'éclat de leurs aventures et le nombre et la qualité de leurs amants, à une époque uniformément corrompue et blasée, où la supériorité dans le vice était aussi originale et aussi difficile que la vertu; deux femmes enfin, dont l'âme mérite une esquisse et la figure un portrait.

Mme de Polignac était la quatrième et la plus jeune fille de la comtesse de Mailly. Elle avait épousé, en 1709, le comte de Polignac, officier général, qui ne savait un peu que son métier de militaire, et point du tout son métier de mari, Déjà vieux d'ailleurs à être le grand-père de sa femme, et, par-dessus le marché, cousu de blessures, dont la dernière avait été reçue à Friedlingen. Un tel mariage, pour une femme douée des instincts et des charmes de Mme de Polignac, ne pouvait être un joug bien solide.

Aussi, la voit-on une des premières égayer et même scandaliser la Régence, qui n'était point bégueule, cependant, par les écarts de son émancipation.

Grande, brune, bien faite, l'œil hardi, le teint chaud, le rire éclatant, Mme de Polignac inaugura par le chevalier de Bavière une série de liaisons où le dernier a succédé au premier comme Louis XV a succédé à Pharamond.

M. le Duc, qui, malgré son œil borgne, voulait plaire, et y réussissait, parce qu'il portait en toutes choses l'âpreté sanguine et l'énergie vivace des Condé, fut tour à tour heureux et malheureux auprès d'elle, usurpateur des droits de son rival et supplanté par lui, jusqu'au moment où, après une esclandre dans laquelle il vengea brutale-

ment ses déceptions, il planta là, la bride sur le cou, une conquête déjà banale et qui ne valait plus la jalousie.

Mme de Polignac se consola du succès de Mme de Nesle, qui devait enchanter et désespérer aussi M. le Duc, avant la faveur définitive de Mme de Prie, avec une foule d'adorateurs, dont le nombre parfois suppléa à la qualité. Il était de bon ton de m'inscrire sur sa liste, et, de mon côté, je collectionnais, avec une curiosité encore insatiable, les variétés de cette fleur brillante qu'on nomme la passion, et qui, comme la tulipe, a tant de couleurs et si peu de parfum.

C'est à ce moment, au matin déjà tournant au midi de cette beauté militante, qui brûlait les heures et arriva si vite au soir, que Mme de Nesle afficha pour moi un goût que Mme de Polignac, exaspérée de la voir sans cesse sur ses brisées, trouva fort mauvais. De là la querelle vulgaire et le combat original qui forment une des plus étranges scènes de cette comédie de la vie galante sous la Régence.

Mais il est bon de passer maintenant à l'adversaire, beaucoup plus habile et beaucoup moins diffamée, d'une coquette qui tourna vite à la virago, dont les aventures avec le fils de l'ambassadeur turc et le jeune duc de Chartres ne relèvent que du sottisier, et qui, de chute en chute, tombera, en 1732, à de tels excès que l'indignation de sa famille devra venger la pudeur publique, en la jetant, encore vive, à la tombe du couvent.

Mme de Polignac avait le verbe trop haut et le geste trop prompt ; elle cravachait les préjugés trop cavalièrement, et si, dans les ménages de la Régence, il y avait plus d'une femme capable de faire impunément ce qu'elle faisait, *il n'y en avait qu'une* capable de tenir à son mari le

langage que lui prête la chronique du temps, et qui n'a rien d'invraisemblable. Il s'agissait d'une grossesse imprévue, et qui rendait pensif celui qui en avait la légitime responsabilité.

— Monsieur, avait dit la comtesse, en lui mettant l'éventail sous le nez, je ne vous conseille pas de faire du bruit; car, s'il y a un procès à cet égard, vous perdrez, en vertu de la loi de ce pays-ci, que vous devez connaître. Ainsi, cet enfant est à vous; d'ailleurs je vous le donne.

Mme de Nesle et Mme de Polignac avaient de quoi se haïr, car elles s'étaient sans cesse heurtées dans une rivalité que commença, bien avant l'amour, le mariage même. La même année 1709 vit en effet la fille unique du duc de Mazarin épouser le marquis de Nesle, un moment destiné à Mlle de Mailly, qui dut se rejeter sur le podagre Polignac, et ne pardonna point ce premier échec à la préférée.

M. le marquis de Nesle, en effet, valait mieux qu'un pis-aller. En dépit de la réputation de ridicule qu'on a essayé de lui faire, c'était un bel homme, galant, magnifique, prodigue, qui ne représente sous la Régence ni l'esprit ni le courage, mais dont les fêtes feront fureur et dont les habits feront proverbe. Il était né avec le génie de la dépense et l'art de faire des dettes sans les payer. Aussi répondait-il volontiers aux éloges que lui valaient le faste de son hôtel et le luxe de ses équipages, par lesquels il faisait honneur à son rang aux dépens de nombreux créanciers : *Cela se doit.*

C'est le seul mot spirituel qu'ait jamais dit un homme dont les procès et les aventures forment un chapitre qui n'a rien à envier à celui de sa femme. Il vécut toujours riche et toujours pauvre, pardonnant tout à une femme

qui avait aussi beaucoup à lui pardonner, et dont il trouva moyen d'avoir, à ses moments perdus, les cinq filles célèbres dont quatre furent aimées de Louis XV et dont la cinquième refusa de l'être.

Mme de Nesle n'avait rien des emportements de caractère et des reliefs de visage de Mme de Polignac. La première était belle surtout pendant le jour où son éclat sanguin s'harmonisait avec celui du soleil, où son œil cerclé de noir avait les fauves rayonnements des midis de juin, et où son haleine respirait les souffles ardents du printemps qui touche à l'été.

Mme de Nesle, blonde, grasse et fraîche, possédait à un degré exquis le mélange de beauté italienne et française qui résultait de sa double origine. Ses yeux, d'un azur velouté, étaient voilés de langueur. Ses joues avaient le transparent incarnat de l'opale et non le rude duvet de la pêche empourprée. Ses yeux reflétaient, avec la tendre sérénité de la lune, la lumière intérieure. Le sourire épanoui sur ses lèvres de rose y errait avec la légèreté d'un parfum. La blancheur lactée de sa poitrine opulente éclatait doucement sous le réseau de veines bleues, ébauché par la nature et achevé par le savant pinceau des coquettes du temps. Sa taille un peu épaisse se dressait avec une molle majesté sur le dôme aux mille plis de sa robe à l'Andrienne, favorable à l'ampleur de ses formes et à son insinuante démarche.

Elle attirait, mais ne provoquait pas. Il y avait, répandu dans toute sa personne, comme un air ineffable de pudique volupté. C'était Diane encore, mais Diane le soir, après le bain, quand elle cherche, l'arc débandé, Endymion couché sous les lauriers-roses voilés d'ombre, et non pas (comme l'autre) la Diane du matin, arrachée au repos

par l'ardeur de la proie, et courant, poudreuse, à travers le Taygète, en excitant ses chiens fumants du bruit du carquois résonnant sur son épaule.

Mme de Polignac personnifiait l'idéal du brûlant bonheur d'un moment. On eût voulu passer sa vie aux pieds de Mme de Nesle, à respirer les brises et à écouter les contes du Décaméron. L'une était Clorinde et l'autre était Armide. Je m'arrête, ayant épuisé, peut-être sans profit, toutes les ressources de la réminiscence mythologique et chevaleresque. On n'est pas impunément de l'Académie française.

Au milieu de l'automne de 1718, M. le prince de Conti était épris de Mme de Polignac, qui me faisait l'honneur d'être amoureuse de moi, au moment même où Mme de Nesle était prise de la même fantaisie, tout en réservant à M. le Duc quelques-uns des regards qu'elle dérobait à la part de Soubise, son poursuivant en titre à cette époque. Pour nous, nous vivions, soupirants et favorisés, vainqueurs et vaincus, aussi bien que pouvaient nous le permettre deux femmes trop brouillées entre elles pour supporter que nous fussions amis.

Un beau jour du mois de septembre, tous ces levains firent explosion à la fois comme un volcan, et à mon occasion, paraît-il, car je me tenais volontiers en dehors de l'orbite de l'éruption que je prévoyais. Comment l'accident advint-il? Je l'ignore. Qui pourra jamais savoir pour quelle chose frivole et capitale, pour quel implacable et imperceptible grief, pour quelle cause futile, suivie d'énormes effets, pour quelle piqûre de mouche, pour quel frôlement d'oiseau, pour quel geste, pour quel regard, pour quel silence, deux jolies femmes qui se détestent trouvent le prétexte cherché de se transformer de Grâces

en Furies, de s'entredéchirer, avec des mains changées en griffes, un visage chef-d'œuvre à la fois de la nature et de l'art, de remplacer les baisers par des morsures, et, au besoin, de jeter le trop inoffensif éventail pour recourir aux armes masculines, seules capables de satisfaire leur haine et d'assouvir leur vengeance?

Quoi qu'il en soit, et pour aller en bref, à la suite des provocations et des défis ordinaires, une rencontre au bois de Boulogne fut arrêtée, assez mystérieusement pour qu'elle ne fût pas contrariée, entre les deux rivales, dont l'une, au dire de l'autre, était de trop sur la terre. Rien que le sang de Mme de Nesle n'était capable, selon Mme de Polignac, d'expier le forfait de m'avoir encouragé. Et Mme de Nesle, de son côté, traitait de crime capital l'insolente prétention d'une « gourgandine » (car on ne ménageait pas plus les mots que les choses), acharnée à dételer le char de ses conquêtes.

Le bois de Boulogne, encore peu fréquenté, n'était pas alors, comme aujourd'hui, un parc essentiellement parisien, plein d'oisifs, de filous, de soldats et de filles circulant parmi des feuillages fanés et des fleurs banales, sous l'œil attentif des exempts, ou, à travers la tonnelle des guinguettes, regardant de loin passer l'interminable file des carrosses des duchesses et des entretenues.

Au bois de Boulogne de 1718, la police n'avait pas encore gâté la nature et la foule profané le mystère. Il y avait là encore, pour les promenades à deux, des coins inexplorés de solitude et de fraîcheur. La violette y embaumait les pieds des rares passants d'un parfum vraiment agreste, et le rossignol, en mai, y chantait encore. Bref, sur ces sentiers non vierges, mais encore respectés, planait un ciel qui n'était pas un ciel d'opéra. Les arbres avaient des

nids pour les oiseaux et la mousse en gardait pour les hommes. On pouvait, séparé de Paris par l'immense distance d'un voisinage qui n'est pas à la mode, trouver au bois de Boulogne, en 1718, à s'ébattre, à se battre et même à se pendre tranquillement.

C'est là que le vendredi (*Veneris dies*) 10 septembre 1718, aux premières lueurs de l'aube, deux dames, vêtues de la robe d'amazone, dont la jupe traînait dans le thym et la rosée, reléguant dans une clairière voisine les chevaux qui les avaient portées à ce furtif rendez-vous et les piqueurs qui les y avaient accompagnées, se saluèrent gravement du chapeau à plume, échangèrent quelques paroles à voix basse, mais avec un geste animé, et, laissant entre elles un espace libre de vingt-cinq pas, s'arrêtèrent en face l'une de l'autre, après avoir tiré de leur poche... un pistolet.

Oui, pardieu ! un vrai pistolet, à la poignée d'ivoire ciselé, au canon finement damasquiné ; un pistolet de femme, mais redoutable, même à un homme, car chargé sous leurs yeux et sans supercherie par l'écuyer tout effaré de Mme de Nesle, il contenait de vraies balles d'argent, que l'explosion d'une vraie poudre, au premier contact de l'étincelle jaillissant de la pierre électrique, allait chasser avec la mort, qui n'est point galante, vers chacune de ces deux poitrines charmantes, faites pour la caresse et non pour la blessure.

Et vraiment, mes deux dames n'avaient point d'autre peur que de se manquer. Si l'arme, trop cruellement détournée de sa destination homicide, tremblait dans la main potelée de Mme de Nesle, c'est uniquement parce que la fraîcheur du matin l'avait un peu saisie et faisait frissonner légèrement son sein. Pour Mme de Polignac, insensible aux aiguillons de l'air, la colère seule l'agitait

et son œil brillant, sous son sourcil froncé, d'une flamme sauvage, semblait aiguiser, pour viser plus sûrement son ennemie, son rayon irrité.

A une mutuelle invitation du regard, les deux belles silencieuses levèrent le bras et s'ajustèrent.

Un court silence se fit, durant lequel les oiseaux étonnés s'arrêtaient sur la branche, durant lequel les dernières roses d'églantier retenaient leur parfum, durant lequel les bêtes du gazon, froissées par ces pas furieux, se dressaient tristement dans l'herbe pour assister à ce spectacle insensé, inouï, sacrilége, de deux créatures de Dieu, prêtes à profaner son œuvre, de deux femmes, saisies de cette soif de sang qui semble exclusive aux hommes, se menaçant avant de se frapper, et d'envoyer la mort à ce sein qui donne la vie.

— Êtes-vous prête, Madame? s'écria bientôt Mme de Polignac impatientée. Si vous me visez si longtemps, vous allez me manquer.

— Ce serait dommage! riposta de sa voix quelque peu aigrie la douce Mme de Nesle.

— Tuez-moi si vous pouvez, continua Mme de Polignac, mais ne me défigurez pas.

— Vous l'êtes assez comme cela, fit Mme de Nesle, dont le tendre œil bleu eut un éclair d'ironie.

— Feu! hurla la brune hors d'elle, avec un cri rauque.

— Feu! répondit aussitôt la blonde avec un sourire.

Et en même temps, en effet, que s'entrechoquait ce double signal, s'entrecroisait, au bruit retentissant de deux détonations simultanées, un double trait de flamme, suivi d'un cri aigu et d'un soupir profond.

Quand le nuage de fumée qui enveloppait le verdoyant théâtre du combat se fut un peu dissipé, l'unique témoin (c'é-

tait un page qui s'était faufilé en tapinois à travers les buissons) de cette scène qui allait être envahie par d'assez nombreux spectateurs, attirés par le bruit, aperçut, toujours debout à son poste, la fureur aux yeux, le défi aux lèvres, Mme de Polignac, qui n'avait pas été touchée.

Moins heureuse, Mme de Nesle gisait, étendue sur un lit de mousse jaunie et de feuilles sèches, la tête renversée en arrière, ses cheveux blonds épars, les paupières mi-closes, et sa main, à défaut de sa voix muette, indiquant à son sein rougi de sang la place de la blessure.

Elle semblait mortelle, et quand écuyers, laquais et curieux accoururent, — bientôt écartés par l'arrivée subite d'un cavalier qui sauta à bas de sa monture, couverte d'écume, sans prendre le temps d'en jeter la bride à quelqu'un, et s'élança pâlissant vers la blessée — elle-même paraissait mourante. Soulever dans ses bras sa maîtresse pâmée, lui frapper les mains dans les siennes, lui faire respirer des sels de Digby, lui faire avaler des gouttes du général La Mothe, employer enfin tous les remèdes utiles en cas de syncope, tout cela fut pour Soubise (car c'était lui, tardivement informé, et malgré ses coups d'éperon, arrivé trop tard) l'affaire d'un moment.

La blessée rouvrit les yeux, le reconnut et lui sourit. Déjà Soubise, de son mouchoir brodé trempé d'eau à un petit filet de source qui coulait à deux pas, étanchait, avant de la bander, le sang de la blessure, dont le siége semblait toujours au sein.

A ce moment, un homme vêtu de noir, survenu derrière lui, prit son bras avec autorité.

C'était le chirurgien La Peyronie, qui l'avait suivi de près en carrosse et qui, courbé à côté de Soubise agenouillé, avait déjà, de son œil profond, trouvé la vraie

place de la blessure et sondé sa rassurante légèreté, tandis que le pauvre Soubise ne savait que gémir et essuyer machinalement le sang de ce sein soupirant, dont l'albâtre paraissait encore plus blanc sous cette pourpre.

— La blessure est au nœud de l'épaule, dit sentencieusement le grand chirurgien, et n'a aucune gravité. La balle n'a fait qu'érailler la peau et quelque peu la chair. Ce ne sera rien.

En même temps La Peyronie montrait au tronc d'un charme, placé à peu de distance derrière Mme de Nesle, une déchirure récente, et la balle d'argent brillant au milieu de cette plaie rouge de la sève entamée, entre les deux lèvres noircies par la fumée.

— Vous dites, docteur, répéta Soubise, qui ne pouvait croire du premier coup à un si heureux oracle, que la blessure n'est pas dangereuse et qu'il n'y a rien à craindre?

— Une légère cicatrice, tout au plus, qui ne fera que mieux ressortir ces belles épaules, dit La Peyronie, qui était d'un temps où tout le monde, même les chirurgiens, était galant.

La marquise, à ces mots, rouvrit définitivement les yeux. Ils se refermèrent aussitôt, avec le frisson de répugnance et de douleur de la biche blessée devant le chasseur. C'était Mme de Polignac, qui passait lentement sur le théâtre de sa victoire, savourant la vengeance de la vue de sa rivale blessée.

Elle s'arrêta devant elle, avant de marcher à son carrosse qui avançait dans l'avenue, lui jetant un regard empoisonné de haine et de mépris.

— Va, dit-elle, puisque la mort t'a épargnée malgré moi. Je t'aurai du moins appris à vivre, et dégoûtée, j'es-

père, d'aller sur les brisées d'une femme comme moi. Car, une autre fois, je te dévorerai le cœur, après t'avoir brûlé la cervelle.

— Vous êtes vengée, se hasarda à lui répondre Soubise, et il ne convient pas d'insulter au malheur de votre adversaire, que vous avez blessée; sa valeur, du moins, doit vous la faire estimer.

— Taisez-vous, jeune étourdi, répartit vivement Mme de Polignac, je ne vous conteste pas vos souvenirs ni vos regrets; mais épargnez-moi vos leçons.

Et se drapant fièrement dans les plis de son amazone, cette Française, au cœur castillan, s'éloigna lentement, et monta dans son carrosse de l'air d'une Hermione qui a réussi.

Mme de Nesle n'était pas femme non plus pour rien; et, quoique blessée, elle était loin de se regarder comme vaincue. Elle comptait, au contraire, sur la victoire assurée à une femme capable de me donner une si héroïque marque de dévouement. Le moins que je pusse faire, c'était de confesser bien haut mon amour pour une personne qui avait si hardiment affiché le sien et de consacrer ma vie à celle qui, pour moi, avait exposé la sienne.

Tel est l'espoir triomphant qui soutenait la blessée et que, dans l'exaltation fiévreuse d'une si émouvante secousse, elle ne craignit point d'exprimer devant Soubise lui-même. Un assistant, qui plaignait Mme de Nesle au delà de son désir, ayant même hasardé tout haut cette opinion que l'objet de la querelle n'était sans doute pas digne d'un aussi sanglant témoignage :

— Que dites-vous? s'écria la blessée avec un geste superbe. Si vous le connaissiez, vous sauriez qu'il mérite qu'on répande pour lui un sang encore plus beau.

Et excitée par la contradiction, étourdie par la surprise et la douleur de sa blessure, elle continua à me vanter, sans s'apercevoir de la rougeur de Soubise et de ses lèvres pincées.

Tandis qu'après avoir pansé sa plaie avec des orties écrasées entre deux pierres et posé sur ce baume rustique, souverain pour arrêter le sang, un léger appareil formé de son mouchoir, serré d'un ruban, on la portait à son carrosse, elle s'obstinait à faire de moi, avec une sorte de délire, un éloge dont je ne pus me dispenser, durant quelque temps, de la récompenser.

— Oui, disait-elle, c'est le plus aimable seigneur de la cour. Je suis prête à verser pour lui mon sang jusqu'à la dernière goutte. Toutes les dames lui tendent des piéges; mais j'espère que la preuve que je viens de lui donner de mon amour me l'acquerra sans partage. Je vous ai trop d'obligation, continua-t-elle, en s'adressant à La Peyronie et aux curieux de bonne volonté qui l'escortaient jusqu'au carrosse, pour vous cacher son nom; c'est le duc de Richelieu; oui, le duc de Richelieu, le fils aîné de Mars et de Vénus.

Ainsi finit la comédie, et voilà comme il arriva que son secret n'en fut bientôt plus un pour personne.

Je pourrais multiplier les récits du genre de ceux qui précèdent. Mais il suffit de ces quelques épis arrachés au hasard dans la gerbe des anecdotes de ma jeunesse.

Il est temps de sortir de l'accessoire pour rentrer dans le principal, de passer des aventures qui peignent surtout les mœurs du temps à celles qui me peignent plus particulièrement moi-même, de mettre dans mon histoire l'ordre qui présida, plus qu'il ne semble, au désordre de ma vie, de me montrer sérieusement frivole et systémati-

quement inconstant, m'acharnant à réaliser par la galanterie un plan d'ambition et de vengeance, poursuivant le Régent, mon aimable ennemi, de l'inévitable et infatigable succès de mes usurpations et de mes rivalités; enfin, me réveillant une troisième fois à la Bastille, à la suite d'une conspiration digne de tout le reste, en cette époque de chimère, d'ébauche et d'avortement universels, c'est-à-dire courte, bizarre, fantasque, décevante et folle comme un rêve.

CHAPITRE II

HISTOIRE DE QUATRE FEMMES.

La cassette aux poulets de Lauzun. — La galerie de Bussy. — Ma collection de portraits monastiques. — La fleur du panier de mes bonnes fortunes. — La duchesse de ..... — Une maîtresse qui demeure une amie. — La maison de Mantes. — Villégiature en 1711. — Amusements de campagne. — Les jeux innocents. — Une conspiration d'espiègles. — La chambre magique. — La question de l'eau. — J'échappe au supplice. — Le costume de la vérité. — Un escalier qui me mène loin. — Mademoiselle Vincent. — Prise d'un boudoir. — Un bonheur volé. — Une nouvelle intrigue. — Madame Michelin. — Voyage bourgeois sur la carte du Tendre. — L'église Saint-Paul. — Un basochien en bonne fortune. — Siége en règle. — Achat de glaces. — Une cliente imprévue. — Un rendez-vous honnête. — Ma petite maison. — Apostrophe à Bussy-Rabutin. — *Veni, vidi, vici.* — La victoire et la défaite. — Je quitte *l'incognito.* — Le bonhomme Michelin. — Une plaisanterie gênante. — Je prends la duchesse pour confidente et pour complice. — Une voisine. — Madame Renaud. — La toilette et la beauté. — Le déjeuner de Mantes. — Chez qui je vais attendre Madame Michelin. — Tour de force d'équilibre. — Un amour en partie double. — Un caprice. — Le renard pris au piége. — Je pleure. — Quatrains. — L'avocat du diable. — Un congé. — Je m'évanouis. — Défi pour défi. — La rue de la Cerisaie. — La petite maison. — *Un pique-nique.* — Les deux voisines. — Rouées innocentes. — Départ pour Cythère. — Une lettre indiscrète. — Monologue. — Madame Renaud. — *Gorgone.* — Madame Michelin. — *Méduse.* — Scènes de jalousie et de réconciliation. — Ma punition. — Variations sur un thème connu. — Qui a bu boira. — Les subtilités de l'amour. — Conclusion triste d'une histoire gaie. — Mort de mon père. — La dernière visite. — Morte d'amour. — Le bonhomme Michelin. — Un veuf inconsolable. — Une lettre de Madame Renaud. — Pauvre Madame Michelin! — Ce que je fais pendant la Régence. — Philippe

d'Orléans. — La duchesse d'Orléans. — La duchesse de Berry. — Mademoiselle de Valois. — Madame la Duchesse. — Le mariage dos à dos. — M. le Duc. — Le comte de Charolais. — Le comte de Clermont. — La princesse de Conti. — Mademoiselle de Clermont. — Mademoiselle de Charolais. — Portrait en pied. — Invective à la lune. — Les jardins de l'hôtel de Condé. — La ligue des amoureux. — Une aventure *incognito*. — Le char de Cypris. — Un perruquier qui cherche sa femme. — Une émeute. — Le guet. — Les commissaires de la Régence. — Interrogatoire. — A *Bicêtre*. — Pugilat. — Un jugement de Salomon. — Quitte pour la peur. — Algarade d'Opéra. — La fête de Vincennes. — La maréchale d'Estrées. — L'appétit de nos grand'mères. — Le bourgogne, le bordeaux et le champagne. — Beaucoup boire. — Les bacchantes de 1720. — Le rossoglio de Trévin. — Promenade en masque. — Duel avec M. le Duc. — Une diversion. — Le roman des six filles du Régent. — L'abbesse de Chelles. — Une Joconde. — Les métamorphoses d'un couvent. — *Théologia*. — Mademoiselle de Valois. — Portrait. — Les préliminaires de l'amour. — Le langage des pieds. — Le sélam. — Mademoiselle Angélique. — Philosophie du déguisement. — Les petits bonheurs. — Protée. — Une gouvernante. — Danger des murs mitoyens. — Les dragées de l'amour. — Le malheur d'être heureux. — Je deviens l'enfant gâté de M. le Régent.

Quand je dis quatre, c'est pour ne pas dire cinquante; car la cassette aux poulets de Lauzun, dont Mme de Sévigné fait un si affriolant inventaire, et la fameuse galerie de Bussy ne sont que la plus mignonne des tabatières et le plus étroit des cabinets, en comparaison de ces archives de billets doux, que pourrait seule dépouiller une abbaye entière de Bénédictins de l'amour, et de cette collection de portraits assez nombreuse pour remplir un Louvre de la galanterie.

J'avais commencé, rien que pour la Régence, une collection de ces images dont chacune me rappelait une conquête, et toutes revêtues, par un ironique caprice, d'un monastique costume. Mlle de Charolais y figurait en capucine, fort ressemblante et charmante à inspirer à Voltaire

le joli quatrain que l'on sait (1); Mme de Villeroy, en récollette; les maréchales de Villars et d'Estrées, en autre uniforme assorti. J'arrêtai court cette plaisanterie, à peine ébauchée, faute d'assez de peintres pour les portraits, d'assez de variétés d'habits conventuels pour en donner un à chacune de mes victimes, surtout d'assez de place pour les mettre.

Mais si la liste de mes bonnes fortunes est aussi longue que le nombre fut grand des femmes de mon temps qui s'honorèrent de se déshonorer, il est dans cette liste des noms privilégiés et des places de faveur. Toutes se ressemblent en un point, c'est qu'elles m'aimèrent ou crurent m'aimer, ce qui est la même chose. Mais il fut des degrés dans leur illusion, et surtout dans la mienne. Il en fut aussi dans l'âge, le rang, la beauté, l'esprit de ces enamourées. La diversité des moyens, le ragoût des aventures, le piquant des contrastes, l'infini des nuances, varient singulièrement un thème uniforme. Si la faute est toujours la même, il y a mille manières d'y tomber. Et la coquetterie, sous la Régence, mit à en trouver de nouvelles tout l'art et presque toute la vertu de la femme. La grande affaire alors, c'était de porter comme personne les vices et les aventures de tout le monde.

De toutes ces considérations, il suit que je me bornerai à raconter en détail l'histoire de quatre femmes, dont aucune ne se ressemble, et qui offrent une figure, un caractère, un attrait et une leçon différents aux moralistes

(1)
Frère Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture.

de décadence, les seuls que puisse intéresser l'exemple d'un Richelieu.

Ce sont là des étoiles de première grandeur, dont nous négligerons les satellites, rendant aux unes l'hommage d'un examen détaillé, enveloppant les autres dans une sommaire revue. Richelieu historien, comme Richelieu amoureux, donnera un chapitre aux maîtresses d'un an, une page à celles d'un mois, une ligne à celles d'une nuit, les jugeant et se jugeant lui-même par cette répartition implacable, à l'âge où il écrit, du regret, du souvenir, de l'oubli.

Ceci dit, commençons l'appel des causes : ombre juge des ombres! car aucune ne vit plus de ces belles maîtresses, qui me semblaient et se croyaient immortelles. Et moi-même... Mais je vais m'attendrir, je crois. Allons! vieux cœur, tais-toi!

La première femme dont je veux parler, c'est la duchesse de... De quoi? Vous ne le saurez point; je ferai à sa mémoire un honneur que je ne prodigue point. Je ne la nommerai pas. A quoi bon? Elle n'était pas en effet une duchesse; elle était *la duchesse* même, c'est-à-dire le type le plus exquis et le plus parfait modèle de l'harmonie de la beauté et de la qualité, de l'âme et du visage, en cette année 1711, où commence à s'épanouir, plus charmante, la grâce du XVIIIe siècle sur la dignité du XVIIe.

Nulle ne porta avec plus de séduction qu'elle le contraste de ce double prestige. Nulle ne sut mieux être, sans dissonance, dans l'ancienne, la femme nouvelle. Je commençais à peine d'être homme lorsqu'elle se surprit à m'aimer... comme un enfant, mêlant avec moi, quand elle m'eut cédé, non sans remords, la pudeur à l'entraînement, le sourire aux larmes, les conseils à la faute; se réservant

jusque dans l'abandon pour me demeurer, malgré tout, dévouée, portant dans la caresse je ne sais quoi de maternel, toujours prête enfin à cesser d'être la maîtresse pour rester l'amie.

Elle succomba sans fausse défense, avec une joie mélancolique, déjà certaine de l'infidélité, et parce qu'elle ne savait me refuser nul sacrifice, même celui d'elle-même. Elle s'éleva ainsi là où tant d'autres s'abaissent, et ne perdit rien du sien à mon empire, car je continuai de l'estimer, quand je cessai de l'aimer. Je ne lui mentis point. Elle méritait la vérité et la supporta. De 1711 à 1730, époque où je la perdis, elle fut la compagne de mes ennuis, la consolatrice de mes chagrins, l'Egérie de mes ambitions. Quand je quittai la France, ses lettres, triomphant de l'absence, et où un bon sens viril se jouait dans toute la grâce féminine, la mirent sans cesse près de moi, avec les avis et les nouvelles dont j'avais besoin. Elle ne me reprocha jamais mes ingratitudes et ne me parla de mes fautes que pour m'aider à les réparer.

Depuis, j'ai eu pour amies des femmes qui avaient abdiqué un plus doux titre; mais aucune, ni Mme de Prie, ni Mme de Tencin, ni Mme de Lauraguais, ne put et ne sut l'être comme elle, et garder pure de tout alliage l'intrépide originalité d'une résignation sans murmure et d'une abnégation sans espérance.

Je me souviens encore, avec quelque chose du tremblement fébrile de ces émotions juvéniles, de notre première entrevue.

Elle ne l'avait point recherchée. Elle avait fui sa défaite. Mais elle avait fui, comme toutes les femmes en pareil cas, en refusant tout haut, en souhaitant tout bas d'être suivies.

Son mari, qui avait une charge considérable à la cour, fut chargé d'une mission particulière en Languedoc. Il partit, et elle, qui aimait la campagne, comme toutes les âmes tendres, obtint de Mme la duchesse de Bourgogne la permission d'aller passer dans sa maison de Mantes les quelques jours de ce propice veuvage.

L'apprendre et y voler fut pour moi l'affaire du même instant. L'hospitalité me rendait inviolable, et mon visage d'occasion irrésistible. Je fus reçu avec ce mélange de plaisir et de crainte, avec cet élan contenu que trahit une légère rougeur, du meilleur augure pour qui sait espérer.

J'avais plus d'une raison de croire que je n'étais pas indifférent. Ce silence à ma vue, et ce trouble mystérieux pour tous, excepté pour moi, me l'apprirent mieux que toutes les paroles. Cependant, la duchesse évita les occasions de se trouver seule avec moi; affectation des plus encourageantes, même lorsqu'elle est sincère. Elle l'était sans doute.

Mais à quoi sert de lutter contre l'amour, et d'étouffer son cœur? L'amour est fait pour être vainqueur, et le cœur comprimé crie ce qu'on l'empêche d'avouer. Je riais sous cape, attendant le moment fatal où l'inévitable fascination jette la colombe dans les serres du vautour.

Quand j'arrivai, le logis était plein. La duchesse aimait, contre l'usage des coquettes (mais elle ne l'était que ce qu'il faut pour être aimable), la compagnie des femmes de son âge et leur permettait d'être belles, sûre de n'y rien perdre.

Les femmes ne se réunissent que pour parler des hommes et les attendre; et un zèle qui ne déplaisait pas avait amené au château deux de mes amis, non moins empressés que moi à faire leur cour.

Ma venue fut le signal d'un réveil de gaîté et d'un renouveau de folâtreries. J'avais un visage et une humeur de printemps, contre lesquels ne tenait aucun nuage. Bientôt toute langueur fut dissipée, et l'on ne songea qu'à se plaire et à plaire. Que faire à la campagne, lorsque l'on n'y est pas venu pour la nature (la mode de l'aimer pour elle-même n'était pas encore montée au ton idyllique d'aujourd'hui) et qu'on n'a que peu de bergerie dans l'esprit? Nous étions en août. L'églogue, en cette saison, expose aux coups de soleil, et de crainte du hâle, nos belles campagnardes la pratiquaient en chambre. Il y avait bien la ressource des nœuds, du parfilage et surtout du pharaon; mais les femmes préfèrent les jeux où l'on risque de perdre autre chose que son argent.

Les cartes bien vite délaissées, on fit appel à tous les souvenirs, à toutes les inventions. Et comme mon imagination, en fait de divertissements, était inépuisable, c'étaient chaque jour de nouvelles façons de tuer le temps.

L'arsenal des espiégleries, quand il s'agit de faire de bons tours à des dames qui le prennent bien et usent volontiers de représailles, n'est jamais vide, surtout lorsque Fronsac fournit les munitions. C'était donc à qui damerait le pion aux autres, et ferait quelque camarade échec et mat, aux rires de la galerie.

J'avais eu, à cet assaut de folies, quelques succès des plus malins, qui provoquèrent facilement une coalition contre « ce beau diable, » ainsi que me nommaient mes rivaux et ces charmantes victimes que je ne perdais aucune occasion d'appeler « des anges. »

Il fut tenu un comité auquel, seul, je n'assistais pas, pour chercher en commun les moyens d'éviter quelque

surprise et de me donner une leçon. Et voici le projet qui, à en juger d'après l'événement, prévalut.

Il fut décidé d'ôter les cloisons d'une chambre voisine de la mienne, et de replacer, de façon à ce qu'avec peu d'efforts ils pussent être renversés, ces murs mobilisés. On avait percé de tous côtés des trous qui donnaient passage à des ficelles attachées à certains meubles, et qu'on pouvait manœuvrer invisiblement. Ce premier résultat obtenu, il ne s'agissait plus, pour assurer le succès de la comédie qu'on se proposait de jouer à mes dépens sur le théâtre ainsi machiné, que de me faire déloger de mon appartement, sans me laisser soupçonner la cause véritable de ce changement.

Le soir, on ôta les rideaux de mon lit et l'on jeta beaucoup d'eau sur le parquet; on brûla du linge dans la chambre, et on fit courir le bruit que le frotteur, en allant porter de l'eau, que mon laquais lui avait demandée après dîner, avait mis le feu à ces rideaux par mégarde.

L'alarme fut répandue et confirmée par des affidés, de façon à me convaincre, et lorsque j'arrivai dans mon appartement encore rempli de fumée, et que je vis mon lit inondé, il me fut impossible de ne pas faire chorus aux félicitations qu'on adressait à la duchesse sur ce que l'accident n'avait pas eu de pire suite, et sur ce que la Providence n'avait pas permis qu'une demeure si hospitalière (et de si charmantes hôtesses, m'empressai-je d'ajouter), devinssent la proie des flammes.

La conclusion unanime, à laquelle je m'associai, fut que je devais émigrer dans une chambre plus sortable, et la duchesse donna gravement, aux rires et aux chuchottements de l'auditoire, si bien dissimulés que je n'y vis pas la moindre malice, l'ordre de préparer à mon intention la

chambre verte, où, depuis longtemps, rien, grâce à la conspiration, ne manquait de ce qui pouvait m'être désagréable.

On soupa gaîment; mais à peine la compagnie fut-elle passée au salon, que l'impatience de jouir d'un dénouement si laborieusement intrigué fit rompre la conversation et abandonner les tables de jeu. Pour me mieux inviter à m'aller reposer, chacun affichait une irrésistible envie de dormir. C'était une émulation de jolis yeux languissants, un assaut de bâillements gracieux, car ils montraient tous des dents de pur ivoire.

Je fus dupe d'un manége si bien concerté, et pris au sérieux la fatigue universelle et contagieuse que l'on mettait à l'envi sur le compte de la récente alerte. Je ne fis donc nulle opposition à la retraite prématurée, dont le signal, chose inouïe! fut donné à onze heures (alors que souvent notre veillée se prolongeait jusque entre une heure et deux) sans rencontrer de contradicteurs.

Nous fîmes à ces dames la conduite ordinaire aux flambeaux, et je me rendis dans le nouvel appartement qui m'avait été destiné, sans trop remarquer l'éloignement de mon laquais, que la disposition des lieux obligeait à coucher loin de moi.

Je pris un livre, que je lus machinalement pour l'abandonner bientôt, mon imagination préférant errer et vagabonder en liberté, comme un enfant qui quitte son guide.

Toutes mes pensées, à travers le prisme de mes espérances, prenaient couleur de rose, et je ne soufflai ma bougie que pour m'abandonner aux délices d'un songe qui devançait la réalité.

Mon sommeil ne fut pas long. Je fus bientôt réveillé en sursaut par un bruit sec, suivi d'un roulement sourd pro-

duit par l'ébranlement d'une masse noire que je distinguai mal d'abord, à la maigre lueur d'une lune voilée, mais dans laquelle je finis par reconnaître, non sans quelque surprise, un énorme fauteuil, qui, mu par une force secrète, se traînait pesamment vers mon lit.

Encore à moitié endormi et en proie à cet état mixte, qui suspend la netteté des perceptions extérieures, je me dressai sur mon séant, attendant, pour prendre un avis et un parti, quelque nouvel épisode de la fantasmagorie dont j'étais encore l'inconscient objet.

Au même instant, une carafe d'eau, placée sur la cheminée, tomba à terre avec fracas.

Pour le coup, bien éveillé, cette fois, je jette, à travers la pénombre de ma chambre, le cri d'alerte : Qui va là? et, en même temps, je m'élance hors de mon lit, pour essayer de voir plus clair dans les causes de ces bizarres effets, et de faire, au besoin, bonne chasse au fantôme indiscret, fût-il en chair et en os.

Il me suffit de mettre pied à terre pour toucher l'explication de toute cette sorcellerie, trahie par certaine ficelle que je heurtai du premier pas, et dont je n'eus pas de peine à comprendre le rôle mystificateur.

Je me recouchai alors tranquillement et me fusse même rendormi au milieu des orages, si par les mille trous de ma cloison, en même temps que des filets de lumière, n'eussent jailli sur ma couche les gerbes d'un feu d'artifice de fusées liquides, résultat d'une batterie de seringues dont mes persécuteurs et mes persécutrices, révélant leur présence par de joyeux éclats de rire, m'aspergeaient sans merci.

Pour me garantir de ces douches diluviennes, je tirai mon lit et mis les rideaux entre la muraille et moi, — ce

qui équivalait à enclouer les pièces de l'ennemi, — et je raillai les espiègles novices dont tout le stratagème était contrarié par une précaution aussi simple que celle-là.

Je n'avais pas fini mes bravades que, changeant de tactique, sur le défi de se rapprocher de moi et de s'exposer à son tour à mes coups, l'armée assiégeante renversa à coups de marteau le fragile rempart de la cloison minée, qui tomba en plusieurs morceaux comme une décoration d'opéra.

Aussitôt, par cette brèche ouverte, tous se précipitent au milieu de flots de lumière, avec des cris de triomphe.

Avant que j'aie pu m'échapper, je suis entouré, cerné et retenu de vive force par les hommes dans mon lit, tandis que mes belles veilleuses, en peignoir de mousseline à fleurs et en coiffe de nuit, plongent sans relâche, dans un vase rempli d'eau que porte une soubrette, des tasses dont elles me jettent le contenu au visage avec mille brocards malicieux.

Cependant mon supplice continuait toujours, et chacune s'excitant à la ronde, j'étais sous le flot d'une inépuisable cascade. Je me tapis sous mes draps et me résignai à subir ces ablutions rafraîchissantes, jusqu'à ce que l'absence d'eau ou une tardive pitié me rendissent au droit de me secouer et sécher à merci. J'entendis saluer ce mouvement de patience et cette attitude de résignation par les rires et les lazzis qui humilient toutes les retraites.

— Il a peur. Bon! disait l'une des plus charitables, acharnée à la vengeance, ce plaisir des femmes, il faut le punir des bons tours qu'il nous a joués. Encore de l'eau, toujours de l'eau.

Et elle renouvelait le déluge.

— Non! non! opinait une autre de mes jolies tortion-

naires, il faut l'attacher dans son lit de manière qu'il nous demande pardon demain matin pour en sortir.

L'avis risquait de prévaloir, d'autant plus que l'eau manquait, et que la soubrette, qui servait d'aide à mes bourreaux, montrait tristement son vase vide, dont elle renversait consciencieusement sur mes pieds les dernières gouttes.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour échapper à un si pressant danger. Je n'avais pas le choix des moyens, et j'eus recours, — dans le but de mettre l'ennemi en fuite et de profiter de sa déroute, pour accomplir un plan subitement inspiré par l'occasion elle-même, de téméraires et charmantes représailles, — aux seules armes de la nature.

Avec une hardiesse qu'excusaient le lieu, l'âge, les circonstances et la liberté des mœurs d'un temps qui savait sourire d'une gauloiserie au lieu d'en rougir, et ne reniait pas Rabelais, je fis mine de me précipiter en bas du lit, pour échapper à la persécution, ou peut-être pour en tirer le châtiment médité.

De là, dans l'assistance, un double mouvement de pudeur effrayée qui fit presque tourner le dos aux plus timides, et de courage provoqué qui fit faire aux plus hardies volte-face au nouveau danger que présageait mon effort. Les hommes, secondant leurs plus intrépides complices, se jetèrent sur moi pour me maintenir.

Mais je pris mon temps, et, d'un irrésistible élan, je bondis hors de ma couche humide, pareil à un dieu marin subitement réveillé par Thétis, et qui n'aurait pas eu le temps de se couronner d'algue, et de se voiler de goëmon.

Car, dans le contre-coup de la secousse nécessaire pour mesurer mon essor, j'avais, glissant comme une anguille aux mains de mes exécuteurs, laissé ma peau, c'est-à-dire

mon unique vêtement nocturne, en leur pouvoir, et, profitant de leur surprise et de leur embarras à la vue de cette subite dépouille et de leur conquête inutile, je poursuivis, sans être contrarié, le foudroyant succès de mon apparition.

A la seule vue, en effet, de ce fantôme sans voiles, mes belles rieuses, comme médusées, avaient gagné la porte en un troupeau effaré, et se livraient, dans le corridor sonore, à un sauve-qui-peut échevelé, les plus courageuses osant à peine se retourner de loin et regarder, à travers les doigts écartés de leurs mains placées sur leur visage, si l'ennemi était toujours sur leurs pas.

Et la puissance de l'imagination est si grande, que nulle ne doutait d'être encore pressée par la poursuite de cette victime révoltée, et à qui, quoique désarmée, il avait suffi, pour triompher à son tour, de se montrer dans la simplicité édénique du costume de l'Innocence et de la Vérité.

Je n'avais garde d'abuser de ma victoire ni même d'en user. Je rêvais, je l'ai dit, des représailles dont le succès avait besoin d'être assuré par la plus imprévue des invasions, et préparé dans le mystère. Je ne voulais exercer que sur une seule de ces belles effarouchées les droits de la plus douce vengeance.

Tandis que, se croyant toujours poursuivies, les dames se réfugiaient au salon, où mes deux bourreaux masculins ne tardaient pas à les rejoindre, après avoir assouvi, sur tout ce qui leur restait de moi, la rage impuissante de leur déception, c'est-à-dire après avoir mis en pièces la chemise que je leur avais abandonnée; tandis qu'on se reposait des fatigues de la course et des émotions de la lutte en en racontant les incidents et en se félicitant

d'avoir échappé aux conséquences de mon offensive, dont, sans doute, j'expiais la témérité en grelottant dans quelque coin, moi, je consommais l'attaque de ma retraite.

Me glissant, impuni, dans l'ombre complice, à la lueur de cette lune équivoque, amie des amants et des voleurs, et qui sait si bien indiquer le chemin à ceux qui veulent voir sans être vus, j'arrivais, par un escalier dérobé dont j'avais pris le chemin au hasard, sans trop connaître son but, jusqu'à un appartement qui ne se trouvait autre que celui de la duchesse elle-même.

Personne ne put voir le regard de surprise et de triomphe dont je saluai le théâtre de ma prochaine revanche; personne ne put déconcerter, en leur opposant un front incorruptible, les mesures protectrices de coupables espérances.

J'étais seul dans le sanctuaire qui, trop confiant dans son inviolabilité, attendait, la porte ouverte, que la déesse rentrât dans son temple.

L'argus femelle de la duchesse, M[lle] Vincent, avait quitté un moment, pour l'office ou le jardin, où la domesticité s'égayait au récit de l'expédition nocturne, fait sans doute par la soubrette qui y avait pris part, son poste de proverbiale vigilance.

Et pendant qu'elle riait à mes dépens, moi je le lui rendais bien. Et, tenté par la nouveauté piquante d'une aventure dont chaque incident se succédait si logiquement et si favorablement pour le succès final, je me laissais gagner aux avances de la Fortune et de l'Amour, que je n'ai jamais eu le courage de repousser.

Je prenais possession de la place ennemie, au cœur même de laquelle, par un revirement fait pour étonner tout autre que moi, je trouvais le plus sûr et le plus doux

des asiles, et le front brûlant de la fièvre du cœur, dont je contenais les battements de la main, l'œil au guet, l'oreille au moindre souffle, je m'enivrais de cette odeur charmante qu'on respire dans l'intime réduit, plein de la femme aimée, qu'elle fleurit de sa présence et embaume de son haleine.

Je ne demeurai pas trop longtemps en proie à la délicieuse anxiété d'une attente mêlée de crainte et d'espérance, tapi dans la ruelle, où j'étais en embuscade, suivant de l'œil le pas, vibrant sur le cadran, de l'aiguille qui semblait marquer la cadence de la lampe discrète, suspendue au plafond.

La fenêtre était restée entr'ouverte, laissant passer de temps à autre des bouffées de brise attiédie, qui ondulaient sous les rideaux. Et dans le rayon de lumière douce qui oscillait au moindre branle de son aérien foyer, caressant l'ombre au lieu de la déchirer, j'entendais bruire le bourdonnement sourd de la phalène attardée. . . . . . .

La duchesse ne tarda point à rentrer, suivie de sa femme de chambre, s'entretenant tout bas avec elle, par phrases entrecoupées, avec le rire bref et les subits silences d'une femme à la fois expansive et rêveuse, satisfaite et troublée, qui parle de ce qu'elle sait et pense à ce qu'elle devine.... (1).

Le lendemain de ce jour si gai fut quelque peu triste. On continua de jouer à ces jeux innocents, auxquels on prend si facilement goût, pour peu qu'on ait su profiter de leurs ingénieuses pénitences. Mais je m'y intéressais

(1) Il y a ici, dans le manuscrit de Richelieu, une lacune de quelques feuillets, sans doute emportés par le vent, mais à laquelle suppléera facilement le lecteur.

moins, n'ayant plus grand'chose à leur demander; et la duchesse, partagée entre le plaisir et le remords, la reconnaissance et le ressentiment, ne portait plus à ces amusements, qui l'avaient trahie, qu'une attention distraite et qu'une curiosité rassasiée.

Il en coûte, même à qui n'est pas fâchée de la chute, d'être tombée dans son propre piége, et une vertu fière ne pardonne pas du premier coup à la trahison des petites causes : une porte mal fermée ou une bougie trop tôt éteinte.

Nous fûmes heureux quelque temps, comme si nous devions l'être toujours ; mais je me lassai vite de ce perpétuel combat de la passion et du devoir, de ces scrupules d'une tendresse trop sincère, de ces larmes en pleine joie et de ce bonheur qu'il fallait disputer au repentir. La duchesse ne me parut bientôt bonne qu'à être mon amie — mais la meilleure de toutes — comme toutes celles, trop rares, qui ont su prévenir la déchéance par l'abdication, et ont échappé, par le dévouement, à la jalousie, et par le sacrifice à la vengeance.

A ma première infidélité, et elle ne tarda guère, je ne reçus que des conseils et pas un reproche ; à mon premier chagrin, je fus consolé comme si je le méritais. J'estimai davantage celle qui s'immolait ainsi à mesure que je l'aimais moins, et elle fut heureuse autant qu'on peut l'être des bonheurs dont on n'est pas la cause, et d'une liberté non reconquise par le combat, mais rendue par l'indifférence.

La duchesse but jusqu'au bout ce calice expiatoire où le miel est au fond. Elle consentit à être la confidente de ces faiblesses qu'elle ne partageait plus et à servir les erreurs dont elle ne profitait pas, poussant l'héroïsme

jusqu'à me suivre dans ces fautes où je l'abandonnais.

Je ne tardai pas à mettre à la plus délicate des épreuves cette abnégation qui était encore un péché, quoique le plus désintéressé de tous, et cette complaisance, plus rare que la vertu, puisque si elle se privait du plaisir sans s'exempter du regret et même du remords, la duchesse ne gagnait à ce compte, où elle semblait tout perdre, que de m'attacher à jamais à elle.

Elle pensait, avec ce mélange de raison et de sentiment, de rêverie et de pratique, qui la distingua toujours, que ne pouvant garder l'homme tout entier, c'était déjà quelque chose que d'en avoir sa part, et qu'un ami constant est encore préférable à un amant volage. Ce calcul fait, sans nuire à son esprit, l'éloge de son cœur.

C'était peu de temps avant la mort de mon père. J'avais vingt ans, et je le répète, car c'est mon excuse. Il est vrai que c'est celle de ceux qui n'en ont pas d'autres; mais ce qui vaut peu vaut encore mieux que rien.

J'avais, dans mes promenades à travers Paris, ébauché une intrigue des plus vulgaires, au premier abord, mais à laquelle m'attacha bientôt le plaisir encore inconnu du contraste. Jusque-là, je n'avais eu que les liaisons de mon rang; il me parut piquant de m'abandonner à une occasion qui me laissât sortir de mes habitudes, et à faire diversion à mon ennui de blasé précoce, en jouissant de la nouveauté de ne rien devoir qu'à mon âge et à mes agréments personnels, et d'être aimé uniquement pour moi-même.

Je m'étais donc mis à fureter, en coq désœuvré, dans ces fumiers bourgeois où le roi Louis XV lui-même, après moi, n'a pas dédaigné de chercher des perles.

J'avais lorgné, dans la rue Saint-Antoine, la femme

d'un marchand miroitier, qui me parut trop jolie pour sa boutique et trop sage pour son mari. C'était un gros artisan, parvenu marchand, plus âgé qu'elle, et qui ne rachetait point par l'humeur les torts de sa naissance, de sa figure et de ses manières. Son « épouse », comme il l'appelait, l'aimait pourtant ou le paraissait, au point de lui faire illusion et de se faire illusion à elle-même. Elle avait cette sagesse qui n'a point encore été tentée, et cette vertu faite du préjugé du devoir et de l'absence de l'occasion.

Je ne résistai pas à l'attrait de cette eau dormante et au charme d'une femme douée de la beauté mélancolique des fruits qui s'épanouissent dans l'ombre et semblent malheureux de n'être pas cueillis. Mon rustre n'avait évidemment pas comblé tous les vœux d'une femme supérieure à sa condition, et dont le visage s'embellissait encore de ce chaste désir du rêve inassouvi, de ce poétique regret, enfin, de l'amour dans le mariage.

Elle s'était faite dévote, en attendant mieux, épanchait en priant le trop-plein de son âme, et allait à l'église faute d'aller au bal.

Raffé, mon valet favori dès ce temps, que j'avais envoyé à la découverte, me rapporta un jour ces renseignements, sur lesquels je me mis furtivement en chasse, tout heureux d'explorer un côté, nouveau pour moi, de la carte du Tendre, et de poursuivre une proie sans paniers, sans rouge et sans mouches. Le siége, en pareil cas, est souvent plus amusant, par ses lenteurs mêmes, que la victoire, et c'est sans trop d'impatience que je disposai mes lignes de circonvallation.

Je ne m'offusquai donc point, promeneur satisfait d'aller sans savoir où et plus curieux des accidents de la

route qu'avide d'atteindre le but, des difficultés préliminaires, et je m'engageai dans mon voyage sans compter pour rien le plaisir d'arriver. De là une patience et un sang-froid fort propres d'ailleurs au succès des explorations dans l'inconnu.

Ma belle blonde, aux yeux baissés (elle avait dix-huit ans), allait tous les matins à la messe, avec un gros livre d'Heures, à tranches rouges, qu'elle tirait de son sac à l'*Introït* pour ne le fermer qu'à l'*Ite, missa est*. C'était à Saint-Paul, sa paroisse, qui était bien un peu la mienne, puisqu'elle était celle de la Bastille.

Je fis comme elle, sans l'effaroucher d'abord de mes empressements, battant du pied sur place et ne m'avançant qu'à la dérobée.

Un jour, la cérémonie du baptême d'un enfant dont la mère avait été assassinée par son mari, ce qui avait causé grande rumeur dans le quartier, me fournit l'occasion de l'approcher de plus près et de lier conversation avec ma jolie bourgeoise, sur le thème que me fournissaient fort à propos les réflexions des commères, caquetant à l'envi autour du bénitier.

Je lui dis ce que m'inspirait naturellement la circonstance, assaisonné de quelques galanteries, toujours d'usage en pareil cas. L'espèce n'était point favorable aux maris, et je ne manquai point d'en médire, avec discrétion cependant, de peur de donner l'éveil à une méfiance qu'il s'agissait d'endormir.

Je portais fort à propos, ayant déjà le goût de ces déguisements, l'habit étroit, les culottes sombres, le jabot uni, les cheveux en bourse et le modeste lampion d'un clerc de procureur en bonne fortune de dévotion, et ayant le bon goût de préférer les rencontres de l'église à celles

du cabaret. Mais j'étais élégant dans ma simplicité, et mon ramage parait mon plumage.

Je ne déplus point et ne fus point arrêté dès les premiers mots par le silence raide et les yeux froids et le : *Finissez donc, là,* des pruderies bourgeoises qui flairent le galant. On m'écouta avec bienséance, et l'on rougit légèrement quand j'eus fini, et que je passai de l'éloquence du regard à celle des paroles.

Je fus satisfait de cette première entrevue, et me retirai à point, crainte de le laisser voir. J'avais vu tout de suite à qui j'avais affaire, et que c'eût été compromettre le succès que de le brusquer. Je m'en remis au temps de la suite de cette aventure, qui commençait trop bien pour que je m'avisasse de gâter mon ébauche. Il fallait laisser à ma marchande le loisir de se familiariser avec ma pensée, de s'accoutumer à mon image, et de se gagner elle-même, en sentant le vide de mon absence, au désir de me revoir.

Je ne reparus point de quelques jours à l'église Saint-Paul, où ma miroitière fut, au contraire, plus assidue que jamais, n'y venant déjà plus uniquement pour Dieu. Quand elle me revit, ce fut une pâleur subite, bientôt suivie d'une pudique rougeur. A la fin de la messe, je lui fis la révérence, et elle me rendit un beau salut, timide encore, mais déjà fort encourageant.

La messe suivante nous servit naturellement de nouveau rendez-vous. Nous y manquions d'autant moins que nous ne nous en donnions pas, et nous nous rencontrions d'autant plus volontiers, qu'il nous semblait toujours que ce fût par hasard.

Je lui demandai la permission de l'aller voir; elle ne me l'accorda point, mais me la refusa encore moins. Je

compris qu'elle ne se souciait point de me faire faire elle-même connaissance avec son mari, tout en souhaitant que je trouvasse le biais nécessaire pour m'introduire dans sa maison autrement que par elle.

Le mari était marchand et bonhomme au demeurant. J'allai chez lui me faire montrer des glaces, prendre des mesures, disputer des prix, en homme disposé à une acquisition, et qui s'y décidera, pour peu qu'on l'y pousse.

De là un redoublement de politesse pour un chaland qui s'y connaissait, et semblait à ménager; de là aussi le renfort, très-naturel, des grâces de la femme venant au secours des gaucheries du mari.

Ce jour-là, je sortis sans conclure d'affaire, et en promettant de revenir.

Je revins en effet, et trouvai, sans m'en plaindre, le marchand sorti. Nous parlâmes d'abord, avec la jolie miroitière, à qui j'étais désormais régulièrement présenté, de l'acquisition qui motivait ma visite, et, bientôt après, je passai aux compliments toujours d'usage en présence d'une femme, surtout quand elle est assez bien faite pour les mériter, et assez coquette pour y prendre plaisir.

L'entretien fut interrompu par la survenue d'une voisine, qui ne fit que l'animer davantage. Je fus plus amusant sans cesser d'être aimable, et contai à ces deux femmes des histoires qui les divertirent beaucoup. Je fus trouvé charmant, et, sans me le dire, on me le laissa voir.

Le lendemain, suivant ma tactique, je n'allai point à la messe.

Le jour d'après, quand je parus à l'église, à la sortie, ce furent des bonjours attendris comme des reproches. Je m'excusai sur une indisposition, et, comme il faisait le

plus beau temps du monde, j'offris de réparer le ter
perdu par une promenade sur les boulevards. On me
fusa, mais avec le regret qu'une partie si innocente
fût point permise, et que la réputation fût une chose
difficile à garder.

Cependant ces offices continuels me semblaient mo
tones, et je m'enrhumais quelque peu à cette humi
glaciale que distillent les piliers des églises.

Paris vaut bien une messe, disait le Vert-Galant; m
j'en avais déjà entendu plus d'une, et il ne s'agissait
d'une Parisienne.

Je résolus donc de précipiter le dénoûment; et, ay
fait choix d'un petit appartement dans le quartier, je
donnai à meubler au mari (il s'appelait Michelin), qui
fournit des glaces et des fauteuils, sans trouver extra
dinaire cette magnificence d'un robin (en passe sans do
de s'établir) qui ne marchandait pas et payait comme
Duc.

C'était là encore un service que je devais à la duches
car mon père, qui vivait encore, ne me donnait gu
d'argent, sous prétexte que j'en abuserais, et ne laissa
mes menus plaisirs qu'une bourse de poëte; mais la
chesse était riche, généreuse, et je pouvais demande
l'amie ce que j'eusse eu quelque scrupule d'accepter de
maîtresse.

La duchesse se faisait donc un plaisir de me prêter
l'argent, que je me fis un devoir de lui rendre aussi
que la mort de mon père me permit de payer mes dett
et les siennes par-dessus le marché.

Je parus donc à mon miroitier un client si sortable q
se crut obligé, avec toutes sortes d'excuses pour la libe
grande, de me convier, suivant l'usage, à célébrer à tal

la conclusion de notre marché, et à boire à la suite de nos relations. Je ne lui refusai point cet honneur, et l'acceptai de façon à lui laisser presque le plaisir de croire en effet m'honorer.

La nappe fut mise dans la plus belle chambre de la maison, celle jadis nuptiale, conjugale aujourd'hui; je payai, sans me faire prier, mon écot d'appétit et de gaieté. Je trinquai avec mon hôte, je chantai une chanson au dessert, et tandis que, rubicond, il descendait l'escalier, fléchissant sous son poids de Silène, pour aller servir ou congédier une pratique importune, je reçus, en embrassant impunément sa femme, la récompense modeste de ma complaisance. Car sans soupçonner encore qui j'étais, la marchande était trop fine, dans sa naïveté, pour ne pas flairer quelque *incognito.*

Je ne manquai pas de lui dire que j'avais acquis le droit de lui offrir à mon tour l'hospitalité. Mon insinuation ressemblait si peu à une invitation pour le mari, que cette vertu ombrageuse, qui avait la crainte de la solitude et la méfiance de l'occasion qui distingue les prudes, s'effaroucha, se cabra, et que tout autre que moi eût été désarçonné de son espérance; mais, piqué au jeu, quelque peu humilié d'un succès si lent, j'étais déterminé à demander aux hasards de l'assaut ce que me marchandaient par trop les négociations d'une capitulation toujours éludée.

Là encore, le concours discret et l'innocente complicité de la duchesse me furent d'un décisif appui. Elle me refusa, d'autant moins qu'elle ignorait mon dessein, la faveur, que je sollicitai, de sa clientèle pour un marchand que j'avais distingué, et que j'honorais de ma protection.

Elle venait de faire bâtir une aile nouvelle à sa maison de campagne et voulait la faire meubler promptement. Quoi de plus naturel pour moi que de lui proposer mon protégé et pour elle que de l'agréer?

Ce qui fut dit fut fait. Le marchand reçut, avec une effusion de joie et de reconnaissance, la nouvelle du succès d'une recommandation non moins flatteuse que lucrative; et partant aussitôt pour Mantes, il abandonna avec confiance sa place à un homme qui se conduisait si fort en ami.

Mes calculs furent encore trompés par celle qui eût dû les favoriser, et je perdis, par la faute de mon alliée naturelle, cette nouvelle bataille. La sagesse, la pudeur, la crainte des voisins, la peur de l'enfer, tous ces sentiments intraitables, ligués contre mes entreprises, gardèrent inviolablement le logis abandonné, et je quittai, furieux, une dévote assez inflexible pour ne pas oser m'offrir même à souper.

Mais le diable ne devait rien perdre à cette longue résistance, et l'amour-propre devait triompher là où l'amour, ou ce qui y ressemblait le plus, avait échoué.

J'imaginai de faire écrire par quelque fille un billet au nom de la duchesse de..., par lequel elle mandait à Mᵐᵉ Michelin qu'elle avait un nouveau meuble à lui faire faire; elle la priait, en conséquence, de passer à une adresse indiquée, pour y prendre une partie de l'étoffe que l'on brodait, et de venir ensuite chez elle, où elle trouverait son mari, pour raisonner ensemble sur l'emploi qu'on en devait faire.

Le message avait un air si féminin, si plausible et si honorable, que le laquais qui en fut porteur fut fort bien accueilli, et reçut de Mᵐᵉ Michelin, radieuse, l'assurance

qu'elle exécuterait avec plaisir les ordres qui lui étaient transmis.

Ce premier envoyé fut suivi d'un second, qui n'était autre que le cocher d'une voiture de louage, fort propre, destinée à conduire la marchande aux endroits où elle était attendue.

Si Mme Michelin se fit attendre un peu, c'est qu'elle s'était attardée devant son miroir, et n'avait pu résister au plaisir de publier dans la maison, d'où elle fit son tour de quartier, l'explication de cette toilette du dimanche et de cette voiture à la porte, également agréable à sa vanité de femme et à son orgueil de marchande.

Mme Michelin était si heureuse de son voyage, qu'elle eût souhaité ne pas partir seule et se donner le luxe d'une suivante, amie pour elle, chaperon pour le public. Un hasard heureux pour moi fit que cette voisine, dont la compagnie manquait au triomphe de la naïve bourgeoise, se trouva absente et qu'il fallut s'en passer.

C'est donc seule, le visage animé, les yeux brillant de cette langueur fiévreuse que donnent aux personnes habituellement sereines et sédentaires la surprise d'une émotion et la bonne fortune d'une promenade, que Mme Michelin, guidée par son automédon, à la fois cocher et valet de chambre, gravit l'escalier de la maison à la porte de laquelle la voiture s'était arrêtée, et, dès qu'elle eut franchi le seuil de la chambre où je l'attendais, poussa un cri d'étonnement, de plaisir et de crainte.

Elle devinait en effet, en trouvant, au lieu de la prétendue brodeuse, au nom de laquelle on lui avait donné un trompeur rendez-vous, un homme jeune, beau, hardi, qu'elle aimait sans oser se l'avouer, et qui paraissait fort épris d'elle, à en juger par tant d'efforts et d'artifices pour

parvenir à la voir une fois sans témoins; elle devinait le sort réservé à une vertu trop sensible et à une trop confiante honnêteté.

Elle voyait inévitable le gouffre terrible et charmant, et saisie, devant l'occasion béante, du vertige des entraînements irrésistibles, elle pleurait dans son cœur la ruine de ces illusions qui font de si candides dupes et de si innocentes coupables : la conciliation de l'amour et du devoir, de la règle et de l'exception, du permis et du défendu, de la prose et de la poésie, du livre de ménage et du roman, enfin de M. Michelin et du duc de Fronsac.

Elle ignorait encore mon nom, mais je le portais sur mon visage, avec cette grâce de bienvenue à laquelle on ne résistait pas, et cet art précoce de casuistique par lequel j'endormais les scrupules et étouffais jusqu'au dernier cri de cette conscience féminine qui, dès les premiers jours, me livra son secret.

J'ai toujours trouvé plus que médiocre la conduite de Bussy-Rabutin, dans l'affaire de l'enlèvement de Mme de Miramion, et je ne suis pas étonné que ce Gascon de Bourgogne n'ait pas réussi dans une aventure menée par lui à la façon d'un cadet, avec le bruit, les compagnons, les valets, les flambeaux, le cliquetis d'armes et le piaffement de chevaux des fanfaronnades italiennes et des rodomontades espagnoles.

Il fallait procéder par insinuation, par degrés, avec les attirantes excuses et les respectueux progrès de la galanterie française, faite de manége et de conversation, de prières et de serments, qui obtient tout parce qu'elle ne prend rien, qui promet le secret et ne triomphe que dans le mystère. Mme de Miramion, pour résister à son trop entreprenant et indiscret ravisseur, n'avait pas besoin

d'être vertueuse; il lui suffisait d'être femme, c'est-à-dire rebelle à l'importunité et impitoyable à la violence. En amour comme en guerre, il faut se méfier de l'assaut. Il ne réussit qu'à son heure et qu'aux habiles, par la ruse plus que par la force.

Bussy méritait son affront, et pis encore, et ne devait faire, sous le grand roi, ni ses affaires de cœur ni ses affaires de cour. Toute sa vie est une suite de fautes et d'échecs. Il fit des chansons à l'armée, et se fit mettre, pour des pamphlets, à la Bastille. Il se brouilla avec les hommes par sa vanité, avec les femmes par ses médisances, sans savoir se consoler de ses disgrâces, ou apprivoiser la fortune, qu'effaroucha comme l'amour cet ardélion d'ambition et de fanfaron de vices. Il ne lui manquait que de mal finir. Il mourut dévôt, par contradiction, par intérêt, par crainte, écrivant pour la postérité le testament d'une vie manquée, songeant à l'éternité, lorsque le temps même lui échappait, faisant la cour à Dieu, de dépit de ne la pouvoir faire au roi, et des procès au diable après avoir plaidé contre sa fille.

Au demeurant, s'il a mal agi, il a bien parlé; ce qu'il a fait de mieux, c'est ce qu'il a écrit, et ce que je préfère de son histoire, c'est l'*Histoire amoureuse des Gaules*. Mais, pour Dieu! qu'on n'en fasse pas un don Juan. Un don Juan, Bussy? Il ne fut pas même un roué.

Mais je reviens à mon ingénue, à notre rencontre et aux explications qui en furent la suite. Le bulletin de la journée peut se résumer en trois mots, variante des césariens : elle vint, je parlai, elle fut vaincue. Je ne fus pas Bussy, et elle ne fut pas Mme de Miramion. J'avais trop d'esprit pour attaquer comme lui, et elle avait trop de cœur pour se défendre comme elle. Une coquette résiste

bien plus qu'une vertueuse. La bonne foi tombe toujours dans le piége qu'elle n'a pas prévu. Ce qui fait la faiblesse de l'honnêteté, c'est son innocence. D'où suit ce paradoxe : Qu'il ne faut pas être trop sage, de peur de ne le point demeurer.

Mais la journée avançait. Il n'est si belle conversation qui ne finisse, ni si bons amis qui ne se quittent. On ne peut pas toujours parler. J'avais repris mon livre, et je lisais de nouveau, assis sur mon canapé, comme lorsque Mme Michelin était entrée, avec l'attention soutenue des gens qui pensent à autre chose.

Mme Michelin dut reprendre sa voiture, afin d'aller prévenir toute indiscrétion, et arranger, la première, pour la rendre sortable, l'histoire de ce voyage à Mantes, qui s'était arrêté au faubourg Saint-Antoine, et d'où elle ne rapportait aucune commission pour son mari.

En me quittant, elle avait un air de Madeleine qui me toucha.

Elle était de ces natures naïves, pudiques et tendres que tourmente perpétuellement le combat du désir et du regret, qui ne peuvent se refuser et meurent de s'être données.

Elle était de ces âmes qui prennent au sérieux ce qui allait devenir si frivole, que la flèche enflammée n'effleure point, mais qu'elle pénètre et perce de part en part, et qui la traînent toujours avec elles.

Je vis cela dans ses yeux, mouillés des larmes de l'orage intérieur, et dans le doux reproche de son regard de biche blessée.

Oui, elle était bien de celles à qui il sera beaucoup pardonné parce qu'elles ont beaucoup aimé. Je me suis rappelé plus d'une fois, en pensant à elle, le mot plaisant

et profond de M. le Régent à Mme de Parabère, dévote et galante à la fois, et qui s'efforçait à jurer pour lui plaire :

— Tu as beau faire, tu seras sauvée !

Je supportais, sans trop d'impatience, la nouveauté de cette naïveté, de cette décence, de cette passion pleine de scrupules, de cette joie mouillée de larmes, et je ne tardai point, pour satisfaire à la fois ma curiosité et ma sympathie, à rejoindre chez elle ma jolie blonde, au teint d'hermine, à l'œil de violette, à la pudeur de sensitive, dont le soupirant adieu m'attirait.

Je trouvai Mme Michelin fort empêchée à répondre au feu roulant de questions dont la fusillait sa pétulante voisine, fort déconcertée de n'avoir pu être de la partie de voyage à Mantes, et voulant au moins rassasier de détails son imagination. Pour donner le change à cette curieuse, je complimentai Mme Michelin sur ce surcroît de fortune; je lui dis que, certainement, tout cela la mènerait plus loin qu'elle ne pensait.

Elle en était convaincue. Et c'est en vain que nous nous évertuions à égayer une femme qui avait le bonheur triste, qui se plaignait d'un grand mal à la tête, faute de pouvoir parler de son cœur, et que ma présence elle-même ne distrayait point du besoin d'être seule.

Cette attitude contemplative était mise en relief par le contraste de la loquacité et de la vivacité de la voisine, qui buvait mes moindres paroles, et bourdonnait autour de moi comme une guêpe autour du miel.

Je m'abandonnai, ne fût-ce que pour réveiller Mme Michelin, trop ensevelie dans ses souvenirs et ses regrets, à l'attrait provoquant de cette amie si différente d'elle et d'une exubérance indiscrète de santé, de joie et de vie.

Je m'amusai à exciter ses agaceries et à prendre ironiquement en pitié la mélancolie de la belle silencieuse, à qui décidément le commerce des grands et le séjour des châteaux ne réussissaient pas.

Elle ne put s'empêcher de sourire, et un timide arc-en-ciel brilla dans ses yeux, quand son expansive amie, piquée d'émulation, déclara que ce n'était pas elle qu'une pareille avance eût trouvée revêche, et qu'elle eût été au comble de la joie d'être mise à l'épreuve d'une telle aventure.

Je demeurai quelques jours sans voir M[me] Michelin. L'absence est le meilleur remède à ces effarouchements de colombe et à ces bouderies de dévote amoureuse qui gronde son cœur.

Quand je revins, le bonhomme Michelin était lui-même de retour, et tout entier au double plaisir de revoir sa femme et d'avoir fait une bonne affaire, car la duchesse était une magnifique cliente et des plus honorables pour lui. Aussi se rengorgeait-il, en prononçant son nom, dans sa vanité de marchand, bientôt haussée d'un étage, car elle lui avait aussi appris le mien. Il se vanta d'avoir deviné, rien qu'à mon air, qui j'étais, et augmenta singulièrement la dose de respect dont il m'honorait, tout en prétendant me traiter toujours de même, grâce que je lui avais demandée.

La conversation tomba naturellement sur l'appartement qu'il m'avait meublé et dont le choix du quartier et le nom du locataire révélaient assez la mystérieuse destination.

A cette pensée, le bonhomme partit d'un gros éclat de rire, et son regard pétillait de malice et ses joues s'empourpraient d'une grosse joie à la flamande, quand il

voulut bien me dire familièrement, en clignant de l'œil et en faisant claquer sa langue contre son palais :

— Ma foi! monsieur le duc, j'ai de la peine à croire, — car il n'y a pas de secret pour un tapissier, non plus que pour un valet de chambre, — que vous n'ayez point loué cet appartement pour vous divertir plus à l'aise et y jouer quelques bons tours de votre façon.

Ce début promettait trop une conversation dangereuse pour que je ne songeasse pas à battre en retraite et à éviter au moins à Mme Michelin, dont la contenance trahissait un trouble dégénérant en embarras, le piége à la fois naïf et brutal de ces allusions.

Mais le marchand en gaieté, et qui prenait mon silence pour une approbation, s'obstinait dans son malencontreux sujet, et, de l'air d'un âne qui broute des roses, il continua en se tournant du côté de sa femme :

— Monsieur le duc, qui a un palais, va passer quelques heures dans un modeste logement; mais l'amour l'embellit pour lui; car tu sens bien que ce n'est pas pour y enfiler des perles que de belles dames y viennent en tapinois sans en rien dire à leurs maris.

Et sur cette épigrammatique péroraison, M. Michelin, plus content de lui que ne l'était sa femme fort étonnée de ce discours, ne sachant où il voulait en venir et tremblant que toute cette joie ne fondît en orages, se tira une nouvelle salve d'éclats de rire qui fendirent jusqu'aux oreilles son faunesque rictus, et effacèrent un moment ses yeux de cette face toute en bouche. Puis il se gratta le ventre avec satisfaction.

Bientôt redevenu sérieux, après ce bruyant tribut payé à la jovialité de sa nature, il tira respectueusement son bonnet, et prit congé de nous (car il revenait à Mantes

porter des meubles), sans la moindre appréhension à l'endroit de sa femme et de moi. Abusé à la fois par sa propre honnêteté et le profond sentiment qu'il avait des distances qui nous séparaient, il eût cru manquer à sa dignité de marchand en supposant un client capable de profaner son arrière-boutique, faire injure à sa femme en la soupçonnant, et m'offenser moi-même en se montrant jaloux. Comme lui, Michelin, n'était pas un homme pour une duchesse, il se figurait que, pour un duc, une marchande, même jolie, n'est pas une femme.

Il se trompait singulièrement en cela, l'amour confondant les rangs, et détruisant les privilèges le plus facilement du monde. Mais il n'eût pas été, en ne se trompant pas, un mari comme les autres.

Cependant Mme Michelin s'apprivoisait de plus en plus, et peu à peu, dans ce combat qui la tourmentait de la passion et du devoir, l'habituelle victoire demeurait à la première. Mais elle redoublait d'alarmes à mesure que ses scrupules faiblissaient, et elle n'étouffait ses remords que pour faire place à ses craintes.

La plus poignante de toutes ces inquiétudes qui environnent d'ombres le bonheur défendu, c'était celle d'une surprise, d'une trahison. Elle tremblait à la fois pour elle et pour moi, à la pensée du retour subit d'un mari menaçant, et ce danger, qui ne m'occupait guère, faisait pâlir, au moindre bruit de feuille, cette coupable ingénue, qui ne savait jouer ni avec la faute ni avec le danger, comme tant d'autres moins novices.

Je m'occupai d'abord de la soulager de son plus aigu souci, et trouvai bon et plaisant à la fois de prendre la duchesse pour confidente, c'est-à-dire pour complice de nos supercheries, et de la mettre dans les intérêts de cette

liaison où s'embourgeoisaient les restes de notre ancienne flamme.

J'y trouvais le double avantage de me garantir, de son côté, de quelque subit retour de jalousie et de dépit (on ne peut jurer de rien avec les femmes), et de jeter sur des feux mal éteints, qui pouvaient se rallumer fort mal à propos, une nouvelle glace de désabusement.

Pour prévenir donc le quiproquo tragi-comique (dont la terreur empêchait ma blonde de dormir) de M. Michelin remerciant la duchesse abasourdie d'une commande qu'elle n'avait pas faite et de son gracieux accueil à une visite qu'elle n'avait pas reçue, je me décidai à faire à une amie qui, dès ce jour, mérita ce titre par une abnégation dont le sacrifice ne fut pas sans douleur, le récit détaillé de mon aventure avec cette petite bourgeoise tendre et modeste, cachée sous l'herbe comme la violette, qui rougissait comme elle d'être jolie et d'être aimée, qui se dérobait à l'hommage et se flétrissait au bonheur.

La duchesse m'écoutait avec résignation, les yeux pensifs, le sein palpitant d'une émotion contenue. Mais elle ne put se défendre (elle était encore novice en dévouement et n'en connaissait pas l'héroïque silence) de quelques reproches trop de circonstance pour être complétement désintéressés.

— Voilà donc, me dit-elle, une nouvelle victime de vos égarements. La pauvre femme! que je la plains, si elle vous aime autant que votre récit me le prouve. Elle payera bien cher quelques instants d'ivresse; et si j'en juge par moi, elle a bien des pleurs à répandre.

Ce petit sermon, on le voit, ne dura que juste le temps de ne pas gâter le mérite qu'eut la duchesse et le plaisir qu'elle me fit en me déclarant qu'elle prenait sous sa pro-

tection particulière cette pauvre femme, en qui elle ne pouvait voir que ma victime et non pas sa rivale. Car l'amitié n'en a pas, ajouta-t-elle en soupirant.

Elle poussa la charité (qui dira ce qu'il entre de curiosité dans ces charités-là ?) jusqu'à me permettre de faire venir Mme Michelin chez elle et de tout arranger à son honneur et à la satisfaction de son mari.

Un déjeûner fut convenu pour le jeudi suivant, où Mme Michelin serait présentée et recevrait les marques d'une bienveillance assez généreuse pour lui rendre si flatteusement la sécurité.

J'allai porter à ma marchande la nouvelle de cette invitation, dont l'honneur si imprévu faisait trépigner et exsulter comme une chèvre la communicative voisine.

Mme Michelin, plus maîtresse de ses émotions, en laissait cependant paraître quelque chose sur son visage, légèrement empourpré du reflet de la joie intérieure. Certes, il est toujours désagréable de se perdre ; mais encore faut-il le faire en bonne compagnie ; et Mme Michelin n'était pas insensible à ces compensations qui, si elles ne soulageaient pas sa conscience, flattaient au moins sa vanité : être aimée d'un duc et protégée par une duchesse.

La voisine, qui ne connaissait que ce dernier avantage, grillait de convoitise, et peut-être, quoiqu'elle fût sincère et bonne amie, d'envie, à la pensée de ces honneurs, prélude de tant d'autres, qui venaient au-devant d'une mijaurée capable de n'en pas faire cas, et s'obstinaient à tourner le dos à qui les eût si bien reçus, sans les mériter moins.

Tous ces sentiments divers se faisaient jour à travers

un feu roulant d'exclamations et de félicitations, de conseils et d'offres de service.

— Que vous êtes heureuse! Ah! mon Dieu! un événement semblable ne m'est jamais arrivé! Déjeuner chez une duchesse!... Ma bonne amie, il faudra vous faire belle; je vous aiderai à votre toilette.

Tout cela était débité avec la voix stridente de la cigale ivre, chantant dans les feux du Midi, et accentué par des gestes de moulin à vent en goguette.

Il était impossible de ne pas regarder une femme si originale à entendre et qui, bien loin d'y perdre, ne pouvait que gagner d'ailleurs à cet examen qu'elle provoquait par son tourbillonnement.

La voisine regrettait de si bonne foi et en termes si plaisants de n'être pas à la place de son amie, qu'il n'y avait pas moyen d'examiner jusqu'à quel point était indiscrète cette naïve prétention.

Je m'avisai donc de la regarder, chose que je n'avais point eu loisir de faire jusqu'à ce moment, Mme Michelin absorbant mes contemplations.

Mme Renaud, c'était le nom de cette voisine, ne perdait rien à être considérée de près. Elle y gagnait, au contraire, comme toutes les personnes dont la beauté irrégulière et le charme piquant ont besoin, pour être goûtés, d'une occasion qui les favorise, les excite et les mette dans tout leur jour.

Mme Renaud (je fus bientôt au courant des affaires d'une femme si expansive qu'elle portait pour ainsi dire sa vie dans son visage et dans ses moindres paroles), pouvait avoir vingt-deux ans. Elle était veuve et jouissait, en personne qui trouve qu'elle vaut plus qu'elle ne coûte, de la liberté de son état.

Son visage, d'un ton mat et chaud, était éclairé par deux beaux yeux bruns, dont le rayonnement répandait sur sa physionomie un air de malicieuse douceur et de joviale bonté, qu'accentuait encore le double trait de ses lèvres rouges, plissées au coin par l'habitude du sourire qui s'y épanouissait à loisir.

Chaque détail de cette figure originale, et que la moindre émotion mettait toute en mouvement, contribuait à l'effet de l'ensemble et de cette harmonie entre le physique et le moral d'une personne vive, hardie, enjouée, coquette, gourmande, mais d'une gaieté qui l'empêchait d'être importune, et d'une bonté native qui demandait et obtenait toujours la grâce de ses emportements.

Tout cela se lisait dans le feu de ses joues, où fleurissait la fleur purpurine de la jeunesse et de la santé, dans le cercle d'ombre qui aiguisait le trait brillant de son regard ; dans le frémissement de ses narines, dans les fossettes du menton, les lippures de la lèvre inférieure, et la ligne de fin duvet qui armait sa lèvre supérieure d'une féminine moustache.

Jusque-là elle n'avait paru qu'en déshabillé et à son désavantage, car les femmes qui ne sont pas irréprochablement jolies ont besoin de cet auxiliaire et de ce ragoût de la toilette, dont l'effet n'est point inutile à celles à qui il n'est point nécessaire.

C'est surtout chez les femmes que la nature ne saurait se passer du concours de l'art. Leur beauté n'est pas autre chose, à mon sens, que le miracle de l'alliance de ces deux éléments et le chef-d'œuvre de leur harmonie. Je ne crois pas au triomphe de la ligne pure, et je prétends qu'il faut qu'un beau type soit revêtu de la couleur d'une belle chair, et qu'Hélène soit bien coiffée et bien

vêtue pour me faire oublier Ménélas. Une jolie femme en cornette n'en vaut pas une gentille en grands atours. La beauté est la joie des yeux et la parure en est la volupté.

Mme Renaud, ce jour-là, par suite de quelque pressentiment sans doute, et sous prétexte de promenade, avait mis, comme une galère en fête, toutes ses voiles dehors, et faisait feu de tous ses appas.

Je ne pus demeurer insensible à cette attention ; je me reprochai d'avoir négligé et je me promis bien de venger, à l'occasion, d'un injuste dédain ces attraits, qu'augmentaient encore à mes yeux le plaisir de la surprise et le charme de la découverte. J'étais en train de constater que Mme Renaud avait non-seulement un aimable caractère et un piquant visage, mais encore que sa taille était fort bien prise, qu'elle avait la gorge belle (les corsages d'alors n'avaient pas les hauteurs d'aujourd'hui) et que sa main était à la fois grasse et fine avec de jolis ongles roses, quand un tiers nous dérangea.

Par un heureux hasard, ce n'était pas un fâcheux, mais un laquais, porteur d'un billet de la duchesse, qui s'exécutait avec un empressement, où, bien moins disposé, j'eusse pu voir quelque malice.

Elle semblait ne pas douter que je n'eusse précédé le message, et il paraissait fait pour être lu en ma présence, tant il était laconique. La duchesse, comptant sur mes explications, disait en bref, mais en termes des plus honnêtes, à la jolie miroitière, qu'elle avait besoin de son avis sur des étoffes, et la priait de venir lui donner cet avis et déjeûner en même temps avec elle.

Je vis le moment où ce billet si simple produirait l'effet extraordinaire de faire tourner la tête à mes deux femmes.

Mme Michelin était prête à se trouver mal de plaisir, et Mme Renaud, le pied levé, semblait n'attendre que le signal d'une tarentule fantastique.

J'arrêtai ce vertige dans son germe et ce ridicule en son éclat en congédiant le laquais, sans pouvoir empêcher les révérences dont son habit galonné reçut le naïf hommage.

Deux jours seulement séparaient du rendez-vous la jolie convive de la duchesse. Mme Michelin — à cela vivement encouragée par Mme Renaud, que le désir de voir faire honneur à son sexe et à sa classe empêchait de sentir le regret de n'avoir pas été choisie pour cela, et qui jouissait par l'imagination du triomphe de son amie — décida qu'il lui fallait absolument une robe neuve et à la dernière mode du jour.

Elles sortirent donc toutes deux pour procéder à cette emplette et pour répandre aussi, sans doute, dans le quartier la nouvelle d'une bonne fortune qui honorait tout le corps des marchandes du faubourg.

Je les quittai, mais ce ne fut pas sans prendre congé de Mme Renaud par un serrement de main, moins indifférent que mon salut habituel, et qui me fut rendu de même, ce qui confirma la bonne opinion que je commençais à avoir d'elle, à ce point que je jugeai utile de lui en faire part.

Je trouvai donc moyen, le lendemain, de lui faire tenir une lettre dans laquelle je lui déclarais que j'étais éperdûment amoureux d'elle, que Mme Michelin n'était que le prétexte de ces visites dont elle était la cause, et que j'espérais bien qu'elle me fournirait l'occasion de lui présenter mes hommages sans être obligé de les partager.

Cet aveu ne surprit point ma nouvelle conquête, lui

déplut moins encore, et son silence éclairé par un regard significatif, me fit comprendre que si elle se taisait, ce n'était pas faute de choses à me dire. Mais il fallait attendre l'occasion, car la brune veuve tenait à sa réputation, de même que sa blonde amie tenait à sa vertu.

Leur voisinage et leur intimité, qui me fournissaient d'ailleurs tant de moyens de les voir ensemble, contrariaient singulièrement le désir de les voir séparément ; enfin, il fallait ménager la transition, éviter tout éclat, et songer à préserver à la fois mon succès et le bonheur des deux rivales sans le savoir, de la déception d'une rencontre qui ne pouvait être qu'un échec.

Toutes ces considérations nous rendirent tous trois prudents à l'envi : Mme Michelin cachant au plus profond de son cœur un sentiment dont le secret faisait toute sa vertu ; Mme Renaud, subitement devenue discrète, et ménageant son succès pour en assurer le profit ; moi, enfin, fort diverti, en attendant d'en être embarrassé, par cette intrigue en partie double et par cette émulation de mystère entre ces deux amies qui ne se cachaient rien.

Le jeudi assigné à la piquante entrevue, sur le terrain neutre de l'hospitalité, de l'ancienne et nouvelle maîtresse, si différentes de condition et de caractère, me vit arriver de bonne heure, impatient de voir comment la duchesse se tirerait d'une épreuve dont seule, par suite de ses souvenirs et de mes confidences, elle pouvait sentir toute la délicatesse.

Mais malgré ma diligence, j'avais été devancé par Mme Michelin, qui était arrivée dès le matin, avec la sereine légèreté de l'ignorance et de la sécurité, sans se douter qu'elle allait affronter le jugement d'une rivale.

La duchesse, victorieuse de toute rancune et de tout

préjugé, se montra courageusement bienveillante et héroïquement impartiale envers celle qui, sans le savoir, l'avait supplantée.

Elle fut heureuse et même flattée de trouver aussi honnête qu'elle l'avait deviné, et plus jolie qu'elle ne l'eût cru, cette femme préférée, dont la décence, la naïveté et la modestie eussent désarmé une Hermione.

Elle se plut, satisfaite de n'avoir à triompher que d'elle-même, à se montrer sans jalousie vis-à-vis d'un succès sans prétention. Elle fut touchée de cette mélancolie dans la joie et de cette pudeur dans le bonheur. Elle fit à Mme Michelin, émerveillée, éblouie, enivrée, les honneurs de sa maison, de son esprit et de son cœur avec ces délicatesses infinies que les femmes savent mettre dans la générosité.

Elle me dit devant elle qu'elle était très-aise de connaître Mme Michelin, qu'elle avait le meilleur goût et lui avait donné pour son meuble les meilleurs avis du monde. Enfin tout se passa à la satisfaction commune des trois parties, dans cette réunion qui eût été téméraire en toute autre circonstance.

Aucun incident ne troubla cette paradoxale harmonie, que je surveillais avec l'anxiété qu'inspire le laborieux et fragile édifice d'un château de cartes. Le sourire ne quitta pas les lèvres de Mme Michelin, qu'embellissait une discrète allégresse. Et si quelques larmes furtives traversèrent parfois les yeux animés de la duchesse, ils y adoucirent, sans l'éteindre, le feu de la plus aimable gaieté.

La bourgeoise se retira enchantée de la patricienne, et fut congédiée avec une sympathie attendrie par la pitié.

Je sus tout cela le lendemain, car toujours tenté par la nouveauté et attiré par l'inconnu, j'avais, au dessert, pré-

tenté une affaire, et j'avais esquivé, en retournant à Paris, les dangers d'une situation qui pouvait, en se prolongeant, me causer quelque embarras, la duchesse me réservant sans doute quelques reproches, et Mme Michelin me gardant peut-être plusieurs questions également importunes.

Je trouvai divertissant d'échapper au péril en l'aggravant, et de porter à la Fortune, dont je me sentais gâté, le défi d'une bravade nouvelle. C'est chez Mme Renaud que j'allai attendre Mme Michelin.

La jolie veuve fut des plus sensible à l'honneur de ma visite et au sacrifice de mon hommage. Elle était en train d'ébaucher, au milieu de la fièvre d'une inspiration plus souvent troublée par les cas d'orthographe que par les cas de conscience, la réponse qu'elle se croyait obligée de faire à mon épître.

Quand j'arrivai, elle en était au *post-scriptum*, qui est, comme on le sait, la partie la plus importante d'une lettre.

Je la dispensai de la tâche incommode d'exprimer, dans le style des boudoirs, des sentiments qu'il est bien plus facile de prouver que de peindre, et elle n'écrivit pas, ce jour-là, davantage.

Le lecteur attend de moi le récit, mais non le journal, de mes aventures et mésaventures d'amour, car je ne fus pas toujours heureux, quoique j'aie semblé toujours l'être, quoique la tête ait eu plus de part que le cœur à mes enivrements, et que j'aie cueilli bien des fleurs en amateur, avant de mettre la main sur celle de la passion sincère, dont la conquête est un poëme, dont la perte coûte des larmes, dont le parfum embaume toute une vie.

Je glisserai donc sur les phases ordinaires de ma liaison avec Mme Michelin, sur ses alternatives de tristesse

et de joie, de regret et d'espérance, de plaisir et de remords, sur ses bonheurs apparents et ses soucis rongeurs, sur ces langueurs coupées d'orages, sur les efforts, pour m'échapper, de ce cœur honnête et tendre qui se disputait en vain à ma fascination et ne faisait qu'enfoncer plus avant, en se débattant, la flèche mortelle.

Pour moi, dans cette situation extraordinaire que le hasard et le caprice m'avaient faite, dans ce perpétuel miracle d'équilibre, dans ce tour de force quotidien de présence d'esprit qu'exige une liaison simultanée, concordante et concurrente avec deux femmes unies d'amitié, logées sous le même toit, et jouissant chacune de leur part avec la conscience de posséder le tout, j'apportais la curiosité sans scrupules et l'habileté sans pudeur (on voit que je ne me ménage point et ne colore pas de vains prétextes un manége parfois cruel) de ces parties où le plaisir de jouer fait illusion sur tout le reste, et l'emporte également sur le désir de gagner ou la crainte de perdre.

Je goûtais cette volupté équivoque du duelliste qui cherche, fût-ce aux dépens d'un adversaire, une botte originale, du raffiné fauteur d'une mode nouvelle et capable de tomber dans l'odieux pour esquiver le ridicule, du jockey à qui le désir du triomphe inspire des artifices parfois dangereux à son rival.

Tout n'est que jeu dans ce monde, et tout jeu n'est que piperie. Moi, j'étais tellement au désir de n'être point dupe, que je ne m'apercevais pas que j'étais quelque peu fripon, en abusant de ces illusions que je ne partageais pas, et en trompant à la fois ces deux femmes qui se croyaient aimées. Sans doute, la moindre erreur, la

moindre distraction, le moindre faux pas pouvaient amener une chute. Mais c'est justement le goût du danger, l'attrait dépravé du vertige qui me retenaient sur cette corde roide de mes mensonges.

Que risquais-je, après tout? De me casser le nez dans le ridicule d'une surprise, d'un piége, d'une leçon. J'espérais bien tomber sur mes pieds, et tout au moins avoir les rieurs de mon côté.

Que mon dualisme fût découvert sous sa décevante unité, que mon masque à double visage me fût arraché, j'en étais quitte pour m'enfuir, et mes jalouses pour se consoler. Je connaissais trop déjà le cœur humain pour ne pas savoir les mille routes qui y conduisent, et les mille moyens de sortir décemment d'une sottise. Il n'est point d'impasse sans quelque secrète issue pour les fins observateurs.

Je savais bien que la découverte de ma fraude et de leur duperie ne pouvait, entre les deux amies subitement rivales, qu'amener un éclat fâcheux, scandaleux peut-être. Mme Michelin était de celles qui meurent d'une telle déception, et Mme Renaud de celles qui s'en vengent.

Mais j'espérais prévenir à temps tout dénoûment tragique et dénouer, à mon profit, le nœud gordien, avant qu'il ne fût tranché à ma confusion. Je comptais sur le hasard, qui m'avait toujours si bien servi, qu'il semblait plus encore pour moi un ami qu'un complice.

Et puis enfin, — faut-il tout dire, au risque de s'excuser par ce qui condamne davantage? — il m'en coûtait de m'arracher volontairement à ce lit de roses que je m'étais fait à chaque étage de la même maison, et de renoncer à la variété piquante d'impressions que je savourais, à la faveur de leur crédulité, dans ce commerce simultané avec

deux femmes dont chacune me donnait ce qui manquait à l'autre. Et cela, à ce point que, par moment, me faisant illusion comme elles, je croyais, à les voir se compléter si bien, n'avoir affaire qu'à la même femme en deux personnes.

J'étais plus sincère qu'il ne semble en disant tour à tour à Mme Michelin et à Mme Renaud que je les aimais; je les aimais, en effet, au moment où je le leur disais. Elles étaient si différentes que je pouvais les croire les deux parties d'un même tout, et que l'une me faisait naturellement oublier l'autre. Tout cela est bien subtil; mais on avouera que si jamais la subtilité fut de mise quelque part, c'est ici le cas ou jamais.

Au demeurant, étant donnés l'homme et la femme, avec leurs passions et leurs préjugés, étant surtout données l'âme d'un Richelieu et les mœurs de son temps, il n'y a rien de si simple que ce qui le paraît le moins.

Je partageais donc mon temps entre la brune et la blonde, passant de la conversation d'alouette et des sursauts de bec de l'une aux roucoulements langoureux ou à la muette éloquence de l'autre, sans parvenir à démêler une préférence ni à faire un choix, et m'oubliant égoïstement dans le bercement de cette harmonie faite de contrastes.

Mme Michelin, quand je la voyais, me retenait avec ses airs de séraphin déchu, sa nonchalance mélancolique d'oiseau qui a perdu ses ailes, son tendre sourire et ses yeux bleus ombragés de cils noirs où perlait la larme du sentiment.

Mais, quand je la quittais, j'appartenais tout entier à cette rivale moins ingénue, mais plus vive, qui devinait ma pensée et devançait mon désir, m'emportait où

l'autre se laissait conduire, parlait là où l'autre ne savait que se taire, et toujours frémissante, palpitante, militante, faisait une action du rêve et une nouveauté de l'habitude.

Mais il est temps de sortir des impressions pour passer aux événements qui en modifièrent brusquement le cours, et de raconter par quelles vicissitudes la langueur d'une comédie qui menaçait, faute d'incidents, de devenir monotone, se réveilla soudain pour éclater en un dénoûment des plus originaux et des plus imprévus.

Tout en cultivant les deux voisines, je ne négligeais pas absolument la duchesse, qui me tendait, avec une sérénité ironique, le piége de son indifférence.

Il était impossible, en effet, qu'il ne me prît pas un jour fantaisie de la faire sortir de la neutralité, de mettre son cœur en contradiction avec sa raison, sa sensibilité aux prises avec son expérience, et de me payer, en la replaçant, ne fût-ce qu'une heure, sous le joug dont elle s'était émancipée, du sacrifice de soins désintéressés.

Je suis comme la nature : j'ai horreur du vide. Je hais les conversations sans motif et les promenades sans but. Né pour pousser jusqu'à ses plus extrêmes limites la science de l'inconnu et le mépris de l'impossible, il faut que j'obéisse à ma vocation et à ma destinée.

L'explication de la plupart de mes succès se trouve dans cette soumission à la fatalité de mon caractère, qui ne me permet, pas même encore, de parler à une femme d'autre chose que d'amour. La sécurité m'attire, l'indifférence me provoque, l'obstacle m'exaspère.

Jadis, je ne laissais jamais passer à ma portée une occasion sans la saisir ; et même aujourd'hui, je ne me résigne pas au plus pénible des affronts de la vieillesse, et

je me souviens, parfois à propos, que l'eau stagnante ronge, quoique plus lentement, la pierre la plus dure, et que le feu qui semble éteint peut brûler encore.

Un soir donc que j'étais seul avec la duchesse dans son boudoir, elle pensive et recueillie, moi faisant feu de mes meilleurs compliments et supportant impatiemment l'idée de la trouver invulnérable aux restes de l'ancien empire, elle plus réservée à mesure que je devenais plus hardi, moi exalté par la résistance au point de croire ce que je lui disais, notre conversation, de pacifique qu'elle était d'abord, finit par une explication en règle, c'est-à-dire tourna subitement, comme les belles soirées d'été, à l'orage.

Si j'avais réfléchi, j'aurais songé à tout ce que je hasardais pour une futile satisfaction d'amour-propre, et j'aurais vu une bonne fortune dans cette indifférence, plus apparente que réelle, dont l'innocent défi me poussait à la plus inopportune des querelles, car mon entreprise sur la liberté d'autrui me faisait oublier le soin de la mienne, et je m'exposais, en prolongeant un jeu toujours dangereux avec une femme guérie de l'illusion et peu faite pour supporter le doute, à la plus humiliante des défaites ou à la plus fâcheuse des victoires.

Avec l'absence de mémoire qui me caractérise et mon habitude de négliger pour le présent le passé et même l'avenir, je courais le risque de manquer au double rendez-vous que j'avais, trahi par des coïncidences bizarres et obligé de faire honneur à peu d'intervalle à ma signature, assigné à la fois à Mme Michelin chez elle, et à Mme Renaud à ma petite maison.

L'une m'avait, en tremblant, confié sa clef et promis d'endormir la servante qui la surveillait quelque peu; l'autre

m'avait presque dérobé la clef du paradis où elle n'avait plus rien à perdre.

Et l'aiguille de la pendule, inflexible, touchait presque au signal de la première entrevue, pendant que je m'évertuais à triompher de l'amitié de la duchesse, à aigrir sa résignation et à déconcerter sa sagesse.

Ce fut en vain. La duchesse était dans un de ces moments critiques où l'on refuserait un verre d'eau au patient.

Elle me laissa tranquillement m'échauffer, m'escrimer contre les moulins à vent que j'affectais de prendre pour des hommes, et passer successivement, suivant ma gradation ordinaire, du rire sarcastique aux larmes du désespoir.

Oui, je pleurai. Pourquoi pas? J'ai toujours eu les pleurs faciles de l'enfant contrarié. On pleure pour un jouet refusé, on peut bien sangloter pour un dépit d'amour-propre. Car il ne s'agissait point (par Vénus Callipyge, je le jure, les sermens païens sont ici de circonstance), entre elle et moi, d'autre chose.

C'est donc en vain que j'enfonçai sur ma tête mon chapeau, pour le retirer aussitôt, comme un diadème de feu. C'est en vain qu'exagérant mes alarmes, je me jetai à ses genoux, avec ces griefs et ces reproches de jalousie, qui, si factices qu'ils soient, ont toujours une certaine flatterie provocatrice, et obtiennent la réponse qu'ils implorent en l'exigeant.

J'eus beau l'accuser d'une insensibilité intéressée; j'eus beau évoquer les spectres et les fantômes d'usage, et lui dire que si elle se montrait ainsi inflexible vis-à-vis de moi, c'est que sans doute un autre, plus heureux, devait lui donner à la fois et recevoir le prix de mon congé; elle

demeura inaccessible et inexorable. Elle pleura avec moi, au souvenir de tout ce que je lui devais ; mais elle sourit, sans moi, de ce que j'osais exiger encore. Elle me mit sans peine au pied du mur, et sans rien me cacher de la peine qu'elle lui causait, persista dans une inexorabilité d'autant plus opiniâtre, qu'elle était précisément sans autre motif que son détachement.

C'est sur son amour même qu'elle s'excusait de ne point écouter les restes du mien, et de ne pas se laisser leurrer de la résurrection d'un sentiment sur lequel je me trompais de bonne foi, elle se plaisait à le croire, qui puisait sa force dans la contradiction, et qui, capable de me faire illusion, ne l'aveuglait pas au point de la rendre dupe.

Elle ne fit d'ailleurs nulle difficulté de me confesser qu'elle était occupée de moi plus qu'elle ne l'eût dû peut-être, et que ce papier qu'elle me cachait et dont le mystère fournissait à mes griefs une apparence trop commode, témoignait moins de ses efforts pour en aimer un autre, que pour m'oublier.

Elle tira, à ces mots, de son sein, les premiers vers qui aient été faits pour moi. Ils étaient trop mauvais pour que je pusse m'offusquer de l'inspiration qui les lui avait dictés, sans lui donner la liberté d'esprit qui lui eût permis de les faire meilleurs.

Ils étaient destinés à servir d'épigraphe à un de mes portraits, enfermé dans un médaillon qu'elle voulait porter suspendu à son cou. Mais le souvenir y trahissait trop le regret, et sur ce tombeau d'un amour vivant encore, l'épitaphe démentait la mort.

Il y avait d'ailleurs des variantes dans l'expression de *ces adieux* qui disaient : Au revoir ! et je demeurais libre

comme elle d'opter entre deux arrêts dont aucun n'était sans appel. Voici ce qu'elle avait écrit :

Cet homme semble né pour le tourment des cœurs.
Il brûle à chaque instant d'une flamme nouvelle ;
On ne voit avec lui que l'éclair du bonheur,
Mais on l'aime toujours, quoiqu'il soit infidèle.

L'aveu ayant paru compromettant, celle que j'avais rendu poëte avait remplacé le premier quatrain par le suivant, où se dissimule mieux le sentiment, survivant à la déception :

Partout il est aimé, mais partout infidèle ;
Fronsac n'a de l'amour que le premier désir.
Quand on veut l'enchaîner, il échappe au plaisir
Et le trouve bientôt auprès d'une autre belle.

Je me reconnaissais mieux dans cette autre image. C'est pourquoi je m'indignai, comme tous les originaux qui se trouvent ressemblants ; je faillis briser de colère le portrait sous lequel elle prétendait faire figurer cette épigramme sans compensation.

Mais je m'arrêtai dans ce mouvement, parce qu'il ne me parut point produire l'effet attendu, et que j'ai toujours eu, à la guerre comme en amour, un respect superstitieux pour mes traits. Je ne supporte point l'idée d'être frappé au visage, et au contraire des chevaliers romains, moins heureux que moi, dont on creva les yeux, j'espère bien, même dans cette prochaine lutte avec la mort, être vaincu, mais non défiguré.

Je me remis donc à plaider, espérant devoir encore à mes paroles la persuasion que le geste me refusait.

Je témoignai à la duchesse ma reconnaissance de ce qu'elle voulait bien encore penser à moi, et me le laisser voir.

Je m'efforçai de la convaincre que je ne méritais point la mauvaise opinion qu'elle avait de ma constance, et qu'en me trouvant si coupable, elle risquait de me rendre innocent.

Je ne fis point difficulté d'avouer mes fautes, même de les exagérer. Je reconnus le tort que lui avait trop souvent fait son absence, mais pour mieux affirmer mon repentir en la voyant.

Je me montrai d'autant plus sincère que je semblais plus inconstant. Mes infidélités, que je ne niais point, ce qui les excusait, n'étaient qu'un hommage détourné et non pas un affront.

Et je ne la quittais que pour lui mieux revenir, après l'avoir comparée avec des rivales qui ne la valaient pas.

Pour moi, elle était cette femme qu'on cherche en la fuyant, et qu'on croit retrouver toujours dans les autres.

Pour elle, au lieu de s'en effaroucher vulgairement, elle ne devait voir qu'un triomphe de plus pour son empire dans chacune de ces révoltes stériles qui me ramenaient plus soumis, et dans ces désertions apparentes qui me rendaient le drapeau plus cher.

La duchesse ne put s'empêcher de sourire de cette éloquence casuistique ; mais tout en me pardonnant, elle s'obstinait à me refuser l'absolution, et si je semblais avancer dans son esprit, je reculais dans son cœur. Je n'étais pas homme à supporter si tranquillement le plus imprévu des échecs.

On s'habitue à manger, comme disait énergiquement Lassay, des crapauds à la cour ; mais il est difficile de digérer l'affront d'une clémence qui vous épargne, d'un acquittement qui vous diffame, et d'un sourire qui vous méprise.

Je montai alors sur mes grands chevaux, je me hérissai à l'éloge qu'elle daigna me faire de Mme Michelin; je repoussai comme une offense sa résignation à une rivalité qui du moins ne l'humiliait pas.

Et pour ma péroraison, que je croyais foudroyante, je jetai à ses pieds la clef qui devait m'ouvrir, le soir même, la porte de celle qu'elle se croyait préférée, la mettant au défi d'imiter mon sacrifice, et de répondre à cette abdication, qui n'avait d'ailleurs rien d'héroïque, par un renoncement auquel sans doute elle n'était pas préparée.

Je faisais allusion à ce rival usurpateur des droits que je revendiquais, dont la venue prochaine l'encourageait à se débarrasser de moi, et dont il lui était plus difficile de prévenir l'arrivée que d'agréer mon retour.

Cela s'appelait brûler ses vaisseaux. Mais je n'ai jamais hésité à le faire. On a toujours la chance de se sauver à la nage, faute de mieux.

La duchesse, cette fois, sentit le danger ou bondit sous l'affront.

— Écoutez, me dit-elle, je prétendais vous épargner, en ne vous prenant pas au piége de vos mensonges; mais n'insistez pas, ou j'accepte, ce qui vous occasionnerait sans doute une scène moins facile à affronter que mes reproches.

Pour toute réponse, je me jetai de nouveau à ses genoux, la remerciant des yeux d'un châtiment si doux et d'une si agréable vengeance. Je voyais les cieux ouverts. Mais j'avais compté sans la divination et sans la malice féminines.

— Eh bien! non, dit-elle, je serai moins généreuse que vous, car je dois penser à celle que vous oubliez trop

vite pour que je vous en sache gré. Ce n'est pas le coupable que je punirais en vous rendant les bonnes grâces que vous ne sollicitez que parce que je vous les refuse, mais l'innocente qui vous attend. Ne prolongez pas davantage son inquiétude et la vôtre; car, au fond, il est impossible que vous ne trembliez pas sur les conséquences de ma fragilité. Rassurez-vous, je serai ferme; votre légèreté me confirme dans ma résolution, et vous abandonnez trop vite pour qu'il n'y ait pas lieu de se féliciter de vous échapper.

Je voulus insister, protester; mais le parti pris était irrévocable, et quand je me précipitai, les bras en avant, vers la belle impitoyable, que cette nouveauté de la colère et du mépris paraient à mes yeux d'un irrésistible attrait, prêt à tenter le sort de ces prières suprêmes auxquelles succède le délire de la violence, elle se redressa d'un élan indigné, et, courant à un cordon de sonnette, elle l'ébranla d'une main fébrile. Je n'avais que le temps de n'être pas ridicule. Un laquais accourut.

Je n'étais pas sorti de ma pétrification, quand la duchesse, d'un grand sang-froid:

— M. de Fronsac demande un verre d'eau, dit-elle; appelez Mlle Vincent, et qu'on mette mes chevaux.

Je ne résistai pas à ce dernier coup, et, suffoqué de dépit, je pris le dernier parti qui reste aux femmes et quelquefois aux hommes en présence d'une catastrophe: je m'évanouis.

Quand je repris mes sens, j'étais assis sur le canapé, en proie à tous les soins que peut prendre d'un homme qui est tombé en syncope dans son boudoir une duchesse qui vient d'appeler sa femme de chambre.

La secousse que je m'étais imposée pour me trouver

mal à point m'avait réellement ébranlé les nerfs, j'étais pâle pour tout de bon, et c'étaient de vraies larmes qui perlaient au bord de mes cils.

La duchesse, cause de cette crise, qui s'en reprochait la cruauté, et qui en redoutait le dénoûment, s'était oubliée à force de ne songer qu'à moi, et s'était désarmée pour me mieux soulager. Son sein palpitait. Ses yeux reflétaient l'angoisse d'une douloureuse surprise.

Bien loin de m'accuser désormais, elle avait sur le visage le repentir des âmes tendres, qui doutent de leur cause, et s'affligent d'un châtiment qui les venge trop à leur gré.

Je n'avais plus qu'à pardonner pour vaincre... et être embarrassé de ma victoire.

Mais je m'étais trop avancé pour reculer. Et c'est en offrant, avec un sourire attendri, le bras à la duchesse, qui venait de jeter rapidement, sans attendre ma réponse, une mante sur ses épaules, et tenait son masque à la main, que j'acceptai à mon tour un défi que je n'avais que trop provoqué.

— Eh bien! Fronsac, me dit-elle, soit. Puisque vous m'aimez, donnez-moi de ce sentiment une preuve suprême. Peu m'importent, après tout, les larmes d'une femme qui ne s'inquiète pas des miennes. Il est des abnégations sottes et des sacrifices ridicules, et s'il est permis d'être égoïste, c'est surtout quand on aime. Vous m'avez dit que pour un mot de moi vous renonceriez à ce rendez-vous avec une femme que vous ne m'avez préférée que pour vous distraire de mon indifférence. Eh bien! soit, j'accepte, si humiliant qu'il soit au fond, ce témoignage d'un retour auquel vous m'obligez de croire. Mais je le veux plus complet que vous ne le pensez peut-être. C'est tout le

théâtre même de vos infidélités que je veux vous voir redevenir fidèle ; c'est là où j'ai été vaincue que je veux jouir de ce triomphe que vous m'avez offert. Mme Michelin a pris ma place sans le savoir, dites-vous, je puis bien prendre la sienne sans le lui dire ; venez, je suis curieuse de savoir si vous oserez me répéter que vous m'aimez encore, là où sans doute, plus d'une fois, vous l'avez assurée que vous ne m'aimiez plus.

Il n'y avait pas à s'en dédire, et j'étais pris à mon propre piége.

La duchesse qui m'entraînait représentait, après tout, avec son beau visage illuminé par l'orgueil d'une défaite qui était une victoire, et peut-être par quelque secret pressentiment de vengeance, une fatalité des plus agréables. Sa taille s'était redressée, ses pieds avaient des ailes, et le vent qui soulevait les plis de sa robe, donnait à sa démarche onduleuse je ne sais quoi d'aérien.

Je me résignai donc de fort bonne grâce à la suivre à travers les hasards d'un programme quelque peu bouleversé, et les dangers d'une rencontre qui pouvait être un choc de bonnes fortunes contraires. J'ai l'habitude, une fois le parti pris, d'aller flegmatiquement au bout de toute chose. Je n'ai jamais reculé que devant le ridicule. Or, il eût été ridicule de refuser, après avoir offert.

D'ailleurs, je l'ai dit, la pièce se nouait, et quelle qu'elle fût, je tenais à voir la fin de cette comédie dont j'avais à mon bras l'intrigue elle-même, vivante et palpitante, dans la personne de cette femme au pas superbe, au masque mystérieux, que deux yeux enfiévrés trouaient d'une double flamme.

Nous eûmes bientôt franchi la distance qui séparait l'hôtel de la duchesse, rue Taranne (car c'est durant un de

ses séjours à Paris que ceci se passait) de mon petit colombier de la rue de la Cerisaie.

A l'entrée de la rue nous congédiâmes la voiture sombre et sans armoiries qui nous avait amenés, et, suivis à distance d'un seul laquais en grison, c'est-à-dire sans livrée, qui devait, à notre ordre, l'aller quérir sur la petite place où le cocher avait consigne de stationner, nous nous enfonçâmes, sous un rayon de lune, dans l'obscurité lascive de cette rue galante et tragique, aux bruits sourds, aux fenêtres équivoques, bordée de grands hôtels mystérieux et de cabarets suspects, rue de poëtes et rues d'exempts, où l'ombre de Gabrielle d'Estrées, qui mourut là chez le financier Zamet, non sans soupçon de poison, semble donner aux amoureux qui passent une mélancolique bienvenue.

Mais il est temps de se transporter un moment rue Saint-Antoine, chez M. Michelin, absent, et de raconter la série de scènes intermédiaires qui y préludaient au dénoûment dont ma petite maison allait être le théâtre.

Par une coïncidence qui paraîtrait singulière — si on ne savait que le bonheur est expansif, que la joie est communicative, qu'il n'y a pas de plaisir complet dont on puisse jouir tout seul, enfin que Mme Michelin et Mme Renaud avaient l'habitude de ne se rien cacher l'une à l'autre... — que l'indispensable, — les deux amies, saisies d'un même mouvement de sympathie, s'étaient à la fois, pour ce soir-là même, invitées à dîner.

Pour couper court au différend et garder à chacune le mérite de son offre, elles avaient, avec le joyeux sourire et les tendres embrassements qu'amènent toujours ces sortes de rencontres, décidé qu'elles partageraient les frais, que toutes deux contribueraient à l'écot, enfin qu'elles fe-

raient ce qu'on appelle en style bourgeois un *pique-nique*, dont la fille de boutique de Mme Michelin, sa gardienne (Mme Renaud avait donné congé à sa ménagère), picorerait les reliefs à loisir.

Voilà donc mes deux amies attablées et dînant le plus gaiement du monde, au milieu des propos et des saillies que l'exemple contagieux de Mme Renaud et la double et légère fièvre de l'estomac rassasié et du cœur content inspiraient à la discrète Mme Michelin elle-même.

Mes deux jolies commères, pour célébrer dignement un bonheur dont elles cachaient, en le laissant percer dans leurs yeux, le secret dans leur cœur, ne s'étaient rien refusé, ni la bouteille de muscat de derrière les fagots, ni le petit pot de cotignac d'Orléans, ni même le café, luxe encore inouï en ce temps, et qui, peu familier à la cour, était presque inconnu à la ville.

Tout en babillant et en se becquetant comme des colombes qui ont picoré au raisin, mes deux amies regardaient à la dérobée le cadran du coucou où le Temps, battant de l'aile, avançait progressivement l'heure dont l'attente avait coulé si doucement en ce festin aux joyeux ébats.

Elles avaient à présider, chacune de leur côté, aux préparatifs, l'une de ma réception, l'autre de sa sortie.

L'une tremblait que je ne devançasse le signal et ne compromisse, par une visite prématurée, une réputation sans tache et un bonheur sans confidents ; l'autre, aiguillonnée par son impatience sanguine, ne tenait plus en place, tant elle avait hâte d'aller tirer ses bas, serrer sa taille, défriper sa jupe, lisser ses bandeaux et refriser ses boucles, pour courir, la cornette sur le front et la lanterne à la main, au bonheur qui l'attendait sous mes traits.

De là, une certaine contrainte qui succéda peu à peu à la

berté et à la vivacité des premiers discours ; chacune des ux femmes soupirant désormais après la séparation, avec même secrète ardeur qu'elle avait mise à ménager la ncontre, chacune n'osant donner la première un signal discret, et éveiller la curiosité qu'il s'agissait au conaire d'endormir, chacune aussi piquée peut-être de ce ague soupçon qui se dégage, malgré tout, de la conversation de deux amies qui se trompent même sans le saoir.

Mme Renaud, suivant son usage, rompit la première tte glace subite, et en s'étirant les bras, demanda à sa oisine, sans façon, la permission de s'aller coucher. Mme Michelin répondit en s'excusant de bâiller aussi sans érémonie. On s'embrassa une dernière fois. On se dit onsoir et bonne nuit et on se souhaita les plus beaux êves.

Mme Renaud ralluma sa lampe, et, avec un air de riomphe et de délivrance qui rayonnait malgré elle sur on visage, et dont elle dissimulait la dénonciation en abaisant sa lumière et en gardant le front dans la pénombre, lle remonta lentement son escalier, en pressant sur son œur la clef de ma profane Thébaïde.

Mme Michelin, pendant ce temps, procédait à ces deriers soins du ménage dont le couvre-feu est le signal.

Elle congédiait sa souillon et la reléguait dans sa souente, où une petite potion opiacée, dont je l'avais, non ans peine, aguerrie à mêler quelques gouttes au verre l'eau de sa table de nuit, assurait le sommeil de cette maitorne.

Elle soufflait ensuite, non sans avoir consulté son miroir, a bougie, et amortissait sous sa cloche de porcelaine le acillant éclat de *la veilleuse* placée dans le fond de l'al-

côve conjugale. Puis, pensive, inquiète, cachée derrière le rideau, elle jetait sur la rue déserte, où je n'allais point sans doute tarder à paraître, ce long et pénétrant regard de l'Espagnole attendant la sérénade.

Soudain son attention fut détournée de son objet par un bruit intérieur, furtif, mystérieux, agaçant, vaguement pareil, en le décomposant, à celui que ferait le pas, autant que possible effacé, d'une personne glissant dans le corridor de l'étage supérieur et descendant l'escalier avec précaution, en étouffant l'ondulation de sa robe.

Mme Michelin, l'œil au guet, l'oreille au vent, retenant son souffle et contenant d'une main crispée son sein soulevé par une curiosité anxieuse, se tenait près de sa porte, analysait ses impressions, coordonnait ses souvenirs, et de temps à autre, revenait, pour contrôler la rue, au poste d'observation de la fenêtre.

On comprend ses hésitations, son embarras, ses angoisses. Car il importait de ne point surveiller à tort ni soupçonner à faux, et un sentiment de réserve fort naturel lui commandait de rester dans le rôle passif et de ne point hasarder à l'extérieur ses investigations.

D'un autre côté, le soin de sa réputation, l'intérêt de son honneur lui faisaient un devoir de veiller à ce que sa communication avec le dehors demeurât intacte et libre, protégée contre toute surprise.

Elle se représentait mon mécontentement si je me trouvais nez à nez, sur la porte ou dans l'escalier, avec quelque personne de la maison, peut-être quelque servante mal apprise, ou quelque voisin sans façons, capable de m'empoigner brutalement au collet ou de me demander le mot de passe, en m'étranglant au point de l'empêcher de passer.

Tous ces doutes, toutes ces craintes assiégeaient, sous la forme de menaçants fantômes, une imagination naturellement fébrile, et laissaient Mme Michelin aux prises avec mille partis contraires et sans forces contre le vrai danger.

Cependant il fallait à tout prix, sous peine de la perte de son repos, de ma sécurité peut-être, éclaircir ses incertitudes. Il fallait, dans l'intérêt de l'honneur et du salut de nos relations, ainsi menacées dans leur première audace, savoir à quoi s'en tenir sur le personnage discret, qui se rapprochait peu à peu et allait passer devant la porte.

Quoi de plus naturel que de le rencontrer, le saluer, l'appeler, sous prétexte d'un service, et voir enfin à qui on avait affaire, et, s'il y avait même lieu, de fermer la retraite d'un ennemi ou de ménager au contraire la sortie d'un fâcheux?

Mme Michelin, comme toutes les personnes faibles, avait de ces moments où elle n'hésitait pas, où la fermentation de la terreur lui donnait une sorte de courage, et où elle puisait, dans la réaction de ses scrupules, une sorte de volonté.

Elle alla donc tout droit à sa veilleuse, la prit à la main, et au moment où elle jugea que la personne qui descendait de l'étage supérieur passait devant sa porte, elle l'ouvrit brusquement, en dirigeant à la hauteur du visage le rayon investigateur de sa lampe de nuit.

Mais son empressement la trahit.

Enveloppée d'un vague éclair de lumière, la personne ainsi sondée s'arrêta, opposant au regard l'obstacle des mille plis de la mante qui déguisait son corps, et des barbes de la coiffe, rabattue comme un voile, qui dissimulait son visage.

Avant que Mme Michelin eût eu le temps de trouver un geste pour son bras pétrifié, de tirer une parole de sa gorge serrée par l'émotion, la nuit s'était faite autour d'elle et le fantôme avait disparu.

Ainsi, une personne, qu'à sa taille et à sa démarche on pouvait juger une femme, jeune, tout le faisait penser, et enveloppée de façon à trahir le dessein d'une longue route nocturne ou un bien vif désir de n'être point vue, une rencontre muette, un petit cri étouffé, un souffle léger, haleine humaine ou brise nocturne, soufflant sur la veilleuse et l'éteignant d'un coup : tels étaient les minces résultats de la reconnaissance si malencontreusement interrompue.

Si peu que ce fût, c'était assez pour désirer d'en savoir davantage.

Qui pouvait être cette femme? Où pouvait-elle aller ?

Mme Michelin connaissait parfaitement toutes celles de la maison. Elle ne supposait à nulle d'elles une intrigue qui justifiât une sortie mystérieuse comme une évasion, à l'heure où toutes les bourgeoises sages sont couchées.

Ce qui redoublait, en outre de cette difficulté de donner un corps à ses soupçons, la curiosité de Mme Michelin, c'est je ne sais quel aiguillon secret qui ne lui permettait pas de regarder cette apparition comme indifférente ni cet événement, si simple en lui-même, comme sans intérêt pour elle.

Il lui semblait vaguement retrouver dans la personne qui venait d'échapper à un examen plus détaillé, grâce à la complicité du vent ou au souffle malin de sa propre bouche, je ne sais quoi de connu, de déjà vu.

Elle n'avait pu distinguer son visage ni entendre sa voix ; cependant Mme Michelin eût juré qu'elle ne lui

était pas étrangère. Du reste, quelle autre qu'une personne de la maison se fût ainsi dirigée vers la porte, sans bruit, sans lumière, sans guide ?

C'était donc bien certainement une personne de la maison qui venait, — profitant de la diversion de cette lampe éteinte que Mme Michelin, de saisissement, avait failli laisser échapper, et qu'elle parvenait à grand'peine à rallumer de sa main tremblante, — qui venait d'ouvrir la porte de la rue et s'y était rapidement perdue dans le léger brouillard d'une nuit d'automne.

Elle était déjà loin sans doute, et courait impunément à son but, après avoir allumé à quelque cabaret la lanterne de corne que dans leurs sorties nocturnes les petites bourgeoises du faubourg n'avaient pas moins garde d'oublier qu'une marquise son masque.

Mme Michelin savait donc un secret ou plutôt la moitié d'un secret seulement, à son grand regret. Elle n'eût pas été femme, si elle n'eût songé à le partager avec une autre. Elle avait le temps encore. L'heure de ma visite approchait, mais n'était pas encore sonnée.

Elle était certaine désormais que je ne rencontrerais pas d'obstacle. Braver le soupçon est souvent un excellent moyen de le prévenir. Si, forte de cette hardiesse heureuse, qui crée l'illusion et usurpe l'hommage, de tant de secondes innocences, elle allait trouver un moment dans sa chambre Mme Renaud, lui conter le cas en bref, échanger avec elle ces doutes et ces inductions dont le choc fait jaillir souvent l'étincelle de vérité ? Pourquoi pas après tout, puisqu'elle croyait avoir quelque intérêt à dénicher exactement le nom et le but de la promeneuse nocturne ?

Aussitôt délibéré, aussitôt décidé, aussitôt fait, et voilà Mme Michelin, en déshabillé et en cornette de nuit, mon-

tant l'escalier, sa veilleuse à la main, et s'en allant frapper à la porte de sa voisine et confidente habituelle.

Mais ce fut en vain que du doigt d'abord, du genou ensuite, elle frappa au seuil de Mme Renaud, sourd à toute provocation, lui qui s'ouvrait d'ordinaire au moindre appel.

Mme Renaud s'était donc couchée de bien bonne heure et les vapeurs du gai repas de tantôt l'avaient donc enveloppée du voile d'un sommeil bien difficile à secouer ?

C'est en vain que Mme Michelin redoubla ses tentatives pour se faire entendre et se faire ouvrir. Force lui fut d'y renoncer et de redescendre bredouille.

Bredouille. Non, pas tout à fait vraiment. Car elle venait de pousser du pied et de ramasser, en se baissant, un papier, une lettre, échappée à la poche de quelque distrait ou distraite, qui avait tiré mal à propos son mouchoir.

La personne qui avait tracé la souscription de l'adresse ne devait pas être inconnue à Mme Michelin. Elle avait lu bien certainement de son écriture. Quant à la personne à qui elle était adressée, elle la connaissait pour le coup incontestablement.

C'était Mme Renaud elle-même, une personne qui n'avait pas de secret pour son amie, et ne lui avait fait mystère de cette lettre, insignifiante sans doute, que parce qu'elle n'avait pas eu le temps de la lui montrer.

Et Mme Michelin, rassurée contre les conséquences d'une curiosité à laquelle elle se sentait d'ailleurs incapable de résister, à peine rentrée chez elle, à peine assise, se donna l'inoffensif plaisir de lire cette lettre, unique conquête de son expédition et modeste trophée de son exploit.

Et cela d'autant plus facilement que, le cachet étant rompu,

il n'y avait pas besoin d'en détruire le fragile rempart.

A peine Mme Michelin eut-elle parcouru les premières lignes de cette malencontreuse trouvaille épistolaire, qu'elle pâlit affreusement.

Elle se fût laissée choir certainement, si elle n'eût déjà été assise.

Et c'est pour le coup, si la veilleuse eût été dans ses mains, au lieu d'être placée sur sa table, qu'elle eût laissé échapper la fatale lumière qui lui permettait de lire son arrêt, et ne lui permettait plus de douter de l'affront de la plus humiliante et de la plus imprévue des déceptions.

Cette femme mystérieuse, qui venait de sortir, et qui avait, à sa vue, laissé échapper un petit cri étouffé et soufflé sur sa veilleuse, c'était, à n'en pas douter, celle-là même à qui était adressée cette lettre, celle-là même qui n'avait pas ouvert sa porte à des sommations jadis si bienvenues, aujourd'hui si importunes, si elle les eût entendues.

C'était Mme Renaud enfin, qui venait d'aller rejoindre son amant, cet amant plus perfide qu'elle, car elle du moins avait l'excuse d'une ignorance dont il ne pouvait arguer ; et cet amant était celui-là même qu'elle avait eu la faiblesse de croire, et qu'elle avait la simplicité d'attendre : le duc de Fronsac !

— Certes non, il ne viendra pas, il est inutile de consulter de l'œil la vieille pendule. L'heure qu'il a fixée lui-même est dépassée depuis longtemps. Peu lui importe ! il trouvera demain le facile prétexte d'un empêchement subit, et c'est avec une autre qu'il passe le temps qu'il avait juré de me consacrer, avec une autre qui me dérobe mon bonheur, et qui en rit avec lui !

Mais non, il ne sera pas dit qu'ils auront passé tranquilles cette nuit qui, désormais, n'a plus pour moi, comme celles qui la suivront, que l'insomnie, les fantômes, le souci rongeur des vaines colères et le regret dévorant des inutiles douleurs ! Il ne sera pas dit qu'ils rient impunément tandis que je pleure et par leur faute !

Puisque, grâce à cette faveur maudite du hasard qui m'a livré un secret qui déchire mon cœur, puisque je connais le lieu de leur retraite, j'irai les y surprendre, les accabler de mes reproches ; je me donnerai le triste plaisir d'être témoin de ce qui m'humilie et de renoncer d'avance à tout retour et à tout pardon !

Je vengerai du moins ma déchéance. Je troublerai à jamais ces joies coupables ; leur confusion me dédommagera de la mienne, et plus heureuse qu'eux, qui vivront pour se reprocher ma mort, je tomberai peut-être pour ne plus me relever, vaincue, mais vengée, aux pieds de cet indigne amant qui se fait un jeu des douleurs qu'il cause, et n'a pas même sacrifié une infidélité à qui lui a immolé l'honneur et le bonheur !

Telles furent les réflexions souffrantes, militantes et triomphantes de Mme Michelin, à la lecture de cette lettre, qui n'était autre que mon billet de rendez-vous pour le soir, avant minuit, à ma petite maison de la rue de la Cérisaie.

On connaît la série d'incidents qui m'avaient empêché de venir à temps rassurer, consoler la jolie miroitière, et donner à sa rivale innocente congé ou audience, de façon à prévenir ce qui allait arriver, c'est-à-dire la rencontre et le choc de trois femmes venant réclamer à la fois le tribut que, faute du don d'ubiquité, je ne pouvais, avec la

meilleure volonté du monde, leur payer que successivement et séparément.

On devine ma propre inquiétude et mon propre mécontentement, quand je vis que j'allais avoir fort intempestivement Mme Renaud sur les bras.

Mais ma conversation avec la duchesse avait pris une pente si intéressante et recouvré des charmes si imprévus que je fus bientôt tout entier au présent, et ne demandant à l'avenir, qui allait m'arriver sous la figure animée de la peu endurante Mme Renaud, que le temps de ménager les transitions, d'arranger les choses, d'esquiver le conflit.

En somme, la duchesse ne pouvait beaucoup prolonger sa visite. La maison n'eût pas été une petite maison, si elle n'eût pas eu deux issues. Pour peu que Mme Renaud tardât, j'évitais la nécessité fâcheuse de les présenter l'une à l'autre. Bientôt, dans ma pensée distraite, le sentiment de la nouveauté comique de la situation l'emporta sur la crainte de ses inconvénients. Bah ! en somme, on ne meurt pas d'une pareille aventure, et dans la vie comme dans la pièce, tout finit par s'arranger.

La fierté de la duchesse me garantissait, de son côté, contre tout éclat scandaleux. La fureur de Mme Renaud promettait une attaque de nerfs et ces transports que noie le déluge de larmes habituel ; après quoi, par suite d'une réaction salutaire et commode, Hermione, soulagée et affaiblie en même temps, est douce comme un mouton.

Dans ce calcul des obstacles et cette prévision des inconvénients, j'avais compté, comme toujours, sans l'imprévu, sans Mme Michelin, que je croyais en train de s'endormir en prononçant mon nom, tandis qu'à la suite de Mme Renaud elle s'avançait pâle comme la Douleur, et

triste comme la Vengeance, vers ma demeure menacée d'un triple orage.

Mme Renaud parut la première, s'annonçant elle-même dans l'escalier, où elle dépassa le laquais qui avait mission de la précéder, par son pas énergique, le frou-frou frémissant de sa robe et l'accent impérieux de sa voix.

Je n'avais pas eu le temps de lui ménager une entrée et d'amortir l'effet de sa brusque invasion, qu'elle faisait irruption dans la chambre, à la façon d'un ouragan, s'élançait sur moi pour me baiser brusquement à la joue, comme une parente de province, et se laissait choir familièrement sur le canapé, sans y apercevoir d'abord la duchesse, qu'elle inondait des flots de sa jupe d'indienne à falbalas.

Celle-ci se retira vivement, à l'aspect de cette survenante imprévue, qui avait failli s'asseoir sur elle, et qui se redressa soudain, en s'excusant avec la rauque politesse d'une bourgeoise qui se croit attendue et qui se trouve intruse.

Pendant que la duchesse, stupéfaite de ce coup de théâtre, qui n'était pas dans son programme, se mordait la lèvre et se faisait, avec la supériorité de sa race et de son rang, une attitude de mépris clément et d'ironique bienveillance, et que Mme Renaud se balançait sur son pivot avec les révérences menaçantes de la cloche en branle qui va échapper de ses étais, je hasardais quelques phrases de circonstance, destinées à les présenter l'une à l'autre, à expliquer le malentendu, à prévenir le choc de ces deux nuages chargés d'électriques colères.

— Madame, commençai-je, en m'adressant à la duchesse, vous devez être quelque peu surprise....

— Point du tout, me dit-elle, avec vous, il faut s'attendre à tout.

— De voir ici une autre que vous?

— Non, répliqua-t-elle, ce qui m'étonne le plus, c'est d'y être venue.

— Eh bien ! moi, franchement, dit Mme Renaud, ce qui m'étonne encore davantage, c'est de vous y trouver.

— Le fait est, madame, riposta la duchesse, que c'est votre place plutôt que la mienne. Aussi je vous la rends volontiers.

Et elle fit mine, rabattant son voile, et agitant son éventail, de se lever et de partir.

Je ne pouvais la laisser sortir sous une impression pareille.

Je la pris par la main, la fis rasseoir doucement, et, par mesure de précaution, je me plaçai entre elle et Mme Renaud, de façon à réduire l'orage aux paroles, et à empêcher au moins l'éclair de dégénérer en foudre et la pluie en grêle.

Mme Renaud s'était levée aussi, et cramoisie, suffoquée, elle dardait, tour à tour, sur son interlocutrice et sur moi, des yeux de paonne en furie.

Je la priai également de se rasseoir, et commençant imperturbablement un discours interrompu, d'un côté par des soupirs étouffés, de l'autre par des interjections passionnées, je me livrai tout entier aux hasards parfois triomphants de l'éloquence.

Mon exorde fut insinuant. S'il est difficile de faire accepter à deux rivales l'idée d'un partage, il l'est encore plus de les habituer à celle d'une préférence.

Prenant dans chacune de mes mains la main de mes deux ennemies, et rapprochant de temps en temps, comme

par un geste involontaire, dans un contact amiable, ces griffes roses agitées d'abord par une fièvre jalouse dont le premier mouvement eût, sans mon étreinte, entamé les hostilités, je leur exprimai les regrets d'une rencontre fortuite qui, à en juger froidement les causes et les effets, ne prouvait pas plus contre leur amour-propre que contre mon amour.

Je rappelai à la duchesse que, sans sa provocation, je ne me fusse jamais exposé à la mettre en présence d'une rivale qui d'ailleurs ne la déshonorait point.

Je m'excusai, vis-à-vis de Mme Renaud, de n'avoir pas eu le temps de lui épargner une surprise qui avait ses côtés flatteurs.

Je leur dis qu'elles avaient trop d'esprit, l'une et l'autre, pour ne pas voir les choses autrement que le commun des femmes, et pour apprécier suivant les préjugés du monde une réunion qui ne préjudiciait ni à l'une ni à l'autre, qui les confondait dans un égal hommage, et attestait, à leur honneur, mon impuissance de choisir.

Que si je n'avais pu me résoudre à une hypocrisie coupable ou à une injurieuse préférence, et m'étais remis au hasard du soin de leur fixer un rang, était-ce bien à elles à m'en faire un crime?

N'était-il pas plus sage de se résigner à l'inévitable, d'accepter, sans en mesurer leur part, un amour assez grand pour deux, et un cœur capable de contenir à la fois l'image de deux beautés si parfaites qu'elles semblaient se confondre et n'en faire qu'une ?

Le plaidoyer était plus spécieux que péremptoire, et faisait plus d'honneur à mon esprit qu'à mon cœur, et à mon sang-froid qu'à ma raison.

Il n'en produisit pas moins un rassérénant effet, la du-

chesse surtout me sachant quelque gré de ma conscience à lui éviter un échec et à faire à sa défaite un arc de triomphe de subtilités.

Mme Renaud, que la fatigue, la surprise et la crainte avaient bouleversée, et qui, une fois les nerfs détendus, était douce comme une colombe, ne comprenait rien à ce discours, mais voulait paraître le comprendre, et l'admirait d'autant plus.

Tandis que la duchesse me regardait d'un visage mi-parti de colère et de pardon, de sourires et de larmes, la bourgeoise pleurait comme au sermon, et rendue par l'exemple de la modération de sa rivale à une sorte d'émulation de naïve générosité, lui tendait la main avec un « Touchez là, Madame » des plus comiques et des plus édifiants à la fois.

Habile à saisir l'occasion et à profiter des diversions, (les plus simples sont toujours les meilleures), je m'avisai de proposer à mes belles réconciliées, pour sceller leur pacte, et boire à l'éternelle santé de leur concorde, un souper impromptu, qui ne fut pas refusé.

J'étais quelque peu altéré par un discours que je n'ai fait que résumer dans son essentiel, et mes deux visiteuses, sans en convenir, ne devaient pas manquer de cette arrière-faim que la douleur aiguise, comme le plaisir, ce qui explique (entre parenthèse) que le chagrin engraisse plus de femmes qu'il n'en maigrit.

Enchanté de la tournure pacifique que prenaient les choses, je donnai les ordres nécessaires pour que l'ambigu fût servi, et nous commencions à faire gaiement medianoche, quand une nouvelle apparition troubla le festin et m'obligea, en présence d'une imminente catastrophe, à recourir de nouveau à l'éloquence, à affaiblir

mes arguments en les répétant, et à perdre mon crédit en le prodiguant.

Au moment où, dominant complétement la situation, je jouissais en paix de sa piquante nouveauté, au moment où mes deux rivales, devenues complices, s'abandonnaient, sûres de leur discrétion mutuelle, à ce duel courtois des gais propos qu'excite le bruit des verres, Mme Michelin, en blanc camail, sa lanterne, qu'elle avait oublié d'éteindre, à la main, se dressait sur le seuil de la chambre.

Elle était muette, pâle comme un spectre, et l'œil hagard, les cheveux épars, la robe froissée par sa lutte contre mon concierge, impuissant à la retenir, nous foudroyait tous trois de l'éloquent reproche de son silence et de ses larmes !

La duchesse, dont cette seconde épreuve dépassait les forces, cachait, rougissante, son visage dans ses mains.

Mme Renaud, la bouche entr'ouverte, les yeux écarquillés, ne semblait disputée à l'apoplexie que par la force même de son étonnement, et l'invincible curiosité d'apprendre le mot de tant d'énigmes et d'assister au dénouement de tant d'imprévus.

La conjoncture, je l'avoue, était des plus délicates, et jamais auteur ne se trouva aux prises avec un imbroglio plus emmêlé.

Suivant mon habitude, je me tirai d'abord par le sang-froid de cette épreuve du premier moment, toujours fécond, quand on ne se gouverne pas, en maladresses souvent irréparables.

Je profitai du répit de ce court silence pour analyser d'un coup d'œil les obstacles et la ressource de la situation. Il n'en est pas qui ne puisse se dénouer, avec quel-

que sûreté de main et quelques précautions. Il n'y a rien d'absolu en ce monde.

La grande affaire est de trouver le relatif des choses en apparence les plus contraires, et de s'en servir à propos. Ce n'est pas pour rien que la sagesse des nations a dit que les extrêmes se touchent.

Rien de plus vrai. Tout antagonisme peut se fondre en concorde, toute dissonance peut se changer en harmonie. Tout est dans l'art des nuances et la science des tons.

Entre ces trois femmes, de conditions si diverses, de prétentions forcément hostiles et qui ne semblaient pouvoir se rencontrer que pour s'entre-déchirer, il y avait cependant des points communs.

Le premier de tous, c'est qu'elles m'aimaient toutes trois ; le second, c'est qu'elles étaient toutes trois jolies. S'il y en eût eu une de laide, j'étais perdu.

Se surprenant toutes trois mutuellement en flagrant délit de faiblesse, elles avaient un égal intérêt à éviter l'esclandre et le scandale, et à se pardonner.

Laquelle des trois eût pu se fâcher sans risquer d'avoir contre soi les deux autres ?

La duchesse, plus que toute autre, eût perdu à l'indiscrétion. De quel droit eût-elle reproché à Mme Renaud une usurpation qu'elle avait commise la première, et à Mme Michelin une faute dont elle lui donnait l'exemple ?

La qualité d'amies et de voisines des deux bourgeoises rendait leur surprise plus douloureuse, sans leur fournir de meilleures armes.

La blonde ne pouvait, sans être ridicule, accuser la brune d'une trahison innocente, puisqu'elle avait gardé son secret, et la veuve ne pouvait, sans être odieuse, abuser de la liberté de son état pour compromettre l'épouse

dont elle devenait à la fois la confidente et la rivale.

Les femmes raisonnent encore là où il semble qu'elles doivent s'abandonner le plus aux excès de la passion et aux erreurs du sentiment.

Une rapide réflexion leur fit comprendre en même temps à toutes trois que ce qu'il y avait de mieux à faire était de se taire et de se résigner.

Et je ne tardai pas à être le plus embarrassé de la société, quand je vis Mme Renaud se lever, aller à Mme Michelin, la recevoir sur son sein, l'entraîner à côté d'elle, et quand, par un élan spontané dont l'accord était leur unique et leur plus spirituelle vengeance, les trois femmes s'embrassèrent silencieusement.

J'étais mal préparé à une solution si imprévue.

Pris en défaut par l'extraordinaire d'une scène de conciliation et de pardon, là où je m'attendais à un orage de querelles et à un déluge de larmes, j'applaudis par un éclat de rire sonore, salué d'un triple écho, à ce prodige d'une paix qui ne me laissait plus rien à faire qu'à en profiter.

Je bus donc, en levant mon verre, à la santé de trois personnes si bien faites pour s'entendre, et qui en avaient pris si vite l'excellent parti.

Mme Renaud, qui avait repris la première toute sa philosophie, me rendit raison la première en vidant une rasade de consolation.

La glace était rompue, et la duchesse en souriant, Mme Michelin en soupirant, s'associèrent au toast qui consacrait l'unique victoire de cette triple infidélité, punie, pour tout châtiment, d'un triple pardon.

— C'est un monstre! avait prononcé la veuve en vidant son verre.



Et cette appréciation n'avait pas rencontré de contradiction.

— Mais il est charmant! conclut-elle en posant devant elle son verre vide.

Et ce correctif n'en rencontra pas davantage.

Ainsi finit une aventure qui pouvait plus mal finir.

Tout entier à la délicieuse surprise d'un triomphe que je m'attendais bien à expier le lendemain, et qu'on ne me pardonnait en commun que pour mieux me le reprocher sans doute en particulier, je jouis, suivant mon usage, de l'heure présente, qui nous appartient, sans m'inquiéter de l'avenir, qui n'est pas à nous.

La nuit s'écoula tout entière dans une conversation enjouée, tempérée à propos par la dignité, survivant à tout, de la duchesse, attendrie parfois aussi par les soupirs contenus et les regards mouillés de Mme Michelin.

Quand l'entretien tombait en langueur et inclinait à la mélancolie, il ne tardait pas à être ranimé par la verve inextinguible et les inépuisables saillies de Mme Renaud, qui avait jeté sa coiffe par-dessus les moulins, et montrait, avec plus de beauté, autant d'esprit qu'une Mme Cornuel.

Je m'associai de mon mieux à ce feu d'artifice de belle humeur, et je rendis fusée pour fusée à cette bourgeoise endiablée.

L'aube naissante argentait déjà les toits voisins que nous ne nous étions pas encore aperçus que, depuis longtemps, il n'y avait plus rien dans les assiettes ni dans les verres, et qu'il était temps de se reposer.

Mme Michelin, cédant au sommeil, s'était endormie comme une enfant sur l'épaule de Mme Renaud, dont, peu à peu, les lazzis se succédaient plus rares, et qui se déclara enfin, en bâillant, à bout de munitions.

La duchesse se leva alors, et m'épargna l'embarras du congé et l'ennui des adieux.

Par une initiative dont la générosité n'était pas sans quelque calcul ni sans quelque malice, elle se chargea du soin de reconduire elle-même à leur porte, dans sa voiture, les deux amies qui n'avaient plus rien à se cacher.

Nous nous saluâmes gaiement d'une dernière accolade, et, rassasié des émotions de la soirée, je me mis au lit, fort satisfait que mes trois belles eussent borné à me quitter ensemble une vengeance des plus anodines, puisqu'elle ne m'obligeait pas même à me coucher sans avoir soupé.

Peu de temps après mon réveil, comme je me préparais à aller prendre des nouvelles de quelqu'une de mes belles convives nocturnes, et peut-être du trio, je reçus en même temps trois lettres bien caractéristiques de la femme en général et de la situation en particulier: trois roses, mais non sans épines, qui me barraient le retour et auxquelles tout autre que moi se fût égratigné.

Je me contentai d'en respirer le piquant et amer parfum de jalousie, de colère et de tendresse mêlées, sûr de trouver un moyen de concilier l'inconciliable, de réparer l'irréparable et d'éviter l'inévitable, d'apprivoiser ces effarouchées, de soumettre ces rebelles, et d'être reçu à bras ouverts sur ces portes qu'on feignait de vouloir me fermer au nez.

La duchesse, la première, s'avançait dédaigneusement, me déclarant, dans son épître, qu'elle était trop mon amie pour être hautaine ou jalouse avec moi ; qu'elle me pardonnait donc de l'avoir entraînée au piége d'un souper avec deux bourgeoises ; qu'elle se félicitait de n'être pas

tombée plus mal ; mais qu'à l'avenir, pour éviter toute méprise trop forte pour son rang, toute surprise trop dure pour son cœur, elle me priait de la dispenser de servir à mes plaisanteries, et de ne troubler sa solitude et sa tristesse que par les dehors, sinon par la réalité de sentiments qu'elle pût avouer et accepter.

Elle ajoutait qu'elle pensait qu'une telle leçon la condamnerait sans doute à être longtemps privée de ma présence ; qu'elle s'en consolait en pensant que peut-être je lui arriverais fatigué de tant d'expériences décevantes, et libre de rendre justice à un dévouement incapable de se commettre, mais capable d'ajouter la patience à tous ses sacrifices.

Mme Michelin prenait une autre traverse. Elle m'accablait de reproches et m'accusait d'être un obstacle à son salut ; elle voulait bien convenir, d'ailleurs, que sa conversion n'était pas encore assez avancée pour qu'elle pût se détacher de moi, comme son devoir, et peut-être son intérêt, le lui auraient conseillé ; mais, si elle transigeait avec sa conscience, elle ne pouvait accepter de compromis avec une juste fierté.

Cette fierté, cruellement froissée la nuit dernière, l'obligeait de me dire qu'elle était incapable de résister à une seconde épreuve de la même nature ; que si je tenais le moins du monde à son commerce, je devais m'en contenter, au moins en apparence, et ne pas lui donner dans une égale, dans une voisine, dans une amie, la plus insupportable des rivales.

Mme Renaud, dans un style et une écriture qui avaient tous les caractères de sa conversation et de sa physionomie, me tirait une moins longue bordée, et évaporait sa bile en termes moins menaçants.

Elle ne parlait ni d'arrangement ni de congé. Elle convenait de bonne grâce qu'il était impossible de ne pas continuer à m'aimer quand une fois on avait commencé, et qu'il fallait s'attendre à bien des déboires dans des relations avec un homme aussi occupé que je l'étais, et pardonner beaucoup à qui était chéri de tant de personnes à la fois.

Elle terminait cependant en m'exhortant à voir si elle ne méritait pas le léger effort d'un sacrifice qui la rendrait heureuse sans me coûter beaucoup, et s'il ne m'était pas possible d'aimer toute seule une femme capable de m'en récompenser et de m'aimer pour deux.

A pareilles épîtres, il n'y avait de meilleures réponses que l'absence et le silence : l'absence, qui devait ajouter les regrets aux remords et paraître pire que tout le reste à des cœurs épris ; le silence, qui encourageait les soupçons, permettait à chacune des trois de penser que je me résignais à son congé, et tranchais à son détriment, en renonçant à elle, la situation qu'elle n'avait pas voulu me donner le temps de dénouer.

Deux jours après, en effet, je reçus deux nouvelles lettres où Mme Michelin et Mme Renaud me reprochaient mon indifférence et me conviaient à venir leur donner des explications que, sans doute, je n'osais écrire.

La duchesse, elle, s'était tue, ayant trop de dignité et d'expérience pour ne pas attendre son tour, et que le dépit d'être quitté me ramenât auprès d'elle.

Je répondis à mes deux voisines en les attirant, par un billet séparé, à l'appât d'un rendez-vous à ma petite maison, où je voulais les habituer à se rencontrer.

Elles y vinrent en effet toutes deux, cachant leur dé-

pit de cette seconde déception, sous le prétexte qu'elles m'avaient cru incapable de leur jouer deux fois de suite un pareil tour.

Du reste, elles méritaient leur affront, puisqu'elles avaient eu la faiblesse de s'y exposer.

Tout en convenant de la justice de ce châtiment de leur crédule docilité, elles me boudaient et se boudaient l'une l'autre.

Ce n'était point là mon affaire.

Je pris mes deux boudeuses par la main et je les forçai de se regarder dans une glace, où leurs images étaient réunies et non confondues.

Mon cœur, comme ce miroir, ne pouvait-il les contenir toutes deux sans leur rien faire perdre des avantages qui m'empêchaient de choisir entre elles et m'avaient fait une douce loi de les aimer ensemble ?

L'apologue ne les convertit pas du premier coup, et cette scène du miroir, en effet, quoique des plus orientales, ne parut d'abord avoir d'autre résultat que de leur rendre plus insupportable l'idée d'une dualité qui attestait surtout ma duplicité.

— Ce n'est pas notre rencontre qu'explique ce miroir, me dit Mme Michelin, avec une tristesse qui n'était pas sans amertume, c'est votre perfidie qu'il peint : vous avez eu tort de nous conduire devant votre image, car vous avez de ce verre l'éclat, la fragilité, la superficie sans profondeur, et la fidélité... tant qu'on s'y mire.

Et elle s'assit en soupirant dans un coin du salon, tandis que Mme Renaud, qui ne voulait pas demeurer en reste de coquetterie ni de dignité, s'éloignant vivement de moi, allait s'étaler sur un petit canapé opposé à l'endroit où sa

rivale, pensive, les yeux baissés, regardait passer, comme on regarde couler l'eau au bord d'une rive, le flot de ses souvenirs.

Mme Renaud, moins contemplative, exprimait par des interjections entrecoupées, des signes de tête énergiques, la contraction de ses sourires, l'agitation de ses pieds, le craquement des doigts de sa main gauche, violemment tirés par sa main droite, les vicissitudes de cet orage intérieur, bruyant et inoffensif chez elle, comme il était, chez son amie, silencieux et dévorant.

J'allai de l'une à l'autre, déployant tous les artifices d'une éloquence heureusement secondée par des yeux pleins de récompenses pour la première qui céderait, et encore plus par la délicatesse d'une situation où le ridicule eût été de fuir un partage égal et sans affront mais non sans espérance.

Sortir, c'eût été laisser le champ libre à une rivalité qu'on pouvait espérer vaincre, et battre en retraite avant d'avoir combattu.

Aucune de mes deux amies ne voulut donner un signal qui peut-être n'eût pas été imité.

Elles se résignèrent à la dualité, de crainte des avantages de la solitude. Leur visage rembruni se rasséréna à la fois. L'arc-en-ciel d'une aimable gaieté brilla dans leurs yeux, tout à l'heure pleins de feu et de larmes. Et Mme Michelin avec une solennité mélancolique, Mme Renaud avec l'élan d'un cordial abandon, se tendirent la main, puis la joue, et vinrent se replacer à mes côtés.

Je me levai et mis le genou en terre entre elles deux, en signe d'égal hommage, de commune action de grâces et de prise de possession de ce terrain, nouveau en amour, d'une union polygame.

Satisfait de les avoir amenées au sacrifice de cette acceptation, je n'en exigeai pas ce jour-là davantage et récompensai tout bas d'un rendez-vous pour le lendemain, *seule* (mot qu'elle sembla boire avec délices) la bonne volonté de Mme Michelin.

Quant à Mme Renaud, elle avait moins d'efforts à faire pour s'accoutumer à tout, et, par suite, moins d'encouragements à recevoir.

Après quelques hésitations, elle avait pris bravement son parti, et je n'avais pu m'empêcher de sourire, malgré la gravité de la situation, lorsqu'en embrassant sa voisine, son amie et sa rivale, elle lui avait dit franchement :

— Mon amie, vous aimez trop M. le duc pour me le céder ; je l'adore et ne puis vous en faire l'abandon : il faut donc nous résoudre au partage qu'il nous propose. Vivons en bonne intelligence avec lui autant qu'il ne montrera aucune préférence marquée.

Cette limite à mes droits et à leurs devoirs, ainsi habilement placée au seuil de la carrière, était bien difficile à respecter.

Je n'hésitai pas à jurer, sur l'injonction qui me fut faite par la maligne bourgeoise, de sanctionner par un serment cette Constitution destinée au sort de tant d'autres, y compris celles de la monarchie française, qui me semblent, à l'heure qu'il est, terriblement compromises.

C'est sur ce *juro* sacramentel que nous allâmes souper.

Il est temps d'arriver à la conclusion d'une histoire qui n'est pas sans détails divertissants. Et j'en passe, et des meilleurs, pour cause.

Cette conclusion est triste, et nos rires, lecteur, vont se heurter de l'aile à un tombeau.

Ce n'est pas ma faute, mais celle de la fatalité des cœurs, dont les uns ont été créés pour être dupes et les autres pour être fripons.

Je n'avais pas trompé Mme Michelin en me montrant à elle, dès les premiers jours, tel que j'étais, c'est-à-dire incapable de constance; mais elle s'était trompée elle-même en se croyant capable de m'amener à la fidélité ou de me supporter volage.

Elle échoua également dans cette double ambition, et ces deux illusions lui furent successivement décevantes.

J'eus beau adoucir son supplice en ne la convoquant plus que seule à ma petite maison; elle ne sentait que l'ironie d'une telle faveur, et souffrait par l'imagination de ce partage dont je lui épargnais la vue.

Le mal mystérieux qui fait parfois dans le sérail de si terribles ravages, le mal des pâles mélancoliques du harem, la rongeait sourdement. Le serpent de la jalousie lui mordait le cœur.

Et quand il se reposait, le remords prenait sa place. Elle regrettait son innocence, sa liberté, sa dignité d'autrefois; elle sentait d'autant plus amèrement sa déchéance, qu'elle était trop honnête pour s'étourdir. Elle ne voyait que mieux, à la lueur d'un plaisir passager, l'abîme où elle était tombée. Elle faisait alors des neuvaines pour obtenir de Dieu la grâce de me haïr.

Elle ne parvenait pas même à m'oublier, et me revenait, chaque fois, plus épuisée de la lutte et plus souffrante de sa blessure. Sa présence finit par m'être à moi-même pénible comme un reproche, sinon comme un remords. Je brusquai, puis diminuai successivement nos entrevues. Bientôt je ne la vis que par intermittences de plus en plus rares.

Mon père venait de mourir, j'avais trop d'affaires pour ne pas négliger le sentiment ; je trouvais que ce roman bourgeois était arrivé à son terme. Et, pour me dispenser de reparaître au faubourg Saint-Antoine, j'avais en même temps relâché, sinon dénoué tout à fait, les deux liens de ma double intrigue.

J'aurais tranché, sans le scrupule qui me fit craindre de couper du même coup l'existence de Mme Michelin.

Mme Renaud était plus divertissante ; mais à la longue elle se répétait. Puis, elle avait le défaut de parler parfois beaucoup ; elle avait encore davantage le tort de trop écrire. Double danger en amour : on risque d'ennuyer, quand on ne risque pas de se compromettre. Je n'ai jamais aimé beaucoup les lettres. C'est trop long. Puis il en est bien peu qui vaillent la peine qu'on a prise de les lire. Les femmes qui écrivent le mieux ne sont pas toujours celles qui aiment le mieux. Et si j'avais été le contemporain de Mme de Sévigné, elle ne m'eût jamais fait envie, comme à ce fat de Bussy, qui se peint bien encore dans cette passion de bel esprit d'où il n'est sorti que des lettres.

Bref, la mort de mon père, la mort du roi, les premiers soucis de l'intérêt, les premières brigues de l'ambition, les devoirs du rang, au moment du renouvellement d'une famille et d'un règne, d'un avénement domestique et public, tout ce tourbillon m'emporta si loin que j'avais presque oublié la blonde et la brune, la miroitière et la veuve, à travers les plaisirs d'une liberté qui n'était pas sans ennuis.

Un jour que les gens d'affaires chômaient, que mes intendants ne rendaient pas de comptes, qu'il n'était question autour de moi ni des sels de Hierre-en-Trouage, ni

de la terre de la Ferté-Bernard, ni des moyens de ravoir la charge de général des galères, vendue par mon père au maréchal de Créqui, en 1661, j'allai, conduit par les restes de l'ancienne flamme et surtout par la curiosité, renouer connaissance avec mes deux amies.

Je trouvai M[me] Renaud toujours la même, mais M[me] Michelin fort changée.

Son amie, qui était toute à la plaindre, m'avoua en confidence qu'elle commençait à en avoir souci, et que tout cela finirait mal.

Le soir, à ma petite maison, M[me] Michelin arriva à mon appel, languissante, abattue, du pas d'une biche blessée. Je compris que ce serait le dernier rendez-vous.

Elle l'avait résolu en effet, et venait me faire ses adieux.

L'entrevue fut des plus tristes, et m'attendrit moi-même.

Rien n'y fut donné au plaisir, que le deuil effarouche, et si cette visite suprême ajouta aux regrets de la pauvre femme, elle n'augmenta pas du moins ses remords.

— Monsieur le duc, me dit-elle, je vous ai aimé dès le premier jour que je vous ai vu. Je vous aime encore, plus que jamais, et j'en mourrai, car il n'est pas, je le sens, d'autre moyen de me séparer de vous. Que ne puis-je mourir pure, comme Dieu m'avait fait la grâce de vivre avant de vous connaître, et de connaître aussi ce plaisir que le remords empoisonne, et qui n'est bientôt qu'une douleur de plus ! Du moins, n'ai-je pas été longtemps à me repentir. Vos infidélités, je vous en remercie, bien loin de vous en faire un reproche, m'ont, de bonne heure, dessillé les yeux, et je n'ai plus eu l'unique excuse de l'aveuglement. Mais de pareilles déceptions ne sont pas sans

douleurs et de tels renoncements sans combats. Ma santé se détruit, je succombe au tourment que j'éprouve, et je ne veux plus que vous disputiez à Dieu un cœur qui ne doit plus implorer que sa miséricorde. Ce sacrifice a peu d'importance pour vous, et je voudrais qu'il eût pour moi plus de mérite : car c'est abandonnée que je me retire, et c'est faute de pouvoir désormais m'y plaire que je renonce à mes égarements. Ne me parlez donc plus des illusions qui nous ont perdus ensemble, et laissez-moi, privée de votre amour, mais non pas indigne de votre pitié, aller pleurer au pied des autels des erreurs qui ont cessé d'être douces, et demander au ciel le pardon de mes fautes et des vôtres.

Un tête-à-tête inauguré par de telles paroles, où l'exagération même rendait la sincérité plus saisissante et la réalité plus pénible, ne pouvait être bien long.

Après quelques protestations et consolations de circonstance, je levai la séance en embrassant ma pécheresse repentante, à qui je souhaitai de bon cœur le salut qu'elle poursuivait si héroïquement.

Je ressentis une véritable émotion quand, au lieu de me rendre ma caresse, elle se borna à me baiser la main avec humilité en me disant, après un soupir qui m'alla au fond de l'âme, qu'elle n'avait pas longtemps à vivre et me souhaitait plus long bonheur.

Et elle sortit de la petite maison, théâtre de tant de joyeux ébats, avec le pas humble et les yeux baissés d'une convertie qui va s'enfermer aux Carmélites.

Sur la porte, elle ne se retourna pas ; mais un dernier sanglot souleva sourdement sa poitrine, et je la vis essuyer ses yeux sous son voile.

Pauvre Mme Michelin !

Je sortis tout triste et je courus chez la duchesse où je trouvai, à point pour me distraire, une charmante princesse dont il sera bientôt question.

Peu de temps après, la veille d'un jour que je devais, attiré par un intérêt charmant, habituel profit pour moi de ces villégiatures (les femmes qui vous y attendent vous font aimer la campagne), partir pour l'hospitalier et galant château de Vaux, demeure du maréchal et surtout de la maréchale de Villars, je rencontrai le bonhomme Michelin, qui passa près de ma voiture.

Il était en grand deuil, et son visage portait les traces d'une douleur récente.

Je ne pus m'empêcher, saisi d'un pressentiment pénible, de tirer le cordon pour arrêter.

J'appris alors, avec une affliction qui renouvela la sienne, mais la soulagea aussi, qu'il y avait deux jours que sa femme était enterrée.

Cette funeste nouvelle provoqua chez lui un redoublement de larmes auxquelles je mêlai sincèrement les miennes.

Je regrettais cette fin prématurée, mais il m'était surtout cruel de craindre d'y être pour quelque chose.

Le lieu et l'heure étaient également peu propres à une explication.

Le malheureux mari donnait à ses trop légitimes regrets un libre cours, sans se préoccuper de l'attention qu'attiraient sur lui ce visage désolé et ces démonstrations sympathiques dont j'apercevais l'effet à travers mes pleurs, plus discrets que les siens.

Je le fis donc monter dans ma voiture et l'emmenai chez moi.

Là le bon marchand se mit à sangloter plus que jamais,

et connaissant l'heureux effet, pour les crises de l'âme, de ce salutaire épanchement, je le favorisai, loin d'y mettre obstacle.

Quand son émotion, à demi apaisée, lui laissa quelque trêve, il me dit qu'il avait perdu la meilleure et la plus honnête des femmes, par suite peut-être d'un chagrin secret dont il m'avait déjà, à une de mes dernières visites, fait remarquer les ravages, sans pouvoir en découvrir la cause, que, malgré ses questions, il avait toujours ignorée ; que le mal n'avait depuis fait qu'augmenter, en dépit des efforts qu'il avait multipliés pour distraire cette mélancolie et ranimer cet abattement, où l'on eût dit que la pauvre femme s'obstinait et se complaisait.

— Voyez, monsieur le duc, ajouta Michelin, ce que c'est que de nous, et comme la maladie trouble notre jugement. Croiriez-vous que cette pauvre défunte, qui était la douceur, la vertu même, a voulu à toute force me demander pardon avant de mourir, comme si elle m'avait offensé?

Cette dernière confidence, malgré tout mon sang-froid, ne laissa pas que de me mettre mal à l'aise.

Sans s'apercevoir de mon embarras, le bonhomme Michelin, avec la prolixité des gens qui se sentent écoutés, continua à ne me faire grâce d'aucun des détails de cette lente agonie, mystérieuse pour lui seul.

Il m'apprit qu'il avait mené sa femme à Saint-Cloud pour la dissiper ; que, n'ayant trouvé pour revenir ni place au coche d'eau ni carrosse de louage, elle avait dû faire comme lui une partie de la route à pied ; qu'elle s'était échauffée, puis refroidie. De là une fluxion de poitrine, dont sa faiblesse n'avait pu supporter l'atteinte ; de là enfin cette perte prématurée dont il ne saurait jamais se consoler.

Le soir même, je reçus de Mme Renaud une lettre pleine d'originalité, de bon sens et de sentiment, qu'il m'est plus facile de reproduire que d'analyser, et qui clora naturellement cet épisode.

« Monsieur le duc,

« Une bonne femme, qui n'a commis d'autre faute, ainsi « que celle qui vous écrit, que de vous trop aimer, est « morte il y a trois jours dans mes bras. Votre manière « d'agir envers elle lui a bien fait faire son purgatoire en « ce monde-ci ; aussi je crois bien fermement que la « pauvre défunte est en paradis, où elle m'a bien promis « de prier Dieu pour vous et pour moi : car vous saurez « que tout en pleurant les péchés que vous lui avez fait « faire, elle pensait encore à vous. Elle m'a chargée « de vous écrire qu'il fallait vous convertir, parce que « non-seulement vous aviez vos péchés à expier, mais « encore ceux des autres. Elle m'a bien dit qu'elle vous par- « donnait; ainsi vous aurez cela de moins sur votre con- « science. J'ai été si troublée que je n'ai pu vous mander « plus tôt ce dont j'ai été chargée pour vous par Mme Mi- « chelin. Elle a fait la plus belle mort qu'il soit possible de « voir ; et, si vous en aviez été le témoin, cela vous aurait « percé le cœur. Elle demandait pardon à tout le monde. « Quand nous étions seules, elle me parlait continuellement « de vous, et elle pleurait sa faiblesse, qui est bien la mienne. « Elle m'a bien recommandé de vous dire de faire un « retour sur vous-même, parce qu'on ne sait pas, comme « vous voyez par elle, qui meurt et qui vit. Elle m'a aussi « fait promettre de ne plus vous voir, pour ne pas expo- « ser mon salut. Cependant, si vous vouliez bien être « sage, cela n'empêcherait pas que je vous offrisse à dé-

« jeuner, pour causer ensemble de cette bonne amie, qui « est morte comme une sainte.

« Je suis, etc... »

Pauvre Mme Michelin !

La Régence ne fait pas pour moi partie de l'histoire de France ; c'est de l'anecdote, et voilà tout. Je n'ai point pris part à ses événements, si on peut donner ce nom à des accidents de palais que la nation ne vit pas. Là où il n'y a point de principes, il ne saurait y avoir de conséquences. Je n'y ai guère paru publiquement que le temps de me faire mettre deux fois à la Bastille. Je n'ai point courtisé Law, qui, pour moi, ne fut jamais qu'un empirique venu au bon moment, un parvenu de la soif de l'or. J'y dépensai pas mal d'argent, mais je n'y en gagnai pas, et si je m'encanaillai, ce ne fut pas dans la rue Quincampoix. Bref, j'y fus un habitué de la coulisse, mais à peine un comparse sur le théâtre.

Comme un autre, d'ailleurs, ainsi que je le raconterai en son lieu, j'y figurai au Parlement, à l'Académie, et surtout au bal de l'Opéra. Mais que faisiez-vous donc sous la Régence ? me répétera le lecteur intrigué et qui voit encore du mystère dans une franchise si dénuée d'artifice. Eh bien ! sous la Régence, puisque vous voulez le savoir, je ne fis rien, ni le mal ni le bien. Je dépensai en vices le talent que je pouvais avoir, par mépris des affaires et faute des occasions de services.

J'avais vingt ans, je le répète pour ceux qui pourraient l'oublier. Je fis ce qu'on fait à vingt ans, quand on ne voit pas mieux à faire. Je bus, je chantai, je courus, je jouai, je me battis, j'aimai ou je le crus, je fus aimé ou crus l'être, et je conspirai à mes moments perdus ; ce qui

me permit d'arriver, sans trop m'en apercevoir, à la fin naturellement précoce de l'indigne héritier d'un Louis XIV. Mais le portrait de l'homme qui gouvernait alors la France, si on peut parler ainsi de quelqu'un qui ne sut jamais se gouverner lui-même, peindra, mieux que toutes les paroles, une époque qu'il avait faite à son image; où l'unique travail était de se divertir et l'unique ambition d'y arriver; où les mœurs faisaient les lois et la mode les mœurs; où l'on parvenait à tout avec de l'esprit, et où un succès de débauche valait les plus beaux services; où la sagesse consistait à être fou avec une certaine modération, et la science à ne pas tout ignorer; où le crime fut aimable et l'infamie même légère : un vrai carnaval enfin de toutes choses, une réalité qui ressemble à un roman, une histoire qui semble un conte des *Mille et une Nuits*, une comédie de sérail.

Philippe, duc d'Orléans, Régent de France, en dépit du testament de Louis XIV, par la grâce de sa naissance et l'attrait de ses vices, qui promettaient un commode tuteur, était né le 2 août 1674.

Il avait, au moment où nous nous rencontrâmes dans la coulisse d'un théâtre dont je méprisais la scène, quarante et un ans, et les portait plus légèrement d'esprit que de corps et de visage, car sa taille était courte et pleine, quoique sans obésité, et il avait la figure haute en couleur et les yeux clignotants, dans des paupières bouffies, des hommes qui ont abusé des travaux, des plaisirs et des repas nocturnes.

Mais cette démarche alourdie se redressait et s'assouplissait quand il voulait ordonner ou séduire, et il retrouvait, au besoin, la grâce et la majesté.

Quant à sa brune et rouge figure, une physionomie des

plus attrayantes l'animait et la transformait à son gré ; le feu revenait alors à son regard, le miel de l'éloquence et de la persuasion coulait de ses lèvres, et l'apoplexie, qui prenait peu à peu possession de sa naturelle conquête, mais ajournait sa suprême victoire, dont huit ans la séparaient encore, souriait sur ces traits où elle devait grimacer, se faisait aimable avant de se montrer terrible, et charmait avant d'effrayer.

Tel était l'homme au physique, si un croquis si familier, si bref, peut donner l'idée d'un homme très-mobile, très-variable, qui eut dans sa vie plusieurs caractères, plusieurs tempéraments, plusieurs visages, et quelquefois dans la même journée.

Au moral, le duc d'Orléans était un esprit ouvert, compréhensif, mais dont l'activité, trop souvent stérile, s'évaporait le plus souvent en curiosité et en critique.

Il savait un peu de tout sans avoir rien appris, et sa facilité et sa mémoire, qu'il avait prodigieuse, au point de ne jamais rien oublier, excepté les injures, lui permettaient de donner à cet égard des illusions si fortes qu'il les partageait lui-même.

Médiocre à la danse, à la voltige, à l'escrime, et point du tout un phénix d'académie, il avait, pour les arts et les sciences, surtout physiques, un goût qui ne se lassait point et une aptitude et une dextérité qu'admiraient ses maîtres eux-mêmes. Il jouait de la flûte comme Des Coteaux, et s'accompagnait au besoin au clavecin. Il avait fait, à la grande approbation de Campra, de Mouret, et des autres compositeurs de son temps, la musique de deux opéras, dont un, celui de *Panthée*, paroles de M. de La Fare, fut joué avec l'applaudissement du roi, de la cour et du public. Il avait peint, dans un cabinet de Mme la duchesse

d'Orléans, à Saint-Cloud, avec beaucoup d'invention, de finesse et de goût, l'histoire de Daphnis et Chloé, depuis gravée par Audran sur ses figures.

Il était surtout, comme je l'ai dit, habile aux matières chimiques et physiques, travaillant avec Homberg, qui y gagna un jour la Bastille, à des expériences mystérieuses et un moment suspectes, trouvant l'art de décacheter les lettres et de les recacheter sans traces apparentes, gravant à l'eau-forte, distillant de nouveaux parfums, se piquant même de nécromancie et de magie, invoquant le diable à ses heures, poursuivant enfin l'inconnu dans toutes ses retraites.

S'il ne trouva point la pierre philosophale, c'est que sans doute elle n'existe pas. Il se désennuya du moins à s'en convaincre, s'il en fut jamais bien convaincu.

Intelligent, spirituel, artiste, curieux, amateur de tableaux au point de s'emparer de ceux de l'église de Reims, qu'il remplaça par des copies, et de fonder une galerie que ses butins d'Espagne ne déparèrent pas; passionné pour les vieux livres qu'il ne lisait guère; ami des jeunes auteurs qu'il entretenait volontiers; clément pour La Grange-Chancel, malgré les *Philippiques*, et protecteur d'Arouet après l'avoir d'abord logé à la Bastille, le Régent fut, en somme, un brave homme, qui eut toutes les qualités, excepté les qualités du prince.

Il avait été brave, avant de douter de tout, même de la gloire. La bataille de Turin, où périt Marsin, lui coûta deux blessures, qui l'empêchèrent désormais de jouer de la flûte, et il ouvrit la tranchée de Lérida au bruit des violons.

Dans la dernière partie de sa vie, revenu de toutes ces fumées de jeunesse, il n'avait plus gardé du général

qu'une galanterie toute militaire, qui n'aimait pas beaucoup les bagatelles de la porte, et le goût du bon vin de Champagne.

Il avait donné à son fils (de la main gauche), le chevalier d'Orléans, l'abbaye d'Hauvillers, aux pressoirs célèbres, pour n'en jamais manquer.

Du reste, peu solide à table, et s'enivrant dès le premier verre, mais alors de bon ton jusqu'en cette faiblesse, et s'allant coucher en tapinois sans compromettre le secret de l'Etat, et sans réveiller sa femme.

Tel était, en gros et en bref, M. le Régent. Il avait débuté dans la vie par l'ambition de ressembler en tout à Henri IV, qu'il s'était proposé pour modèle, y compris les dames. Il avait fini, comme tant d'autres, par demeurer au-dessous, et par se contenter de copier M. le grand-prieur, l'aîné des Vendôme, pour lequel il eut toute sa vie un faible singulier, qui touchait au respect.

Respect peu mérité par un homme qui rappelait le Béarnais en effet, mais d'une copie déshonorée, en bâtard, non en fils.

La duchesse d'Orléans, jadis Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de la Montespan, était une personne spirituelle, altière, nonchalante, à laquelle suffisaient les priviléges apparents du mariage, qui ne s'était pas souciée d'abord que M. le duc d'Orléans l'aime, mais qu'il l'épouse, et qui, une fois épousée, s'était contentée d'avoir beaucoup d'enfants.

A ce compte, monsieur son mari l'avait rendue heureuse, car il l'avait rendue mère d'un fils et de cinq filles, dont elle s'occupait peu, passant la journée étendue sur un sopha, sans corps d'habit, à prendre du chocolat, à deviser avec la duchesse Sforce, sa bonne amie, à se mettre

du rouge et à agacer ses petits chiens ou son perroquet.

Mme la duchesse de Berry (Marie-Louise-Elisabeth d'Orléans) était l'aînée et la plus digne fille d'un tel père. Il l'adorait à cause de ses défauts, et lui pardonnait tout, même ses qualités, qui, mieux cultivées, eussent pu devenir des vertus.

Il se piquait de l'avoir sauvée jadis d'un mal mortel auquel les médecins n'avaient rien compris, et n'en gâtait que davantage cette enfant prodigue qu'il avait ainsi engendrée deux fois. Il fut de bonne heure pour elle sans secret comme elle fut sans pudeur, l'admettant à ses plus particuliers, la peignant en déshabillé et s'enivrant devant elle et avec elle.

Mariée à quinze ans, non sans efforts et sans une hypocrisie de conversion qui trompa le roi lui-même, à M. le duc de Berry, son fils, Marie-Louise-Elisabeth se trouva veuve quatre ans après, en 1714, au bon moment, d'un mari qui, si débonnaire qu'il fût, commençait à la battre.

A peine délivrée, elle profita de sa liberté en échappée, sans scrupule et sans contrainte, au point de faire rougir une époque qui n'était point bégueule.

Elle se compromit tour à tour avec M, de La Haye, son écuyer, M. de Salvert, M. de Bonnivet, et bien d'autres, et s'afficha enfin avec Riom, neveu de Lauzun, héritier de la recette avec laquelle on a des princesses.

Il l'épousa enfin secrètement, au grand dépit de M. le Régent, et surtout de Madame, qui passait son temps à appeler sur Paris les foudres de Gomorrhe, non sans la tromper avec Mme de Mouchy, qui le lui rendait avec moi.

Il va sans dire que je fus aussi un moment, non des conquérants, mais des conquêtes de la femme de France

qui s'est le moins souciée du qu'en dira-t-on, et s'est le mieux passé ses moindres caprices, depuis Marguerite de Bourgogne.

Elle devait mourir moins tragiquement que cette dernière, à vingt-quatre ans, en 1719, après une vie selon son vœu, c'est-à-dire courte et bonne, tuée par le médecin Chirac, qui empêcha Garus et son élixir de la sauver.

Elle fut pleurée uniquement de son père.

Mais la conscience publique, opprimée par ses défis et ses folies, respira, débarrassée de ce mauvais exemple impuni, avec une joie qui s'épancha malignement en pamphlets et en chansons.

Au demeurant, la duchesse de Berry n'avait mérité ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Son plus grand défaut fut d'être née princesse, en un temps où un tel rang permettait tout, jusqu'au crime presque.

Il faut lui savoir gré de s'en être tenue au vice, effaçant de son mieux, par sa hauteur en public, ses défaillances en particulier, et portant ses fautes à grand bruit de cymbales et de trompettes, comme des vertus.

Elle croyait ainsi étouffer le scandale et assourdir le public qui se bouchait en effet les oreilles devant les fastueux cortéges et les grands bals de gala de l'olympienne pécheresse, mais n'en ouvrait que plus les yeux et n'en agitait que mieux la langue; cela au point qu'une personne sur qui la médisance avait assez de droits finit par être calomniée et mérita d'être plainte à force d'être méprisée.

Elle valait mieux en effet que sa réputation, et sa figure a été trahie par tous ses portraits, excepté peut-être par un de Santerre, que je vois d'ici.

On l'y peut juger au vrai, blonde, grasse, fraîche, avec ses joues empourprées, fermes comme la pêche, et sa poitrine de bacchante.

Cette beauté matérielle et lascive gagnait à la lumière un éclat qui touchait à la majesté. Il y avait alors de la grâce sur ses lèvres veloutées et de la bonté dans son bel œil bovin, pour parler comme Homère.

Si son visage ne perdait pas à être éclairé, je n'en dirai pas autant de sa vie, qui a besoin au contraire du demi-jour discret de l'intimité.

C'est le seul moyen, la personne et le temps étant donnés, de n'y rien trouver de trop extraordinaire, pas même ces alternatives si féminines de galanterie et de dévotion, et ce goût des contrastes, dignes du sang de cette Montespan qui faisait jeûner ses gens et eut M. du Maine durant le jubilé.

C'est en vertu de la même logique et absurde contradiction que Mme de Berry ne pouvait s'enivrer sans avoir à sa table le P. Riglet, jésuite, son confesseur, bon compère, bon convive, et qui en contait des meilleures; c'était par le même motif qu'elle faisait succéder à ces débauches, qui soulevaient des émeutes aux grilles du Luxembourg, des retraites aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, où elle édifiait les saintes filles par une piété qu'elles se citaient en exemple.

Je n'en dirai pas davantage de cette Madeleine d'un temps qui en fut infesté, et je me hâte de passer à des succès, qui constituèrent pour M. le Régent, à qui je m'étais donné pour mission de faire expier mon désœuvrement, des déceptions plus cruelles, des rivalités plus humiliantes et des usurpations plus téméraires.

La troisième fille de M. le Régent (Charlotte-Aglaé d'Or-

léans), connue sous le nom de Mlle de Valois, avant d'être, bien malgré elle, la duchesse de Modène, était née en 1700. Elle avait quinze ans à la Régence, et je devais, le premier, après des vicissitudes presque dramatiques, respirer, sinon cueillir impunément, dans un amour partagé, cette fleur d'innocence, respectée jusque là par la corruption.

Mais avant de raconter cet épisode (un des choisis, sinon des purs, de ma jeunesse), je dois faire les honneurs d'une introduction à une autre princesse, inférieure en qualité, en jeunesse, en naïveté, mais non en esprit et en grâces, dont l'attrait intermittent m'a, dix ans, frappé sans s'émousser, et dont l'empire orageux précéda, et traversa plus d'une fois, le pouvoir plus doux d'une rivale plus tendre et plus ingénue.

Louise-Anne de Bourbon-Condé était née à Versailles, le 22 juin 1695. Sa mère était Mlle de Nantes, fille naturelle du roi Louis XIV et de Mme de Montespan, princesse belle, spirituelle, hardie, galante, coquette, gourmande, jalouse, vindicative, dont l'angélique figure et le diabolique caractère, les méchants actes et les bons mots sont justement fameux dans la chronique.

Il était impossible d'avoir plus d'esprit que cette princesse et plus de ressources dans l'esprit : soit pour séduire, soit pour éloigner ; soit pour plaire, soit pour rebuter ; soit pour punir, soit pour récompenser ; soit pour se donner, soit pour se reprendre. Elle avait le génie du ridicule, et l'art de le donner en l'évitant. Personne qui n'ait été quelque peu, et parfois tour à tour, de ses admirateurs, de ses dupes et de ses victimes. Nulle femme qui ait eu plus d'amis et plus d'ennemis. Elle riait des uns et des autres avec ce rire si félin dont la pensée m'amène à la seule comparaison

qui puisse peindre ce type et ce chef-d'œuvre de grâce, de malice, de malignité.

C'était bien là une femme-chatte, en effet, avec les yeux de topaze, les lèvres serpentines, les crocs d'ivoire aigu, le museau rose empenné de fines moustaches, les miaulements plaintifs, les ron-rons voluptueux, les souplesses, les replis et les bonds de cette race égoïste, élastique, électrique, fourrée et griffée, dont Montcrif a célébré les mœurs.

Elle faisait des chansons à ravir et des épigrammes à désespérer. Sa verve vous ensorcelait. Elle vous eût fait chanter des couplets écrits à vos dépens. Elle s'est tirée de plus d'un mauvais pas par cet art de mettre les rieurs de son côté, qui ne lui a jamais fait défaut.

Mariée sans être consultée, et de bonne heure, à un époux peu fait pour elle, et qu'elle aimait comme on aime quand on ne hait pas, elle avait eu des aventures et des fantaisies qui eussent mené toute autre à quelque tragédie, mais dont elle avait au contraire ménagé le roman avec tant de bienséance et d'habileté qu'il n'y parut jamais, et que le bonheur de monsieur son mari, loin d'en être empoisonné, fut tout au plus aiguisé et assaisonné par quelques bruits de cour et de ruelle, qui mêlaient à peine un grain de soupçon à sa sécurité.

Elle ne laissait pas d'être quelque peu comique pour ceux qui savaient l'histoire assez publique, excepté, comme d'ordinaire, pour le principal intéressé, des amours d'une princesse qui chassait de race et n'avait pas que l'esprit, mais aussi le tempérament des Mortemart, avec le prince de Conti, auquel le jeune duc de Chartres, futur duc d'Orléans, futur Régent, avait, au moins platoniquement, succédé.

Du reste, le prince Louis III de Condé ne prolongea pas au delà du temps nécessaire pour chasser à son aise et se ménager des héritiers en provision, son passage sur cette terre, où il n'avait pas autre chose à faire ; et la princesse s'était acquittée avec une ponctualité des plus remarquables de ce principal devoir de son état, qui était de donner à son mari des enfants dont il crut être le père.

Il n'y a pas d'unions plus fécondes que les mal assorties. La nature a de ces vengeresses malices et de ces ironiques mystères. Rien de prolifique comme ces mariages des Condé, des Orléans, qu'on peut appeler des mariages dos à dos. Le duc d'Orléans, Régent, devait avoir successivement un fils et cinq filles, la dernière née en 1716, en pleine Régence et en pleine rage de débauche et d'infidélité, au moment où il avait le plus besoin de se faire pardonner de sa femme ou de la faire taire.

Quant à l'hymen de Louis III de Condé et de Mlle de Nantes, plus fertile encore, il avait produit trois garçons et six filles, en qui devaient se marquer, jusqu'en traits de folie ou de férocité, les caractères de courage, d'orgueil, d'esprit et de galanterie qui sont propres à la race dont le grand Condé représente l'apogée et le comte de Charolais la décadence.

En 1715, moment où je commençai de connaître Mlle de Charolais, la perle de cette corruption, la fleur de cet abâtardissement, et où nous nous dédiâmes mutuellement les rêves de la vingtième année, cette famille si remarquable et si étrange de ses frères et sœurs se composait, en hommes d'abord, de M. le Duc, prince honnête, médiocre, galant, peu heureux en mariage malgré la laideur de sa première femme et la beauté de la seconde, peu heureux en amour malgré le nombre de ses maîtresses, depuis Mme de

Nesle jusqu'à Mme de Prie, et depuis Mme de Prie jusqu'à Mme d'Egmont ; peu heureux même à la chasse, où une maladresse du duc de Berry, en échange de laquelle il reçut de belles excuses, qui ne lui rendirent pas son œil, l'avait réduit à être borgne partout où il n'était pas aveugle.

Après lui venait M. le comte de Charolais, qui devait exagérer les qualités et les défauts de sa race jusqu'à cet excès par lequel les unes s'exaltent vers la folie, et les autres descendent au crime ; prince meilleur au demeurant ou plutôt moins mauvais que sa réputation, flétrie par la légende des haines populaires, mais vis-à-vis duquel, s'il est possible de le calomnier, l'histoire peut épuiser les dernières limites de la médisance.

Celle-ci fut mise à de fréquentes épreuves par les aventures et mésaventures galantes, pour ne parler que de celles-là, du passionné, farouche et brutal amant de Mme de Saint-Sulpice, de Mme de Courchamp, de la De l'Isle et de Mme Le Breton.

D'un visage plus doux, d'un œil plus vif et d'un plus fin sourire est le comte de Clermont, prince, abbé, général, diplomate, académicien, qui n'épuisa les lauriers d'aucune de ces carrières, et se porta aux myrtes de préférence, l'honneur en somme, le prodigue et le prodige de sa famille. Il n'affligea pas trop l'Église par des vices qu'elle souffrait volontiers et des scandales dont elle avait l'habitude, et ses campagnes n'empêchèrent de dormir ni les maréchaux de Belle-Isle, de Saxe et d'Estrées, ni le maréchal de Soubise lui-même ; mais la postérité, comme les contemporains, lui a beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé, parce qu'il eut de l'esprit et qu'il aima l'esprit, et qu'à ce dernier titre, sans doute, l'aimable amant

des Camargo et des Leduc, amphitryon des festins épicuriens de Berny, fut de l'Académie.

Des six filles de Mme la Duchesse, l'aînée, laide, rachitique, bossue, fut trouvée indigne du monde et bonne tout au plus pour le cloître. Elle fut donc vouée à Dieu et condamnée à la vertu. C'est la seule, d'ailleurs, qui fut heureuse, si c'est être heureux que de ne pas faire parler de soi.

Il serait impossible, avec la meilleure volonté du monde, d'en dire autant de sa sœur, Mme la princesse de Conti, dont les aventures et mésaventures conjugales feraient un long poëme.

Jolie, spirituelle, audacieuse, fantasque, elle sema sa vie de comédies dont son mari, ambitieux, humoriste et vain, n'eut pas le beau rôle, et de romans dont La Fare et le comte de Clermont furent les héros, en bonne compagnie d'Amadis en sous-ordre et de Céladons de passade.

Mlle de Clermont, maîtresse adorée et fidèle, à travers quelques consolations, du duc de Melun, tué si malheureusement par un cerf, d'un coup d'andouiller, à Chantilly, en 1725; Mlle de Sens, qui n'a point trop d'histoire, et Mlle de Vermandois, à qui Mme de Prie songea un moment pour le roi Louis XV, et qui perdit par une fierté maladroite un trône dont elle était digne par la vertu et la beauté, mais où Marie Leczinska ne l'a point fait regretter, complétaient ce groupe des sœurs de M. le Duc, ce chœur des Muses et des Grâces de Chantilly.

Mlle de Charolais, dont il me reste à faire le portrait (en pied et non en buste, comme disait cette maligne Mme de Staal) le dominait d'une incontestable supériorité de figure, d'esprit et même de cœur. Car elle en avait, quoique princesse, et l'on peut dire que jusqu'à

quarante ans et même au delà, jusqu'à l'heure de l'intrigue, cette retraite des femmes galantes sans repentir qui ne peuvent se résoudre à la dévotion, son cœur a mené sa vie.

Louise-Anne de Bourbon-Condé n'était ni grande ni petite, mais d'une taille moyenne, bien prise, pleine de ces souplesses et capable de ces élans qui font songer tour à tour à la gazelle, au serpent et à l'oiseau, enfin qui convenait si bien qu'elle paraissait être ce qui convenait le mieux et ce qui ne convenait qu'à elle. On ne la rêvait pas autrement, et l'idéal se trouvait dans la réalité.

Elle se servait du reste merveilleusement, avec un art dont le naturel sentait le génie, de ce multiple instrument de séduction et de domination qui se compose des beautés et des grâces extérieures de la femme : la démarche, le port, l'air en un mot. On la sentait déesse rien qu'à la voir s'approcher et glisser pour ainsi dire sur l'invisible nuage. Quand elle voulait, elle grandissait, d'un bond, de cent coudées, et quand elle ne voulait pas, elle se faisait naïve, douce, humble comme un enfant.

Son premier regard achevait facilement la victoire de son apparition. On gardait au cœur la flèche électrique sortie de cet œil d'un bleu sombre, couleur de la mer, profond et orageux comme elle. Car de caractère, de tempérament et de goût, Mlle de Charolais était une nature passionnée. Comme la salamandre, elle vivait dans la flamme. Son âme n'était jamais tranquille, même quand elle le paraissait le plus.

Le moindre souffle agitait la surface de ses sentiments et de ses idées, toujours troublées au fond, sous leur limpidité apparente, par quelques secrets ferments, et la sérénité de son existence avait, pour l'observateur, ce frémis-

sement sourd, ces fièvres mystérieuses des cieux des tropiques, dont l'azur sans fraîcheur sert de voile à une éternelle tempête. De même de cette femme, tout nerfs et tout feu, qui vibrait sans cesse et s'enflammait au moindre choc.

Tout cela se lisait dans ce regard dont j'ai parlé et don l'étincelle, aiguisée par le nuage de langueur qui cernait ses paupières, vous frappait d'une commotion sympathique.

Cette puissance particulière était proverbiale à la cour. Mlle de Charolais était la seule femme qu'on y reconnût sur-le-champ à ces yeux qui perçaient le masque et la dénonçaient malgré elle.

Ajoutez à ces avantages et à ces attraits une chevelure opulente au fond châtain, diapré de reflets dorés; un teint chaud et mat, traversé de lueurs purpurines, un sourire angélique ou diabolique à volonté, une voix tour à tour douce comme la flûte ou éclatante comme la trompette, une gorge de nymphe, une main d'Hébé, et ce pied ailé de Diane que l'on sait.

Au moral, elle était fière, ardente, généreuse, charitable, dévouée, douce aux humbles, terrible aux forts, d'une hardiesse qui défiait l'obstacle, d'une verve que rien ne déconcertait, d'une ironie qui au besoin ne respectait rien. Elle n'avait ni fausses pudeurs, ni étroits scrupules. En amour comme en haine, en haine comme en amour, elle se donnait ou se refusait tout entière. Elle était incapable d'une hypocrisie, d'une lâcheté, d'un pardon.

Offensée, elle était implacable et douée par l'esprit, la moquerie, la repartie, l'épigramme, l'art de tourner une lettre, une chanson, du génie même des belles vengeances; mais elle prenait garde d'offenser les autres, autant qu'une

nature de cette impétuosité pouvait regarder à son vol, et s'inquiéter d'écraser un ciron en passant.

Elle eût été capable de suite, de volonté, de desseins et de vues, autant et plus que beaucoup d'hommes qui étudient Machiavel, si elle n'eût préféré sa liberté à tous les succès, si elle eût pu supporter le joug de certaines décences et se réduire à garder pour l'aparté, ou étouffer en sourdine certains mots trop vifs et trop lumineux qui lui échappaient malgré elle. C'était comme un flambeau qu'on secoue. L'esprit et la malice alors jaillissaient de sa bouche et de ses yeux, en étincelles qui mirent plus d'une fois le feu aux poudres.

Elle ne put jamais se résoudre à être avare, ni plus tard dévote. Elle avait horreur de l'hypocrisie. Elle fit un jour à Saint-Maur, où Law, courtisan et courtisé de sa mère, mais non d'elle, venait se pavaner dans son génie et son succès, enlever précipitamment devant les yeux de l'empirique triomphant une échelle qui se trouvait là, accompagnant cet ordre d'une mine d'ironique pitié, comprise de tous et même de la victime, qui signifiait clairement : la rencontre d'une échelle doit offusquer la vue d'un homme qui sera pendu demain.

Elle l'espérait, et volontiers, dans son héroïque dédain du lucre et son regret vengeur des belles passions romanesques d'autrefois, eût-elle tiré la corde de ce grand corrupteur de toute une nation et de ce célèbre proxénète de la Fortune et de ses vices.

Une autre fois, à quelqu'un qui lui demandait, de la part de sa mère, quand elle quitterait ce fou de Richelieu : « Quand belle maman, répondit-elle sans s'émouvoir, se débarrassera du sage Lassay. »

Le mot était aussi flatteur pour moi qu'il l'était peu

pour l'autre, car il impliquait en ma faveur une fidélité éternelle beaucoup plus honorable que cette constance d'habitude et d'intérêt d'une vieille princesse et d'un jeune *patito* qu'enchaînent l'un à l'autre, et souvent malgré eux, les nœuds impitoyables des séniles et fatales amours.

Avec de tels propos et des actes conformes, on comprend que M[lle] de Charolais n'ait pas été précisément la favorite de M[me] sa mère, qui devait être d'ailleurs moins sensible qu'une autre à des injures dont aucune de ses filles ne lui épargna les représailles.

On comprend aussi que, toujours réduite à sa légitime et à ses pensions, souvent compromises par ses impatiences imprévoyantes ou ses prodigalités généreuses, la princesse ne fut jamais riche, de même que, malgré son rang et mille occasions de gouverner en maître sous le nom de maîtresse, elle n'ait eu jamais d'autre pouvoir que le crédit incertain d'un esprit qui inspirait à la fois l'attrait et la défiance du gouffre. Elle eût pu être la maîtresse de M. le Régent et plus tard de Louis XV. Elle ne fut pas même leur amie.

Elle aima mieux conduire l'intrigue pour le compte de favorites dont elle n'était pas jalouse, et qu'elle ne flatta jamais, et se donner à elle-même des favoris comme le prince de Dombes, dont elle ne réussit pas même à faire un mari public, ou comme l'évêque de Rennes, M. de Vauréal, qu'elle ne parvint pas à faire ministre.

Telle fut, à la dépeindre par ses traits essentiels, et à la juger par ses actes principaux, cette princesse fameuse qui eût pu être célèbre, et dont la mémoire équivoque demeure confinée dans la chronique scandaleuse, malgré des qualités dignes de l'histoire.

En somme, ce fut là, — dans toute l'acception du mot, avec ce qu'une pareille conclusion comporte de louanges et de blâmes, de petitesses et de grandeurs, de faiblesses et d'héroïsmes, de volontés et de caprices, de joies et de douleurs, de triomphes et de chutes, — une vraie femme, en un mot, une femme à qui rien des passions, des misères, des vices et des vertus de son sexe et du nôtre n'est demeuré étranger.

Notre première intrigue, notre première liaison, — car pendant huit ans nous avons passé notre vie à nous brouiller et à nous raccommoder, et à remplacer par de nouveaux nœuds des nœuds relâchés à la suite de scènes dignes du *Dépit amoureux*, — date de l'hiver 1715-1716.

Notre goût mutuel, notre réciproque attrait avaient commencé, on s'en souvient, dès notre enfance même. Et nous avions vingt ans! Elle était Condé, j'étais Richelieu. Elle n'aimait pas à attendre; je détestais le pied de grue. Le gouvernement d'un homme qui ne se gouvernait pas lui-même avait donné le signal d'une sorte de Fronde des mœurs, d'un carnaval universel que conduisait d'un pied titubant ce prince prodigue, qui eut toutes les qualités, hormis les qualités de prince, et gâta si spirituellement l'héritage de Louis XIV, à l'usurpation duquel il avait épuisé son génie.

Notre âge, notre caractère, son rang, la liberté du temps nous dispensaient des préliminaires antiques et des éloquentes bagatelles de la porte en crédit sous Louis XIII. Notre roman fut plus court que la *Clélie*, et nous allâmes au dénoûment plus rapidement que *l'Astrée*.

Madame la Duchesse faisait autour de sa fille la garde impitoyable et incorruptible des mères sans vertu, qui ont pris de l'humeur contre le péché et surveillent leurs

filles moitié par esprit de jalousie, moitié par esprit de pénitence, comme elles font jeûner leurs gens.

Mais je n'étais pas homme à m'embarrasser de si peu, grâce à une connivence domestique, dont Mlle de Charolais secoua bientôt le joug, détestant ces complicités toujours décevantes et ces dépendances subalternes.

Nous nous vîmes d'abord en particulier, en dehors des rencontres publiques, multipliées par le Cours, les bals, l'Opéra, dans le jardin même de l'hôtel de Condé, les nuits fastes où le ciel est sans lune.

Qui donc a dit (moi-même je crois, un jour d'indulgence) que la lune était la complice des amants? et quel est le pâle courtisan de cette pâle divinité qui n'a jamais fait qu'à demi des heureux? Les fortunées amours ont besoin de mystère, et il n'en est pas par ces nuits sans voiles où le lustre de l'empyrée s'illumine *a giorno*, et où Diane et ses nymphes, répandues dans la nue, poursuivent et chassent devant elles les monstrueuses ténèbres et les fantômes de l'ombre, percés de leurs flèches d'argent. Lune équivoque, lune fallacieuse, lune perfide, tu es plutôt l'amie du mari que la complice de l'amant!

C'est toi qui, méchante, jettes soudain sur les retraites décevantes des bois et des jardins une maligne et cynique lumière!

C'est toi qui dénonces et contraries les rendez-vous que ton absence a provoqués; et c'est toi qui trahis, pour l'œil narquois du curieux, parfois du jaloux au guet près de la fenêtre, la chambre aux tendres ébats, et l'amour qui s'y joue dans la nudité et la sécurité de l'ivresse. Sois donc maudite des amants, lune chère aux mères et propice aux maris!

Donc c'est par les nuits sans lune, qu'à l'hôtel de Condé,

nous nous voyions parfois, grâce à la duègne gagnée et à la complaisante soubrette, trouvant sur l'humble banc de bois des allées retirées ou l'escabeau d'osier des bosquets, un siége préférable aux fauteuils dorés des palais; et parfois, quand nous avions trop de secrets à nous dire pour n'avoir pas peur même du bruissement de l'insecte sous l'herbe ou du murmure de la feuille agitée par le vent, demandant à la chambre d'une femme de garde-robe un asile modeste que nous trouvions plus beau que les boudoirs d'Armide.

Tout cela alla bien pendant quelque temps, jusqu'à ce que, mécontents de ces faveurs précaires et incomplètes, las de ces bonheurs furtifs et de ces délices tremblantes, déjà à moitié trahis ou craignant de l'être, nous résolûmes, de concert, de nous affranchir de ces tutelles onéreuses et de ces services suspects et de nous émanciper de toute contrainte.

Il était difficile, pour ne pas dire impossible, que nous pussions jouir l'un de l'autre en entière liberté; mais une sorte de ligue, de protection mutuelle, de franc-maçonnerie amoureuse où nous entrâmes nous fournit du moins les occasions, les diversions, les prétextes nécessaires à nos rencontres en dehors de l'hôtel de Condé et à nos fugues buissonnières.

Nous imaginâmes, pour arriver à cette liberté relative succédant à nos rares et dangereux rendez-vous, et qui nous laissaient altérés comme les voyageurs du désert aspirant à l'eau de source après l'eau de citerne, nous imaginâmes de nous liguer, confédérer avec les ménages infidèles et les couples frauduleux qu'un même besoin de sécurité et de complicité attirait, en outre de bien d'autres

communautés et de bien d'autres sympathies, vers nos amours persécutées.

La princesse de Conti, sœur de Mlle de Charolais, alors en coquetterie réglée avec La Fare et Clermont tour à tour, Mme la Duchesse, la jeune, elle-même, qui s'apprivoisait peu à peu à Du Chayla, et qui, galante par dépit et par vengeance de l'abandon de son mari, le fut bientôt par goût, Mme la duchesse de Berry, qu'une passion encore décente, sinon pudique, attachait à Riom, avaient besoin comme nous de mystère, d'ombre, de sécurité, d'impunité.

Nous mîmes nos forces en commun, et nous échappâmes, par les mille moyens qu'une telle union nous fournissait, à la tyrannie des surveillances domestiques, ou au joug encore pire des complicités subalternes, achetées et vendues à prix d'argent, et qui ne résistent pas au désir d'un double salaire.

Nous pûmes nous voir plus souvent et surtout impunément, à la faveur des fêtes, des soupers, des promenades, des bals dont le Luxembourg devint bientôt l'inviolable théâtre.

C'est à ce moment que je vis familièrement la duchesse de Berry, et que l'occasion aidant, nous nous aimâmes vingt-quatre heures par curiosité.

Mais nous étions si peu faits l'un pour l'autre que nous ne nous obstinâmes pas à nous tromper, et qu'il ne nous resta de notre intimité passagère qu'une mutuelle déception, à laquelle survécut une amitié mêlée, de part et d'autre, de quelque mépris.

Je n'en étais encore qu'à l'aube de cette vie aventureuse et de cette scandaleuse réputation dont je portai bientôt si légèrement la diffamation de bon goût; et, de son côté,

l'altière et fantasque princesse n'avait pas encore rompu tout frein, pris le mors aux dents de ses passions, et renversé jusqu'aux dernières barrières de la pudeur.

Mais bientôt nous dûmes renoncer, Mlle de Charolais et moi, à un patronage qui nous eût déshonorés et à des exemples à faire rougir la Vénus populaire elle-même.

Nous préférâmes donc, d'un commun accord, à une protection humiliante un isolement hasardeux, et nous demandâmes des entrevues plus rares, mais d'un bonheur sans témoins et sans partage, aux seules ressources du génie, de la jeunesse et de l'amour.

Il est un Dieu propice à toutes les ivresses, et nous n'eûmes pas trop à nous plaindre du sacrifice d'une alliance compromettante, ni trop à regretter le courage de notre indépendance.

Nous nous rencontrâmes moins souvent, mais plus librement; nous jouîmes mieux de bonnes fortunes que nous ne devions plus qu'à nous-mêmes; et nous trouvâmes des joies inattendues jusqu'en ces mésaventures dont nous partagions ensemble la contrariété.

Car notre commerce, disputé à tant d'obstacles, ne pouvait être sans accidents, et nous n'échappâmes point aux inévitables orages d'un ciel traversé de tant de vents hostiles.

Mais, séparés la veille par quelque vicissitude imprévue, nous ne nous retrouvions qu'avec plus de plaisir le lendemain; et nous savourions d'autant mieux la joie de nos rencontres que chacune d'elles était une victoire sur le sort jaloux, et une conquête sur l'ennemi!

Plus d'une fois nous essuyâmes de malignes bourrasques, et plus d'une fois nous touchâmes à ces naufrages de la

témérité que la sagesse égoïste, assise sur le rivage, trouve ridicules.

Je me souviens encore, avec quelque chose des frémissements et des palpitations d'un moment plein d'angoisses, d'une de ces mésaventures demeurées secrètes, après avoir failli devenir publiques et faire rire à nos dépens la galerie peu charitable des amoureux sans maîtresse et des maris sans femme.

Les soirs où la lune (lune contraire et non propice aux amants!) nous chassait des jardins de l'hôtel de Condé, nous avions coutume de nous donner, vis-à-vis de l'église des Cordeliers, un rendez-vous à l'abri des caprices et des trahisons de l'astre nocturne.

Ce jour-là, ma princesse s'habillait le plus modestement qu'elle pouvait, car sa démarche, même sous ces vêtements bourgeois dont la lourdeur devenait ailée à son contact, dénonçait, malgré ses efforts, la déesse; et pour mieux triompher de ce difficile problème d'un déguisement, elle s'ensevelissait sous la mante et s'éteignait sous la coiffe des boutiquières du quartier.

Ainsi affublée, elle franchissait en silence, les yeux baissés, le seuil de l'hôtel, tandis que notre soubrette affidée, ou que nous croyions telle (le doute en pareil cas est toujours de saison), parlementait avec le suisse et le laissait convaincu qu'il venait de tirer le cordon à une de ses amies qu'elle accompagnait.

Ce pas toujours dangereux, — car qui peut se flatter de trouver inoffensif aujourd'hui ce Cerbère, hier si commode, mais que dans l'intervalle tant de mouches peuvent piquer? — ce pas dangereux esquivé, nos deux *amies*, l'une toujours escortant et chaperonnant l'autre, trottaient

menu jusqu'au carrefour où j'attendais, sous les humbles dehors d'un basochien en bonne fortune.

Notre garde allait s'ébaudir et se rafraîchir chez une sienne parente (le sexe importe peu) aux environs, pour revenir au guet à l'heure prescrite.

Nous n'avions que les premières heures de la soirée, la princesse, à partir de minuit, étant en surveillance et ne pouvant raisonnablement braver un éclat fâcheux parmi ses femmes, et bientôt aux yeux d'une mère qui ne demandait, pour prétexte de couvent, qu'une désertion constatée du nid virginal.

A peine seuls, et après les premiers sourires et baisemains de bienvenue, je faisais signe à un mien laquais, La Fosse ou Raffé, juché, sous la houppelande de profession, sur le siége d'une voiture de louage. Nous y montions tous deux, et fouette, cocher ! nous voilà partis pour Cythère. Qu'importe le véhicule qui conduit au bonheur ? Le trot de nos deux rosses efflanquées et le cahot qui en était la suite nous semblaient plus doux que le vol des colombes attelées au char de Cypris, et plus moelleux que le roulis, cadencé par les flûtes, de la galère de Cléopâtre. Nous étions, à coup sûr, pour en revenir à une figure moderne, qui sera mieux comprise de nos contemporains que les mythologiques, beaucoup mieux dans notre locati, allant sans savoir où, que dans les carrosses du roi qui nous conduisaient *in fiocchi* à Versailles.

Un jour cependant,— il y a de ces jours où l'on se souvient qu'on est mortel, — le temps était si lourd, et nous en si mauvaise disposition peut-être, que, saisis à la fois, elle d'un vague mal au cœur et moi d'un vif sentiment de migraine, je donnai à notre automédon l'ordre d'arrêter.

Il nous semblait bon de marcher et de respirer à

l'aise, et à l'entrée du Pont-Neuf nous mîmes pied à terre.

Nous marchions lentement, humant l'air et lorgnant l'étoile en vrai couple amoureux, lorsque soudain, au débouché de la rue Dauphine, un homme au regard sombre, au visage enfiévré, au geste tragique, se porta brusquement à notre rencontre, mû d'un subit mauvais dessein.

Ce quidam inconnu, qui avait l'air et le costume d'un petit marchand ou artisan, s'arrêta à portée de canne (je commençais à regretter de n'avoir pas la mienne pour la mesurer), nous dévisagea tous deux, surtout elle, qui se penchait sur mon épaule en rabattant sa coiffe, et, encouragé par cette mine et cette frayeur d'être reconnue, il s'écria, dévorant toujours de son regard furieux la taille que lui dissimulait la mante et le visage que lui dérobait à demi la coiffe :

— C'est elle ! je la retrouve !

A ce cri qui ne présageait, quel qu'en fût le mobile, encore mystérieux, rien de bon, je sentis le bras de la princesse, crispé sur le mien, me presser de hâter le pas.

Mais cette hâte et cet effarouchement ne faisaient pas le compte de notre fâcheux, qui voulait, paraît-il, à tout prix, de plus amples explications, et osa les provoquer en s'approchant et faisant mine de lever la coiffe de ma princesse, pour la voir encore mieux.

Je n'y tins plus, et, ma juste colère l'emportant sur une nécessaire prudence, je commençai la conversation par le plus formidable coup de poing qui se soit abattu sur le nez d'un impertinent, depuis qu'il en existe.

Ainsi interpellé, mon homme recula de quelques pas, le nez enflé, la lèvre tuméfiée et l'œil embarbouillé.

Mais loin de fuir, il ne fut que plus tenace à ne pas démordre de sa proie, et, dans ce but, appelant les renforts

qui, en ces parages suspects, ne manquent jamais aux querelles d'ivrogne et aux bagarres avec le guet, il se mit à beugler : *Au voleur! au meurtre! c'est ma femme qu'on enlève!* Il nous révélait ainsi l'infortune qui l'avait rendu si indiscret, mais nous dispensait de le plaindre par l'attroupement qu'il provoqua bientôt et qui forma autour de nous un cercle curieux, puis menaçant, quand cet homme qui portait, dans le sang ruisselant de son nez, un témoignage brutal de la véracité de ses accusations, eut achevé d'émouvoir la fibre populaire.

Il n'y avait moyen ni d'échapper ni de résister; nous étions cernés par une troupe, qui dégénérait en foule, d'artisans et de marchands, ameutés aux cris du scélérat qu'exaltait une double ivresse d'amour et de vengeance, et que chaque obstacle rendait plus impatient encore de reconquérir celle qu'il croyait sa femme.

Il le disait de si bonne foi, avec de si grands gestes, tant de larmes et de feu dans les yeux, que nul n'en doutait et n'eût hésité, dans une bagarre, à prendre fait et cause pour le mari contre le ravisseur, un homme du commun comme lui, à en juger par ses vêtements, qui s'avisait de faire le grand seigneur et de jouer au Richelieu.

Ainsi parlait-on, nous heurtant, nous poussant et nous bousculant peu à peu.

J'étais sans armes et la Seine, qui reçoit les justices sommaires de la populace, n'était pas loin. Quelques-uns murmuraient même ce nom de mauvais augure. D'autres disaient tout bonnement : Chez le commissaire! chez le commissaire!

La princesse, toujours la tête baissée, fortement appuyée sur mon bras, n'opposait à l'orage qu'un front silencieux et voilé, de peur d'exciter, en se montrant, les quolibets

de la foule et les entreprises de son prétendu mari.

Moi, dont tout le courage pouvait consister, et il le fallait héroïque, à prévenir une esclandre et à éviter une lutte, je me bornais, pâle, la lèvre serrée, à faire du bras droit, resté libre, un petit moulinet pacifique, mais qui ne laissait pas que de tenir les plus mutins en respect.

Nous gagnions ainsi de l'espace et du temps : chose des plus heureuses, car on finit toujours, avec de la patience et une issue, par avoir raison de la multitude, qui n'attaque que provoquée, qui ne s'obstine que si on lui résiste, qu'on embarrasse par la résignation et qu'on désarme par l'obéissance.

Avec le peuple, quand on n'est pas étouffé ou précipité du premier coup, on est sauvé.

C'est ce que j'avais fait comprendre, en quelques rapides exhortations à voix basse, à ma compagne, que je délivrai ainsi tout au moins de la crainte d'une résistance dont elle redoutait, bien plus que tout le reste, les inévitables conséquences de scandale et d'avanie.

Heureusement il n'en fut rien.

Je me contins ; elle demeura d'autant mieux inconnue que le plaignant, en la désignant comme sa femme, ôtait tout prétexte à la curiosité, et nous arrivâmes sans encombre à ce moment où le guet, toujours en retard, se décide enfin à paraître, espérant n'avoir plus rien à faire.

A ce cri : le guet ! qui provoqua sur mon visage non une expression de crainte, mais cette satisfaction inquiète qui voit dans un changement de danger comme une demi-délivrance, les plus jeunes et les plus échauffés de notre escorte s'esquivèrent, en volontaires cédant la place aux soldats réguliers de l'ordre public.

Il ne demeura autour de nous, pour procéder à la tradi-

tion, que les plus âgés des champions du mari, qui nous livrèrent à la ronde, laquelle nous conduisit chez le commissaire, avec la mauvaise humeur, mêlée d'amour-propre, d'une patrouille qui ne revient pas bredouille.

A l'indication de cet itinéraire et au signal du départ, donné par les crosses de fusils, la princesse, plus morte que vive, avait répondu par un soupir de véritable suffocation.

Moi je commençais à respirer plus à l'aise, et ce qui l'effrayait le plus était ce qui me rassurait davantage.

Les commissaires de la Régence n'étaient plus les magistrats soucieux, bilieux, à la robe noire fripée, au bonnet carré de travers sur une perruque hérissée, au rabat sordide, à la baguette grossière comme un bâton, des premiers temps de l'institution de M. de La Reynie.

A ce moment c'étaient presque tous d'anciens sergents d'armée ou de Palais, qui n'aimaient pas à être dérangés, et, voulant effrayer à tout prix, diapraient leur discours de latin de cuisine et de jurons. A cette génération de podagres rébarbatifs et sans formes avait succédé une école nouvelle de magistrats de police élégants et courtois, gens d'esprit et de bonne compagnie, que la comédie et le roman n'ont point surfaits, tous liés à la cour par quelque attache de patronage et d'ambition, entendant à demi-mot, évitant toute formalité humiliante et toute rigueur inutile, connaissant leur capitale et leur noblesse sur le bout du doigt, prêts à tous les tempéraments conciliables avec leur mission, impitoyables pour tout ce qui touchait au respect ou à la personne du roi et des ministres, mais fort peu soucieux, pour venger indiscrètement une injure privée,

de se commettre avec un corps puissant ou de s'aliéner une famille implacable.

Justement le commissaire chez lequel on nous menait était celui de la Comédie-Française, autrement dit du quartier du Palais-Royal.

Il fallait à cette place un philosophe, et justement on en avait trouvé un dans le sieur Renaut, qui n'avait pas traversé en vain la basoche et les affaires des grandes maisons, et était un sceptique avisé, qui ne haïssait pas le mot pour rire, ainsi que l'attesta un jour sa gaillarde et audacieuse repartie à une question indiscrète de Monsieur, père du Régent.

Nous arrivâmes, au milieu d'un cordon d'archers et à travers la haie de curieux oisifs et malins qui forment le public habituel de ces représentations d'autorité, à notre destination, d'un pas assez rapide, aiguillonné par le dépit et la honte, et scandé de malédictions par notre enragé plaignant, que suivaient quelques compères.

A peine admis à l'interrogatoire, notre homme ou plutôt notre diable, car je n'ai jamais vu une infortune conjugale si indiscrètement et insolemment portée, recommença ses diatribes et invectives contre moi, prétendu ravisseur de sa moitié, et contre celle-ci, subornée par moi au moyen de criminels artifices et maléfices.

Il est à remarquer que les maris malheureux mettent toujours de la sorcellerie dans leur malheur. Il ne leur vient pas à la pensée qu'on ait pu naturellement leur préférer un homme mieux né, mieux bâti, plus aimable, plus spirituel qu'eux.

Mon homme appartenait, cela va sans dire, à ces partisans d'une intervention magique et d'une cause surna-

turelle qui, seules, pouvaient lui expliquer l'usurpation de ses droits.

Il entrecoupait son discours, quelque peu aviné, de sanglots grotesques, et terminait chaque période par des menaces de punition, de chartre privée, de couvent, de fouet adressées à la coupable, et par des mines de se jeter sur moi qui rendaient fort désagréable la modération à laquelle je me voyais condamné, en présence de ce coiffeur démuselé, acharné à me défriser.

Car c'était un parfumeur de la rue de Bussy, dont la compagne avait pris, après avoir vidé son tiroir, la clef des champs avec quelque merlan, et depuis courait la pretentaine, sans donner de ses nouvelles à l'infortuné, assez sot pour demeurer inconsolable.

Brave homme au demeurant, et à qui je n'ai garde d'en vouloir, aujourd'hui que l'alerte est passée, d'une leçon de patience et de présence d'esprit toujours utile, mais qu'à ce moment j'envoyais au diable de bon cœur, avec sa monomanie de reconnaître sa femme et son rival dans chaque couple amoureux qu'il rencontrait, au risque d'exposer aux huées populaires et à l'infamie d'une promenade à Saint-Lazare une princesse du sang courant le guilledou à la brune avec un duc et pair.

Plus je niais, suppléant par l'énergie de mon indignation au silence de ma compagne, plus le parfumeur affirmait, mettant le commissaire, qui flairait quelque mystère et ne se hâtait pas, en demeure de procéder aux constatations, et devançant son ordre, nous sommait de nous découvrir et de nous nommer, en portant de nouveau sur la coiffe de la princesse une main crispée.

Il était temps d'en finir avec cette situation, devenue

embarrassante pour tout le monde, excepté pour celui qui s'obstinait à l'aggraver.

Je m'approchai du commissaire, prêt à instrumenter dans les formes et à procéder à l'inévitable et irréparable interrogatoire, et je lui dis tout bas, d'un air caressant et menaçant à la fois.

— Prenez garde à vous ! je suis le duc de Richelieu. Je ne veux pas être nommé.

Le commissaire fit un haut-le-corps, comme un homme qui a failli marcher sur un serpent ou trébucher sur la marge d'un gouffre.

Son parti fut bientôt pris, car ce qui l'embarrassait, ce n'était pas d'en prendre un, mais de voir le meilleur à prendre.

Désormais fixé, il mena les choses aussi rondement qu'il les avait laissées languir d'abord ; et rompant toute expectative, il répara le temps perdu en faisant descendre et même dégringoler quatre à quatre au plaignant les degrés de son échafaudage de griefs imaginaires et de téméraires accusations.

Je l'y aidai de mon mieux, car je sentais la princesse bouillir d'impatience, de honte et de colère dans son fragile *incognito*.

Intervertissant les rôles et prenant l'offensive à mon tour vis-à-vis de mon persécuteur ahuri, je l'interpellai rudement et lui dis :

— Cette dame est ma maîtresse. Je veux bien vous apprendre qu'elle appartient à l'Opéra. C'est assez vous prouver qu'elle n'est et ne saurait être votre femme, que je n'ai jamais ni vue, ni connue, ce dont je suis fort aise, car il n'y a pas de plaisir à marcher dans vos souliers. Reconnaissez donc votre erreur, et faites des excuses,

qu'en raison des circonstances nous accepterons peut-être. Mais, par tous les diables ! ne prolongez pas un quiproquo irritant et ne persistez pas dans l'offense de votre ridicule plainte, car, aussi vrai que vous ne savez pas à qui vous avez affaire, je vous fais mettre à Bicêtre, pour y apprendre à être plus circonspect.

A ce mot de Bicêtre, qui exerce sur les gens fols, ou près de l'être, l'effet exaspérant de l'eau pour le chien hydrophobe, je crus que mon parfumeur allait sauter au plancher.

— A Bicêtre ! rugissait-il en se rengorgeant dans cette vanité qu'on trouve dans toutes les conditions et qu'exaltait encore la conviction où il était de son droit ; à Bicêtre ! un bourgeois de Paris qui reprend son bien où il le trouve ?

En même temps, il fit mine de saisir la princesse par le bras, comme pour accuser la réalité et la persistance de sa revendication.

Ce geste, qui dépassait, pour la seconde fois, la ligne de tolérance, ne fut pas plus heureux qu'une première tentative, et un nouveau coup de poing, asséné avec l'énergie que donne la contradiction, confirma aux yeux et au nez du bourgeois de Paris ma résolution de repousser la force par la force, de ne pas accepter le rôle qu'il m'imputait si arbitrairement, et de garder l'attitude militante, non de l'usurpateur, mais de l'usurpé.

Comme il revenait sur moi après avoir pirouetté sous le coup, le commissaire, appelant deux hoquetons qui le maintinrent et le plantèrent entre eux, arrêta fort à propos les représailles qui allaient faire du sanctuaire de la loi une arène athlétique, et changer en gymnastes, non sans quelque ridicule, les deux plaignants en redingote qui argumentaient devant lui unguibus et rostro.

Enfin l'autorité prononça, et nous entendîmes sortir d'une bouche aussi sage que celle de Salomon le jugement qui nous délivrait et nous vengeait.

Le commissaire, d'une voix solennelle et impérieuse, déclara au bourgeois de Paris que tout ce qu'il venait de voir et d'entendre lui suffisait pour déclarer la plainte sans fondement, que le vrai droit était plus modéré et ne s'oubliait jamais jusqu'à manquer de respect au prochain et à l'autorité elle-même; qu'il était dû de ce chef une double satisfaction : à moi, pour avoir été arrêté sans cause, à lui pour avoir été dérangé sans motif.

Pour laquelle réparation mondit bourgeois trouverait bon d'aller coucher au Châtelet, où il ne manquerait pas de faire les réflexions salutaires propres à améliorer son état.

Ainsi dit et prononcé d'un geste de Rhadamante, et ponctuellement exécuté par ces braves hoquetons, dont le mérite consiste à accomplir brutalement les doucereux mandats de justice, afin que leur prisonnier n'en ignore et aime mieux une autre fois perdre sa femme que perdre son procès.

La nuit n'ayant pas porté conseil à notre forcené, et ayant été employée par lui à protester, non sans force injures et même blasphèmes, sur le rapport qui lui fut fait, M. le lieutenant de police d'Argenson, qui me voulait à ce moment quelque bien et qui n'était pas tendre, l'envoya cuver à Bicêtre, pendant six mois, ses fureurs conjugales. Et il faut convenir qu'il ne l'avait pas volé.

Nous demeurâmes chez le commissaire, qui nous dédommagea, par ses bons procédés et ses attentions discrètes, du mauvais quart d'heure que nous venions de traverser malgré lui, jusqu'à ce que la foule, qui nous

avait fait une entrée quelque peu goguenarde et qui se préparait à saluer notre sortie de la même aubade de sifflets et de huées, se fût dissipée de guerre lasse et eut porté ailleurs ses outres d'Éole, toujours prêtes à vomir la tempête.

Nous prîmes alors congé, avec des remercîments auxquels il ne répondait que par des excuses, de ce magistrat avisé, fort au-dessus d'une place qui, d'ailleurs, n'est subalterne que d'apparence.

Car on y peut faire beaucoup de bien et de mal ; et j'eus peu de temps après l'occasion de lui témoigner ma reconnaissance et celle de la princesse qu'il avait préservée de l'affront d'être reconnue.

Pour celle-ci, aussitôt montée dans la voiture de place qu'on était allé nous quérir et qui la reconduisait à notre camériste, fort inquiète en son guet des Cordeliers, elle soulagea, par une sorte d'accès nerveux de rires et de larmes, un caractère et un tempérament impétueux, mis pendant si longtemps à l'épreuve du double supplice de la honte et de la crainte ; elle finit d'ailleurs par ne plus faire que rire de l'aventure. Mais nous nous promîmes bien, avertis par la leçon, d'en profiter et de ne plus nous exposer à une alerte nouvelle et à l'éclat scandaleux, fatal à nos amours, qui pouvait en être la suite.

Mais avec une femme comme M[lle] de Charolais et un homme comme moi, c'étaient là des serments d'ivrogne ou d'amoureux, ce qui est la même chose, et notre liaison, qui réunissait et mettait au défi d'une sorte d'émulation deux personnes également hardies et aventureuses, également impatientes de contrainte et curieuses de tous les fruits défendus, fut féconde en incidents et accidents dont le complaisant mystère ne demandait qu'à être violé par

la malignité publique, et le fut en effet, ainsi qu'en témoignent les sottisiers du temps.

J'y renvoie les friands, et je reprends le cours de mes anecdotes. Car tout ceci n'est qu'anecdote, mais ce n'est pas ma faute si, par suite de la diminution des hommes et des choses, l'histoire de cette époque de frivolités n'est pas autre chose qu'une anecdote.

Je ne parlerai que pour mémoire d'une nouvelle scène entre Mlle de Charolais et sa mère, provoquée par une de ses algarades ordinaires.

Elle s'était, un soir de gala à l'Opéra, esquivée de la loge où elle paradait en compagnie de sa sœur, la princesse de Conti, toutes deux entourées de leurs dames et des freluquets qui voltigeaient autour d'elles comme les papillons autour des bougies, pour venir causer avec moi dans ma loge, et recevoir en public un hommage auquel, le mystère pouvait seul assurer l'impunité.

Le lendemain, cette visite de loge à loge, si simple entre particuliers (mais les princes et surtout les princesses ne peuvent rien faire qui paraisse simple), était la nouvelle de la cour et de la ville, et excitait les susceptibilités de la duchesse douairière, sensible aux brocards comme toute personne qui passe sa vie à en faire, et qui, de toutes les vertus d'une mère, n'avait gardé d'inémoussé que l'amour-propre de son autorité.

Elle chanta pouille à sa fille, qui, par une copie téméraire et prématurée, faisait trop ressortir, aux yeux de la malignité universelle, les fautes du modèle.

Et il fallut renoncer, devant les précautions prises pour empêcher toute rencontre, à des facilités dont on avait abusé.

Pendant que la princesse, mise en surveillance, et pres-

que en chartre privée, mordait son frein et regimbait sous l'aiguillon, rendu à une liberté passagère par la difficulté de nous voir, j'ébauchais, sous prétexte de ménager une diversion nécessaire, et de rompre les chiens, en termes de chasse, une aventure qui, d'accessoire, allait devenir principale, et profiter à point du relâchement de relations trop contrariées, dont une dernière extravagance rompit le nœud pour quelque temps.

Mlle de Charolais touchait au terme, impatiemment attendu, de sa minorité.

Elle ne résista point à l'idée de célébrer, par un acte décisif d'émancipation, une époque fatale au joug maternel, et de jeter à la tyrannie domestique qui nous séparait le défi d'une fête vengeresse d'une importune tutelle.

Un tel projet me souriait trop pour ne pas m'avoir pour complice et je me prêtai volontiers aux préparatifs de cette équipée, d'où il ne pouvait sortir qu'un résultat propice à la fois à mon amour-propre et à mon inconstance.

Car un tel éclat devait ameuter contre nous une famille qu'on ne bravait pas impunément, et nécessiter, de ma part, une retraite sinon définitive, du moins suffisamment prolongée pour favoriser l'inclination naissante que la fatigue d'une liaison orageuse et contrariée, l'attrait de la nouveauté, l'espoir et jusqu'au danger du succès me rendaient particulièrement chère.

Avant de me consacrer tout entier à une passion assez audacieuse pour exiger toutes les ressources de mon esprit, sinon toutes celles de mon cœur, je n'étais, d'ailleurs, pas fâché de m'échapper, par la porte brusquée du scandale, d'un amour qui n'avait pas d'autre issue, et

d'éclairer ma sortie de la maison de Condé, de façon à masquer mon entrée dans la maison d'Orléans.

Je pris donc sur moi, avec préméditation, toutes les mesures destinées à assurer, dans ces vues, le succès de ce festin goguenard, où je me proposais de boire à notre liberté, mais, en réalité, à ma délivrance ; de ce concert ironique destiné à résonner comme un charivari aux oreilles d'une princesse et d'une mère irritées ; de ce bal impertinent dont je ne devais pas payer les violons.

J'ai déjà dit que mon beau-frère, le marquis du Châtelet, était gouverneur de Vincennes. Son parc était contigu à celui de Saint-Maur, résidence de plaisance et d'été de Mme la Duchesse et, par conséquent, de sa fille.

Il nous était défendu de nous voir, mais il ne nous était pas défendu d'être voisins ; et on conviendra qu'entre deux personnes de notre qualité et de notre caractère, qui ont envie de se dire bonjour, un mur est une faible barrière, et une duègne, fût-elle barbue, un impuissant obstacle.

Le mystère obligé de nos rendez-vous ne fit donc que servir le secret de notre complot ; et nous ne pûmes nous empêcher de rire plus d'une fois, en les déjouant si facilement, de l'inanité des précautions humaines, qui ne séparent le plus souvent les amants que pour les mieux réunir.

Au jour convenu, Mlle de Charolais ayant proposé, après son souper, une promenade en calèche, pour jouir de la beauté et de la fraîcheur d'une nuit d'élite, prit avec elle Mmes de Meuse, de Cézanne, de Saint-Germain, et s'en vint quérir à Paris la bonne maréchale d'Estrées, confidente ordinaire de toutes les comédies amoureuses, mouche de tous les coches galants, chaperon obligé des folies de qualité.

Un tel caractère n'était pas rare alors, et un tel emploi n'était pas une sinécure ; aussi la maréchale était-elle fort demandée, et trouvait encore le temps, en servant ses amis, de glaner pour son compte.

Elle avait d'ailleurs ses petits profits : elle était de toutes les fêtes et l'indispensable. Une promenade sans elle n'était pas de bon ton, et les passions n'étaient pas heureuses où elle n'avait pas mis la main.

On la consultait comme un oracle profane. Les Ris et les Jeux voltigeaient autour de son canapé, et son éventail donnait le signal de la joie. On ne la voyait jamais seule, car elle précédait toujours ou suivait quelque cortége d'hyménée ou de gala. Son inaltérable belle humeur n'eût pas connu d'éclipse même au milieu des orages d'un sérail, et il n'y avait qu'elle qui pût mettre la paix, quand il l'en priait, parmi les rivalités et les jalousies qui s'agitaient autour de M. le Régent. Bref, c'était une femme sans prix, gaie convive, habituée, à Sceaux, aux festins des dieux, et qui avait cette sérénité de teint et cette égalité de caractère que donnent les consciences sans scrupules et les estomacs sans remords.

A force de se frotter à des gens d'esprit, elle s'était donné un vernis qu'elle faisait habilement valoir dans la conversation. Sa fortune, comme son entretien, était faite de reliefs heureux et de bénéfices d'amitié. Ses actions ne perdaient jamais, parce qu'elle avait des obligés dans les deux camps des joueurs. Enfin il n'était pas jusqu'à son visage complaisant et à sa toilette d'aurore qui ne fussent d'emprunt comme tout le reste. Sa beauté et sa grâce un peu fanées étaient le reflet de toutes celles dont elle s'environnait sans cesse ; elle était la lune de tous les soleils.

Par une dernière faveur de la fortune ou un suprême miracle d'habileté, sa réputation n'avait pas trop souffert de tant de services rendus aux amours. Pour comble d'art et de bonheur, cette personne, si indulgente pour les autres, avait trouvé tout le monde indulgent pour elle. Et sans prétendre à l'autorité de la vertu (la maréchale avait l'horreur du ridicule), elle se contentait de celle qu'on accordait généralement à une expérience qu'elle avait acquise sans scandale.

Comme on ne sait pas ce qui peut arriver, et qu'elle était, je l'ai dit, fort occupée par les devoirs de son agréable patronage, la maréchale se trouvait presque toujours en grand habit dès le matin, et le soir la voyait encore *in fiocchi.* Mlle de Charolais n'eut donc pas besoin de parler, ni de prier, ni d'attendre longtemps, avec une amie qui comprenait à demi-mot, qui était toujours prête, que l'imprévu attirait, que l'inconnu provoquait et qui, sa curiosité éveillée et sa complaisance intéressée, ne s'inquiétait de rien, sûre qu'elle était de désarmer toute colère et d'arrêter tout châtiment. Jamais la foudre n'eût osé tomber sur elle. Elle savait le secret qui fait rire Jupiter.

Voilà donc nos dames de retour, aussitôt, presque, que parties.

A peine arrivées à Vincennes, elles trouvèrent le bois changé en bosquet d'Idalie. Dans une sorte d'enceinte choisie, sous une voûte de branchages entrelacés, une tente avait été dressée, où l'art avait suppléé à tout ce qui manque à la nature.

Elle nous avait donné tout ce qu'elle a : son dôme d'éther bleuâtre, piqué des clous étincelants de l'étoile, et ses brises nocturnes, répandant dans les masses de verdure une harmonieuse fraîcheur.

J'avais ajouté à ces attraits l'éclat d'une décoration olympienne. J'avais enguirlandé de roses et d'œillets les tables du festin et les branches du plafond.

J'avais suspendu à l'arbre qui formait le pivot de la tente et la dépassait au dehors comme un mât de vaisseau, un bouquet de girandoles de Venise, dont la bougie parfumée répandait partout une lumière de sacrifice.

Dans chaque avenue correspondant aux quatre portiques par lesquels embaumait et éblouissait le sanctuaire, j'avais semé des lustres qui, reflétés par les glaces dont la tente était doublée, prolongeaient à l'infini l'illusion de quatre galeries fantastiques.

Au delà s'étendaient les sombres retraites, les grottes idylliques et mystérieuses, les bucoliques cavernes, réservées à la méditation des Muses et au repos des Nymphes, lassées de la danse.

Une opposition naturelle, mais dont le contraste est toujours piquant, donnait à ces fonds de paysage élyséen le redoublement d'obscurité et l'intensité de silence, réaction obligée du bruit et de l'éclat voisins.

Quand la reine de la fête et ses compagnes descendirent de carrosse, elles se crurent transportées aux plus beaux temps de l'antiquité, et, leurs souvenirs mythologiques aidant, s'écrièrent à la fois qu'elles voyaient enfin Paphos, et que j'avais fait une réalité des idéales merveilles de l'île de Vénus.

Je pris la princesse par la main, et, suivis d'une troupe choisie, nous entrâmes dans la tente, salués, sur l'air de la marche d'*Atys*, d'une triomphale bienvenue de flûtes et de violons qui, bientôt, réduisant progressivement leurs accords, arrivèrent et se maintinrent à cet harmonieux murmure qui accompagne si bien la conversation d'un

festin, et au bercement duquel il est si doux de vivre qu'il semblerait encore doux d'y mourir.

On fit honneur au souper, qui le méritait et qui, pour continuer et augmenter l'illusion propice de cette fête mythologique, était servi par des pages vêtus en Ganymèdes, et par des figurantes de l'Opéra déshabillées en Hébés. On mangea beaucoup. La femme mange autant que l'homme, quand elle ne mange pas plus, et il ne faut pas prendre au sérieux ces minaudières résistances de beautés qui n'ont plus le courage de leur appétit et se dédommagent dans leur chambre, avec des viandes froides, jusqu'à l'indigestion, des jeûnes de représentation imposés par le respect de la taille, le souci du teint ou simplement la fausse honte d'une absurde coquetterie.

Les grand'mères de ces dames étaient loin de ces scrupules, et n'hésitaient pas à satisfaire en public leurs besoins terrestres, et à fêter les dons du Créateur avec la belle humeur de créatures sincèrement reconnaissantes.

Les femmes de la Régence n'avaient pas honte d'avoir faim et encore moins d'avoir soif, et quelques-unes, qui lisaient Rabelais autant que leurs petites-filles lisent aujourd'hui Dorat (il y a entre les temps la différence de ces deux hommes), étaient vraiment admirables à table, non plus becquetant avec distraction quelques miettes, mais la lèvre brillante, l'œil étincelant, la joue en feu, s'empiffrant pantagruéliquement.

Aussi quelles belles épaules! quelles mains potelées! quelles blancheurs, quelles fraîcheurs et quelles rondeurs aujourd'hui disparues! Quelles majestueuses démarches, et au besoin quelles infatigables ailes! Quels muscles et quels nerfs! quelle solide fragilité et quelle herculéenne

faiblesse! Il fallait voir ces Atalantes à la course, ces Dianes à la chasse, ces Amazones à cheval!

Mais nous parlions de boire, je crois, et je mets dans mes souvenirs le désordre enivré et la capricieuse liberté de ces belles soirées du chaud printemps de cette année 1718, printemps aussi de ma vie et du siècle. Eh bien! ces dames, que n'eût pas fait reculer le gastronomique appareil des noces de Gamache, savaient boire comme elles savaient manger.

C'est de ce temps, et grâce à ces belles bacchantes, que date la vogue de ce vin français et galant par excellence, de cet Aï pétillant et mousseux dont l'étincelle a mis le feu au frivole et spirituel génie de la Régence, et dont la détonation marque la mesure de toutes ses folies.

Sous Louis XIV, ce vin gai et malin eut de la peine à faire son chemin en cour, comme un officier endetté ou un abbé en bonne fortune.

Hormis dans les guinguettes, hantées des artistes polissons et des poëtes non-académiciens, et dans les dîners de petites maisons, où se conserva secrètement, pour éclater bientôt en public, la tradition gouailleuse et impie des *Alleluia* de Roissy, on ne buvait que les vins austères, âpres et sombres des coteaux de la Loire et du Rhône, amis des dissertations pédantesques et des digestions laborieuses.

A ce sang épais de la vigne, on a préféré bientôt le suc enivrant d'une grappe plus fine, émerillonnant de ses rubis et de ses topazes les pampres jaunis d'Avenay. Je ne dirai point de mal du Bordeaux, que j'ai contribué à mettre en crédit, du Grave électrique, au goût de pierre à fusil, ou de l'onctueux et tiède Médoc, baume des estomacs affaiblis. Mais le Bordeaux est au Champagne ce que l'automne est

à l'été. Il convient à la vieillesse d'un siècle qui se range par force, ou plutôt faute de force, et se réduit à cette modération qui est la sagesse des gens que regarde la goutte et que menace la gravelle.

Mais en 1718, en plein délire, en plein triomphe de ce défi jeté par la jeunesse aux inconvénients de l'excès et aux châtiments de l'abus, on méprisait à la fois, pour ne reconnaître qu'un culte, celui du Champagne, le goût du Bourgogne, traité de superstition et de rusticité, et cette religion plus élégante du Bordeaux inspirateur de la conversation du coin du feu et du platonique amour, restaurateur des sens fatigués, consolateur des repentirs de l'estomac.

Une vogue exclusive, idolâtre, pendant toute la Régence, assura l'empire du vin de Champagne, et l'on peut dire qu'il y en a plus d'une goutte dans le sang de toutes les générations de cette époque où M. Rouillé, dit Pot-de-Vin, et Dubois suivaient le Régent au bal de l'Opéra, du pied titubant de Silène et de Priape accompagnant Bacchus, et où, moi-même, j'avais l'air d'un Alcibiade.

C'était le temps d'une sorte de renouveau des libertés édéniques et du cynisme patriarcal. C'était le temps où le duc de Gesvres, digne gouverneur de ce Paris faunesque, inscrivait en marge de chaque programme des fêtes de l'hôtel de la ville, ce conseil, cette prière, cet ordre toujours écoutés : *Beaucoup boire !*

C'était le temps enfin où, pour être sûr de ne jamais manquer de son nectar de prédilection, le successeur *ad interim* de Louis XIV, qui signa ivre et la perruque de travers les actes les plus raisonnables d'une administration heureuse d'un bonheur d'ivrogne, avait donné la célèbre abbaye d'Auvillers, la Thélème de Champa-

gne à son fils de la main gauche, le prince d'Orléans

Les femmes, dignes de ces exemples, et parfois renché rissant sur ces modèles, rivalisaient avec les hommes, e faisaient assaut avec eux, le verre à la main. Et les Noé de la Régence n'ont pas eu besoin de manteau pour un ébriété honorée, qui faisait des victimes dans les deu sexes et aux plus hauts rangs, et donnait des compagne titrées aux satyres de qualité. Plus d'une fois, au Palais Royal et au Luxembourg, la compagnie entière, rendan à la fois les armes au sommeil, roula sous la table. Et l'o cite, de M[me] de Parabère et de M[me] d'Averne, des prouesse bacchiques dignes de l'épopée.

Le goût dominant alors, c'était celui du rossoglio d Turin. Il était peu de dames qui n'en vidâssent volontier un flacon. Quelques-unes, comme la princesse de Ven dôme, allaient encore plus loin, et s'enivraient dans leu garde-robe avec de l'eau-de-vie, dont Madame, mère d Régent, ne dédaignait pas une lampée, entre une lectur de la Bible et une de ses teutoniques ripailles de soupe la bière et de choucroute au jambon.

Dans la maison de Condé comme dans la maison d'Or léans, les femmes et même les filles passaient pour aime volontiers tout ce qu'aiment les hommes.

Les sœurs de M[lle] de Charolais et elle-même s'empour praient volontiers la lèvre et s'allumaient l'œil avec que ques gouttes furtivement avalées de l'ambroisie du jour, e parfois ces jeunes déesses s'amusaient à sortir d'un nuag de tabac.

M[lle] de Valois et ses cousines ne s'avisèrent-elles pas u jour de fumer dans les pipes du corps-de-garde de Suisses? Pour la première, elle prit de très-bonne heur la tabatière, qu'il n'était guère de mode d'afficher qu'à l

conversion, quand on se donnait un directeur, et qu'on renonçait au rouge et aux mouches.

Mais je reviens à notre fête, dont je me suis écarté. Il en est des petits souvenirs comme des petits sentiers. On aime à s'y égarer, mais on se retrouve toujours. Car il n'est si douce digression qui ne finisse. Il en est de même des dîners, et le nôtre cessa à point, au bruit des corybantesques cymbales, donnant le signal d'un feu d'artifice aux anacréontiques météores et aux érotiques emblèmes, illuminant l'air de cœurs percés de flèches et de lacs d'amours, et semant au loin dans le gazon, comme des serpents de feu, la traînée lumineuse de ses fusées.

Après le feu, chacun songea à prendre l'air, à respirer à l'aise, la ceinture dénouée, à jouir enfin de ce double plaisir de la promenade et de la conversation. Il est doux de marcher après un beau festin, dans une belle nuit.

Hommes et femmes, chacun revêtit donc la cape d'aventure et le manteau couleur de muraille, et chacun couvrit son visage du masque noir aux lèvres blanches, que le carnaval de la Régence avait mis en honneur, dont l'usage mêla aux mœurs françaises plus d'un trait des mœurs italiennes, et fournit à chacun de nous, dans ses souvenirs de ce temps, des épisodes d'intrigue vénitienne, de folie bergamasque et même de florentine tragédie.

Aujourd'hui, on ne sait plus tout cela. Le siècle s'est embourgeoisé, en attendant qu'il s'encanaille. Et l'on ne sait plus, si l'on est vicieux, qu'aller manger un gigot chez Ramponneau avec des histrions et des actrices, ou courir la grisette aux Porcherons ou à la Foire ; si l'on est rangé, c'est un souper du Marais, en compagnie de robins, d'abbés et de dévotes, avec la sage débauche d'un monotone hocca, d'un biribi entre amis ou d'un pharaon de ménage.

Autrefois on ne songeait guère à jouer, ou l'on s'inquiétait peu de perdre. Nous n'avions que faire de cartes et de dés, et tous mes invités, s'abandonnant aux bonnes fortunes du hasard, ou suivant une sympathie secrète, se mêlèrent, se groupèrent, se quittèrent, se perdirent, se retrouvèrent, semant au pied des arbres, sur le gazon et sous l'étoile, les cercles rieurs et les galants décamérons, jetant jusqu'aux profondeurs sourdes et jusqu'aux ombres aveugles des plus lointaines allées les couples enlacés et les vagabonds solitaires.

La fête dura toute la nuit, tranquille, sereine, imperturbable, narguant les colères du château de Saint-Maur, et les curiosités et les malignités parisiennes, trop tard éveillées, de ses ironiques sérénades et de ses illuminations goguenardes.

Notre nuit de Saint-Maur devait faire autant de bruit que les nuits de Sceaux. J'ose assurer qu'on s'y divertit davantage. On y dépensa moins d'esprit sans doute ; mais ce n'est pas l'esprit qui rend heureux, c'est le cœur. Pourquoi faut-il que de si doux songes aient un réveil, et que de si belles journées aient presque toujours un lendemain fâcheux?

Tel fut le nôtre, plein des premières vapeurs de Mme la Duchesse, furieuse d'avoir été jouée, et remplissant la ville et la cour de ses anathèmes contre la fille rebelle et l'audacieux ravisseur.

Dès le soir commença, grâce à ce sot éclat, le bourdonnement des calomnies et des médisances, des pamphlets et des chansons qu'attire tout scandale.

Chacun broda à sa guise sur ce canevas si simple d'un médianoche de ma façon, il est vrai, mais enfin d'un médianoche. Oui, mais tous les petits-maîtres non invités

parlaient d'une orgie paphique. Quant aux vieux *tarte-à-la-crême,* qui ne me croyaient point capable de jeter tant de poudre aux colombes, ils hochaient la tête sur leur bec de corbin et insinuaient que l'opinion générale était que la fête de Saint-Maur n'avait été que le prélude frivole et le voile éblouissant d'une cérémonie beaucoup plus sérieuse, et où l'ambition avait autant de part que l'amour.

On disait, et l'on le répéta au point de le faire croire à M. le Duc, qui daigna me provoquer et recevoir de moi en *eatimini* un respectueux coup d'épée, on disait et on le répéta au point qu'il en fut même écrit par la mère furieuse en cour de Rome, que j'avais contracté avec Mlle de Charolais un mariage secret dont une seconde tente, ouverte seulement aux affidés, avait été le clandestin sanctuaire, un prêtre gagné le consécrateur, et quelques amis les témoins. De ce jour, Mmes de Meuse, de Cézanne, de Saint-Germain furent disgrâciées par l'implacable Duchesse, et la maréchale d'Estrées elle-même n'échappa point à ce rancunier ostracisme.

L'affaire fit même tant de bruit et engendra tant de griefs et de querelles de divers côtés, que quelques amis nous firent sentir la nécessité, dans un commun intérêt, de nous écarter pendant quelque temps l'un de l'autre, afin de conjurer, par une séparation expiatoire, l'orage de colère domestique et de publique injure prêt à crever sur nous.

Nous dûmes nous rendre à cet avis d'une sagesse vulgaire, mais dont l'égoïste conseil est toujours sûr de réussir quand il trouve des cœurs bien préparés.

A vrai dire, je n'étais pas fâché de respirer un peu en liberté, et commençais à trouver, comme Des Barreaux,

que c'était bien du bruit au ciel pour une méchante omelette au lard.

Il y a des moments où, pour en finir avec la tempête, on jetterait par la fenêtre, aussi bien que le plat défendu, une passion encore toute chaude.

Mes dispositions à me mettre à couvert de la nuée et à laisser passer la grêle trouvèrent dans Mlle de Charolais une contradiction moins impatiente que je ne le pensais, et je fus à la fois satisfait et confus de la modération de sa résistance. Il fut donc convenu, sans trop de plaintes ni de larmes, que tout en nous conservant une foi inviolable, nous feindrions de céder à l'opinion, et lui ferions le sacrifice de toute publique rencontre. Pour achever de dépister la médisance, nous nous promîmes même de nous voir, sans nous en offusquer, afficher mutuellement l'hypocrisie d'une passion nouvelle. L'hypocrisie est, dit-on, un hommage à la vertu, et notre mensonge ne devait servir qu'à protéger la vérité.

Ainsi dit, ainsi fait. Mlle de Charolais, à la grande surprise et satisfaction de madame sa mère, fit la roue du côté du comte de Melun, et surtout du prince de Dombes, un paon fort digne du bonheur conjugal, et s'aguerrit ainsi, sans parvenir à m'apprendre la jalousie, à ce grand art de l'infidélité, où, d'élève timide, elle devint bientôt audacieuse maîtresse.

Pour moi, libre de lui donner tous mes moyens, je travaillai sérieusement au siége dont je n'avais encore esquissé que les premières lignes; et donnant à mon altière princesse une rivale dont elle ne pût s'humilier, je m'appliquai à exciter dans le cœur de la troisième fille de M. le duc d'Orléans les germes, que j'y avais jetés en pas-

sant, d'un amour dont il me reste à raconter l'épanouissement triomphant et l'effeuillement précoce.

J'ai déjà parlé de l'aînée, dans la vie, dans la beauté, dans l'amour et dans le malheur de ces cinq sœurs d'Orléans, justement quoique inégalement célèbres par cette même fatalité de galanterie et de folie qui marque en même temps le sang des Condé, et fait du Palais-Royal, comme de Chantilly, le séjour de princesses de l'histoire, tendres, aventureuses et infortunées comme des héroïnes de roman. Chacune d'elles eut le sien, uniforme au début, mais très-varié d'intrigue et de dénoûment.

On connaît celui de la duchesse de Berry, qui se pourrait mettre en cinq tomes d'une action assez désordonnée, et dont l'unité ne se trouverait peut-être que dans les périodiques inconstances d'une femme esclave de son caprice, et surtout amoureuse de l'inconnu. Ce n'est qu'à travers La Haye, Salvert, d'Aydie, La Rochefoucauld, Bonnivet, qu'elle arriva à Riom, qui ne la devait contenir et garder jusqu'à sa mort, délivrance pour tous deux, qu'en lui appliquant, jusqu'à la brutalité, le secret de domination de son oncle Lauzun sur la grande Mademoiselle.

Je ne dirai rien de plus de cette princesse dont j'ai déjà essayé de peindre les explosions de passion sanguine, l'orgueil, les colères, les folies, les retours superstitieux à la religion, le brutal dédain de la coquetterie et de la pudeur, la luxure insolente et la gourmandise proverbiale.

Je ne parlerai pas de la maussade et fantasque M[lle] de Montpensier (future reine d'Espagne) dont les algarades puériles et les goûts subalternes ont pesé comme un cauchemar sur le songe solennel de l'étiquette classique, et dont le seul nom, qui rappelle tant de mauvais quarts d'heure à la gravité castillane, à la fierté aragonaise et à

la décence andalouse, suffit encore pour faire tomber en pâmoison une camerera-mayor.

Je ne donnerai qu'un mot, un soupir et un regret à la tendre et sentimentale Beaujolais, la fiancée du roi de Sicile, emportée à la fleur de l'âge par un sentiment trop profond pour elle et pour le temps.

Je ne prononcerai que le nom de Mlle de Chartres, princesse de Conti, mariée à dix-huit ans, morte à vingt comme la précédente, toute parfumée du premier amour.

Mais je dois aux deux privilégiées de cette nombreuse famille, aux deux roses, l'une d'un rouge vif, l'autre d'un pâle incarnat, qui furent surtout l'honneur, le charme et le parfum de cette tige féconde, un court et dernier hommage d'admiration, de reconnaissance et de pitié; et celles qui ont arrêté ma vie méritent bien d'arrêter mon souvenir.

Mlle d'Orléans, abbesse de Chelles, au titre de sainte Bathilde, a droit à des hommages plus désintéressés que sa sœur. Elle est entrée au couvent en juillet 1717, pour être intronisée abbesse en septembre 1719. Je sais bien qu'on a attribué à la jalousie cette vocation subite et qu'on m'a fait honneur de ce désespoir.

Je sais aussi que la malignité publique, provoquée par la façon originale dont on entendit un moment à Chelles le triple vœu du cloître, a encore mis à ma charge ce changement dans la règle, et a vu en moi le mystérieux auteur et l'adoré complice de cette perversion non moins imprévue que la conversion l'avait été, qui montra, pendant quelque temps, aux Parisiens, plus intrigués que scandalisés, une religieuse des plus mondaines et une pénitente des moins contrites.

A ce moment, et pendant quelques années depuis, sous

une influence dont je dois plus qu'un autre respecter le secret, le couvent de Chelles fut certainement le théâtre des plus curieuses scènes de cette comédie d'intrigue, de galanterie et de dévotion, que jouent, avec la perfection d'actrices consommées, ces religieuses italiennes à tête de Joconde, dont les cloîtres français renfermaient, à cette époque, plus d'une émule. Il suffit de citer Mme de Tencin, et la princesse qui sembla d'abord n'avoir pris le voile que pour mieux s'afficher dans le piquant contraste de sa guimpe et de sa figure, de sa manche noire et de sa main blanche, de ses goûts et de son habit.

Qui n'a pas vu cette époque, avec son mélange de modestie et de hardiesse, de coquetterie et de pudeur, de malice et de bonté, de puérilité tardive et d'expérience précoce, avec sa gravité frivole et son enjouement mélancolique, son ardeur de tout connaître et son dégoût de tout savoir, n'a point connu la femme qui a le plus ressemblé à Ève, la plus précocement gourmande et la plus prématurément rassasiée du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, qui n'eut jamais plus de parfum et de saveur que dans l'Éden de Chelles, où le serpent se montra éloquent, dit-on, jusqu'à faire goûter la pomme à un cardinal.

C'est durant la période de l'engouement chimique et physique, des visites mondaines et des consolations profanes, que la porte (d'autres ont dit la fenêtre, mais il n'en faut pas croire ces bonnes âmes) s'ouvrit parfois pour moi à Chelles, et que j'y pus étudier à loisir une des plus charmantes et des plus étonnantes figures de ce temps, fécond pourtant en bizarreries humaines et autres.

C'est à ce moment que je pus voir se développer, au sein des divertissements les plus frivoles et les plus bruyants,

cette pointe d'inquiétude et d'amertume secrète qui devait, pareille au ver du fruit, précipiter si hâtivement l'aigreur d'une réaction de pénitence non moins originale que les péchés auquels elle succédait.

Je ne m'y trompai pas, et je jugeai que ce Paradis perdu ne tarderait pas à être reconquis par la grâce chrétienne, passagèrement exilée par le triomphe des Grâces païennes. Je pensai toujours que cette abbesse aux amusements virils, éprise de chevaux et de chars, d'escrime et de chasse, de pommades et d'élixirs, de poudres et d'onguents, musicienne, actrice, peintre, poëte et *médecine*, finirait par devenir *moine* jusque dans le fond de l'âme, comme disait d'Argenson, et par copier sainte Thérèse, après avoir imité son père et ses sœurs.

En effet, nous avons vu depuis Mme de Chelles porter dans l'officine des querelles théologiques le même goût de controverse et la même ardeur de prosélytisme qu'elle avait déployés jadis dans des sphères et des matières plus profanes. Et nous l'avons vue, épouse fidèle de Jésus-Christ (ce qui faisait dire à M. le Régent qu'il n'était pas bien avec son gendre), protectrice hospitalière des appelants, papesse *in partibus* des conciliabules jansénistes, scandaliser l'Église non plus par des amusements puérils, mais par une sagesse précoce, non plus par ses plaisirs, mais par ses vertus.

Mais l'époque où l'abbesse de Chelles appartint tout entière au jansénisme m'est la moins agréable et la moins familière. Pour moi, le bon temps est celui du règne des molinistes et des accommodements avec le ciel dont le sanctuaire de Chelles, grâce à l'art des restrictions mentales et des indulgences plénières, fut le charmant théâtre.

C'est durant ce jubilé de vertu facile et de devoirs com-

modes que je me plais à me représenter, dans le tableau lointain de mes souvenirs, les deux clochers de Chelles, la flèche pointue de l'église capitulaire, dont l'*Angelus* fut quelquefois pour moi le plus doux des signaux, les petits bois qui l'entourent, faibles débris des grandes forêts carlovingiennes, où la promenade à deux, dans la verdoyante fraîcheur des sentiers moussus, a succédé aux chasses royales, et d'où Vénus a chassé Diane, les jardins, la fontaine du père Sébastien, le parc, le domaine et son échiquier de prairies et de champs de blés, séparés par des haies de sureaux et d'agaves; enfin la montagne blanche, aux pentes tapissées de pampres, le Montchalat, au pied duquel la Marne déroule son ruban d'azur.

A l'époque où, comme la cour et la ville, qui toutes les semaines s'y pressaient, sur les pas de M. le Régent, à la fête de la visite paternelle hebdomadaire, je fréquentais à Chelles, et y rencontrais, à travers le « tout Paris », des rendez-vous officiels, celle (*honni soit qui mal y pense*) que j'y venais chercher, — rien de plus curieux et de plus divertissant que le spectacle de la vie qu'on menait en ce couvent d'Opéra, où on lorgnait Dieu à travers les hommes, et où on adorait le Créateur dans la créature la moins imparfaite qui soit sortie de ses mains.

Quelques mois à peine après le départ de Mme de Villars et l'installation de la nouvelle abbesse, héritière de la crosse et de l'anneau pastoral, quelque revenant des anciens jours, qui aurait visité le monastère, ne l'eût point reconnu dans sa métamorphose et se fût signé dès la porte, comme le pèlerin de la légende, devant un de ces couvents maudits d'où le démon a chassé l'ange, et dont l'enfer a pris possession.

La vieille tourière, à la voix chevrotante, toute ren-

21.

frognée sous ses besicles de corne, avait été remplacée par une sœur converse, avenante, souriante, toujours prête à souhaiter la bienvenue.

Empressée à effacer jusqu'aux moindres rides d'un passé austère, la galante et spirituelle Adélaïde avait réformé les jardins, d'un aspect trop sévère. Les charmilles s'y arrondissaient en portiques, en berceaux, parfumés de la fleur grimpante des chèvrefeuilles et des jasmins. Partout des massifs de fleurs, des bosquets de lilas et des espaliers de roses. Et sous ces charmilles, sous ces bosquets, sous ces berceaux, un essaim folâtre de novices et de pensionnaires, se poursuivant, s'élançant, se lutinant et illuminant ce cadre de verdures fraîches et sombres du fugitif éclat de leurs robes blanches, et scandalisant de leurs chants, de leurs rires, de leurs bonds, les passants rustiques. Ceux-ci s'arrêtaient aux haies, étonnés de ces cris de joie dans l'asile du silence, de ces chants profanes dans le sanctuaire de la solitude, et de ces vierges folles répandues dans les jardins sacrés, laissant quelques vierges sages entretenir leur lampe abandonnée, et consoler la viduité de l'église presque déserte.

Le dimanche, on fêtait, après la messe, le saint du jour à la mode du jour, par quelque partie de chasse aux environs, quelque festin aux abbayes voisines, quelque représentation théâtrale ou concert de musique.

Le soir, on tirait un feu d'artifice dans les roses, et on ne rencontrait dans les allées que religieuses masquées, couronnées de fleurs sous leurs voiles, portant un médaillon à leur chapelet, retroussant, pour marcher ou danser, et portant gracieusement sur le bras la jupe de leur robe d'amazone.

Au parloir du couvent ainsi transformé, c'était un bruit

perpétuel de chuchotements, de saluts et d'adieux galants, une foule frivole et gaie d'abbés musqués pirouettant sur leurs talons rouges et faisant chatoyer leurs bas de soie, et de belles visiteuses aux vastes paniers, secouant leurs têtes empanachées, et s'environnant d'un nuage de poudre odorante que chassait l'éventail.

Au réfectoire, au lieu de la frugale et cordiale hospitalité d'autrefois, on trouvait un riche service, des cristaux étincelants, des flambeaux dorés, des mets choisis, une nombreuse et profane assemblée, de joyeux convives, un orchestre et des valets brodés.

Au dortoir, des rideaux enfestonnés et des fenêtres enguirlandées de volubilis et de clématites ; partout des rubans, des fleurs, des dentelles, des miroirs, des bougeoirs, des parfums, des romans, des lettres et des portraits.

A l'église : les airs les plus nouveaux et le prédicateur en vogue ; culte de théâtre, chapelle d'Opéra, la prière en grande pompe, la dévotion en gala.

A l'écurie : voitures dorées, chevaux piaffant *in fiocchi*, piqueurs en habit rouge, meutes aboyantes et sonores fanfares.

Tel est le crayon, de 1718 à 1725, de ce tableau de joli couvent, dont Chelles demeure le type le plus exquis, que Watteau, je ne sais pourquoi, a négligé de peindre, que Boucher lui-même n'a pas osé aborder, et dont, à défaut de peintre, Gresset sera le poëte.

Partout des fleurs, partout de la musique, partout de petits vers, partout le devoir transformé en plaisir, partout la joie ou ses apparences, partout dans ce cloître, refuge habituel des disgraciées de la nature, de jeunes et jolies femmes dont le costume rehaussait les attraits d'un charme piquant.

L'abbesse était assez jeune et assez jolie pour ne redouter aucune rivalité. Elle se parait, au contraire, de cette cour de nonnes charmantes, empressées à former autour d'elle des groupes causeurs et rieurs, dignes du Décaméron.

Elle avait renvoyé au Val-de-Grâce les dévotes mûres et les vieilles boudeuses, toute la cabale du confessionnal, et s'était ainsi débarrassée du parti des laides, des opiniâtres, des revêches, qui prétendaient maintenir la tradition et la règle, qui traitaient le nouveau parloir de salon et les nouveaux soupers de festins ,et regrettaient la cendre, le cilice et le jeûne des anciens jours, narguées par ces cadettes, en rouge et en mouches, infidèles au joug d'humilité, et que les aînées traitaient d'adultères.

Je possède encore et je regarde parfois, avec l'attendrissement sans remords que donne le souvenir d'une passion sans faute, un portrait que je fis secrètement faire, à cette époque où un mutuel attrait ébaucha, entre M[me] de Chelles et moi, une liaison bientôt contrariée par tous les scrupules de l'orgueil et de la raison, et chastement étouffée par nous, entre un sourire et une larme, dans sa fleur naissante.

Ce portrait, qui dit toute une vie et toute une époque plus éloquemment, plus poétiquement, plus ironiquement que toutes les paroles, représente une large et vaste cellule, qui, par son élégante simplicité, ressemblerait à un salon, si ces mortiers, ces fioles, ces cornues, ces alambics étagés derrière le fauteuil de la maîtresse du lieu, ne lui donnaient aussi bien l'air d'un cabinet d'histoire naturelle.

Devant la fenêtre, ouverte sur la campagne, est assise une religieuse bénédictine à la tête pâle et fine, aux yeux

de velours, aux lèvres de rose, occupée, d'une main proverbialement belle, à peindre une figure d'ermite.

Autour d'elle s'ébattent des anges espiègles, rosés et bouffis comme des Amours, épars à ses pieds ou voletant çà et là d'une aile païenne, et s'amusant aux instruments si divers, symboles d'une vie de curiosité et de caprice : la flûte, le compas, la sphère, le tour.

Au fond, en avant de la bibliothèque, s'avance, avec son serpent emblématique, une molle, vague et encore lointaine figure : *Théologia.*

C'est cependant cette passion étrange et sénile qui devait, dès 1725, envahir le couvent rendu à toutes les querelles de la casuistique et à tous les soucis de la controverse, durant la seconde partie, si différente de la première, du règne de cette abbesse mondaine devenue à son tour, après avoir quelque peu écouté l'autre, la conquête et la proie du serpent théologique.

Je l'ai revue peu de temps avant sa mort prématurée, pendant une cérémonie religieuse à Notre-Dame-du-Traisnel, où elle édifiait ses anciennes compagnes de révolte, soumises comme elle, par l'exemple de son repentir et la leçon de son humilité. L'expiation de cette retraite succédant aux orages d'une vie tour à tour frivole et laborieuse, tranquille et passionnée, n'avait pas sans doute été sans derniers combats. Car son joli visage portait cette empreinte de joie mélancolique et de sérénité fatiguée du naufragé tardivement recueilli, et de la victime péniblement arrivée à l'autel.

Le 20 février 1743, Louise-Adélaïde d'Orléans a laissé son âme à Dieu, auquel elle appartenait enfin tout entière. Il serait peut-être imprudent d'en dire autant de sa sœur, la charmante, la tendre, la coquette, l'intrigante Mlle de

Valois, qui, jusqu'au bout, demeura fidèle au monde et à ses œuvres, et dont la haine durable, succédant à un passager amour, me rend, pour parler d'elle, une liberté sans autres limites que celles de la vérité.

Charlotte-Aglaé d'Orléans, dite Mlle de Valois, née le 22 octobre 1700, avait, quand je commençai de la connaître, à la suite de circonstances que j'ai racontées, un peu moins de dix-huit ans. Sa beauté s'épanouissait à peine, avec l'irrésistible attrait et le parfum enivrant de la rose et de la femme avant midi. Son esprit, mûri plus vite dans la chaude atmosphère de la corruption de sa famille et du siècle, offrait ce singulier mélange d'ingénuité et de rouerie, de coquetterie et d'innocence qui distingua la plupart des jeunes filles d'un temps sans pudeur et où l'oreille et les yeux de la jeune fille elle-même, exposés malgré tout à des spectacles et à des confidences précoces, devinaient et devançaient l'expérience. Cette expérience ne manquait qu'au cœur, qu'une naïve et sourde impatience, excitée par la lecture des anciens romans et le mauvais exemple, poussait lui-même au-devant de l'amour.

La figure de la jeune princesse, comme il arrive souvent, par suite de l'harmonie qu'établit le courant d'influence réciproque de l'imagination et des sens, de l'âme et du corps, était l'image accomplie de son caractère et de son esprit. Il y avait, dans ce charmant et équivoque visage, je ne sais quoi de hâtif, de précoce, d'inachevé.

Mlle de Valois était l'ébauche accomplie d'un chef-d'œuvre manqué ou interrompu. Ses yeux étaient noirs et superbes, mais d'un éclat sourd, sans chaleur et sans rayon. L'incarnat de son teint manquait de fraîcheur et de transparence. Il y avait dans sa sérénité quelque chose de

la fièvre prochaine, comme dans sa douceur une hauteur secrète. Sa timidité était hardie et sa modestie impertinente. Elle avait des lèvres purpurines faites pour le baiser, mais découvrant volontiers une dent de devant évidemment destinée à mordre. Sa taille, déjà courte, décelait la menace d'un embonpoint prématuré. Bref, c'était, avec beaucoup de bonnes qualités, une personne qui ne manquait pas de défauts; et, avec beaucoup de ce qui fait la beauté, une beauté incomplète qui ne résistait pas à l'analyse.

Elle s'en souciait peu, d'abord parce que de bonne heure elle se soucia médiocrement de toute chose, et ensuite parce que, malgré tout, elle avait je ne sais quel charme agaçant qui vous amorçait souvent du premier coup, de façon à rendre inutile, la conquête étant déjà faite, la réflexion et la déception d'un examen plus approfondi. Elle n'eût pas été d'un sang où se mêlait à la lymphe des Orléans le feu subtil des Mortemart, si elle n'eût eu beaucoup d'intelligence et beaucoup d'esprit et de manége, et, quand elle le voulait, des meilleurs.

Bref, en dehors de l'attrait du rang, et du plaisir de la vengeance, c'était une charmante princesse, en qui je retrouvais, plus libres et plus vifs, maints traits de ressemblance avec la fée de ma jeunesse, l'adorée duchesse de Bourgogne, et très-capable d'attirer et même de retenir un séducteur de ma sorte, en quête d'une aventure non banale, d'un bonheur non mystérieux et d'un triomphe non sans danger.

M. le Régent qui tenait, comme tous les pères, à l'honneur de ses filles, tenait encore davantage à leur réputation, par suite de la conscience qu'il avait d'y nuire malgré lui. *Et c'était*, en dépit du refroidissement du temps

et de l'obésité, et de l'indifférence sceptique, un caractère et un tempérament à ménager, en raison de subites colères. Heureusement elles n'étaient pas profondes, et cette eau dormante n'avait de tempêtes qu'à la surface.

Cependant il ne fallait pas s'y fier, et il y avait des exemples à cet égard. S'il pardonnait volontiers, il n'était pas incapable de punir et d'achever le châtiment par une raillerie qui maniait assez heureusement le ridicule. Toutes ces considérations m'arrêtèrent un moment, le temps seulement de prendre mes précautions, de mieux calculer mes moyens, et de mesurer mon élan.

O puérils et charmants préliminaires de l'amour ! ô délicieuses, d'autant plus que vous êtes toujours feintes, timidités des débuts ; ô mutuelles rougeurs de l'abord, ô réciproque embarras de l'approche, ô larmes de l'adieu, ô sourire du retour, ô premier serrement de main, ô premier billet de l'aveu ! Qui se souviendra, sans une émotion profonde, même longtemps après que la neige a couvert le volcan éteint et que la mémoire est sans espérance, de vos tressaillements, de vos frémissements, de vos douleurs d'un jour et de vos joies d'une heure, ô jeunesse, ô amour ! celui-là n'est pas digne d'avoir été jeune, amoureux, aimé, et doit se détourner de ces pages qui ne lui apprendront rien et qui ne sont pas faites pour lui.

C'est par les yeux, comme d'usage, que nous commençâmes de nous aimer.

C'était à l'Opéra, où, tandis que M. le Régent dormait lourdement, après boire, étendu sur les sofas de son arrière-loge, sa fille, étalée en plein rayonnement des lustres, attirait les regards de tout le monde et ne remarquait que les miens ; c'est au jeu de la cour, aux bals de Versailles et des Tuileries, que nous échangeâmes, Mlle de Valois

et moi, ces étincelles sympathiques et ces discours muets qui disent tant de choses que, lorsqu'on se voit enfin librement pour la première fois, on n'a rien à s'apprendre et qu'on ne peut que se répéter.

Un soir, je me trouvai par hasard (Dieu seul sait ce que ces hasards m'ont coûté dans ma vie) placé auprès de la princesse elle-même.

Il est vrai que Mlle de Charolais, avertie par je ne sais quel pressentiment ou quelle délation, s'était assise de l'autre côté de la table de pharaon, où je gagnais, favorisé par le bonheur insolent des gens qui ne s'inquiètent pas de perdre, et épiait, avec une curiosité qu'aiguisait une naissante jalousie, les regards que nous lui dérobions, avec une prudence qui n'était pas sans malice ; il est vrai, dis-je, que Mlle de Charolais surveillait, de son œil perçant, les yeux baissés de sa rivale et les paupières mi-closes de son infidèle.

Nous échappâmes d'un commun accord, fait de ces divinations et de ces complicités qui trompent toute surveillance, à l'embarras de la situation, en n'échangeant plus que les regards nécessaires.

Mais cette modération de convenance trouvait son dédommagement sous la table, où nul Argus ne pouvait empêcher nos pieds de se rencontrer et d'échanger impunément ce dialogue furtif où la variété du doigté triomphe si heureusement de la monotonie de l'instrument, et permet de parcourir, sur une seule touche, toute la gamme du sentiment.

Il y eut bien, par ci, par là, quelques erreurs de ton et même quelques fausses notes. Nul n'est infaillible en pareil cas ; et le fat qui le prétendrait serait bien près d'être un sot.

Mais Mlle de Charolais prit pour elle le superflu de la communication et sa vanité s'accommoda sans difficulté des quelques écarts d'un pied ou de l'autre qui, en frôlant le sien, semblait la faire participer à une conversation à laquelle d'ailleurs elle demeurait étrangère.

Deux ou trois fois je la vis qui souriait et rougissait tour à tour, et répondait discrètement au pied entreprenant qui attaquait le sien.

Je m'inclinais imperceptiblement en souriant à mon tour, et averti de mon erreur, je la réparais aussitôt en reprenant, avec un pied qui m'intéressait davantage, la conversation dont le pied, usurpateur sans le savoir, avait intercepté un fragment qui ne lui était pas destiné.

C'est ainsi que je parvins, me trompant volontairement, après m'être trompé malgré moi, à dire à Mlle de Valois tout ce qu'elle devait savoir, en fournissant à la jalousie de sa cousine une consolation sans conséquence, et en rassurant, par quelques signes égarés à propos de son côté, sa méfiance éveillée par une maladresse qu'il importait de réparer à temps.

On le voit, le langage des pieds offre, pour qui sait s'en servir, à la diplomatie de l'amour les ressources du chiffre le plus compliqué.

Deux pieds cependant, si intelligents et si d'accord qu'ils soient, ne peuvent tout se dire.

Et il fallut suppléer par le troisième alphabet de l'amour, le langage des fleurs, l'art oriental du *Sélam*, si perfectionné par les besoins de contrebande du harem, aux lacunes et aux insuffisances de l'entretien oculaire et de la conversation pédestre.

Bientôt un bouquet, composé de fleurs convenues et de

symboliques nuances, nous permit, furtivement remis et étudié à loisir, de correspondre ensemble.

Il n'est pas jusqu'aux pigeons du Palais-Royal, qui, facilement privés, n'aient fait entre nous plus d'une fois cet office de messagers, si naturel à l'oiseau le plus cher à la colombe attelée par la mythologie au char de Vénus.

Tout cela ne suffisait pas encore, et l'appétit vient en mangeant, comme disait ce bon Amyot. C'est surtout en amour que le superflu devient facilement le nécessaire.

Il fallait donc essayer de se voir librement et de se parler sans témoin.

Nous entrâmes donc bientôt, grâce à une mutuelle impatience de tout savoir, de tout dire, la princesse et moi, dans la phase des rencontres, des rendez-vous, des lettres remises et des déguisements nécessaires pour les remettre.

Ces déguisements variaient suivant l'occasion, et j'en usai avec une profusion, une audace et une habileté faites pour dompter par l'étonnement jusqu'à la fortune contraire.

Je prenais à cette lutte contre les obstacles et à ces hasards de l'incognito un plaisir aiguisé par un double succès, car chaque rencontre heureuse avançait à la fois mes affaires dans l'entourage de la princesse, objet de soins si ingénieux et si persévérants, et auprès d'elle-même ; car si son cœur était flatté de mes efforts, son imagination, avide de merveilleux, ne l'était pas moins ; et je grandissais à ses yeux de toute la distance qui sépare un homme ordinaire de celui qui, héritier du secret de Protée, oppose à tous les obstacles conjurés contre lui le génie même de la métamorphose.

Il ne faut point rire de ces bagatelles, ni faire fi de ces

moyens. Malheur au héros qui n'est pas un peu acteur, ne se farde point et ne guinde pas théâtralement sa passion! Les gens qui sentent comme tout le monde n'ont droit qu'à la banalité du sentiment. Ce n'est rien que de vaincre, il faut étonner pour garder sa victoire. Avec la plupart des femmes d'ailleurs on ne réussit que par cet appareil et ces artifices flatteurs qui montrent le prix qu'on attache à leur conquête. Telle qui eût obstinément résisté à la simple expression d'un amour sincère se rend à la façon dont on s'y est pris pour arriver jusqu'à elle. Toute histoire doit passer par le roman et il n'est que meilleur s'il débute en poëme. Il n'est pas de petite Suzon qui ne rêve pour sa modeste conquête l'hommage d'un échafaudage olympiên, et si la vachère avait lu la mythologie, elle verrait volontiers, dans le taureau qu'elle mène à l'abreuvoir, le Jupiter d'Europe.

D'ailleurs, si cette ambition est naturelle au sexe auquel on doit sa maîtresse, les moyens de la satisfaire, proportionnellement à la qualité de la susdite personne, sont à la portée de tous, et on les emploie d'autant plus volontiers que les obstacles irritent le désir et assaisonnent le bonheur. C'est pour cela que les femmes les multiplient autour d'elles et que les hommes ne les détestent pas.

D'où il suit que, jusqu'à la petite Suzon, nulle femme n'est sotte de se disputer et de vouloir être attaquée dans les formes, pour se défendre dans les règles. Le plus clair du plaisir de la conquête est parfois dans le siége.

On mesure la valeur d'un objet au prix qu'il a coûté.

De ce goût du merveilleux, de cet attrait du danger, de cette coquetterie des femmes et de cette vanité des hommes sont nés les grands exploits et les grands poëmes chevaleresques. Se faire tuer pour sa dame était

l'idéal du genre. Aujourd'hui on perdrait trop à ce compte, et les plus exigeantes se contentent de l'hommage d'un coup d'épée qui n'empêchera pas de vivre pour elles.

Et cependant, comme l'esprit de la passion souffle où il veut, et comme on n'est pas maître de sa destinée, il y a des empereurs, comme le czar Pierre, qui n'ont pas eu le moindre roman dans leur vie et ont épousé tranquillement une femme de soldat, esclave et concubine d'un Menzikoff; tandis que telle beauté du Pont-Neuf, courtisée par des soldats aux gardes, a provoqué des Iliades et des Odyssées, et que la courtisane Manon, flétrie de la destination du Mississipi, a trouvé, pour suivre jusqu'à la mort son char d'infamie, ce faible et héroïque chevalier Des Grieux, dont l'histoire, ô Prévost, grand coureur de filles, fut la tienne et t'a rendu immortel !

On devine, aux considérations que je viens de me permettre, en singe philosophe, le manége dont mon esprit inventif et mon adresse d'exécution éblouirent, durant les premiers temps, l'imagination de Mlle de Valois et fascinèrent ses entours.

Pour la voir, pour la suivre, pour lui parler, entre deux portes, impunément, j'aurais trouvé moyen de passer à travers le feu sans en sentir l'atteinte, comme si j'eusse possédé réellement le fameux secret de l'onguent contre la brûlure, qui nous a valu tant d'épigrammes et de chansons.

Chaque jour, c'était un tour nouveau, fait pour déconcerter toute méfiance, et si bien réussi souvent que mon inspiratrice se trompait elle-même à mes apparences et que j'avais besoin de me dénoncer à ses oreilles pour éviter tout effet fâcheux de l'illusion de ses yeux.

A ce métier dangereux, et récompensé par ces petits bonheurs fictifs qui sont, en présence de l'inextinguible soif de l'amour, ce que serait un filet d'eau pour une armée altérée, j'usai toute une garde-robe de théâtre, mais je conquis une habitude consommée dans l'art, encore plus utile dans la vie que sur les planches (car ce monde n'est que comédie), de me grimer, de me déguiser, de me masquer, de marcher, de parler en aparté, ou de rire, de pleurer à la cantonnade, de porter une lettre ou un verre d'eau. Tous ces petits talents m'ont plus servi dans la suite que les grands.

Tantôt je paraissais en marchand étranger ou parisien, tantôt en simple courtaud de boutique ; une fois je figurais un valet d'apothicaire, le lendemain un garçon de peine.

J'allai jusqu'à contrefaire le galérien libéré, mendiant, en vertu du brevet de police, le pain qu'il ne lui était plus permis de gagner.

Un jour c'est en esclave levantin, comme en ramenaient de leurs caravanes les commandeurs de Malte, que je m'avisai d'attendre, sur l'escalier du Palais-Royal, que la princesse sortît pour la promenade.

C'est ainsi qu'en m'approchant humblement ; sous ce costume si flatteur pour celle qui devait y voir l'emblème de ma passion et comme la livrée de mon obéissance, je pus lui glisser dans la main, sous forme de placet, un billet qui contenait la déclaration de mes sentiments.

Elle y répondit par le muet aveu des siens ; car quoiqu'elle ne m'eût pas reconnu, il suffit du choc électrique de ma seule présence pour faire frémir son sang, battre son cœur, tressaillir enfin, comme elle me l'a dit depuis, tout son être. Une pudeur subite colora son visage d'une

effluve rosée, et, les yeux baissés, elle passa devant moi, sans lire le placet qu'elle glissa dans sa ceinture.

Le soir, elle avait lu certainement ma supplique. Car elle était agitée de ce mélange de tristesse et de joie qu'exaltent, jusqu'à une sorte d'ivresse, la surprise et la nouveauté de l'amour naissant.

Elle était tour à tour fiévreuse et morne, silencieuse et loquace, et tour à tour, incapable de fatigue ou de repos, elle s'immobilisait à la même place, ou cent fois la quittait pour la cent fois reprendre.

Elle embrassait sa gouvernante, la vieille Mme Desroches, sans savoir pourquoi, et l'instant d'après la grondait, sans le savoir davantage.

Elle avait enfin l'air, ce soir-là, a dit plus tard la bonne dame, d'une cigale ivre de menthe, d'une jeune chèvre qui a mordu à la mandragore, d'une grive qui a trop picoré au raisin, qui oscille sur ses fines échasses et qu'entraîne le poids de sa petite tête au long bec.

Ce que la bonne gouvernante ne savait pas alors et ne sut qu'avec tout le monde, quand notre secret fut devenu celui de la France et de l'Europe entière, mais ce que n'ignora pas, dès ce jour-là, une soubrette plus affidée que l'incorruptible duègne, la suivante de prédilection, Angélique, c'est que la déclaration de mon amour fut ainsi reçue avec un mélange de joie et de peine, parce qu'elle comportait à la fois, pour une jeune princesse, tous les motifs de crainte et d'espérance.

Mlle de Valois ne pouvait ignorer que j'étais depuis longtemps et passais encore pour être le serviteur de sa cousine. Il lui répugnait d'hériter d'une infidélité, et elle se sentait humiliée, dans l'orgueil de sa beauté sans ombre et de son innocence sans tache, de l'inégalité de

cet échange, où je gagnais trop pour qu'elle n'y perdît pas.

D'ailleurs, étais-je sincère ? Mon cœur était-il réellement à jamais épris d'elle, ou ne feignais-je de l'être que pour l'attirer au piége d'une inconséquence publique, me parer d'une illustre conquête, et peut-être en porter, aux pieds d'une rivale offensée, l'hommage expiatoire ?

C'est ainsi que je recueillais, par la méfiance que provoquait irrésistiblement mon nom, ce que je n'avais que trop semé, j'en conviens, et que ma facilité proverbiale à dénouer ces liens, qu'il est de bon goût de dire éternels, contrariait ma facilité à les renouer ailleurs.

Cependant M[lle] de Valois ne se bornait pas à voir les choses par le mauvais côté ; débuter par Richelieu à ses pieds n'était pas un de ces triomphes vulgaires dont on épuise en un jour la douceur. Il y avait du plaisir à vaincre un tel vainqueur, de la gloire à dompter un tel volage et à enchaîner à jamais au char d'Orléans cet échappé de l'hôtel de Condé. Quel dépit en aurait cette altière cousine qui, hier encore, raillait la candeur d'une princesse novice, et narguait, de son entourage d'adorateurs, l'isolement vertueux où la cadette d'Orléans attendait l'envoyé nuptial de quelque principicule allemand.

Eh bien ! celle dont on n'eût pas voulu pour élève se révèlera maîtresse du premier coup, et de celles qu'on ne voit pas plus en vain qu'on ne les offense impunément.

Ainsi se mêlaient, au chevet de la princesse, assise sur son séant et s'oubliant, avec Angélique, aux longues et douces confidences nocturnes, la voix des sages conseils et des avis tentateurs, la voix de la raison et celle du sentiment, la voix du démon qui s'approche et triomphe, tandis que l'ange gardien, le front voilé de son aile, dé-

serte en pleurant la chambre virginale, où vient d'entrer l'essaim folâtre des mauvaises pensées !

Je triomphai peu à peu de ces appréhensions et de ces scrupules, qui ne prolongeaient la lutte que pour mieux attester la victoire, et n'éloignaient de moi que pour mieux me la livrer ensuite cette coquette proie, toujours prête à fuir vers les saules, mais se retournant toujours de façon à être vue.

Chaque jour avançait mes affaires, et j'escaladais chaque jour un degré de plus de cette échelle de l'amour, qui va de la terre au ciel.

Quand je n'étais plus là, le regret et déjà le remords reprenaient le dessus. On se promettait, on se jurait même de ne plus me voir et d'arrêter d'un coup mes dangereux progrès. Je n'avais qu'à paraître pour voir toutes les belles résolutions s'évanouir devant moi, comme les vapeurs du matin chassées par le soleil levant.

Pour arriver au but, il ne fallait donc jamais laisser seule avec elle-même cette innocence faite pour la société. Je m'attachai, en conséquence, à multiplier les occasions et les moyens de me trouver avec la princesse et de la mettre enfin sur ce chemin qu'on ne rebrousse point. Un tel succès valait la peine de brûler ses vaisseaux.

Je risquai tout, jusqu'à m'affubler, pour conquérir quelques minutes de conversation avec la princesse à sa toilette, de la défroque d'une fille de garde-robe due à la complaisance d'Angélique, et qui m'allait à ravir, disait-elle.

Je vaquai ainsi impunément, une fois, sous les yeux mêmes de Mme Desroches, qui n'eut garde de me reconnaître, aux modestes fonctions dont j'avais usurpé l'habit.

Je fis mieux, et, pour éviter toute contrariété, je renonçai à ce personnage, dont le plus mince hasard pouvait trahir la supercherie, et je me ménageai une communication plus facile et plus sûre, en louant la maison de la rue qui portait mon nom, la plus voisine du Palais-Royal.

L'obstacle du mur mitoyen n'en fut pas longtemps un pour nous, et je demeurai maître de la place qu'on croyait si bien défendue, et libre de l'accès du palais, aux heures propices où un signal furtif m'avertissait que je pouvais impunément venir me justifier de l'audace d'être venu.

J'obtenais toujours ma grâce, puisque je pouvais observer pour excuse qu'on m'avait appelé. La princesse se mettait à rire et elle était désarmée.

L'officieuse Angélique, sentinelle de nos rendez-vous, faisait le guet pour nous et nous gardait des autres et de nous-mêmes.

Nous avions toujours bien des choses à nous dire : nous nous racontions les nouvelles du jour, et les amis et les ennemis gagnés à notre cause ou minant sourdement nos projets ; car il ne s'agissait de rien moins que de nous épouser. La chose était toute simple, trouvait naïvement la princesse, puisque nous nous aimions.

Elle avait beaucoup lu les romans de chevalerie et les contes de fées, et elle en abusait pour se nourrir d'illusions que je ne partageais qu'avec une réserve qui la rendait mélancolique.

Alors, pour la dérider et l'encourager dans ses espérances, je convenais qu'il y avait moins de distance entre nous qu'entre Lauzun et Mademoiselle, et qu'elle ne serait certes pas la première princesse de sang royal qui se fût laissé conduire à l'autel par un simple gentilhomme.

Les exemples historiques abondaient, et je m'en étais fait faire par l'abbé de Saint-Rémy, sans lui en dire l'usage ni le but, une liste que je portais sur moi comme une amulette, enveloppée dans un sachet d'ambre.

Parfois la conversation nous avait altérés, et même affamés, au point de rendre une collation nécessaire.

Alors la princesse, en riant, me rendait *mes douceurs*, c'est-à-dire tirait de l'armoire où elle serrait ses confitures, et qui masquait la porte par où je pénétrais chez elle, des oranges de Malte, des cédrats de Perse, du nougat provençal et du cotignac d'Orléans ; et je vois encore d'ici le petit guéridon en bois des îles sur lequel s'étalait, pour toute nappe, son mouchoir de dentelle, et où nous nous enivrions doucement du bonheur enfantin de boire ensemble du rossoglio et de croquer des dragées !

Ce bonheur nous suffit pendant quelque temps ; mais il n'est rien d'insatiable comme le cœur de l'homme, si ce n'est celui de la femme, et tous deux ont l'esprit encore plus exigeant que le cœur.

Nous étouffâmes bientôt dans ce cadre étroit et dans cette atmosphère mystérieuse d'une félicité sans témoins. Notre ambition à tous deux avait rêvé des triomphes moins modestes. Un éclat avait ses dangers; mais il avait aussi ses avantages, et pouvait favoriser autant que contrarier nos desseins. Il manquera toujours quelque chose à l'Amour prisonnier. Quoi donc? Le plaisir de se servir de ses ailes, et, devant un horizon sans limites, au risque de la foudre céleste et des terrestres flèches, de respirer l'infini.

Par un commun ennui et d'un mutuel accord, nous résolûmes donc, Mlle de Valois et moi, de donner à nos sentiments la consécration d'un aveu discret, mais public.

On sait ce que cela veut dire : la princesse n'était pas fâchée de triompher sous les yeux de Mlle de Charolais, et moi je n'étais pas sans trouver quelque avantage à afficher un choix qui me faisait honneur.

Il y avait bien à cela aussi quelques inconvénients ; mais je me promettais bien de neutraliser la jalousie des uns par l'intérêt des autres ; et pour être plus sûr d'avoir, en même temps que des ennemis, les partisans que tout succès assure, je me hasardai jusqu'à me rapprocher de M. le Régent et à lui faire ma cour.

Il se montra sensible à cet hommage imprévu d'un frondeur et fit le plus gracieux accueil à mon retour. D'enfant prodigue je devins l'enfant gâté de la Régence, et je fus solennellement promu au rang de roué.

C'est durant cet intermède d'illusion réciproque et de courte faveur que je participai à quelques-unes de ces fêtes fameuses où le prince qui gouvernait la France oubliait gaiement les soucis du pouvoir et dénouait cyniquement la ceinture de sa toge brodée.

Je fus quelque temps le convive de ces festins du Palais-Royal, qui valaient mieux en somme, comme le César manqué qui y présidait, que leur réputation.

J'ai expié par une trop prompte disgrâce les bénéfices de curiosité et d'expérience que je dus à ces avances dont le Régent ne fut pas assez longtemps la dupe, pour ne pas associer le lecteur à cette bonne fortune, payée d'une troisième Bastille.

Cet épisode des soupers du Palais-Royal, indigne de l'histoire, entre naturellement dans le cadre familier des Mémoires, et il manquerait un trait essentiel à la physionomie du temps et à la mienne si je ne faisais marcher un moment, devant le public, en vue d'une moralité su-

périeure aux convenances vulgaires, cette leçon vivante de la Régence ivre, livrant, avec la franchise du vin, le secret de la grande décadence qui s'achève aujourd'hui, sauf d'ailleurs à couvrir, quand il le faudra, du manteau de Noé cette nudité exemplaire.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER. — LA FIN DU GRAND RÈGNE (1696-1715).

CHAPITRE PREMIER. — LE MARI DE QUINZE ANS.

Pages.

CHAPITRE II. — LA BASTILLE.

CHAPITRE III. — LA PREMIÈRE CAMPAGNE.

CHAPITRE II. — HISTOIRE DE QUATRE FEMMES.

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Paris. — Imprimerie PAUL DUPONT, rue J.-J. Rousseau; 41.

C#2038 Cow

68 ~~459 AA~~ A 30





